

B.S-D

Bâton de combat. Self-Défense

RNA : W 31 300 2451

N° de SIRET : 802 841 494 00015

N° Direction Régionale et Départementale de la Jeunesse et des Sports :
03106ET0029

Chère lectrice, cher lecteur.

Ce récit n'a pas la prétention d'expliquer les techniques en Sports de combat ou dans les Arts Martiaux, ni même concernant le Bâton de combat et la Self-Défense.

C'est simplement l'histoire vraie et autobiographique des rêves diffus d'un adolescent qui deviennent une passion et se transforment en école de vie.

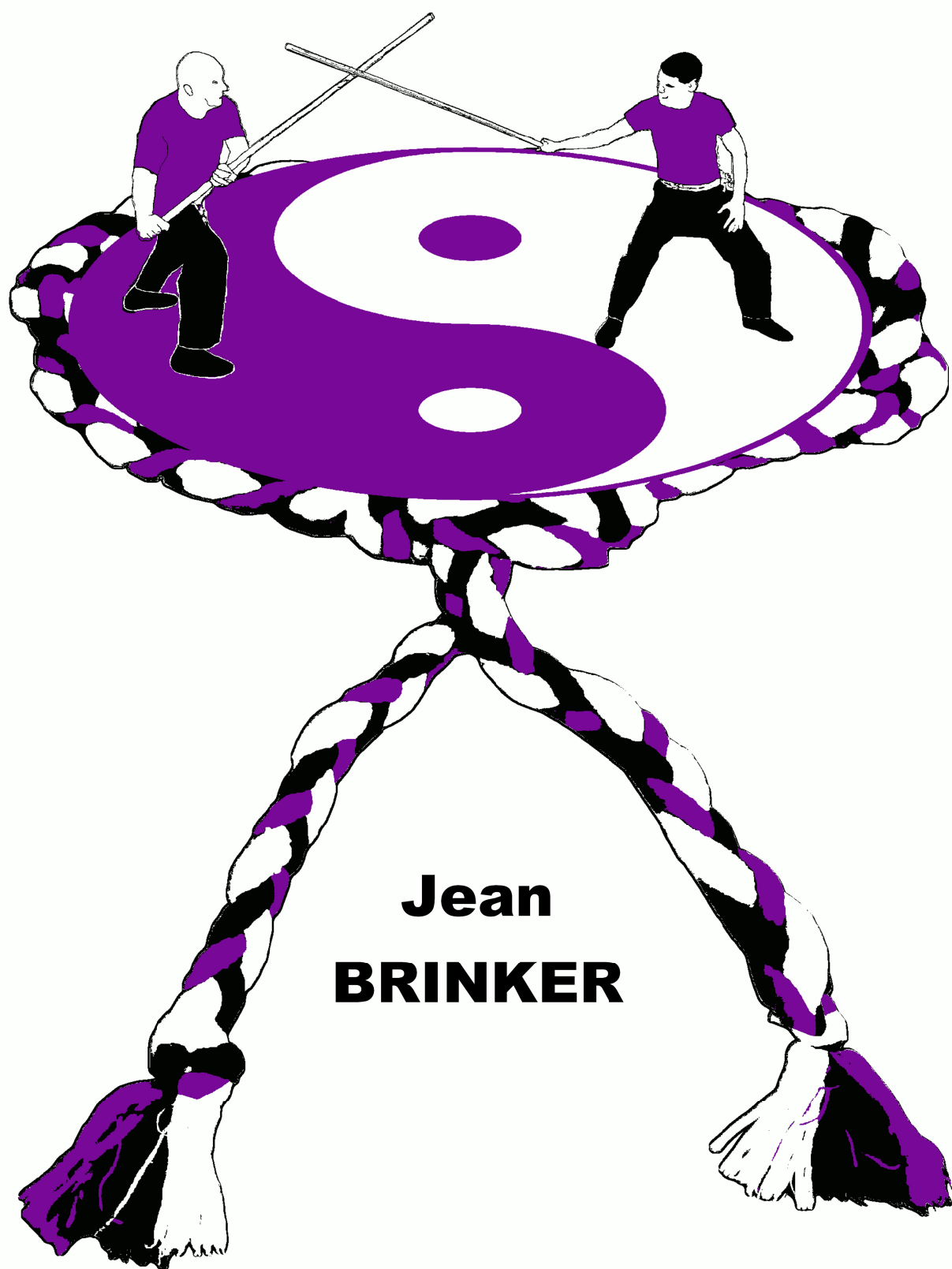
Les contributions liées aux achats de cet ouvrage seront intégralement reversées à l'association. Je remercie d'avance chacun(e) de m'envoyer un petit commentaire concernant la lecture de ce livre à l'adresse suivante : bsd.baton@gmail.com

Le sens du partage et de l'écoute pour s'améliorer sont primordiaux.

En B.S-D, il faut toujours penser à créer, c'est un des secrets de la vie pour être heureux.

La version papier comporte 384 pages, celle-ci un peu moins 378. En effet, pour la version papier, les chapitres commencent toujours sur des pages impairs. Il y a donc des pages blanches qui sont numérotées. En version numérique, du moins pour celle-ci en pdf, ce n'est pas le cas.

Bien amicalement, Jean Louis.

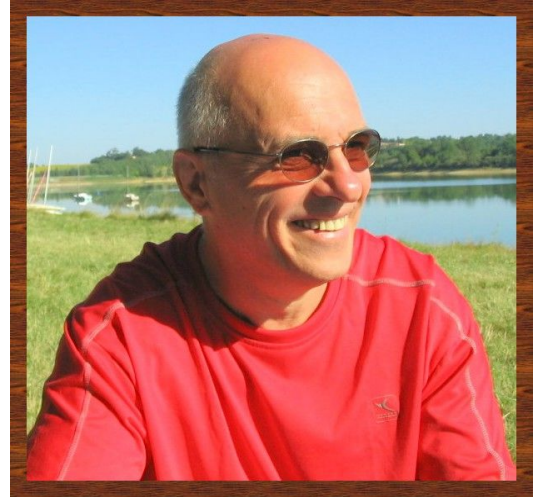


**Jean
BRINKER**

Le Griot fustigeur

Jean Brinker est né en 1947.

Surnommé « Jean-Louis » par son grand-père maternel qui le recueille à l'adolescence, celui-ci l'encourage dès l'âge de 16 ans à pratiquer la boxe anglaise pour canaliser son agressivité. Engagé dans l'armée française à 18 ans, il apprend et enseigne le close combat militaire.



En 1970, de retour à la vie civile, passionné par les arts martiaux et les sports de combat, il pratique tour à tour le Ko-budo, le Judo, le Ju-Jitsu, l'laïdo, le Jodo et le Yoseikan-budo.

En 1985 il crée une école martiale française : le B.S-D (Bâton de combat. Self-Défense).

Comment surmonter ses angoisses, ses doutes et ses peurs lorsqu'ils sont liés à un traumatisme de l'enfance ? En quoi les arts martiaux peuvent-ils représenter une véritable et perpétuelle école de vie ? Comment leur pratique passionnée permet-elle de reprendre prise sur soi tout en apprenant à mieux comprendre et vivre avec les autres ? C'est à ces questions majeures que le récit autobiographique de Jean Brinker entreprend de se confronter, nous livrant avec délicatesse mais aussi humour, une histoire emplie d'humanité.



ISBN n° 978-2-9568733-0-3



<https://baton-self.com>

Prix : 12 €

A ma famille, mes élèves et mes amis.

C'est par l'entraide et les concessions mutuelles qu'un organisme groupant des individus, en nombre grand ou petit, peut trouver sa pleine harmonie et réaliser des progrès sérieux. Jigoro KANO, fondateur du Judo.

Préface de Virginie Brinker

Mon père est un alchimiste. Il a pétri de la violence et en a fait de l'amour.

Un amour incommensurable pour le Bâton de Combat. Self-Défense, une discipline qu'il a créée. Un amour auquel il nous a toujours associés, l'un se nourrissant de l'autre.

Rares sont les occasions dans une vie de mettre des mots, des émotions, des sourires sur ce que nos plus proches nous offrent au quotidien et nous ont permis de découvrir. L'histoire de mon père est celle d'un passionné, celle d'un homme qui écrit les noms des différentes disciplines martiales avec des majuscules « comme s'il s'agissait de noms de famille ». Chez nous, le Judo était un grand-frère, le Karaté, un lointain cousin, le Kung-Fu, une petite sœur. Mais au-delà de cet enseignement, ce que mon père nous a transmis, à mon frère et moi, à travers sa passion, sa détermination et son amour, c'est une liberté irréductible. Celle qui permet de créer, de transmettre. Les assauts au bâton de bois qui ont rythmé notre jeunesse font la part belle à l'imagination, ce que mon père nomme l'« interprétation personnelle ». C'est celle qui est aujourd'hui au cœur de nos métiers respectifs, au cœur de nos vies : mon frère crée de la musique, j'interprète les mots des autres, tous deux dans un constant souci d'ouverture et de transmission.

Mon père n'a pas été notre « maître », et vous comprendrez en le lisant combien il se méfie de ce mot, ou plutôt si. S'il l'a été et l'est encore, c'est au sens qu'il donne à ce terme dans ces pages : « celui qui laisse une entière liberté de jugement ». Dans ce face à face avec soi-même que permet la pratique des Arts martiaux, tout comme l'écriture d'un livre, mon père m'a invitée, comme à chaque fois, à l'accompagner sur le chemin. Je ne le remercierai jamais assez d'être à la fois mon guide et mon compagnon de route.

Préface de Florian Brinker

Le jour où mon père m'a dit qu'il commençait à rédiger un livre sur la pratique du bâton (entre autres) j'ai été très étonné, admiratif même.

Écrire des centaines de pages sur un sujet si spécifique je crois bien que c'est une des choses les plus difficiles à faire pour moi. Pour d'autres ce serait d'expliquer la physique quantique à des élèves de CE2, de courir un marathon en moins de trois heures ou d'essayer d'éternuer sans fermer les yeux.

Si encore c'était un polar palpitant, un recueil de poèmes, un conte philosophique ou un roman fantastique qui vous donne le frisson mais non... un livre sur les arts martiaux ! Ces mecs qui poussent des cris chaque fois qu'ils vont bouger un doigt ou fixer intensément une plante verte pendant des heures en finissant par s'évanouir.

Vous savez, je me mets un peu à la place du lecteur non initié à la « pratique martiale ». Lorsque par curiosité on se rend à une soirée de gala estampillée « Nuit des arts martiaux », on peut certes y découvrir beaucoup de choses intéressantes et même certaines qui peuvent être une révélation pour se dire : « J'aimerais trop savoir faire ça ! ». Mais on y voit aussi pas mal de comédie. C'est du spectacle fait pour divertir le plus souvent et tout ceci n'est pas ce qui se passerait réellement dans la vie.

J'étais aux premières loges dans les années 80 lors de ces démonstrations lorsque j'accompagnais mon père. Ce qui me frappait toujours c'était le choix des musiques qui devaient (normalement) mettre en valeur les disciplines proposées : Karaté, Kung Fu, Tae Kwon Do... la liste est longue. Toujours soit du hard

rock très inapproprié ou des envolées de synthétiseurs envahissant la salle. La quête des grands espaces, le dédoublement mental, la démesure pour une ode à la spiritualité ! Et tout ceci agrémenté de jeux de lumières hypnotiques ! Heureusement mon père, qui est un homme de goût, affichait sa singularité en proposant ses techniques de combat au bâton sur le formidable « Take Five » de Dave Brubeck.

Il y avait aussi ces « maitres » qui cassaient des briques ou des épaisses plaques de bois pour impressionner le public. En voyant cela j'avais toujours en tête ce film qui m'avait beaucoup marqué : *Opération Dragon* sorti en 1973, avec une magnifique musique signée Lalo Schifrin (compositeur argentin entre autres du générique de « Mission Impossible »), dans lequel l'immense acteur et athlète Bruce Lee performait pour la dernière fois et disait : « Le bois ne rend pas les coups ! ». Vous verrez que dans ce livre, l'auteur a pris des coups au sens propre comme au sens figuré et comment il a pu transformer cette agressivité en non-violence.

Son enfance avec un père rude, son intégrité dans l'armée, sa prise de position face à l'ordre établi et l'adoration de son grand-père, bref, tout ce qu'il faut pour lire un excellent bouquin comme un polar palpitant, avec toujours l'envie d'apprendre, de se dépasser, de progresser dans la pratique de son art et trouver son chemin, trouver sa voie. (Do en japonais) Do ?! Do...

Do... Ré...Mi... Fa Sol

MERCI PAPA !

Le Griot fustigreur

INTRODUCTION

Je viens de terminer mon livre, je l'ai commencé en 2014 et je me rends compte que nous sommes en 2019. Cinq ans ! Paresse ? Manque de motivation ? Non pas.

Pour concevoir ces pages (d'autres dont c'est le métier, les écrivent en quelques mois, voire quelques semaines), j'ai simplement pris du plaisir à les ébaucher quand j'en avais envie. Parfois j'ai oublié *Le Griot fustigeur* pendant plusieurs mois, j'avais d'autres occupations. Parfois je revenais sur l'ouvrage en me disant « tu devrais le finir, c'est une trace de ta vie, importante pour tes enfants et pour toi-même ».

Effectivement, *Le Griot fustigeur* est le point final de mon aventure humaine et martiale. À 72 ans, tout ce qui suivra dans ma vie de pratiquant d'Art Martial, à partir de cet instant, n'est que du bonus. Bonus, malus, peu importe, mon point final a été écrit, d'autres prendront peut-être le relai de cette formidable aventure humaine : la transmission.

Tous les faits qui ont inspiré ce récit sont réels. Bien sûr, ce n'est que mon point de vue. En revanche, par discrétion et précaution, la plupart des noms ont été changés. J'ai utilisé des pseudonymes, si possible humoristiques ou qui correspondent aux personnages existants. Je demande à mes élèves, aux enseignant(e)s, à mes ami(e)s et connaissances de bien vouloir m'en excuser. Ils se reconnaîtront, c'est ce qui fait la saveur du pseudonyme ou du nom de code.

Les personnes connues du grand public, expert(e)s interviewé(e)s lors d'émissions de radio, ou dont le nom figure sur des affiches de gala d'Arts Martiaux, conservent leur nom d'origine.

De la même façon que l'on peut dire « Monsieur avec un grand M » ou « Amour avec un grand A », par respect pour toutes les disciplines martiales et sports de combat, les termes « Arts Martiaux », « Sports de combat », « Judo », « Karaté », « Close-Combat », « Bâton. Self-Défense », « Jogo Do Pau », « Boxe Française » (la liste n'étant pas exhaustive) seront écrits dans mon récit avec des majuscules, comme s'il s'agissait de noms de famille.

AVANT-PROPOS

Je remercie infiniment ma fille, Virginie Brinker.

Virginie est agrégée de lettres et docteur ès lettres, son soutien a été primordial.

Sans son amour, son professionnalisme, ses encouragements, *Le Griot fustigeur* n'existerait pas.

À la fin du livre, je remercie également d'autres personnes, mais il faut bien le reconnaître, Virginie en a été l'élément déclencheur.

En septembre 2014, ma fille qui a pratiqué depuis l'âge de 6 ans le B.S-D à un très bon niveau, me demande d'écrire un recueil technique du B.S-D, autrement dit des différentes techniques de Bâton long et de Self-Défense à mains nues.

L'idée ne me séduit pas, écrire un bouquin technique est fastidieux, compliqué, il faut l'illustrer par des photos, de plus, les techniques de B.S-D sont déjà listées dans un classeur assez conséquent et je n'ai pas envie de m'atteler à ce genre d'exercice. De nos jours, il vaut mieux une bonne vidéo pédagogique. Voir « comment ça bouge » est cent fois plus accessible que de lire le descriptif de techniques auxquelles on ne comprend rien, sauf peut-être pour son auteur, quelques initiés, et encore...

Le site du B.S-D (Bâton de combat. Self-Défense) <http://baton-self.com>¹ fait très bien l'affaire. S'il disparaît, il n'y aura plus de traces, mais tout est éphémère.

Je suggère à ce moment-là à Virginie que ce qui pourrait être intéressant c'est de comprendre comment cette école d'Art Martial a pu voir le jour. Oui, mais je ne sais pas comment m'y prendre.

« Fais le Griot, Papa.

– Le Griot ? C'est quoi ?

¹ <http://baton-self.com>

– Le Griot, c'est un conteur en Afrique, celui qui transmet oralement. »

La nuit se passe, le lendemain matin, le titre s'impose naturellement : « Le Griot blanc » et les premières pages commencent à apparaître. Plus tard, au mois de mai 2015, un ami m'informe que le titre « *Le Griot blanc* » est déjà pris². Aucun problème « *Le Griot fustigeur* » correspondra mieux au récit.

« Fustigeur » est un nom que j'ai imaginé et qui définit depuis 1985 un pratiquant de BSD. Au féminin, le terme employé est « Fustigeuse. »

Pour comprendre au fil des pages comment est né cet Art Martial, il me faut d'abord le présenter sous sa forme actuelle.

Le BSD, Bâton de Self-Défense, est une discipline nouvelle en pleine évolution, de ce fait, il est un formidable « outil » pour la vie. Né en 1980 à Toulouse au bord du canal du midi, le BSD s'est enrichi au niveau international, après avoir intégré des techniques de combat au bâton d'origine portugaise en Avril 88. À son retour de Lisbonne, le B.S-D était devenu Bâton de combat. Self-Défense. Les deux appellations sont correctes.

Portugais et Français pratiquaient avec un bâton de 1m55 à 1m60, longueur peu commune mais qui permet de développer un travail à une et deux mains. Cette coïncidence de longueur d'arme entre les deux pays a permis un échange culturel et sportif d'une remarquable qualité. Au niveau national, le B.S-D, discipline non compétitive, a également trouvé sa place en participant à des galas d'Arts Martiaux. Celui de Martigues, en mars 1997, en est un excellent exemple. Le B.S-D était présent en démonstration aux

² <https://urlz.fr/9Kxr>

côtés des médaillés Olympiques de Judo d'Atlanta ainsi que de plusieurs champions du monde de Karaté et de diverses Disciplines Martiales. En fait, l'Art du combat au bâton est universel. Il a été pratiqué dans tous les pays du monde depuis l'instant où l'homme s'est aperçu qu'un bâton pouvait être une arme redoutable, qu'il servait efficacement pour sa survie et qu'il pouvait l'aider dans différentes tâches. Pour un Fustigeur, le bâton n'est pas que l'extension de sa main, c'est également l'extension de son esprit. Il serait extrêmement naïf de donner de l'importance à un système de défense avec un bâton depuis que l'homme a inventé la poudre. S'arrêter à l'aspect esthétique, ou limiter le B.S-D à une forme d'exercice physique est également très loin de sa dimension véritable, il faut donc le pratiquer comme un Art.

L'origine du B.S-D est partie d'une idée très simple : pouvoir pratiquer des assauts au bâton de bois, sans règles, avec un partenaire, sans se blesser. Cette envie était alimentée par la recherche constante de techniques anciennes ou médiévales, peu importe l'origine du pays, dans le seul but d'obtenir une très grande liberté dans l'exercice des assauts, mais aussi, et c'est très important, par l'aspect ludique qui remonte forcément à l'enfance de l'Homme et qui n'est pas à négliger. Chaque être pouvant ainsi adapter le combat au bâton à sa propre éducation, à sa propre culture.

Pour pouvoir réaliser cette discipline, il a fallu adapter le B.S-D afin que chaque personne, quels que soient l'âge ou le sexe, puisse pratiquer avec le plus grand plaisir et en toute confiance. Une subtile alchimie dont voici les ingrédients a été élaborée : 50% d'assiduité, de passion et d'humanité (Esprit), 30% de techniques, 20% de qualités sportives (Corps). En prenant de l'âge, l'Esprit et la Technique du Fustigeur s'affinent. La partie technique est réalisée par chacun en étudiant les Techniques de Bases avec un bâton de bois de 1m60. L'étude de la Self-Défense à mains nues

est incluse pour les personnes n'ayant jamais pratiqué aucune activité martiale.

Douze Enchaînements Techniques au bâton avec Partenaire, trois Enchaînements Codifiés seul avec un bâton, ainsi que quelques « Bottes » dites secrètes sont les figures imposées et la structure du B.S-D. Les assauts ainsi que les combats avec arbitrage sont la réalisation de l'idée originelle : pratiquer des assauts au bâton de bois avec un ou plusieurs Partenaires, sans porter atteinte à l'intégrité d'une personne. Un système d'évolution et de progression pédagogique, privilégiant d'abord les valeurs humaines et ensuite les valeurs techniques, ainsi que l'ancienneté a été élaboré. Du Pratiquant à l'Assistant, pour devenir à son tour Formateur, on peut enseigner cette discipline à part entière ou en complément d'une autre.

Le système de « passage de grade » a été abandonné au profit d'évaluations permanentes donnant accès à des « Titres ». Ainsi chaque Formateur(trice), fidèle à sa propre éthique, devra toujours avoir à l'esprit les premiers 50% qui ont été magnifiquement résumés par Maître Jigoro Kano, Fondateur du Judo : « C'est par l'entraide et les concessions mutuelles qu'un organisme groupant des individus, en nombre grand ou petit, peut trouver sa pleine harmonie et réaliser des progrès sérieux ».

Ceci est la base philosophique que le B.S-D a retenue et s'efforce d'appliquer le plus justement et le plus humainement possible.

Pour ma part, je pense, au plus profond de moi-même, qu'éduquer le corps aux techniques martiales c'est éveiller l'esprit à la non-violence sous toutes ses formes.

1961

L'INSOUMISSION

Grand Couronne, Seine-Maritime, Collège d'Enseignement Technique Henri Fayol situé à côté de la raffinerie de pétrole de Petit Couronne. Les élèves peuvent respirer à pleins poumons l'air « pur » de cette raffinerie, ou s'arrêter de respirer, c'est au choix. En 1961, surtout lorsque l'on est pensionnaire, il n'y a pas beaucoup d'activités, rien à voir avec l'époque actuelle.

Petite compensation, les copains pensionnaires comme moi. On organise à nos heures creuses, et surtout le soir en se lavant, entre les rangées de lavabos, des combats à la serviette mouillée. J'ai 14 ans et mon seul souci c'est le surveillant général qui fait ses rondes, ou bien « le pion » qui nous surveille la nuit dans le dortoir.

J'excelle dans ce genre de combat, je découvre, mais je ne le sais pas encore, l'Énergie Interne et la technique du « fouet ».

Je pense avec le recul que cette agressivité refoulée de la préadolescence, qui me permettait de gagner mes copains à la serviette mouillée, vient d'une enfance très dure.

Mon père, ancien adjudant-chef de la Légion Étrangère, m'élève comme un légionnaire ; je prends des coups, mais je m'habitue. Je me souviens qu'il m'a cassé, de colère, des planches et des chevrons sur le dos. Je ne devais pas être un enfant facile, mais au final, ça m'a endurci. Peut-être que mon amour du combat au bâton long vient de là. Merci Papa.

Mes grands-parents maternels, qui habitent Toulouse et qui ont perdu leur fille, ma mère, en 1947, deux mois après ma naissance,

m'aiment profondément. Mon grand-père m'envoie des colis bourrés de chocolat, de lait Nestlé et de cigarettes.

Bien sûr, au collège, fumer est interdit, ou peut-être faut-il avoir l'autorisation des parents.

Mon grand-père me considère comme un homme. Lorsque l'on est né en 1881 et que l'on a fait la « Grande Guerre », on ne peut absolument pas être au courant du cancer du fumeur, et un homme qui se respecte fume. Je suis son petit homme.

Un très bon copain, le lundi en arrivant en classe, m'annonce une grande nouvelle :

« Je fais du Judo !

– C'est quoi ce truc ?

– Ben, un sport qui permet de te défendre, comme, par exemple, si un mec a un couteau... »

À cet instant, je sais que c'est ce que je veux faire, tout d'abord pour devenir fort, voire invincible, mais surtout pour me sortir de cet ennui de pensionnaire.

Quelque temps plus tard, je ne me souviens plus combien de semaines, certainement vers Noël, je revois mon père et lui demande :

« Papa, je voudrais faire du Judo.

– Sûrement pas, c'est un sport de voyou, si tu veux faire du sport, tu feras de l'aviron. »

Je n'ai pas réalisé que mon père, ayant fait l'Indochine et ayant été prisonnier des actuels Vietnamiens, ne peut plus « encadrer » les Asiatiques, surtout qu'ils lui ont arraché avec des tenailles, pour éviter qu'il s'évade, les ongles des pieds et des mains. Ce sont des sortes de griffes qui ont repoussé à leur place.

Nous voilà donc, un beau jour, avec mon père, devant le Club d'aviron situé à proximité du collège. Personnellement, la seule chose qui me fascine, c'est cette vague puissante, bizarre et dangereuse qui remonte régulièrement la Seine : le Mascaret.

Je ne sais plus si, de nos jours, on peut encore observer cette vague magnifique. J'ai fait des recherches sur Internet, avec les aménagements de la Seine, pour des profits commerciaux, il reste juste un mouvement d'eau, que l'on appelle « le flot ». Il est imperceptible, sauf peut-être aux grandes marées. Par contre, sur la Dordogne, de nos jours, à un certain endroit, il est possible de voir des surfeurs en tout genre, se mesurer pendant dix minutes à cette vague qui remonte le fleuve. Vive l'informatique, on peut encore voir des images d'archives impressionnantes du Mascaret remontant la Seine sur internet.

Bref, mon père, à mon grand étonnement, car il ne m'offrait jamais rien sauf le strict nécessaire (gîte, couvert et habillement), me paye ma première licence d'aviron. Elle restera la première et la dernière.

Ce « truc » n'est pas mon sport. Pour moi, il obéit à des règles trop strictes, identiques à mes yeux à des règles militaires, sans laisser place à l'imagination ou à des interprétations personnelles, à la liberté...

Je n'ai pas eu la possibilité à ce moment-là de pratiquer le Judo, mais je n'ai jamais posé mes fesses non plus dans ce genre de bateau. Je ne sais pas si mon père était au courant, l'histoire ne le dit pas, mais peu importe, l'essentiel est que j'ai pressenti ce que je voulais faire.

Quand je suis à Gaillon dans l'Eure chez mon géniteur, je couche sur un matelas par terre, non pas dans une chambre, mais sur le palier.

Mes grands-parents maternels, très croyants, insistent auprès de mon père, à l'âge prévu pour cela, pour que je fasse ma communion. Mon père ne refuse pas, et donc, mes grands-parents venus de Toulouse pour l'événement, indignés par la vue de ce « gosse » qui dort à même le sol, m'offrent un lit. Quel bonheur de

se sentir aimé, je ne les oublierai jamais. Promesse de gosse. Promesse tenue.

Je ne suis pas un bon élève, d'ailleurs je dois quitter le collège technique, je ne sais plus pourquoi, ou plutôt si...

Je pense, mais mes souvenirs sont confus, qu'à Henri Fayol, j'ai été en section Serrurerie, mais aussi en Travaux Publics, peut-être que je suis passé de l'une à l'autre en cours d'année. Les deux activités se mélangent, j'ai le souvenir d'avoir forgé, dans une vraie forge, mais peut-être est-ce plus tard au Lycée Gallieni de Toulouse.

À Henri Fayol, les gars de mon âge qui sont en maçonnerie, je les plains. À l'époque, ce travail ingrat est mal vu. On les prend presque pour des illettrés, des manœuvres, tout juste bons à empiler des moellons.

Ceux qui sont restés dans la profession sont devenus certainement aujourd'hui de riches entrepreneurs, quelle erreur de jugement de la société de l'époque !

Je ne suis pas très bon en calcul mental, mais conduire des engins, j'adore ça.

Je me souviens du bulldozer en fait, un « angledozer » parce qu'en travaillant on peut orienter la lame d'un côté ou de l'autre, alors que sur un « bull » classique, elle ne s'oriente pas. Il devait être de couleur rouge-bordeaux, mais je peux me tromper. Je sais seulement qu'il n'y avait pas de cabine, ni de pare-brise.

C'est impressionnant la puissance de cet engin, et moi, à 14 ans, seul aux commandes, je ne me trouve pas très épais et surtout un peu léger en poids.

Quand le bull arrive en haut d'une butte, je sens la puissance de son moteur et je ne vois plus que la lame dans le ciel. Rien d'autre. Image fantastique et angoissante à la fois pour un même.

Avec toute la puissance des bras, il faut tirer les manettes vers l'arrière, pour freiner les chenilles et éviter que le bull ne bascule

violemment de l'autre côté de la butte. J'ai surtout la trouille que mon corps atterrisse sur le capot du bull à la retombée de l'engin. Je me souviens des exercices, notamment niveler le sol sans faire de vagues pour qu'il soit plat. Autrement dit, savoir contrôler la lame.

Il y a aussi le gros « Dumper », de couleur jaune ou orange, je ne sais plus, mais l'image qui me vient à l'esprit, c'est que c'était une immense benne, montée sur des roues gigantesques.

Quand je conduis cet engin, j'éprouve quand même un sentiment, non seulement de hauteur, mais de puissance... « appelez-moi Dieu ». Bon, je fais gaffe quand même, le gabarit de l'engin est impressionnant, et je ne suis pas si fier que ça.

Le petit « Sambron » ha, celui-là ! C'est mon préféré, un véritable jouet. Petit « Dumper » de couleur verte, je le prends pour une voiture de course. Quand le prof tourne le dos, j'essaie en roulant de lui faire lever une roue, comme les cascadeurs.

Enfin, la fameuse pelleteuse à câbles « Nordest » de couleur jaune. Celle-ci a causé ma perte.

Je me souviens très bien de sa couleur. Quand on fait une recherche de cette pelleteuse à câble sur internet, on voit sa photo et je me demande comment, à 14 ans, mes collègues et moi, pouvions maîtriser cet engin. Le prof ne rigolait pas avec la sécurité.

À notre époque, tout est hydraulique et assisté, les engins, les bus, les voitures. Pour cette pelleteuse, il fallait contrôler le poids de la flèche à câbles avec les pieds pour la descente de la flèche et actionner sa montée avec les mains, par l'intermédiaire d'une manette. Idem pour le godet, mais avec l'autre pied pour l'autre pédale et l'autre main pour l'autre manette.

Elle est « physique », mais j'aime bien la « Nordest », d'ailleurs, un jour, quand le prof demande qui veut la ramener du chantier à son lieu de stockage, je me précipite aux commandes.

Les élèves sont en rang, nous rentrons du cours de TP, le prof marche à côté d'eux.

Pour faire rigoler mes potes, tout en roulant au pas et pensant que le bruit des chenilles couvrira la manipulation du godet, je rapproche avec précision le godet de la tête du prof.

Quand il s'agit de sécurité, les profs ont des yeux dans le dos, exactement comme les profs d'Arts Martiaux. Il me prie de descendre et de laisser ma place à un petit camarade. Sur mon carnet de notes ne restera de cet épisode que l'inscription : « Élève dangereux ».

Je ne lui en veux pas, il a fait son travail. Je pensais au contraire, que je n'étais pas dangereux mais précis. Cette pelleteuse, je la maîtrisais bien.

Avec le recul, il me semble que j'étais plutôt inconscient, voire innocent, n'ayant jamais eu de responsabilités, ne sachant d'ailleurs pas ce que c'était. Personne dans la famille de mon père ne m'ayant accordé sa confiance, je ne pouvais donc pas me comporter en adulte. Je voulais simplement prouver aux autres, et à moi-même, que j'étais capable de faire quelque chose qu'ils n'oseraient pas faire.

Je quitte le collège. Au revoir la Seine Maritime, je ne regretterai pas les fumées de la raffinerie.

Je me souviens du groupe scolaire de Gaillon. Impossible pour moi de me rappeler si c'est avant Grand-Couronne ou après. Certainement avant. De bon dernier je suis passé à presque premier de la classe, juste pour un coup de poing qui m'a fait honte pendant longtemps.

Il y avait en effet un enseignant dont je me rappelle parfaitement le nom. Il devait être assez jeune, vu les boutons d'acné qu'il avait sur le visage, mais pour moi c'était un adulte. Il portait des lunettes. Impossible de dire pourquoi ce coup de poing est parti alors qu'il m'interrogeait au tableau. Je lui ai cassé ses lunettes. C'était dans l'après-midi. Il n'a rien dit, m'a demandé simplement d'aller me rasseoir. Lorsque nous sommes sortis de classe, je m'attendais à être interpellé par le professeur et même conduit chez le directeur. Rien !

Je l'ai vu sortir de l'établissement et essayer de traverser la route avec difficulté. Ses lunettes étant partagées en deux, il ne les portait pas et n'y voyait pas grand-chose.

Aussitôt, mon agressivité intérieure s'est transformée en honte et compassion. Je me suis excusé et je lui ai demandé si je pouvais l'aider. Devant sa réponse affirmative, je lui ai pris le bras et l'ai aidé à marcher jusqu'à chez lui. Je ne sais pas ce que nous nous sommes dit en marchant ensemble, peut-être que je lui ai raconté ma vie, mon père, sa femme détestable, mon demi-frère, ma demi-sœur. Je lui ai très certainement dit que j'avais très peur que mon père apprenne ce qui s'était passé. Les coups auraient été terribles. On ne plaisante pas avec la hiérarchie.

Le lendemain, cet enseignant est revenu en cours, ses lunettes étaient « rafistolées » en leur milieu avec du sparadrap. Les jours suivants, le miracle s'est accompli, il s'est occupé de moi, il m'a fait comprendre et apprendre ce que je ne n'arrivais pas à assimiler, bref, il m'a mis en valeur.

En lui montrant une certaine voie, l'homme peut s'améliorer.

Cet enseignant, que je remercie infiniment, est resté dans mon esprit, par son action de non-violence et sa bonté, un de mes maîtres à penser.

Gaillon, le dimanche. Bois de « César ».

Monsieur César³ est le directeur de l'Usine, la CFPI (Compagnie Française de Produits Industriels). Nous sommes, je pense, la seule famille acceptée dans ce bois privé car je n'y ai jamais vu personne d'autre.

Monsieur César, d'origine marseillaise, est ami avec mon père.

Mon père, au vu de ses antécédents militaires, représente, je suppose, pour lui, l'ordre et l'autorité dans l'usine.

J'ai entendu une histoire racontant que des ouvriers avaient mis de la soude dans les gants de mon père pour lui donner une leçon. C'était sans doute un chef follement aimé... L'histoire ne dit pas s'il a enfilé les gants ou pas, mais je ne crois pas, sinon ses mains auraient été brûlées.

Il me reste deux souvenirs de ce bois.

Le premier : une corvée de bois en plein hiver. Tout est gelé et il y a de la neige, je dois avoir à peu près 15 ans. Mon père, ou sa femme, la méchanceté personnifiée, je ne sais plus lequel des deux, m'amène en voiture dans ce bois un matin, juste à l'aube. Mission : corvée de bois, ce qui signifie couper du bois mort.

Personne dans ce bois, aucun être humain. Je me mets, malgré le froid, au travail, tout est blanc et glacé. Je pense nettement à la survie, à ne pas mourir.

Le midi, mon sandwich est gelé et pour manger un sandwich gelé, il faut avoir de bonnes dents. Heureusement, c'est le cas, mais ce n'est pas suffisant.

Dans cette situation-là, on se débrouille, il suffit de couper, disons écraser, de petits bouts avec la hache sur une souche et les réchauffer dans la bouche.

Pour ne pas être gelé moi-même, je dois continuer mon travail jusqu'au soir. Avant la nuit, on viendra me récupérer.

Je réalise, que le fer, la serrurerie, ce n'est vraiment pas fait pour moi, surtout quand le fer est froid comme le fer de ma hache. Par

³ César : référence à Marcel Pagnol.

contre le bois, sa matière, je l'aime bien, j'ai même dans l'idée, en coupant du bois, que je m'entendrais bien avec les animaux et que je ferais plus tard, comme profession, garde-chasse. Finalement, l'après-midi se passe bien, l'air se réchauffant grâce à un pâle soleil.

Plongé dans ma méditation en coupant du bois, je souffre moins du froid que je ne le pensais.

Garde-chasse, les animaux, être seul au milieu des bois avec eux, c'est peut-être mieux que les humains, surtout les adultes, qui sont tout puissants et qui ont le pouvoir sur leur progéniture. C'est peut-être mieux aussi que ma passion de petit garçon, quand je voulais être rémouleur (affûteur de couteaux). Passion que j'ai gardée jusqu'à aujourd'hui. J'adore affûter un couteau, le fil de lame comme un rasoir, pour moi, c'est un bon outil. Rien à voir avec le combat, ou la défense contre un couteau. Il faut voir cet outil, dans le sens « outil de paysan ou d'artisan », comme un ami, de la même manière qu'un bâton aide l'homme.

Le deuxième souvenir est un dimanche passé en famille dans le bois de « César ». Je revois un coin pique-nique, ou plutôt, un vieux bus abandonné et en piteux état qui sert de cabane pour s'abriter de la pluie. En Normandie, les pique-niques ne sont pas garantis sans pluie, ce n'est pas comme dans le Sud.

Toujours est-il que, ce jour-là, il fait très beau et nous sommes sur l'herbe. Je joue avec mon demi-frère qui doit avoir onze ou douze ans. Je suis de quatre ans son aîné et, physiquement, bien plus fort que lui.

Évidemment, on s'amuse « à se battre ». Je ne me souviens plus de ce qui l'a fait pleurer, il n'y avait aucune méchanceté dans ce que je faisais, mais les chiens ne font pas des chats, et je devais être un peu brute. À cet instant, mon père sans rien dire m'a attrapé... et là, je n'ai rien compris. Je me suis mis à voler dans les airs, ma tête frôlant de très près et dangereusement un gros arbre, et je me suis ramassé comme une serpillère, heureusement dans

l'herbe, à côté du chemin. Rien de cassé, mais j'ai compris que mon père avait appris à se battre à mains nues, et je voulais savoir faire ça !

Plus tard, lors de ma pratique du Judo, j'ai compris ce qu'était la fameuse « planchette japonaise » appelée ainsi dans le jargon populaire. En vérité, il s'agit d'une technique de Judo, classée dans les techniques de sacrifice et appelée « Tomoe-nage » (phonétiquement Tomoé-nagué).

J'ai dû être tellement impressionné par cette technique, que mon père m'avait « placée » dans le bois de César, qu'elle est restée dans la famille. Mon père ne me l'a jamais enseignée, d'ailleurs, il ne m'a jamais rien enseigné, mais il a attisé ma curiosité.

Ma fille, Virginie, lors d'une rencontre de Judo, à l'âge de 6 ou 7 ans l'a « placée » dans un « Landoli » (phonétiquement Randori), en français : un combat.

L'arbitre a donné « Ipon » (Victoire par point).

Le professeur de l'adversaire de Virginie, mais je préfère le terme de « partenaire », est venu me voir arguant que cette technique n'était pas dans le programme de l'enseignement du Judo pour les enfants de cet âge. Certes, il avait peut-être raison, sauf qu'il ne m'en a donné aucune preuve.

Moi, je jubilais intérieurement, parce que ma fille avait gagné sur une technique « propre » et sans appel. Mais les règlements de Judo et autres commençaient à me « courir » très sérieusement sur le haricot.

Je savais déjà que malgré l'importance des valeurs humaines que représentait pour moi ma ceinture noire de Judo, je ne ferai pas « long feu » dans cette fédération, créant règlement sur règlement et surtout, mettant l'accent plus sur le sport et la « championnate », que sur les valeurs humaines, représentées par les Arts Martiaux, et selon lesquelles l'ego doit être maîtrisé.

À Gaillon, je travaille à l'usine, la CFPI, où mon père est donc chef de fabrication et où il m'a fait embaucher comme manœuvre. J'ai bientôt 16 ans, les coups ne pleuvent plus, mais il y a toujours cette éducation de légionnaire. Mon père a une voiture, une DS 19 ou 21 je ne sais plus, de marque Citroën, une voiture comme celle de Charles de Gaulle, le Président de la République de l'époque. Il a fallu que plus tard, je conduise une DS, je ne me souviens plus dans quelles circonstances, pour en apprécier la souplesse de conduite et le confort. Conduire, j'adore ça ! Et comme les Arts Martiaux, la conduite de véhicules fera partie de ma vie. Pour moi, pédagogiquement, les deux sont liés et indissociables.

En attendant, de là où nous habitons à Gaillon, jusqu'à la CFPI située à Notre Dame de la Garenne, il y a deux à trois kilomètres. Mon père fait matin et soir ce trajet en voiture et moi, matin et soir, à pied.

Je trouve même rigolo quand il me dépasse, il fait semblant de ne pas me voir. Je me marre, avec le recul, j'aurais dû lui demander de me prendre en stop. Mais non, question de dignité.

À la CFPI, je gagne ma vie très modestement. Mon père qui a une magnifique maison, m'a trouvé un logement chez lui, dans une cabane au fond du jardin (hé oui, Cabrel n'a rien inventé), mais celle-ci est à côté du poulailler.

Je lui paie un loyer pour cette cabane avec un toit en tôle ondulée, les murs sont en briques nues. Pas de plâtre, rien. Il y a un lit de l'armée, une ridicule armoire pour mes « fringues » (on disait « frusques » à l'époque), une table et une chaise.

Pour l'instant, c'est sans doute le printemps, ça peut aller mais il y fera chaud l'été et froid l'hiver. Pour l'hiver, il y fera forcément très froid et je me dis qu'il faudra envisager d'y installer un poêle.

À l'usine, un vieux manœuvre ne comprend pas que mon père se rende au travail en voiture et qu'il ne m'emmène pas avec lui. Je

ne comprends pas non plus, et aucune raison ne me vient à l'esprit. Devant cet état de fait, quelques jours plus tard, il me « dégotte » un vieux vélo rouillé qui traîne et n'appartient à personne dans l'usine, du moins, c'est l'explication qu'il me fournit.

Je n'ai jamais autant apprécié le vélo. Que du bonheur, même s'il « couinait » en roulant. J'ai été, dès ce jour-là, définitivement dégoûté de la marche à pied.

Comme j'ai un semblant de paie, une fois le loyer payé à mon père, il me reste un peu d'argent pour aller au cinéma. Le cinéma de Gaillon, un vrai bonheur. J'y vois des tas de films de cape et d'épée, surtout *Le Bossu* de 1959. J'adore ses combats, qui ont du panache, de la moralité et des valeurs humaines. En fait, dans le combat, outre la technique qui m'impressionne, ce sont les valeurs humaines que je recherche.

Un film me marque : *Robin des bois*, je ne sais plus lequel, le premier a été réalisé en 1912. Ce coup-ci, la technique pour moi, prend le pas sur les valeurs. Je suis impressionné par la technique au bâton long de Petit-Jean. Quand on a bientôt 16 ans, on a vite fait de transposer. De plus, quand j'étais petit, mes grands-parents m'appelaient « Petit Jean », rien à voir avec le vulgaire « Jeannot » de mon père.

En sortant du « ciné », je suis une sorte de Robin des bois et de Petit-Jean mélangés.

Je ne me souviens plus qui me commandait à l'usine, toujours est-il qu'en tant que manœuvre, outre la peinture permanente des divers matériels et cuves en ferraille, je devais m'introduire à l'intérieur de ces dernières pour les nettoyer au jet d'eau. Un jour, en nettoyant une cuve où il y avait eu de l'acide stocké, plusieurs gouttes d'acide perforent ma casquette de couleur bleue, de la même matière que mon bleu de travail. Le chef ne m'a pas prévenu.

Quand le soir, juste au niveau de la pointeuse, je me repeigne, je me souviens que des femmes, employées de l'usine, se « foutent » gentiment de moi, car en me peignant, je perds mes cheveux par grappes.

Je prends une décision, il faut que je m'en aille, que je me « tire » d'ici, mais je n'ai pas assez d'argent.

L'idée me vient d'écrire à mon grand-père en lui disant ce qui se passe et de lui demander de l'argent pour prendre le train et venir vivre définitivement avec mes grands-parents à Toulouse.

Il me répond aussitôt par retour de courrier en m'informant qu'un mandat télégraphique m'attend à la poste de Gaillon.

Malgré tout, j'ai encore peur de mon père, mais je me sens courageux, prêt à l'affronter physiquement.

Je prends la décision suivante : si la discussion s'envenime, les coups risquant de pleuvoir, avant d'être touché, je le tuerai en lui plantant, d'un seul coup et d'une manière fulgurante, un coup de couteau dans la gorge.

Avant d'aller chercher le mandat télégraphique, je passe par la quincaillerie et j'achète un opinel. Ce couteau a une très bonne lame et sa taille est respectable. Je me sens fort, armé, et j'ai de l'argent pour voyager. C'est presque la liberté.

Le soir venu, je demande à mon père s'il est possible d'avoir une discussion. Il me répond que ce soir, il n'a pas le temps.

Le matin, je décide de rester dans ma cabane et de ne pas aller travailler à l'usine. Durant la journée, je me prépare mentalement à la confrontation. J'ai quand même la trouille et j'envisage des tas de scénarios.

Nous sommes en été, je me souviens simplement de ce magnifique cerisier du jardin, en face de ma cabane, aux feuilles bien vertes. Je me concentre dessus.

J'ai placé, sur ma table en bois totalement vide, bien en évidence le couteau ouvert, lame verrouillée par le virobloc numéro 10, sorte de cran d'arrêt.

J'ai peu répété, une ou deux fois simplement durant la journée, mon placement assis sur le lit, très près du couteau ouvert. La façon de bondir sur le manche et sur mes jambes ainsi que la manière de planter directement ce couteau dans la gorge de mon père en une fraction de seconde. Je sais qu'en rentrant du travail, il viendra directement me demander des comptes. Je me sens déterminé.

Vers 18h, la voiture de mon père arrive. Je serais bien prétentieux de dire que le piège se referme sur lui. J'ai plutôt l'impression qu'il se referme sur moi, je suis envahi par le trac.

Mon père sort de sa voiture, traverse le jardin et arrive directement dans ma cabane. Je suis, comme prévu, assis sur le lit, très près du couteau posé sur la table.

En véritable guerrier, mon père analyse immédiatement la situation, voit ma position et le couteau, garde immédiatement une distance de sécurité nécessaire à ce genre d'intervention, puis, d'une voix calme et sereine me demande :

« Tu voulais me parler hier ?

Ma détermination agressive fond comme neige au soleil. Je suis complètement décontenancé et réponds presque timidement :

– Oui, je voudrais partir, aller à Toulouse chez mes grands-parents.

– Comme tu veux, tu pars si tu veux. »

Sur ce, mon père se retourne et sort de la cabane, sans jeter le moindre regard au couteau.

Je suis surpris, mais enfin heureux !

Le lendemain, ma valise est prête, on est samedi. Je sors de ma cabane, je pars à pied dans Gaillon, vers l'arrêt de bus pour Paris. Une fois à l'arrêt de bus, je vois la voiture de mon père arriver, la déception et le trac m'envahissent, je ne sais pas quoi faire. Devant

cette situation et ce manque de parole de la part de mon père, je n'ai aucune réaction. En plus, l'idée de meurtre m'est passée et le couteau est dans la valise. Je ne sais quel comportement adopter. À ma grande surprise, mon père passe devant moi, me regarde par la vitre conducteur en roulant lentement, mais ne s'arrête pas. Il s'arrête plus haut, dans un bistrot. Je le vois entrer dans ce bistrot. Quand il en ressortira, son fils aura disparu, en route vers Toulouse.

TOULOUSE

Le bus m'amène de Normandie, jusqu'à Paris, porte Maillot. Je suis assez impressionné par cette ville que je découvre, mais je ne suis pas perdu, je suis déterminé et heureux. J'ai assez d'argent pour prendre un taxi, lequel me conduit directement à la gare d'Austerlitz, quand je lui dis que je veux aller à Toulouse.

Je n'ai jamais pris le train, du moins tout seul, et surtout dans une très grande ville, pourtant le guichet de la gare, pour prendre mon billet, n'est qu'une formalité, je prends de plus en plus d'assurance. Taxi ou guichetier, personne n'est choqué par un gamin de seize ans qui voyage. Comme on dit actuellement, « j'hallucine, c'est trop bon », en plus, mes cheveux commencent à repousser.

Le voyage en train se passe sans incident, j'arrive à Toulouse, je ne me souviens plus si mon grand-père est venu me chercher ou si je suis arrivé à la maison tout seul. La seule chose dont je me souviens, c'est qu'en franchissant la porte d'entrée de la maison de mon grand-père, j'ai ressenti un immense amour et une très grande sécurité.

Je connais bien cette maison, pour y avoir effectué durant l'enfance, des séjours plus ou moins longs. Mon grand-père m'inscrivait à une école, mais mon père venait me rechercher, suivant les aléas de sa profession, pour m'amener sous d'autres cieux.

Pas facile dans ces conditions d'aimer l'école. Je me retrouve souvent l'intrus dans les cours de récréation. Les bagarres sont inévitables et le goût des études inexistant.

Une fois, en Allemagne, alors que je prends le bus scolaire pour aller à l'école française, pour rigoler, une bagarre générale éclate sur la banquette arrière.

Comme c'est de la rigolade, un jeu, je me retrouve dessous, avec un tas de gosses de mon âge sur moi. Comble de malchance, un énorme « cul » me bloque le visage et m'empêche de respirer. Panique, puis survie. Je mords à pleines dents ce cul asphyxiant. Gerbe de gosses au-dessus de moi et enfin l'air libre.

L'élève en question se plaint d'avoir mal et, aussitôt arrivé à l'école, il est conduit à l'hôpital pour faire soigner son digne postérieur de fils de commandant.

Le soir, après l'école, mon père ayant eu vent (si j'ose dire !) de l'affaire, m'attrape et outre la volée, ce coup-ci, bien méritée, m'amène dare-dare à « l'hosto militaire » pour que je présente mes excuses à mon camarade de classe alité.

Je ne suis pas très fier, mais en moi-même je me dis que sans cette morsure, mes petits camarades m'auraient étouffé. Depuis, quand j'enseigne la Self-Défense, je n'oublie jamais de dire, que mordre, griffer, pincer ou arracher font partie des gestes de survie.

À cette époque, à la mi-août 1963, lorsque j'arrive à Toulouse, j'ai seize ans depuis deux mois, mon grand-père en a 81, il fêtera ses 82 ans le 19 novembre.

L'important, c'est de pouvoir rentrer en classe à la rentrée du mois de septembre.

Mon grand-père loue son garage à une personne qui fait partie de la SFIO (l'ancien parti socialiste) et dont, par discrétion, je ne dévoilerai pas le nom.

Le directeur de l'époque du lycée d'enseignement technique Gallieni de Toulouse fait partie de la SFIO lui aussi. Il accepte de me prendre dans son lycée, et puisque j'ai déjà fait de la serrurerie, il me « recolle » en serrurerie. Je finis par détester ça.

Autre inconvénient, mon protecteur, le loueur de garage, m'oblige pour service rendu à assister aux réunions politiques des jeunesses socialistes. Je vais, par obligation, les jeudis, à quelques réunions, mais ne comprenant rien à rien à la politique (car c'est ennuyeux au possible, les gens s'écoutant parler), je finis par ne plus y aller.

Place Dupuy, je découvre la Halle aux Grains et, au milieu de cette halle toute ronde : un ring.

Surprise, émotion, je ne sais pas quel sentiment j'éprouve à ce moment-là, sauf que, je veux faire de la boxe, certainement pour pouvoir me défendre contre mon père, car il a le pouvoir parental et peut sans doute me récupérer suivant la loi quand bon lui semble.

Cette « foutue » majorité n'est qu'à 21 ans... dans cinq ans ! Cela me paraît extrêmement loin, une éternité. Je m'inscris au club de boxe.

En fait de boxe, les rigolos de mon âge, nous faisons surtout du renforcement musculaire, pompes et abdominaux. Je me souviens de mes premiers gants, ils étaient accrochés dans ma chambre, qui avait été celle de ma mère et qui était appelée « chambre bleue ». Par contre les gants, eux, étaient rouges et jaunes et fabriqués au Pakistan... tiens donc... déjà à l'époque.

Pour frimer, quand je prends le bus de la ligne 10, qui m'amène directement du Pont des Demoiselles au Monument aux Morts, près de la place Dupuy, je laisse négligemment, mon sac de sport ouvert, pour que l'on voie mes gants et que l'on sache que je suis un boxeur. Cela maintenant me fait sourire, c'est puéril, mais attendrissant. En fait, je voulais montrer à tout le monde que j'avais trouvé ma voie.

Le ring, qui me fascine, en fait est réservé aux rencontres de catch et de boxe, pour les vieux, en tout cas, les plus vieux que moi.

Très rapidement, cette salle est devenue une salle polyvalente, sport et concert. J'y ai vu quelques matchs de boxe et de catch, mais surtout, la première fois que j'y ai entendu un concert c'était pour accueillir Johnny Halliday, une musique, une voix, une pêche, une énergie hors du commun.

Quand, dès les années soixante, j'écoutais cette musique, mon père disait également, comme pour le Judo, que c'était une musique de voyou.

Bon, il n'avait peut-être pas tort, surtout s'il avait su qu'à Toulouse, les chaises et les chaussures volaient à la Halle aux Grains lors des concerts de rock...

Dans une émission télévisée sur Michel Berger, Pierre Lescure dit justement à propos de Johnny Hallyday : « Je pense que [par rapport à] la violence de ses sentiments, qui venait aussi de cette putain de mauvaise relation au père, il avait besoin du rock [...] aussi⁴. »

Heureusement, les vieux du club âgés de 25 ou 30 ans font le service d'ordre et je me dis que moi aussi, un jour, je ferai le service d'ordre. En attendant, je me planque pour ne pas recevoir une chaise ou une « godasse ». Finalement, pour les concerts suivants, les dirigeants de la Halle aux Grains trouvent la parade, ils enchaînent les chaises les unes aux autres.

Ces années 63 et 64 sont un temps béni de ma vie.

Pour me rendre au Lycée Gallieni, mon grand-père m'achète une mobylette. Comme élève, je ne suis pas très sérieux, je me souviens seulement que j'étais bon en sport.

J'ai tout de même une pièce brasée, représentant une clef, qui sert encore actuellement tous les jours de porte clé à la maison. Je l'ai

⁴ Interview de Pierre LESCURE sur France 3, le 7 août 2015, à 23h15, dans l'émission *Michel BERGER évidemment*.

réalisée dans le courant de l'année 64, juste avant que je me fasse virer du lycée.

Je me dis que c'est dommage, que c'était du super boulot. Que les crochets pour accrocher les clés que j'ai soudés et brasés en 1964 tiennent encore en 2019. De plus ce porte clé est esthétique et n'a pas bougé en 55 ans. On s'en sert tous les jours... nostalgie. Je l'avais offert avec fierté et amour à mes grands-parents.

Seulement voilà, avec le Rock'n Roll dans la peau, on se sent pousser des ailes. Je suis bien plus intéressé par les filles que par la serrurerie.

Juste à côté du Lycée Gallieni, réservé strictement aux garçons, se trouve le collège Françoise, réservé uniquement aux filles.

Notre grand plaisir avec un « pote », un super copain surnommé « Le Chat », est qu'il grimpe sur le porte-bagage de ma mobylette et qu'en tendant le bras, lorsque les filles sortent de cours, il puisse toucher les fesses d'un grand nombre d'entre elles en remontant la file des collégiennes.

C'est idiot ce que l'on peut faire quand on est jeune et con. Il y a aussi des vieux cons. À tout âge on peut être un con et donc, avec le recul des années, j'en déduis qu'un jeune con est excusable car il peut s'améliorer, et qu'un vieux con, lui, n'a rien compris à la vie. Franchement, la main aux fesses, c'est petit et insultant. Maintenant, pour me consoler, et me trouver de fausses excuses, je me dis que je ne faisais que piloter.

Toujours est-il que notre petit manège ne dure pas très longtemps et nous sommes appelés par le surveillant général.

On y va sans complexe car on se prend pour des « Blousons noirs ». Le Chat en porte toujours un, sauf que l'on n'est simplement que des petits cons. De concert et sans se regarder, nous renversons le bureau du fameux « Sur G ».

Je crois qu'à ce moment-là j'ai pensé au Surveillant Général de Grand-Couronne qui était une terreur. Je me souviens très bien de son nom et de son visage et pourtant je n'ai pas la mémoire des noms.

Quant à celui de Gallieni, je n'en ai plus aucun souvenir, ça devait être un type bien, ce qui ne l'a pas empêché de nous virer, Le Chat et moi. Mais c'était une action juste. Je n'ai jamais revu mon pote.

De retour à la maison, chez mon grand-père, je ne me sens pas fier. Ce jour-là, sont présents le loueur de garage, ainsi que sa femme, chanteuse au théâtre du Capitole.

Une femme pas très heureuse, qui, à mon avis, devait boire pour oublier quelque chose. J'annonce à mes grands-parents la décision du Surveillant Général. Mon grand-père ne dit rien, ma grand-mère qui m'adore pense qu'il y a méprise, car d'après elle je suis un très bon garçon.

Le seul qui s'emballe, c'est le loueur du garage, haranguant que je suis un voyou, et que je mérite, tout simplement, la maison de correction. En clair, la taule pour ados avec coups et brimades en tout genre si l'on n'obéit pas.

Pour l'ignorer, je descends cueillir des cerises dans le jardin. Le cerisier de mon grand-père fait de magnifiques bigarreaux noirs, la saison à Gallieni n'aura duré que de septembre 1963 à juin 1964... tiens je vais avoir 17 ans.

Le loueur de garage me poursuit, il veut me dresser ! Quoi ? Un adjudant-chef de la légion étrangère n'est pas arrivé à me dresser, ce n'est pas lui qui y arrivera. Réflexion que j'emploierai à nouveau au camp de Mourmelon, confronté, quand je serai militaire, à un colonel de régiment, lors des événements de mai 68. Ça me vaudra la taule militaire, et au final, l'armée n'arrivera pas à me « dresser » non plus. Toujours est-il que le loueur de garage cherche à m'agripper. Je le repousse avec l'échelle sur laquelle j'allais monter. Il n'insiste pas et remonte dans la maison.

Je pose mon panier de cerises sur la table de la cuisine, et traversant le hall, le loueur de voiture, vexé de ne pas avoir pu me « punir » dans le jardin, m'interpelle et veut me secouer. En clair il m'agresse.

Il s'ensuit de ma part, instinctivement, un direct du droit très précis, qui lui éclate le nez, « un bourre pif ». Réaction de ce type d'environ trente ans, il crie à sa femme : « retiens-moi je vais le tuer » mais sa femme ne retient rien du tout. Par contre, elle lui trouve un mouchoir.

En prenant le mouchoir, il fait semblant d'être retenu, mais je l'attends de pied ferme, après tout, le peu de boxe que j'ai pratiqué, m'a donné de l'assurance, 17 ans contre 30, ça ne me fait pas peur, et je suis chez moi, dans ma vraie famille.

Le loueur de garage n'insiste pas, mais pour partir la tête haute, le mouchoir sur le nez, il déclare à mon grand-père, qu'il ne lui louera plus son garage et s'en va avec son épouse.

À cet instant, je réalise mon erreur.

Mes grands-parents, déjà très âgés, n'ont pas besoin de ces émotions, c'est mauvais pour eux. Je réalise la différence d'âge entre eux et moi.

Je vais vers mon grand-père, assis dans le fauteuil de la salle à manger, il est silencieux.

Je lui dis que je n'aurais pas dû faire ça, que je suis embêté pour le manque à gagner de la location du garage, que je ne sais pas quoi faire pour me faire pardonner.

Cet homme me répond avec une infinie sagesse :

« Tu as bien fait, il y a longtemps que je voulais lui mettre mon poing dans la figure, mais je suis trop vieux et tu l'as fait pour moi ».

À partir de ce moment-là, je me sens un homme. Un homme responsable et qui peut assurer la sécurité de ses grands-parents, la sécurité de la maison, la sécurité de la famille.

Je n'éprouve pas de fierté, mais une immense gratitude à l'égard de cet homme sage et érudit. Ma vie à cet instant change. J'éprouve, encore aujourd'hui, beaucoup d'émotion en y repensant.

La vie continue, je trouve un boulot de démarchage au porte à porte, pour une assurance vie, la Paternelle-vie, rue Gambetta, juste à côté de la place du Capitole.

À 17 ans il est possible de travailler, pas la peine d'attendre la majorité de 21 ans. Ce métier ne me va pas, je n'aime pas mentir par omission aux gens et finalement, comme je ne fais pas beaucoup de contrats, je ne gagne pas d'argent.

Un jour, pour passer la soirée dans une boîte appelée à l'époque « Dancing », je pioche, et donc vole, un billet de 100 francs (15 €) dans la cagnotte de la chambre de mon grand-père, réservée aux courses journalières.

Quand on a 17 ans passés, offrir à boire aux filles et « faire le beau » c'est important. Avec cette somme, je peux même me permettre de retourner au Dancing le samedi suivant.

Mon grand-père s'en aperçoit. Il me demande si c'est moi qui ai volé ce billet. Je lui réponds affirmativement, et sans qu'il me le demande, je lui en donne la raison.

J'ai tout de même un peu honte.

Ce brave homme, dès l'instant où je lui ai dit que c'était moi (je me demande d'ailleurs qui d'autre ça aurait bien pu être), n'a qu'un seul souci et me répond :

« Je vais essayer d'arranger les comptes, pour que ta grand-mère ne le voie pas. »

Quelle leçon en matière d'éducation ! Quelle bonté ! Ça change de celle de mon père.

Avec le recul, je pense que mon grand-père en était conscient. Il fallait absolument, à moi qui avais « un cœur endurci », me faire passer des messages philosophiques, d'amour et de paix.

Cet homme et cette femme, en peu de temps, par leur amour, m'ont sauvé.

À ce moment-là, je me suis rendu compte de ce qu'était la relation de cœur à cœur, que j'ai tant recherchée au travers des Arts Martiaux, entre enseignant et enseigné.

En fait, cela s'appelle tout simplement l'amour de l'humain : rechercher ce qui est bon dans l'autre... et s'en nourrir. En enseignant, on apprend, en apprenant on s'améliore.

Monsieur Édouard, Charles, Toussaint SIMORRE, mon grand-père, issu d'une famille nombreuse et paysanne, qui voulait être, en ayant fait le séminaire, un simple homme d'église, est un érudit en français et en latin.

Il s'engage en 1914 pour la durée de la guerre. Au fil du temps, entre 1914 et 1918 il se bat à cheval sur les champs de bataille pour libérer la France. Il perd plusieurs chevaux, notamment sa dernière jument qui est tuée d'une balle, sous lui, alors qu'il la montait.

Son visage est criblé d'éclats d'obus, faisant dans le visage de petits trous au fond desquels l'on peut apercevoir le fer, ou le plomb, d'un gris sombre.

Grâce à ses faits d'armes pour repousser l'ennemi, il devient officier et est nommé Commandant.

Il est fait Chevalier puis Officier de la Légion d'honneur. De lui, je tiens mon patriotisme.

Cet homme m'a dit un jour, « Je suis arrivé au grade de Commandant, mais je n'ai jamais mis un seul soldat en prison ». Je pense qu'avec la légion d'honneur ces deux choses étaient sa fierté.

Je suis admiratif, mais je ne le montre pas. Peut-être qu'à l'époque je ne savais pas m'exprimer avec le cœur.

Il a fait un séjour en Indochine, le Vietnam actuel, mais bien avant la guerre de 39-45.

Il me dit souvent « si un jour tu as l'occasion, va voir la baie d'Ha Long, c'est magnifique » et il m'avoue également, qu'à cette époque, il connaissait une Tonkinoise. L'histoire ne dit pas s'ils étaient amoureux ou simplement amis.

Quand, plus tard, j'irai naviguer avec Jeanne, mon épouse, sur une jonque, dans cette baie d'Ha Long, je penserai fortement à lui et à sa Tonkinoise. Je brûlerai de l'encens, dans un temple, pour tous les deux.

La mort de sa fille, ma mère, l'a affecté énormément, ma grand-mère, en partie invalide, a été très affectée également, mais 17 ans ont passé. Ils n'ont plus que moi.

Je crois que j'ai éclairé les vieux jours de « Mon Pépé », ou peut-être étant encore trop jeune, je lui ai créé du souci, je n'en sais rien. Il ne me faisait aucun reproche, et moi qui croyais être un homme, je n'étais encore qu'un simple ado, avec toute la bêtise que cela comporte.

En tous les cas, même en très peu de temps, il est devenu mon modèle, mon mentor, mon maître à penser. « Un Monsieur ». Il vit tous les jours avec moi.

Mon grand-père a au grenier une magnifique collection de sabres de la guerre de 14-18, un vieux fusil très ancien, avec un fût très long actionné par un silex, un périscope de tranchée, un très beau sabre recourbé, son sabre d'officier et... un revolver.

De tout cela, il ne reste aujourd'hui que son sabre d'officier et le périscope de tranchée.

Le reste a été volé lors d'un cambriolage, sauf le revolver et le sabre recourbé, mais c'est une autre histoire.

Ma grand-mère étant seule à la maison quand j'étais militaire, il a suffi que quelqu'un l'occupe gentiment, pendant qu'un autre faisait semblant de débarrasser le grenier de ses vieux journaux.

À 17 ans, les armes commencent à m'intriguer, je suis attiré par les sabres, mais surtout par ce revolver. Je réalise, dans mon esprit de l'époque, que posséder une arme équivaut à être en sécurité et être respecté. Quelle erreur ! Forcément, les films de cape et d'épée...

Je fais la connaissance d'un « Pied Noir », je me souviens encore de son nom, il commençait par une particule : De ..., un nom noble.

Ce garçon se dit marié, peut-être qu'il est tout juste majeur, 21 ans, mais je n'ai jamais vu sa femme. Je suis certainement crédule, car je ne comprends pas que quelqu'un de marié aille voir les prostituées des allées Jean-Jaurès, et m'ayant entraîné dans un périple avec ces dames professionnelles, tout ce qu'il réussit à faire, c'est de me renforcer dans ma timidité.

Pour moi, c'est un adulte, je ne peux pas me comparer à lui, à son assurance, à sa façon de tout diriger.

Un jour, il m'amène chez lui et me fait découvrir dans une cantine militaire, pêle-mêle et en vrac, toute une série d'armes de guerre, dont le fameux Luger P08, une arme qui équipait l'armée allemande.

Nous sommes fin 64, début 65, donc pas très loin de la fin de la guerre d'Algérie en 1962, je lui dis, par fierté, que moi aussi je possède un pistolet 7,65.

Ne faisant ni une ni deux, De Quelquechose, me propose d'aller tirer sur les coteaux de Pech-David de Toulouse, qui, à l'époque, étaient assez déserts.

Je suis coincé, il faut que j'emprunte, sans qu'il s'en rende compte, le pistolet de mon grand-père, dans un étui et dans le tiroir, non fermé à clef, de sa commode.

Quelques jours plus tard, nous voilà partis sur les coteaux. Je ne sais pas si les briques qui nous servent de cibles étaient déjà présentes sur place ou si c'est De Quelquechose qui les avait amenées.

Je me souviens toutefois avoir compté, en empruntant ce revolver, sans que mon grand-père le sache, le nombre de balles dans le chargeur, en me disant que je n'en tirerai qu'une ou deux, et que ça ne se verrait pas.

Nous avons entre les mains des armes de guerre. Je tire sur une brique, et je m'aperçois que je ne suis pas mauvais du tout. De Quelquechose, habitué aux armes, m'a expliqué le recul, le bruit et la façon de tenir une arme de poing.

Quand je rate ma cible, l'impact dans la terre me fait corriger le tir. Je tire ainsi trois à quatre cartouches, jusqu'à ce que je m'aperçoive, que les balles dans le chargeur de mon grand-père diminuent et qu'il va s'en apercevoir.

J'en informe mon acolyte, qui me dit que ce n'est pas un problème, puisqu'il a suffisamment de munitions de 7,65 et, aussitôt dit, aussitôt fait, il m'offre généreusement une poignée de balles.

Je recharge, en complétant le chargeur.

Trop heureux de l'aubaine, j'enclenche dans le chargeur les balles de 7,65 fournies par De Quelquechose.

Je me remets à tirer sur la brique située à une distance respectable, mais je ne la casse pas et je ne vois pas l'impact dans la terre.

Sur le moment, je ne comprends pas. Soudain, je m'aperçois que l'ogive de la balle est restée coincée au bout du canon de mon revolver.

De peur de passer pour un imbécile en demandant ce qu'il faut faire dans ces cas-là, je retire immédiatement une deuxième balle, derrière celle coincée, pour la dégager.

Le miracle se produit, les deux balles s'éjectent du canon.

Miracle oui, certainement, je devais être protégé !

Je n'en ai pas conscience sur le moment, mais ayant appris plus tard dans ma vie à manipuler professionnellement des armes, je peux garantir que ce jour-là, j'aurais pu être tué par l'explosion de mon revolver, ou au mieux, amputé de la main droite.

Je connais maintenant les raisons de cette « non explosion ».

Cette arme ayant beaucoup servi pendant la guerre, son canon était lisse et usé.

Les gaz ont ainsi pu s'échapper par le canon et non par la culasse, ce qui aurait fait exploser l'arme. C'est du moins l'explication d'un sous-officier armurier, les balles fournies par De Quelquechose étant des balles de 7,65 long, alors que le pistolet de mon grand-père avait des balles de 7,65 court.

Monsieur Édouard SIMORRE décède à la Clinique Pasteur, à Toulouse, d'une commotion cérébrale le 8 juillet 1965 à l'âge de 83 ans. Je me rappelle de ce jour, car j'ai été surpris par sa mort.

Quand on est jeune, on est insouciant, on ne se rend pas compte de la gravité des choses. Au lieu d'être à son chevet, égoïstement, j'étais avec une fille.

Je ne sais plus comment j'ai été prévenu, mais je me suis rendu le plus tôt possible à la clinique. Trop tard, je n'ai pu lui dire adieu.

Ma grand-mère, invalide, est sur un fauteuil roulant, elle est submergée de douleur, elle hurle, elle n'accepte pas cette mort.

Je ne sais pas si c'est dû à mon jeune âge, je venais d'avoir 18 ans, ou si j'étais vraiment endurci, toujours est-il que j'ai réalisé que c'était à moi de prendre les choses en main.

Je ramène en ambulance mon grand-père et ma grand-mère. Les médecins de la clinique Pasteur sont vraiment sympas avec moi. Pour éviter toute tracasserie administrative de transport en ambulance, ils me laissent filer. Sur le livret de famille de mon grand-père on peut lire : décédé à Toulouse, 15 avenue maréchal Foch, à son domicile.

Le plus dur reste à faire, prévenir la famille du côté de mes grands-parents, et tout ce qui concerne l'enterrement.

Aux pompes funèbres, les employés voient arriver un gamin de 18 ans. Ils ne me prennent pas au sérieux. Je dois me fâcher, du coup ils coopèrent, avec peut-être, un peu d'admiration.

La famille vient, je me souviens d'une réflexion d'une tante, « ce garçon, il ne pleure même pas ». En fait, je ne peux pas, je suis sous le choc, mais également concentré sur ce que j'ai à faire. Ce que ne sait pas cette tante, c'est que toute ma vie, je vivrai avec mon grand-père dans le cœur. Pour moi, il n'est pas mort.

Quand j'y repense maintenant, l'émotion me submerge, mais à l'époque il fallait faire face.

À l'enterrement, mon père ne vient pas, je suis à la fois bien content de ne pas le voir, mais également déçu pour mon grand-père, mon père l'estimait.

Paradoxalement, la vie continue, mon seul travail, c'est les assurances, où je ne gagne pas un seul centime. Heureusement, ma grand-mère est là pour prendre le relai de mon grand-père et subvenir à mes besoins.

Ce qui est bizarre, c'est qu'à ce moment-là, je pouvais être très sérieux dans ce que j'entreprenais comme me charger de l'enterrement de mon grand-père et être complètement inconscient en travaillant le soir avec le pistolet à la ceinture.

Je m'étais imaginé, qu'il y avait le soir, dans Toulouse, de l'insécurité. Or, en faisant du porte-à-porte, les gens qui travaillent, on ne peut les rencontrer que le soir.

Un soir, donc, je sonne chez un jeune couple avec un enfant. À cette époque il existait dans les assurances des *Dotales*, c'était un contrat qui permettait d'épargner pour son enfant.

Je me lance, à leur domicile, dans toute une argumentation sur « la dotale », avec, sans en être vraiment conscient, le pistolet à la ceinture. On peut en apercevoir la crosse à travers mon veston mais je pense que les boutons du bas de ma veste sont suffisamment boutonnés pour le mettre hors de vue.

En sortant de chez eux, je trouve que ce charmant jeune couple n'a pas posé beaucoup de questions et surtout qu'ils ont signé ce contrat assez rapidement. Certainement pour que je m'en aille le plus rapidement possible. On ne sait jamais sur qui on tombe, surtout en ouvrant sa porte à un inconnu en costume !

Bien sûr le lendemain, le contrat a « chuté » ce qui veut dire que le jeune couple a mis à profit le délai de réflexion et qu'il l'a résilié. J'ai dû leur mettre, sans m'en rendre compte, une sacrée trouille, surtout avec un bébé. Quelle stupidité de ma part !

Au mois d'août 1965, ma grand-mère, ne me voyant pas rentrer la nuit et mener une vie désordonnée, écrit à mon père de venir me rechercher. Je lui en ai, à ce moment-là, voulu pendant plusieurs mois.

L'ARMÉE

Juin 65, je viens d'avoir 18 ans, et le 27 août 1965, un vendredi matin, mon père arrive en voiture à Toulouse.

Drôle d'impression, je n'ai plus peur de lui, mais je suis méfiant. Deux ans que je ne l'ai pas vu.

Je me rends compte que ma vie va encore changer, ce n'est pas très agréable, mais je fais face. Je ne suis pas tout à fait en confiance, jusqu'au moment où, à peine arrivé, il me dit que lundi matin il doit être présent à l'usine. J'emploie son terme de légionnaire ayant vécu au Sahara : « il faut faire fissa ».

Un compromis est immédiatement établi. Comme je ne veux pas retourner vivre avec lui, jusqu'à ma majorité, c'est-à-dire 21 ans, je lui dis que je désire m'engager dans l'armée.

Je pense que mon père est content, son fils suit son exemple et l'ambiance se détend.

Sauf que le fils, pas fou, sait très bien qu'en s'engageant à 18 ans, il est émancipé par l'armée et donc en quelque sorte, obtient une relative majorité, mais surtout, ne retournera pas le jour-même en voiture, en direction de la Normandie.

À la suite de cette conversation, nous nous rendons au bureau de recrutement de Toulouse. Mon père me demande dans quelle « arme » je veux m'engager, je lui réponds :

« La Marine, pour voir du pays.

– Les légionnaires s'entendent bien avec les marins, me dit-il, c'est un bon choix ».

Au bureau de recrutement, personne pour s'occuper d'un futur marin. Mon père demande à l'Intendant Militaire dans quelle « arme » il est habilité à établir un contrat d'engagement. L'Intendant répond « la Cavalerie ».

Mon père dit : « Va pour la Cavalerie »

L'Intendant lui demande :

« Trois ou cinq ans ?

– Cinq ans. »

Plus rapide, on ne peut pas trouver, je me vois pendant un instant monter à cheval, sauf que dans la cavalerie, il s'agit de chevaux en ferraille, en clair de chars d'assaut.

Je signe donc pour cinq ans l'acte n° 729 dans l'Arme Blindée Cavalerie.

Impossible de dire si mon père est reparti le jour-même ou le lendemain, c'est ce que l'on appelle une apparition.

Je pars donc à Trèves en Allemagne pour faire mes classes, tout le monde est content, ma grand-mère n'a plus peur que je devienne un mauvais garçon, mon père est débarrassé et moi je me sens majeur.

Le voyage en train se passe bien et je suis heureux. J'ai, à ce moment-là, des rêves plein la tête et surtout une fausse idée de ce que peut être l'armée. Je crois en l'amitié, l'esprit de groupe, la solidarité, la fraternité... les valeurs humaines quoi. J'ai dû voir trop de films.

À la frontière, à Kehl, monte dans mon compartiment un fils de général. Ce fils de « gégène » a étudié chez les enfants de troupe, il part également en Allemagne. En l'écoutant parler, avec toute sa suffisance, je hais déjà les types dans son genre. Pas de bol, je ne le sais pas encore, mais dans la Cavalerie, les officiers sont pratiquement tous des « nobles », leurs noms de famille commencent généralement par De Quelquechose.

Arrivé à Trèves, je descends et le fils de général continue. Je ne le reverrai jamais, ce n'est pas un mal.

CIDB de Trêves, en toutes lettres Centre d'Instruction Des Blindés. Quatre mois de classes à apprendre le maniement des armes, crapahuter avec une mitrailleuse AA52 ou, plus léger, sac à dos casque lourd et fusil, sans compter toutes les ressources que trouve l'armée pour faire avancer des hommes au pas cadencé.

Point positif, j'obtiens mon permis char d'assaut. Ça me rappelle la conduite du bull de Grand Couronne, j'ai donc certaines facilités que n'ont pas mes collègues.

Je passe sur la vie en communauté, que chaque personne qui a été militaire a dû connaître.

Au CIDB on estime que je suis intelligent, instruit et sportif, pour faire un bon sous-officier, moi je pense plutôt que dans la sélection, ils ont tenu compte d'une lettre provenant du conseil d'État.

J'en voulais à ma grand-mère d'avoir écrit à mon père de venir me rechercher. Si je me suis engagé, c'est que je n'avais que ce choix : mon père ou l'armée.

Donc, je ne lui donne plus aucune nouvelle. Mon parrain est maître des requêtes au conseil d'État et elle s'adresse à lui pour qu'il interfère auprès de l'armée, afin que je lui écrive. Je ne peux pas lui en vouloir, j'aurais peut-être fait la même chose. Toujours est-il que la lettre avec l'entête du conseil d'État a dû impressionner la hiérarchie du CIDB. Je reçois l'ordre d'écrire toutes les semaines à ma grand-mère et de porter les lettres directement sur le bureau du « papa » du régiment.

Toulouse étant mon pigeonier, après une courte permission à Noël 1965 pour faire une bise à ma mémé chérie, les relations avec elle étant redevenues affectueuses, je repars pour six mois de formation sous-off à l'ENSOA (École Nationale des Sous-Officier d'Active) de Saint-Maixent.

Une anecdote à ce sujet. Bien plus tard, en 1993, j'achète une Peugeot 306 et nous décidons, Jany, mon épouse, Virginie, ma fille, et moi d'aller au Futuroscope de Poitiers. En passant par « St-Maix », je vois une affiche : visite du musée de l'uniforme à l'ENSOA. Je m'arrête, je vais à la grille et demande à visiter.

La sentinelle me répond que ce n'est pas possible, que le lendemain ils attendent quelqu'un de très important et donc, que tout est briqué ; tout reluit.

L'ENSOA a été créé le 1^{er} septembre 1963, à raison de deux promotions de sous-off par an. La première, peut-être en janvier 1964, et la seconde en juillet.

Je lui dis que je faisais partie de la 5^{ème} promotion de janvier 1966 et que c'est dommage, j'aurais bien aimé visiter.

Le gars, qui devait être de la 60^{ème} promotion, fonce chercher le chef de poste, qui me salue au garde à vous, comme si j'étais un vétéran du Vietnam et me dit qu'il nous fera visiter demain, rien que nous trois, après le passage de l'autorité concernée. Je décline cette offre très sympathique, car le lendemain, nous ne serons déjà plus là.

Je comprends maintenant pourquoi ce chef de poste m'a pris pour un revenant. Une tronche d'ancien, ça a dû l'impressionner. Mon ego en a été flatté.

En janvier 1966, après quatre mois d'armée et ma courte permission à Toulouse, j'intègre donc l'ENSOA. Je pensais que les classes en Allemagne avaient été rudes, mais là... c'est pire.

Je retourne à l'école, maths, français, histoire-géo, combats sur le terrain avec des balles à blanc, combats anti-char, etc. tous les déplacements dans l'école se font en rang, musettes avec les bouquins sur le dos, en courant à petites foulées au pas cadencé... ce régime doit durer six mois.

Après avoir nettoyé les armes ayant servi à l'entraînement, fusils, pistolets mitrailleurs, etc., et posé sur la table les armes

démontées, nous devons mettre à côté des armes nos gants blancs, afin que l'officier qui nous commande puisse se rendre compte de leur propreté en utilisant nos gants comme chiffons. Sur du blanc, c'est quasiment mission impossible, mais le trouffion de base n'est pas sans ressources pour pallier cette connerie de dressage du futur chef. On va se doucher en amenant discrètement nos armes et on les savonne consciencieusement.

Mettre une arme sous la douche, c'est la chose la plus stupide que l'on puisse faire, mais au moins tout est propre pour la revue aux gants blancs, même dans les coins. Une fois la revue passée, on peut huiler et rendre les armes à l'armurerie.

Bien souvent, comme le temps qui nous est imparti pour les nettoyer n'est pas suffisant et que, étant nombreux, l'officier qui passe la revue ne les compte pas, les armes non nettoyées on les « planque » dans nos « plumards ». Comme les lits sont faits « au carré », il vaut mieux les cacher, non pas à l'intérieur du lit ou sous le matelas, ça se serait vu, mais à l'intérieur du lit et sur le côté non visible du centre de la chambrée.

Je n'ose même pas dire le genre de punition collective, que nous risquions, style marche commando de nuit, toute la nuit, et forcément, reprise de la journée normale très tôt le matin.

Pendant six mois, de janvier à juin 1966, aucune permission, juste des quartiers libres dans Saint-Maixent le samedi et dimanche, quand on ne les passe pas, pour une raison ou une autre, à gratter des escaliers de pierre, pour les nettoyer, avec une lame de rasoir et une brosse à dents.

Je commence, avec ce cumul, CIDB et ENSOA, à détester l'armée, déjà que je n'aimais pas l'autorité paternelle d'ancien légionnaire, cette autorité-là ne me convient pas du tout. Je voulais juste être marin, voir du pays et avoir des amis.

Je fais la connaissance d'un parachutiste qui me dit que dans les paras, c'est la fraternité. C'est exactement ce que je recherche, je

décide donc de changer d'arme et d'être « para ». Impossible pour moi de changer, j'ai signé cinq ans dans la cavalerie... que dis-je, les chars.

À « Saint-Maix » les visites médicales sont plus poussées, on me découvre une scoliose lombaire due à ma jambe droite plus courte que la gauche. Finis pour moi les « paras ». Je comprends mieux pourquoi au CIDB, quand je défilais en rang, fusil sur l'épaule droite, je me faisais toujours engueuler par le sous-off de service : « Brinker ! Serrez la crosse ! »

En fait lorsque l'on défile au pas cadencé, fusil posé sur l'épaule, la crosse du fusil doit être maintenue par la main droite, avec le coude plaqué sur les côtes. Le haut du fusil, le fût, ainsi ne se « balade » pas et reste droit et aligné.

Quand vous avez une jambe plus courte que l'autre, cela crée en marchant un déséquilibre et le seul fusil qui se balade de gauche à droite, c'est le vôtre.

À Saint-Maixent, ce qui me fait le plus rigoler, ce sont les paysans qui, dans la campagne environnante, se « foutent » de nous. L'atavisme militaire m'est passé depuis bien longtemps : je rigole surtout de voir les chefs râler.

Comme nous « crapahutons » régulièrement dans la campagne, avec tout le « barda », treillis camouflé, casque camouflé, visage camouflé, les paysans en nous interpellant nous disent : « Vous les militaires, avec votre camouflage, on vous voit partout ! »... ça laisse rêveur, et hilare !

C'est vrai que dans la période d'hiver jusqu'à la fin du printemps, ils n'ont pas tout à fait tort. Seuls les chasseurs alpins ont un camouflage blanc dans la neige, quand ils sont en montagne et dans leur régiment.

Tout n'est pas négatif, l'exercice physique sera très important par la suite, une fois civil, pour l'étude des Arts Martiaux. Tout comme

ma répulsion vis-à-vis de la hiérarchie fera de moi, sans m'en rendre compte, un autodidacte. Mais ça, je ne le sais pas encore. À Saint-Maixent, je découvre de bons trucs, comme diriger une équipe en combat, la fameuse équipe choc (en première ligne) et l'équipe feu (qui la couvre). Le combat anti-char est centré exclusivement sur la destruction de chars russes au LRAC (Lance-Roquettes Anti-Char). Deux hommes manipulent cet engin, le tireur et le chargeur.

La topographie en vol, porte ouverte, à bord d'hélicoptère me plaît bien, tout comme passer allongé sur le dos entre les chenilles d'un char qui vous roule dessus, pour lui plaquer une mine à retardement sous le ventre ! Quel pied ! C'est assez excitant.

Je découvre en étant élève sous-officier, le Close-Combat et là... c'est la révélation ! On nous forme pour apprendre, au cas où, le Close-Combat à des recrues.

Une technique par exemple, le Jin-Jap.

Moi qui ai tout juste pratiqué un peu de boxe, je découvre que l'on peut se servir également des pieds et des jambes.

En fait, le Jin-Jap de l'époque Saint-Maix, c'est tout simplement O-soto-gari en Judo qui est une technique de fauchage, avec notre propre jambe, de la jambe d'appui du partenaire... que dis-je, de l'adversaire... non, non, attention en Close-Combat on dit : « de l'ennemi ».

Le Jin-Jap est un croche-pied de face, qui avec l'expérience et le recul, nécessite en Self-Défense une ou plusieurs techniques de percussion avec les mains ou les pieds, avant de placer cette technique sur un agresseur.

En B.S-D actuel, avec des techniques de percussion, de projection ou d'étranglement, on peut jouer, ou tuer, tout dépend de l'intention. Par exemple, à l'entraînement, les personnes avec lesquelles on s'entraîne s'appellent des « partenaires ». Le contrôle de soi et le contrôle des techniques utilisées est primordial. On joue.

En confrontations sportives, autrement dit en compétition, l'appellation la plus répandue est : « adversaire ». Le contrôle de soi et le respect des règles sportives sont indispensables. L'arbitre veille à les faire respecter, mais on joue toujours, avec plus d'agressivité.

En milieu urbain, ou autre, on parlera « d'agresseur ». Le contrôle de soi, une bonne connaissance des techniques de combat, sans pour cela avoir à les utiliser, ainsi que des règles du code pénal (articles 122-5 et 122-6) sont un minimum pour se protéger et protéger les autres. Ce moment est appelé en Art Martial : « Le moment de vérité ». On évite de se faire blesser ou tuer.

En temps de guerre on dira : « un ennemi ». C'est notre vie contre la sienne, le véritable moment de vérité se trouve là.

Aucune différence dans l'utilisation d'une technique, soit on la contrôle avec un partenaire, soit on la « lâche » avec un ennemi, tout dépend de l'intention que l'on a et de l'objectif recherché.

Bon allez, en 1966, ça ne pouvait pas faire de mal de se débrouiller un peu au corps à corps. En tout cas, c'étaient les cours que je préférais.

La fin du stage de six mois à Saint-Maix ne se passe pas trop mal, je suis plus doué en Close-Combat que pour les études, ce qui veut dire que je ne sors pas dans les premiers de la promotion.

Les marches commando, huit kilomètres en moins d'une heure, avec tout l'équipement, ainsi que le sac à dos à armature en ferraille qui me lacère le dos jusqu'au sang, ne m'impressionnent pas. Un petit truc, il suffit d'enrouler des serviettes sur l'armature en ferraille. De nos jours, les soldats n'ont plus ce problème, les sacs à dos issus des nouvelles technologies sont particulièrement bien étudiés.

À la fin des six mois, la dernière semaine, nous décidons avec des collègues, pour fêter ça, de prendre le train et passer le samedi à La Rochelle. J'avais oublié les lacérations du sac. En plongeant dans l'océan, le sel me les rappelle.

Mon père m'a rendu endurant aux coups, l'armée, en tout cas le CIDB et L'ENSOA, résistant à la douleur et le reste de ma carrière militaire, insoumis. Tout cela est très important pour une école de vie martiale.

Après Saint-Maix, au cours d'une permission de quelques jours à Toulouse pour faire une bise à ma mémé, je ne sais plus traverser une rue. L'isolement de la vie de caserne m'a coupé de toute agitation urbaine, un peu comme pour les personnes incarcérées. Je rejoins le 18^{ème} Dragons de Mourmelon.

Je suis affecté à l'instruction au 18^{ème} Dragons, régiment de chars AMX 13, et on m'envoie directement à Saumur chez les Cadres Noirs effectuer un stage de trois mois pour une formation de tireur tourelle.

Formation indispensable, avec le permis pilote char, pour être un jour chef de char.

Les Cadres Noirs, eux, montent de vrais chevaux. En plus des prouesses équestres, je les ai vus par la suite s'entraîner en formation pyramidale sur des motos, de vrais acrobates sur les bécanes, chapeau bas les mecs.

La formation tourelle se passe très bien et, un beau jour, un gradé nous demande qui veut passer son permis moto.

Je suis de la partie, ayant été impressionné par le carrousel de Saumur. Les instructeurs moto de Saumur ne sont pas des enfants de chœur. Plus tard, lorsque je suis devenu professionnellement en 1978 moniteur moto ECF (École de Conduite Française), je me suis rendu compte que le permis civil a certainement été copié intégralement sur le permis militaire qui comporte cependant plus d'épreuves.

Après avoir obtenu mon permis militaire, je prends ma première gamelle à moto, à Saumur, au cours d'un rallye topographique. Je ne sais pas que les vignes, qui procurent un excellent vin de Saumur, comportent des fils de fer. Couper à travers n'a pas été une bonne idée. Tel un cheval qui refuse l'obstacle, ma moto, soudain, s'immobilise en plein élan et je vole au-dessus des vignes. Rien de cassé, le parcours du combattant et, surtout, le parcours du risque de Saint-Maixent m'ont appris à me recevoir. Quant à la moto, même pas une égratignure.

Ce lien internet représente le carrousel de Saumur de juillet 1966 et les motos sont de la marque Gnome et Rhône d'époque, que j'ai eu le plaisir de piloter⁵.

À Saint-Maixent, j'ai obtenu le grade de brigadier le 1^{er} mars 1966, puis brigadier-chef le 1^{er} mai 1966. Trop indiscipliné, je n'obtiendrai mon CIA (Certificat Inter Arme) pour être sous-officier que le 1^{er} juillet 1967. Bah ! Sous-off en moins de deux ans d'armée, ce n'est pas mal, la solde ⁶augmente, j'en ai bien besoin car toute ma prime d'engagement part en beuveries avec mes copains de régiment.

Affecté à l'escadron d'instruction, j'ai vraiment l'impression qu'après les treize mois passés en Allemagne, à St-Maix et à Saumur, au 18^{ème} Dragons, ce sont de vraies vacances. J'ai perdu l'habitude que l'on me foute la paix. En plus, je commande... ça fait tout drôle.

Dès l'âge de 18 ans, quand je me suis engagé, je me disais que si je commandais un jour, il n'y aurait qu'une seule façon de commander des hommes, c'est en montrant l'exemple. Pourtant, au 18^{ème} Dragons, ce n'est pas ce que l'on me demande. Mon boulot, c'est de commander, point barre. J'apprends aux hommes

5 <http://boutique.ina.fr/video/RXF03005774/saumur-maine-et-loire-117eme-carrousel-par-l-ecole-de-cavalerie-le-cadre-noir.fr.html>

6 La solde : rémunération militaire.

à défiler au pas cadencé, à présenter les armes et j'ai horreur de ça. Je forme la « bleusaille », mais ce n'est pas mon seul travail, j'aide à tout ce qui est instruction militaire.

Peu de sous-off dans mon régiment ont fait Saint-Maixent, du moins, je n'en connais pas. Et pour cause, le camp de Mourmelon le grand (Marne), ce n'est pas vraiment touristique.

En fait, en étant titulaire du CIA (Certificat Inter Arme) on peut être sous-officier dans n'importe quelle arme ou du moins, dans l'armée de terre. En juillet 67, je suis donc sergent. Comment sergent ? Blasphème ! Dans la cavalerie on dit « maréchal des logis » à la place de « sergent ».

Le terme « maréchal » me plaît bien, question d'ego, c'est le plus haut grade militaire. Par contre, « des logis »... pas trop. L'ensemble m'évoque « le meilleur pour balayer la maison ». Heureusement qu'il y a une abréviation : MDL, vite transformée en : « margis » pour désigner un MDL. Tout comme l'abréviation « Sgt » pour un sergent, qu'on appelle « serpat » en argot militaire. Chacun, si je puis dire, en prend pour son grade.

Dans n'importe quelle arme, un adjudant on l'appelle « mon adjudant », dans la cavalerie, que nenni, on dit « mon lieutenant », pourtant c'est un sous-officier. Quant au lieutenant qui est un officier, dans n'importe quelle arme, cavalerie comprise, on l'appelle « mon lieutenant. » Va comprendre...

Le seul moment vraiment agréable de cette période, à part l'enseignement de deux ou trois petites choses, dont je ne me souviens même plus, c'est le Close-Combat.

Un jour, le capitaine d'escadron auquel je suis rattaché, compte tenu de ma motivation militaire peu visible, me demande ce que je sais faire.

« Du Close-Combat, mon capitaine (hé oui, il ne faut pas oublier les formules hiérarchiques).

– Ça tombe bien, on a besoin d'un instructeur. »

Close-combat, un bien grand mot ! Aujourd'hui, avec le recul, j'estime que le niveau que j'enseignais était vraiment bas, je transmettais ce que l'on m'avait appris à Saint-Maixent. Ce n'est pas un reproche, bien au contraire, être moniteur de Close-Combat à vingt ans, ça m'a donné le goût du combat au corps à corps et l'envie de continuer dans cette voie. Tout évolue, je suis sûr que le niveau du Close-Combat actuel est bon.

Prenons l'exemple d'un coup de pied de face, jambe avant ou jambe arrière, appelé actuellement en B.S-D « coup de pied de face », parce qu'il est de face.

En Karaté (Japonais), on dit « mae geri », en Boxe Française, « frontal », en Kick Boxing « front kick » et en Close-Combat on dit « coup de pied de pointe ».

Dans ce coup de pied de face, se différencient deux formes, qui ne sont pas tout à fait la même technique.

« Le fouetté » qui est un coup de pied d'arrêt, pour mettre à distance, pour stopper une attaque ou une intention d'attaque, il est porté généralement avec le bol du pied, orteils relevés, même dans les chaussures, tout simplement pour ne pas se faire mal aux orteils.

« Le percutant » ou « défonçant » porté en piston, avec le talon sert, comme son nom l'indique, pour percuter ou défoncer.

Bref, c'est le même coup de pied pour tout le monde. Chaque pays au monde nomme la même technique d'une façon différente.

Là où cela devient compliqué, c'est que chaque pays au monde est composé de diverses écoles d'Arts Martiaux et Sports de combat et que, dans ces diverses écoles, on emploie des termes techniques différents pour désigner les mêmes techniques, chacun, chacune voulant se différencier des autres.

Or il existe des tas de formes de coups de pied : de face, de côté, circulaire, circulaire retourné, arrière, retombant, croissant extérieur (ou lune), croissant intérieur, coups de pieds sautés, etc.

Voilà pourquoi je ne voulais pas m'embarquer, avec cet ouvrage, dans un recueil de descriptions techniques, que ce soit au bâton de combat ou en self-défense à mains nues.

Un « bonhomme » restera toujours un « bonhomme », un coup de pied, un coup de pied, un coup de poing, un coup de poing et un coup de bâton, un coup de bâton.

Appelez-les comme vous voudrez, l'essentiel c'est qu'ils soient efficaces. En clair, ce n'est pas une discipline martiale qui est efficace ou un sport de combat, c'est tout simplement le pratiquant qui est efficace ou qui ne l'est pas, et pour être efficace, il n'y a pas trente-six solutions. Premièrement être passionné, deuxièmement être assidu aux cours, troisièmement travailler sérieusement et enfin quatrièmement, si on est doué, c'est mieux.

Le cours de Close-Combat que je dispense se passe dehors faute de salle d'entraînement. Pour les coups de pieds de pointe, je trouve un système.

Un vieux pneu de jeep qu'un gars bien costaud enfile autour de sa taille, appuyé avec ses deux mains sur ses cuisses, dans une position relativement basse et stable. Les autres, en treillis (tenue de combat) comme il se doit, et rangers (chaussures montantes) frappent en coup de pied de pointe, comme des « bargeots » sur ce pneu, en imaginant atteindre les parties génitales de l'ennemi. Le premier sac de frappe humain est né à l'escadron, sauf que, tous les combattants savent ça... un pneu ou un sac, font travailler la puissance de frappe, mais ne rendent pas les coups.

En cette belle fin d'après-midi de septembre 1967, nous rentrons de l'étude du coup de pied de pointe et autres gâteries. Je dirige le pas cadencé, car aucun déplacement d'homme de troupe ne doit se faire en « bordel ». Direction : la cantine. Un, deux, un, deux ou plutôt avec l'accent militaire : « Homp ! dééy ! homp ! dééy ! »

Comme je suis le seul qui marche à côté du groupe, puisque je suis le « margis » qui commande, pour me faire « mousser », je m'adresse à un gars, Astérix, un Breton, qui me semble avoir des aptitudes en combat et je lui dis :

« Le Close-Combat c'est pas mal, mais ça ne vaut pas la boxe.

– Pourquoi, tu fais de la boxe ?

– Oui, à Toulouse.

– Ça tombe bien, j'ai des gants ! Et aussitôt le gars enchaîne : si tu veux, on peut se faire un p'tit round après la "bouffe" ».

En tant qu'instructeur de Close-Combat, je ne peux pas me dégonfler. Je mange très léger, pour ne pas vomir, la boxe et la digestion, ça ne fait pas bon ménage.

Après le repas du soir, on se retrouve. Effectivement, le Cavalier Astérix a des gants. Comparativement à mes gants qui sont restés à Toulouse et ont été fabriqués au Pakistan, ces gants-là sont de vrais gants de pro et en cuir. Je commence à me méfier, mais c'est trop tard.

Le round démarre. Le gars est un fantastique boxeur. Je fais ce que je peux pour me protéger, la meilleure défense étant l'attaque, je tente des choses, mais je me fais systématiquement contrer. Au bout de trois minutes, peut-être quatre, au nombre de coups qui pleuvent de partout, directs, crochets, uppercuts, je me demande combien il y a de boxeurs qui me tapent dessus. Je n'arrive plus à avoir une protection correcte, ni du visage, ni des côtes et du foie, ma garde est basse, mes bras sont lourds, le mental ne va plus, je jette l'éponge, en clair j'arrête. Pas d'arbitre, pas de public, l'honneur est sauf pour le « Margis Instructeur ». La vie m'apprend à cet instant qu'il ne faut jamais se vanter, surtout en matière de combat.

Le Breton est enthousiasmé, il me dit que je boxe bien, moi, je n'ai pas trouvé. Il m'encourage et me dit que l'on va monter un club tous les deux à l'escadron pour le plaisir de boxer. Rien qu'à l'idée

d'en prendre encore « plein la poire », je refuse. Il insiste et c'est à moi de l'interroger.

J'apprends qu'il s'est engagé trois ans, j'avais remarqué son grade de soldat de 1^{ère} classe, quand je lui enseignais le Close-Combat, ce qui veut dire que ce n'est plus un « bleu ». Il me dit qu'il est champion de Bretagne poids moyen, qu'il a préparé à fond les championnats de France, qu'il connaît ses adversaires et qu'il est sûr de gagner.

Seulement voilà... le commandant, ou le colonel du régiment, je ne sais plus, lui a dit qu'un Cavalier (désignation d'un soldat dans les chars) est marié avec l'armée et non avec la boxe. Du coup, le championnat de France du Cavalier Astérix, j'ai eu la nette impression qu'il l'a terminé avec moi.

Le club se monte, le Breton en a vraiment envie, je comprends maintenant que la boxe était « sa vie ».

Il réussit à se faire prêter une salle et il me transmet sa passion. Un champion de Bretagne en boxe anglaise, c'est « une figure » dans un régiment. Ce n'est pas un club avec une salle et tout le matériel, non, juste des entraînements dans une salle où on pousse les tables et les chaises.

Chaque fois que je le peux, je vais boxer, mais je ne suis pas toujours à Mourmelon, je pars assez souvent en manœuvres.

Étant passé chef de char, je me rends à Mailly le camp pour préparer une qualification de tireur missiles SS11, c'est un missile sol/sol anti char, d'une portée de trois kilomètres et téléguidé par fils. Décidément à l'époque, on a sacrément peur des Russes. Quatre missiles placés de chaque côté du canon équipent un char AMX13⁷.

⁷ <http://www.musee-infanterie.com/objet/1636-missile-antichar-ss-11>

J'obtiens cette qualification. Seuls les sous-offs à l'époque peuvent piloter des missiles, je suis donc chef de char et tireur missile. Chaque fois que je rentre à Mourmelon, le Breton m'organise un petit combat de retrouvailles.

Ça ne plait pas trop à la hiérarchie qui trouve que pour un « margis », je suis un peu trop amical avec les hommes du rang. Pourtant, entre temps, le Breton est passé Brigadier (« Bricard » en argot), mais les « bricards » ne sont pas des sous-offs. Cette mentalité militaire ne me convient pas du tout, en temps de guerre, le comportement entre les hommes, gradés ou pas, serait certainement différent. Il faut pouvoir compter les uns sur les autres.

Dans l'ABC (Arme Blindée Cavalerie), un escadron de Dragons est composé d'une bonne douzaine de chars. Il est commandé par un officier, généralement un capitaine ou un lieutenant. Il compte aussi un sous-officier adjoint (un adjudant ou un maréchal des logis chef) et des sous-officiers maréchaux des logis qui sont les chefs de leur char respectif ; un « margis » par char. Les hommes du rang sont brigadiers chefs, brigadiers, cavaliers de première classe et cavaliers de deuxième classe.

Dans un char AMX13, il y a trois hommes, un chef de char, un pilote et un tireur. Les hommes du rang sont pilotes ou tireurs.

Nous sommes postés en ligne, derrière une ligne de crête, les douze chars, prêts à bondir au fond du « Talweg » (terme allemand), en clair, au fond de la vallée, pour remonter en position de tir, derrière la ligne de crête suivante.

Le « lieut » et son adjoint sont tranquillement assis dans une jeep, pilotée par un cavalier, et dirigent la manœuvre.

Pour plus de réalisme, comme si nous étions en temps de guerre, nous nous déplaçons « tourelleaux fermés ». Le tourelleau est une petite tourelle, par lequel on s'introduit dans l'ouverture d'un char ou dans son poste de pilotage. Le pilote, le tireur et le chef de char

disposent chacun d'un tourelleau, qu'ils verrouillent de l'intérieur une fois entrés, pour que le char ressemble à une tortue qui aurait rentré sa tête, ses pattes et sa queue.

Pour y voir, on se sert d'épiscope qui sont des instruments optiques à miroirs, dans le style du périscope d'un sous-marin. Sauf que sur un char, ils sont fixés autour des tourelleaux. Autrement dit, on ne voit pas grand-chose.

Pour piloter un char AMX13 tourelleau fermé, le pilote dispose de trois épiscopos : un devant, au centre, et deux de chaque côté, situé à environ quarante-cinq degrés de l'épiscope central. Pour fermer le tourelleau, le siège du pilote descend ; entre ses jambes se trouve le démarreur appelé « le Berger », du nom de son concepteur. C'est un démarreur auxiliaire remplaçant le démarreur électrique en cas de défaillance, sorte de pompe en ferraille que le pilote actionne comme un cric hydraulique pour faire redémarrer le char en cas de panne électrique. Quatre manettes pour manoeuvrer les chenilles et diriger le char, trois pédales comme sur un camion, embrayage, frein et accélérateur ainsi qu'un levier de vitesse.

Piloter un AMX13 tourelleau fermé relève un peu du jeu de colin-maillard en étant coincé dans une boîte à sardines.

L'Alsacien qui pilote notre char est un ami. Lorsque l'on va boire un coup dans un bistrot, seule occupation à l'époque, il commande toujours d'entrée, deux bières pour lui. Une pour la soif, l'autre pour le plaisir de la déguster. J'en rigole encore, c'est peut-être une coutume alsacienne.

En radio j'entends la voix du « lieut » qui hurle : « En avant ! »

En position de tir derrière la ligne de crête, je sors de mes rêveries de bière et par l'interphone du char j'ordonne à l'Alsacien de démarrer. Le gars ne se fait pas prier. Le char bondit, et pratiquement aveugle, tourelleaux fermés, dévale la pente à soixante kilomètres/heure, passe le fond du « Talweg » et remonte

sur le versant opposé. On est bringuebalé dans tous les sens, heureusement, l'intérieur d'une tourelle, c'est très étroit et je m'accroche. Soudain un choc, mon casque tape sur le fer intérieur du tourelleau. Le char continue à rouler, ses treize tonnes lancées à fond.

Je ne sais pas trop ce qui a pu secouer ce char, un fossé ? Une butte ? Un tronc d'arbre ? Dans les épiscopes, je vois arriver la ligne de crête où les douze chars doivent se mettre en poste d'observation. Je demande à l'Alsacien de ralentir. Il ne m'écoute pas et continue à fond. Mes collègues chefs de char arrivent en phase d'observation de l'ennemi factice et nous, on franchit moteur rugissant la ligne de crête procurant une cible de choix pour l'ennemi et dévoilant ainsi nos positions.

Grosse colère du « Lieut » en radio.

« Brinker qu'est-ce que vous foutez ?

– Y a un problème, je coupe le jus !

– Vous foutez la manœuvre en l'air ! Merde ! »

Je frappe « le coup de poing », petit champignon rouge qui coupe le courant qui alimente le circuit électrique du moteur. Le char en redescendant de l'autre côté de la ligne de crête continue sur sa lancée pendant que le tireur et moi ouvrons notre tourelleau.

Le char ralentit puisque le moteur est éteint et finit par s'immobiliser, le tourelleau du pilote n'est pas ouvert. Le chef de char a toujours une sorte de clé sur lui, pour ouvrir les tourelleaux de l'extérieur. Le char arrêté, je sors de la tourelle, ouvre avec la clé le tourelleau de l'Alsacien et je le vois assis sur son siège à moitié évanoui, mais il parle.

« Je me suis tapé les « couilles » sur le Berger ! »

Hilarité du tireur et de moi-même, ce qui ne plait vraiment pas au « Lieut » qui vient de nous rejoindre en jeep.

En fait, lors du choc précédent, le pilote a reçu un choc plus important.

En bondissant en pleine vitesse sur un obstacle, qui n'a pas été décelé par le pilote roulant tourelleau fermé, l'Alsacien s'est non seulement assommé contre le fer intérieur de son tourelleau, mais a également fait un bond en avant en retombant avec ses parties génitales, sur le fer du démarreur berger. Son pied droit, puisqu'il a fait un bond en avant, n'a pas pu se décoller de l'accélérateur et vu qu'il s'est évanoui, il n'a pas pu réagir.

Avec l'aide du tireur, j'aide l'Alsacien à sortir du poste de pilotage, visiblement, il ne va pas très bien. Le « Lieut » a fini sa grosse colère, il comprend maintenant que le problème, c'est à lui de le régler. Il fait évacuer le pilote par un camion, un Marmon Unimog de ravitaillement, et je prends les commandes du poste de pilotage. L'Alsacien récupère et, quelques jours plus tard, on boit des bières, lui deux à chaque tournée, moi une.

En rentrant de manœuvres, le Breton m'organise un petit combat amical en trois rounds de trois minutes avec un Noir que je ne connais pas. Dans le domaine du sport, dire "Blanc" ou "Noir" n'est pas péjoratif ; actuellement, avec tous les problèmes de racisme dans le monde et en France on dit parfois « un homme de couleur » ou « Black » par anglicisme, c'est idiot, je suis de couleur aussi, soi-disant blanche comme une feuille de papier. Bref, ce Noir me « fout la trouille », en fait, c'est l'idée que j'ai des boxeurs noirs qui me met « les foies » : Cassius Clay (Muhammad Ali), formidable boxeur américain, champion olympique mi-lourd en 1960 à Rome et plusieurs fois champion du monde professionnel de 1964 à 1978, en poids lourd catégorie reine. Avec Cassius dans la tête, le combat contre un homme noir n'est pas gagné. Le premier round démarre, je ne me suis pas entraîné depuis pas mal de temps. Je fais ça pour faire plaisir aux gars qui font partie de ce club informel et aussi pour leur montrer que je fais toujours partie de cette ambiance sportive et amicale, sans système hiérarchique. Le Breton arbitre. Les autres sont juges.

Je me concentre à fond et je m'étonne moi-même, j'ai le premier round gagnant. Au deuxième round, mon ami noir abandonne, j'ai le mental, une vitesse de bras supérieure à la sienne et je touche plus souvent.

Aujourd'hui, avec le recul, je pense qu'il n'était pas suffisamment entraîné ou que l'envie, la passion, n'était pas au rendez-vous. Par contre, plus tard, lorsque j'ai passé en combat les points pour ma ceinture noire de Judo, je suis tombé en 1985 sur un Noir, appartenant à un autre club et techniquement aussi entraîné que moi. J'ai aussitôt repensé à ce combat de boxe de début 68 et j'ai remporté le combat de Judo. Le mental est très important. En 1985, mon fils Florian avait 16 ans et il a photographié l'instant de la chute de mon adversaire. Tout un symbole, à 16 ans je commençais la boxe.

Mon permis VL militaire ayant été converti en permis civil, car j'avais effectué suffisamment de kilomètres en jeep, il me faut une voiture.

Je ne sais plus comment j'ai repris contact avec mon père, qui, très fier que je sois devenu, comme lui, un sous-officier, m'a vendu une Simca aronde P60 de couleur bleu ciel avec un moteur Rush qui lui appartenait. J'en voulais toujours à mon père. Chez moi, quand quelque chose est cassé, c'est vraiment cassé. La transaction s'est passée correctement, mais sans gestes d'affection particuliers. Il a peut-être pris mon attitude pour de la rigueur militaire.

J'ai un pote, un appelé du contingent, Michel. Comme il est interdit de se faire faire des tatouages en étant militaire, nous nous tatouons mutuellement notre amitié sur l'avant-bras droit. Ce tatouage représente un poignard de guerrier avec nos initiales : J pour Jean et M pour Michel.

Je pensais alors être un artiste car, vers l'âge de 16 ans, j'avais fait un tour aux beaux-arts de Toulouse et j'étais plus attiré par les filles des beaux-arts que par les études.

À Toulouse, lorsque je me suis engagé, l'intendant militaire m'a demandé ma profession. Je n'avais pas envie de lui dire que j'étais agent d'assurance, cette profession ne me convenait pas, alors je lui ai dit : peintre. Artiste peintre, je trouvais ça valorisant, mais du coup, à l'armée, j'étais classé comme peintre en bâtiment.

Avec Michel, notre technique de tatouage est très archaïque, trois aiguilles à coudre reliées par du fil à coudre et trempées dans l'encre de Chine. Résultat : le lendemain, nous avons un avant-bras gonflé et certainement infecté. Nous nous sommes soignés sans que personne ne détecte quoi que ce soit.

Actuellement, avec l'âge, ce tatouage ressemble plutôt à un insecte qu'à un poignard.

J'achète une carabine 9mm, un truc vraiment de base, style carabine de foire, qui ne tire qu'une seule cartouche à la fois. Il faut à chaque fois introduire manuellement une cartouche dans la culasse. L'idée c'est d'aller de nuit à la chasse aux lapins, dans la campagne Mourmelonaise qui foisonne de gibier en tout genre. Une nuit, dans un champ, au volant de la P60, je poursuis un lapin, alors que Michel, fenêtre du passager ouverte, tient la carabine en main.

Soudain je vois le lapin, qui courait devant moi dans les phares, s'écraser au sol. Je freine pour ne pas le perdre et je m'arrête. Je m'aperçois que le parechoc de la P60 est à l'aplomb d'un ravin où passe, dans le fond, une voie ferrée. En fait le lapin avait disparu dans ce ravin où devait se trouver son terrier.

Nous n'avons jamais tué un seul lapin, ni un seul animal à poils ou à plumes. Pour des militaires habitués à tirer aux armes de guerre,

ça la fout un peu mal. Vu l'accident très grave auquel nous venons d'échapper, la chasse au lapin, c'est terminé.

La carabine a tout de même servi une fois.

Au café, en face la gare de Châlons-en-Champagne, nous avons une copine, une serveuse avec qui on aime bien discuter le coup. En début de soirée nous entrons dans ce bar. Deux types au comptoir sont en train de l'agresser verbalement.

Michel et moi, on les attrape et on les fout dehors. Nous sommes assez fiers dans le rôle du défenseur de la veuve et de l'orphelin, sauf qu'une demi-heure plus tard, en face du café, au niveau de la gare, sont regroupés une dizaine de mecs qui attendent que l'on sorte. À l'époque, une bagarre dans un café provoquait systématiquement l'arrivée de la police et, forcément, une punition militaire.

Dehors, dix mecs qui en tabassent deux, c'est plus lâche, mais plus discret et plus rapide. Nous réfléchissons rapidement à la situation et décidons de régler le problème en sortant du café.

Dès que l'on sort, trois d'entre eux traversent la rue et viennent verbalement nous agresser. Devant le danger et sans réfléchir, je jette les clefs de la P60 à Michel qui est le plus près du coffre. Il comprend de suite, il ouvre le coffre de la P60 où se trouve la carabine, cartouche dans le canon et culasse ouverte. Il verrouille la culasse et tire dans leurs pieds la cartouche de petits plombs. Aucun blessé, les agresseurs, nous prenant pour des fous, disparaissent comme une envolée de moineaux. Décidément, on n'est pas doués pour tuer des animaux, ni des gens.

Comme cette voiture ne me sert plus pour la chasse aux lapins, ou aux voyous, elle me permet de faire des virées avec des copains. Pas des sous-offs comme moi, mais des hommes de troupe avec lesquels je m'entends bien. Je finis d'ailleurs, en faisant l'andouille, par la mettre sur le toit en faisant des tonneaux. Pas de blessés, mais la P60 est inutilisable.

Voyant trainer sur le parking cette P60 accidentée, un autre Alsacien, un dénommé « Sherlock », me propose d'échanger ma Simca contre une Renault Dauphine car il a besoin du moteur Rusch de ma voiture. À l'époque, il existait deux sortes de moteurs sur une Simca, le Flash et le Rusch, plus puissant.

Le toit de la P60 est enfoncé, le châssis a certainement bougé, les portes sont fermées avec du fil de fer, mais elle peut rouler. Sherlock est un appelé du contingent, il porte des lunettes avec des verres épais comme des loupes⁸ et c'est un vrai « barge ».

Il me dit qu'il fera « le mur », expression qui veut dire pour un appelé quitter la caserne sans permission, et que l'on ira avec la P60, chez lui, dans son village situé en Alsace, derrière le col du Bonhomme, que l'on fera l'échange là-bas et que l'on rentrera à Mourmelon avec cette Dauphine.

Je suis un peu sceptique, on est en hiver, les conditions climatiques ne sont pas bonnes. Sherlock me dit qu'il n'a pas de permis, mais qu'il connaît bien la route, qu'aller et retour ça fait un peu moins de six cents kilomètres et qu'il est possible de faire ça en dix heures. On partira à 18h pour qu'il soit rentré le lendemain matin à la caserne avant six heures, ce qui fait presque douze heures.

Un sous-officier qui couvre un bidasse qui fait le mur pour faire 600 bornes avec lui est une chose rare. Je calcule vite fait, 600 km à 60 de moyenne = 10 h plus 1h pour l'échange = 11h. J'accepte. Le jour venu, on part de Mourmelon à 18h précises direction l'Alsace.

L'aller se passe bien, l'air froid s'infiltre par les portes qui ferment mal, mais le chauffage à fond, ça aide. Il fait nuit et il y a de la neige dans le col du Bonhomme, je ne me souviens plus combien de centimètres, pas énormément, sinon le col aurait été fermé. Je me souviens simplement que c'était blanc sur la route.

La P60 passe le col sans s'arrêter, heureusement car nous serions restés bloqués.

⁸ Loupe de Sherlock Holmes.

Arrivés dans la famille de Sherlock il est environ 23h, on nous propose de manger. La Dauphine est là, de nuit, il est difficile de dire si elle est en bon état. Je remarque une caisse en bois derrière le siège du conducteur.

« C'est pour caler le siège, il est cassé » me dit mon collègue militaire. Je suis un peu déçu, mais je ne dis rien, après tout, ma P60 est bonne pour la casse.

Nous reprenons la route et passons une nouvelle fois de nuit, le col du Bonhomme enneigé. Les personnes qui ont conduit des Dauphines peuvent témoigner de l'exploit que c'était. Cette voiture avec son moteur placé à l'arrière, n'est pas réputée pour sa tenue de route. Exception faite peut-être de sa version sportive, la Dauphine Gordini.

Sherlock sentant qu'il ne serait pas à l'heure à la caserne, commence à s'impatienter et malgré ses lunettes à verres épais, il me dit « Roule, roule, il n'y a rien sur la route ! » Je n'ai jamais roulé aussi vite de nuit sur du verglas et nous sommes arrivés à Mourmelon dans les temps.

Par la suite, j'ai revendu cette Dauphine Renault qui commençait à rendre l'âme, pour acheter, question de moyens, une Citroën Ami 6 appelée « trois chevaux » car elle ne faisait que 3CV. Mes instincts de pilote sur glace s'étaient calmés.

MAI 68

Je ne sais pas si la réincarnation existe. Peut-être que dans une vie antérieure, j'ai été envoyé par une hiérarchie débile servir de chair à canon.

Je n'aime pas les sous-officiers, que la troupe appelle « les crevures », pourtant j'en suis un, mais je suis du côté des hommes de troupe, ce sont mes convictions.

Je n'aime pas non plus les officiers, surtout les nobles qui se prennent pour des personnages très importants.

Le seul sous-off que j'aime bien, c'est un adjudant (en argot, « juteux » ou « adjupette ») et c'est l'adjudant R, nom de code : Cyrano⁹, éternellement saoul. Je ne cite pas les noms des personnes dont je parle car je n'ai pas leur autorisation, sauf peut-être plus tard, dans ce récit, les noms des experts en Arts Martiaux, car ils sont connus du public s'intéressant à ce domaine. Cyrano, on l'appelle aussi « la sauterelle ». C'est une vraie légende ce gars, tellement ses chars ont sauté sur des mines en Algérie... Peut-être même qu'il a fait l'Indochine... On raconte que ses pilotes et tireurs successifs ont tous été tués. Il n'en parle jamais. Lui est toujours vivant. Il m'est impossible de dire quelle était sa fonction au sein de la caserne, je ne l'ai jamais vu en service quelque part.

Lorsque l'on met « le canon au bleu » avec un char, cela veut dire que l'on dirige le canon vers le ciel. « La sauterelle » a la visière de son képi à peu près droite en arrivant le matin, et en milieu de

⁹ Nom de code Cyrano : c'est un roc, c'est un pic, c'est un cap, que dis-je c'est un cap ? C'est une pivoine ! ("pivoine" pour la couleur de son nez est plus approprié pour ce cas que "péninsule").

matinée, jusqu'en fin de soirée, la visière de son képi est au bleu. Forcément, avec la chaleur de l'alcool, il s'aère le front.

J'adore ce type, il me raconte au bar du mess, endroit où les sous-offs prennent leur repas, et devant plusieurs verres, des trucs toujours hilarants.

Lui non plus n'aime plus l'armée, du moins ce qu'elle est devenue. Peu de sous-offs sont copains avec lui, ça « marque mal » dans la Cavalerie d'être le pote d'un ivrogne.

Comme Cyrano, en tant que sous-officier, je ne dors plus à la caserne. J'y ai pourtant une chambre comme tout sous-officier célibataire.

Mes allées et venues à Mailly le camp me font connaître Tina, la mère de Florian. Je lui ai donné ce pseudonyme dans ce récit en référence à Tina Turner, car sa voix plus tard lorsqu'elle chantera me fera penser à cette chanteuse, notamment dans le titre « Proud Mary¹⁰ ».

Tina habite Sommesous, village situé à environ huit kilomètres de Mailly.

De Sommesous à Mourmelon-le-Grand, il y a un peu moins de soixante kilomètres.

Nous prenons la décision de nous mettre en concubinage et de vivre à Mourmelon.

Je trouve un logement, dans Mourmelon-le-Grand, situé au-dessus d'un bar tenu par une Vietnamiennne : Minh Tâm (Cœur pur). Minh Tâm a acheté ce bar avec l'argent qu'elle a touché de son mari qui a été tué, la tête écrasée entre deux tampons de train, en chargeant, sur des wagons, des chars qui partaient en manœuvre. Les chenilles des chars esquintent les routes, donc ils

¹⁰ Proud Mary chanté avec son mari Ike en 1971. Tina Turner : Proud Mary en 1988. https://www.youtube.com/watch?v=T2T5_seDNZE

voyagent par rail. Cette femme veut rester à Mourmelon, auprès de son défunt mari, c'est dans sa culture et il faut bien qu'elle vive. J'adore cette personne, je suis en très bons termes avec elle. C'est peut-être grâce à elle, sans le savoir, que je me suis intéressé plus tard à la philosophie des Arts Martiaux asiatiques.

Un jour, des militaires anglais viennent faire des manœuvres à Mourmelon. En fin d'après-midi après le travail, j'entre dans le café où j'habite. Des Anglais sont au bar. Je ne sais plus ce qu'ils boivent, mais je leur fais comprendre qu'ici c'est le pays du champagne et j'offre une tournée générale au champagne. Je ne parle absolument pas anglais, mais je me fais comprendre. Vu que je suis en tenue militaire, les Anglais m'adoptent en tant qu'allié, me font faire la tournée de tous les bars de Mourmelon sans vouloir que je débourse un seul centime, vu que je leur ai offert « le champ ».

Je deviens pote avec un militaire anglais qui fait de la boxe, il est aussi saoul que moi. Dans un bar, en étant bien « bourrés », on improvise un combat amical à mains nues. J'adore ça : combattre bourré pour la France contre l'Angleterre, comme sentiment de championnat international, c'est indescriptible.

Finalement, les Anglais m'embarquent dans leur camion de ramassage « d'épaves », on fait trois ou quatre fois le tour de Mourmelon, mais comme je suis incapable de leur dire où j'habite, ils m'abandonnent sur la place de l'église. C'est Tina qui viendra me récupérer, en me disant en se marrant le lendemain matin, que la veille en étant saoul, je parlais bien anglais.

Je ne suis pas un ivrogne, d'ailleurs je n'aime pas vraiment l'alcool, mais de bonnes « cuites » en refaisant le monde, comme dans le film *Un singe en hiver* sorti en 1962, ça oui, c'est l'extase.

À la mi-mai 68, au début des événements de mai 68, je suis MDL de semaine, c'est un service que chaque « margis » est obligé d'effectuer à tour de rôle. Il dirige pendant une semaine tout ce qui

est vie de l'escadron : le réveil, l'appel, l'intendance, le courrier etc. Inconvénient : il dort pendant une semaine à l'escadron et à l'époque, en 68, interdiction pour un MDL de semaine de dormir chez lui.

Comble de malchance, mais je crois que ça a été fait exprès, juste après la fin de ma semaine de service, je suis sous-officier responsable du piquet d'incendie.

Le piquet d'incendie est un groupe de militaires détachés de leurs tâches journalières qui fait office de pompiers. Ils assurent donc, pendant une semaine, tout ce que les pompiers peuvent assurer comme service en étant en alerte 24h sur 24 à la caserne.

Fin mai 68, je me réjouis de terminer mon piquet d'incendie et de rentrer à mon appartement de Mourmelon pour retrouver Tina après quinze jours d'absence, lorsque j'apprends qu'en raison des événements de mai 68, nous sommes consignés à la caserne.

Le lundi matin, le 3 juin 1968, après la fin de mon service de semaine plus celle concernant le piquet d'incendie, je reprends mon travail de chef de char sans avoir mis une seule fois le nez en dehors. Je suis « en rogne ».

Suite à cette interdiction de quitter la caserne pour une durée indéterminée, l'escadron est en effervescence. Quelques appelés du contingent manifestent leur mécontentement dans les couloirs. Je me place en tant que sous-officier de carrière du côté de ce petit groupe d'appelés, ce qui est interprété comme un crime de lèse-majesté. Je suis le seul sous-off du régiment à manifester en décidant de ne pas obéir aux ordres.

On nous commande de préparer nos chars au combat. Il se dit (mais aucun ordre précis n'est donné à ce sujet) que le général De Gaulle, Président de la République française, demande que nos chars soient placés dans la forêt de Rambouillet, au sud-ouest de Paris, prêts à intervenir.

Une petite partie des appelés trouve cette mobilisation anormale. Ils ont presque tous dix-neuf ou vingt ans, ils sont entraînés pour

défendre leur pays face à un éventuel ennemi désigné à l'époque comme étant russe. Ils refusent, en tant que pilote ou tireur, de mettre leur char en face de Français du même âge qu'eux. J'ai vingt ans, dans un mois j'en aurai vingt-et-un, je me considère déjà majeur et je suis du même avis. La chanson « Le déserteur » de Boris Vian que chantait Marcel Mouloudji est sur certaines lèvres : « S'il faut verser le sang, allez verser le vôtre, messieurs les bons apôtres, messieurs qu'on nomme Grands. »

La hiérarchie militaire, ainsi que le gouvernement de Charles De Gaulle, sont contestés par quelques appelés courageux en accord avec les manifestations étudiantes et ouvrières.

Personnellement, je ne trouve pas mon action de mai 68 courageuse, elle était simplement spontanée, même actuellement je suis toujours et resterai le défenseur des causes perdues, c'est ma nature, je ne peux pas et ne veux pas la changer. Le Moyen-âge, la chevalerie, la défense de la veuve et de l'orphelin, j'ai toujours adoré ça. Cinéma, littérature, maîtres à penser, vie antérieure ? Peu importe d'où cela provient, c'est ancré dans mes valeurs humaines.

Le lundi après-midi, en fin de service, je quitte la caserne, non pas pour désertier (l'idée ne m'a même pas traversé l'esprit), mais par contestation, provocation et besoin de liberté. De Gaulle a déclaré à une époque : « les Français sont des veaux », non seulement je ne suis pas un veau, mais encore moins un mouton.

Je rejoins à pied mon domicile, dans une rue en ligne droite de moins d'un kilomètre et demi, qui relie le régiment où j'exerce mon métier, à l'église de Mourmelon-le-Grand. J'habite dans cette rue à environ un kilomètre du camp.

Voici un lien internet intéressant qui retrace les témoignages de quelques militaires à la même époque, ayant vécu mai 68 à l'armée. Il y en a peu sur le sujet, d'ailleurs l'armée française a

toujours été surnommée « la grande muette ». Ce lien en bas de page décrit assez bien l'ambiance¹¹.

Le jeudi soir, le fameux adjudant Cyrano, auquel tout le monde « fout » la paix, frappe à la porte de mon appartement, disons de ma chambre-cuisine.

Je l'invite à prendre un verre, mais il préfère le prendre en bas, au bar. Je suis méfiant, la PM (Police Militaire) a le droit de m'interpeller dans un café ou un lieu public. Pas de téléphone portable à l'époque pour me renseigner auprès de Minh Tâm, la patronne, de la présence de la PM dans son bar.

« La sauterelle », nez boursoufflé par l'alcool et sourire en coin pour m'amadouer, ne me donne pas l'impression de détenir un quelconque « secret défense ». Je me demande ce qu'il me veut, mais au fond je sais. Il descend les escaliers qui mènent au bar en passant devant et c'est rassurant : il serait passé derrière moi et s'il avait été mal intentionné, lui et la PM auraient pu éventuellement me bloquer. Ce n'est donc pas un piège.

Je le suis en me disant que je verrai bien ce qui m'attend.

Au bar, pas de PM, consignée certainement elle aussi puisqu'aucun militaire ne se trouve dans les rues. Comme tout passe mieux devant un verre ou plusieurs, Cyrano me dit :

« Si tu ne rentres pas de suite, tu seras classé déserteur, ils vont te casser et tu ne seras plus « margis ».

– C'est combien de temps déserteur ?

– En temps de paix six jours, en temps de guerre, deux.

Le calcul est vite fait, nous sommes jeudi, du lundi au vendredi cela fait cinq jours.

– Je rentre demain. »

¹¹ <http://tempsreel.nouvelobs.com/le-quotidien-de-1968/20080307.OBS3974/j-ai-vecu-mai-68-a-l-armee.html>

La suite n'est pas intéressante, même à moitié comateux, Cyrano se contrôle. Pas d'histoires croustillantes à me rapporter sur la vie du régiment consigné dans ses quartiers, chut, secret défense...

Je lui fais part de mon étonnement en lui disant qu'avec moi, il est le seul militaire dehors dans un bar de Mourmelon, mais là encore... secret défense. Il me dit simplement en se marrant :

« Tu crois que nos « pontes » dorment à la caserne ? Penses-tu, ils sont chez eux !

– Oui, mais toi tu n'es pas un ponton, qu'est-ce que tu fous là ?

L'alcool fait son effet, ayant compris mon allusion, très sérieusement et assez en colère, il me répond :

– Garçon, personne ne m'envoie, il y a longtemps que je me fous pas mal de tous ces « crevards » de la politique et de tout le reste. C'est lamentable ce qui se passe, l'armée française contre des Français ! Dans le fond, c'est toi qui as raison, seulement, tu es militaire, tu dois obéir, même si les ordres sont « cons » ! Donnés par le « roi des cons » ! Je suis venu t'avertir parce que je t'aime bien.

Sur ce, il me quitte, képi au bleu.

Le lendemain matin, je suis présent à l'appel. Rentrer le jeudi soir n'aurait servi à rien. D'après « La sauterelle », aucun officier ne l'aurait remarqué, vu que le soir ils sont chez eux. Nous ne sommes pas en temps de guerre, simplement consignés.

Inutile de dire que ce matin-là, je suis plutôt perçu comme un pestiféré par les gradés. Heureusement, quelques hommes de troupe me prennent pour un héros qui a osé désobéir aux ordres, notamment le pilote et le tireur de mon char.

Dans l'après-midi, je suis convoqué chez le capitaine chef d'escadron qui me signale que je ne suis pas classé comme déserteur, étant donné que je suis revenu dans les temps impartis à l'escadron, mais que vu que nous sommes en alerte, on a affecté un nouveau chef de char à mon équipe et donc que je serai

utilisé à d'autres tâches, en attendant qu'une décision me concernant soit prise.

Néanmoins, il m'informe que suivant la décision de la hiérarchie, je ne « couperai » pas aux arrêts de rigueur.

Le pilote et le tireur du char que je commandais ne sont pas très réjouis de ce nouveau « margis ». Il est moins sympa avec eux que je ne l'étais et très « règlement-règlement ».

Le seul point positif à leurs yeux est qu'il n'est pas « tireur missiles », ça les fait bien marrer vu que le char est équipé pour et ils pensent que je reviendrai assez vite.

Pas besoin de missiles anti-char pour tirer sur des étudiants ou des ouvriers, le canon et la mitrailleuse qui l'équipent suffisent. Le régiment est toujours consigné dans ses quartiers, les ordres et les contrordres font bien rigoler les soldats. Toujours est-il que, pour l'instant, les chars équipés en armement n'ont pas bougé des garages et ne sont toujours pas chargés sur les plateaux des trains.

Dans la deuxième semaine de juin, tout semble rentrer dans l'ordre et d'après mes souvenirs qui sont vieux de cinquante ans, en fin de semaine, le régiment n'est plus consigné et nous ne sommes plus en « alerte ». Mai 68, c'est terminé.

N'étant plus chef de char, je ne suis chef de rien. Je suis très étonné lorsque l'on me confie une mission fin juin ou début juillet 68 d'une durée de quarante-huit heures, ayant pour but d'accompagner en train, et en tant que sous-officier, une douzaine de soldats au camp militaire de Carpiagne qui est un régiment de Dragons.

Ce camp est situé aux environs de Marseille.

Il fait très beau. Le souvenir que j'ai de ce camp est qu'il est complètement entouré de collines rocailleuses de couleur blanchâtre et désertiques, donnant l'impression de se trouver à l'intérieur du cratère d'un volcan.

Mon ordre de mission stipule qu'après cet accompagnement, je devrai dormir au camp et, le lendemain matin, reprendre le train seul pour revenir au 18^{ème} Dragons dans la région champenoise.

Pour un sous-off en attente d'une « punition » par l'armée, si ça, ce n'était pas provoquer une désertion..!

Aux abords de la gare Saint-Charles, en me baladant dans Marseille en attendant l'heure de mon train, l'idée ne me vient même pas à l'esprit de prendre un billet pour Toulouse.

Il fait très beau. Dans une rue qui descend, de nombreux commerces arabes. Je suis surpris, je n'ai jamais vu ce genre de boutiques de ma vie. Également dans cette rue, un gars qui fait parier sur un jeu, « le bonneteau », sorte d'escroquerie jouée avec trois gobelets par le bonneteur (charlatan). Enfin, dernier souvenir de ce laps de temps à Marseille, l'eau est plus chère que le pastis ! En entrant dans un petit bar de quartier pour savourer un vrai pastis de Marseille, le patron me sert lui-même l'eau dans mon pastis et « planque » aussitôt la carafe d'eau derrière le bar. Bref une petite balade dans un environnement culturel que je découvre.

C'est l'heure du train, je réintègre le 18^{ème} Dragons.

J'ai vraiment un problème de mémoire avec les dates, mais je me souviens assez bien de la météo qu'il faisait au cours de ces épisodes.

En revanche, je n'ai aucun souvenir de tout ce qui est négatif. J'ai toujours eu cette faculté, depuis la petite enfance, d'évacuer le mauvais.

Dans les années 1993-2004, au métro de Toulouse, quelques collègues de travail s'en sont aperçus et se sont demandé comment je faisais pour oublier les mauvais comportements de certains employés. Cependant, je ne faisais rien de spécial, je ne

m'en souvenais plus, c'est tout. En prenant de l'âge, cette qualité s'estompe.

Je pense que c'est dans le courant du mois d'octobre 1968 que la sanction est tombée : 30 jours d'arrêts de rigueur. Le colonel du régiment me convoque à son bureau.

Je me souviens que Tina était là, chose étrange dans le milieu militaire qu'une « civile » soit présente, mais peut-être était-ce dû au fait qu'elle était enceinte de deux mois. Florian, mon fils, devait naître en mai de l'année suivante, j'en avais informé ma hiérarchie. J'étais heureux comme un Pape.

Le « Colon » nous rassure, il nous informe que je serai certainement rétrogradé Brigadier-chef, mais que la différence de solde avec un Maréchal des Logis, n'est pas très importante. Cet entretien est assez paternaliste.

J'avais déjà fait de la prison militaire, enfermé deux nuits et les jours qui vont avec, en Allemagne fin 1965. Dans la cellule il y avait un plancher en bois incliné vers la porte (je ne suis plus très sûr pour l'inclinaison du plancher, mais il était de couleur sombre) sur lequel trainait à même le sol pour pouvoir dormir, une paillasse, sorte de sac en toile de jute avec de la paille à l'intérieur. Au cours d'une « permission de sortie », bagarre générale dans un café avec des soldats américains. Une histoire de képi esquiné, bref, un motif pour s'en donner à cœur joie. Il m'est impossible de dire qui a commencé : dans une bagarre générale à moins d'en être le principal auteur, il est rare de savoir qui a commencé. La PM était arrivée rapidement pour mettre de l'ordre dans tout ça. Quelques collègues et moi-même avons été mis « au trou » dans des cellules individuelles. La hiérarchie n'avait pas aimé du tout. En plus, nos képis avaient été endommagés. Sacrilège ! La tenue de l'armée française devait être impeccable pour sortir en permission à la fin des classes, dans la ville de Trèves, avant

d'être mutés. Nous faisons partie des FFA (Forces Françaises en Allemagne), par conséquent, nous devons être beaux et fiers. Je me souviens même qu'on nous faisait repasser les « plis cavaliers » réglementaires de nos chemises, plis qui étaient en forme de croix de Lorraine, ce qui ne servait pas à grand-chose : nous étions en hiver et sous la veste et la « capote » (manteau militaire), ça ne se voyait pas. Les plis cavaliers ne se remarquaient qu'en été avec la tenue d'été.

Trente jours d'arrêts de rigueur ! Rien à voir avec les deux jours en Allemagne. Savoir que je j'allais être rétrogradé m'ennuie moins que trente jours privé de liberté, comme quoi, à 21 ans, les priorités ne sont pas les mêmes. Envisager une carrière militaire m'est complètement sorti de l'esprit.

Tout au long de ma vie, j'ai toujours dit que mes cinq ans d'armée ont été cinq ans de ma vie perdus. Pourtant aujourd'hui, quand je fais le point, je me dis que les « conneries » que j'ai faites à l'armée, j'aurais très bien pu les faire dans la vie civile, et là, c'est la véritable prison qui m'attendait, celle qui mène à la haine et peut-être à la délinquance. Avec la suppression du service militaire par Jacques Chirac, les jeunes nés à partir du 1^{er} janvier 1979 ne sont plus appelés sous les drapeaux et donc ne font plus de prison militaire. Par contre ils fréquentent, s'ils sont rebelles, les prisons civiles. Je ne juge pas, je constate.

Le terme « prison » est un bien grand mot. Je ne suis pas censé résider en dehors du régiment, c'est une tolérance car je vis en « concubinage notoire » (terme exact). Je suis donc mis aux arrêts de rigueur, en tant que sous-officier, dans ma chambre individuelle. Bref, enfermé trente jours dans ma « piaule » sans en sortir.

Le problème dans ces vieux bâtiments est que les toilettes et les douches, pour toute la rangée de chambres sous-off, se trouvent dans le couloir.

Ma chambre est située au deuxième étage et la clé ne m'a pas été retirée pour pouvoir aller aux douches et aux toilettes.

Lorsqu'un sous-officier de cavalerie est aux arrêts de rigueur, ses repas lui sont apportés par un sous-officier plus gradé que lui. Je ne sais pas si c'est une tradition dans toute l'armée française, ou simplement une tradition dans la cavalerie. Concernant mes repas, c'est assez simple, c'est l'adjudant d'origine polonaise, qui est affecté au poste de police situé à l'entrée du régiment, qui me les apporte aux heures prévues par l'armée.

Concernant les toilettes et les douches, c'est beaucoup plus compliqué. La hiérarchie n'a pas pu faire autrement que de me laisser la clé. Bien évidemment, la promenade n'existe pas, un sous-officier aux arrêts de rigueur n'a pas à se promener, même accompagné par un supérieur, dans la caserne. Je mets la plupart du temps le nez à ma fenêtre sans barreaux, en regardant la vie de caserne à laquelle avec grand plaisir, je ne participe plus, ce qui me permet de prendre l'air. Je fais mes balades tout seul comme un grand dans le couloir en discutant avec quelques « margis » célibataires et sympas qui occupent des chambres contiguës à la mienne.

Après le repas du soir, j'attends qu'il fasse nuit et que tout se calme dans la caserne. Tranquillement, je sors de ma chambre pour aller retrouver Tina dans la chambre-cuisine située au-dessus du bar de Minh Tâm. Je me sens plus responsable en tant que futur père, que responsable à l'armée.

En fait je me demande si à cette époque j'étais vraiment responsable de quoi que ce soit.

Très tôt le matin, je réintègre ma « piaule de sous-off » avant que la caserne ne s'éveille. Bien souvent, je dors toute la journée,

puisque je vis et mange la nuit. C'est ce qui intrigue l'adjudant polonais lorsqu'il m'apporte le petit déjeuner. Que je dorme, passe encore, mais qu'au repas de midi je ronfle toujours, ça pose un problème.

Sans le savoir, je suis surveillé. Un soir, à la nuit tombée, je quitte la caserne toujours pour la même destination. Derrière moi, une jeep arrive à toute allure et plein phares. La PM !

À Saint-Maixent, j'avais été particulièrement bien entraîné au « parcours du risque », sorte de parcours pour entraîner les commandos ou autres armes d'élite. Le « parcours du combattant » de Mourmelon, imposé à tous les soldats, avec sa fosse, son mur, son piano (mur comprenant des marches assez hautes à plusieurs niveaux), ses plots et autres difficultés, c'est pour moi de la pure rigolade. Je le fais en courant assez régulièrement pour améliorer mon chronomètre. Je le connais par cœur. Il est situé sur la gauche en descendant vers Mourmelon. En voyant cette jeep qui arrive à ma hauteur, je me précipite à travers le parcours.

La Police Militaire s'arrête, mais ils ne me poursuivent pas à pied dans le noir au beau milieu du parcours du combattant malgré leurs TL 122 (lampe torche). Je les sème et je n'ai aucune envie de faire demi-tour en direction de ma « piaule sous-off ».

Après avoir quitté le parcours du combattant et pris un chemin indirect en brouillant les pistes, j'arrive aux abords du café de Minh Tâm en me méfiant. Je pense que la jeep est cachée dans le noir et la PM en embuscade. Entrer par la porte du bar réservée à la clientèle serait une erreur. Je décide de rejoindre le café par la porte de derrière qui donne sur une petite cour où la patronne stocke des caisses de bières. Aucune autre solution pour ne pas me faire repérer que de passer par les cours et jardins. Je grimpe sur un toit, comment je ne sais plus, certainement un passage obligé dû à un mur trop haut de séparation entre voisins. L'entraînement sportif ça aide, mais de nuit c'est une véritable folie

et très dangereux. Il y a des fils électriques, des tuiles instables et, dans le noir, je ne vois pas les détails.

Je ne peux pas progresser par tous les toits, certaines maisons n'étant pas mitoyennes, il faut franchir quelques cours avant d'arriver à destination. En sautant dans une cour, un énorme chien loup se précipite sur moi avec un aboiement de rage. Avant que sa mâchoire ne se referme sur l'une de mes jambes, une violente poussée d'adrénaline me fait faire un bond énorme sur un mur voisin. C'est le mur le plus haut que j'ai franchi de ma vie. Impossible de dire sa hauteur, ça s'est fait d'instinct et sans réfléchir pour échapper à ce « clebs ». Pour se protéger des cambriolages, le sommet de certains murs est recouvert de morceaux de verre, de tessons de bouteille scellés dans du ciment, ce qui a pour but de dissuader et déchirer les chairs en cas de franchissement. Coup de chance, celui-ci n'en comporte pas.

Astuce, les cambrioleurs de l'époque avaient trouvé la solution, il suffisait de placer sur ces bouts de verres acérés, à l'endroit que l'on franchissait, un manteau épais, une couverture pliée en quatre ou un sac en grosse toile solide qui servait au transport de pommes de terre, et le tour était joué. Le plus rigolo, c'est que j'avais appris ça à Saint-Maixent, un militaire entraîné doit savoir franchir toutes les difficultés de terrain.

J'arrive enfin à destination par la porte arrière du café, j'ai juste le temps de pénétrer dans le bar en disant à la patronne « j'ai la PM au cul », qu'elle voit la jeep des militaires s'arrêter derrière la vitre qui donne sur la rue, prêts à entrer dans le bar.

« Cache-toi là ! »

Derrière le bar, au centre et dans le mur, il y a une sorte de placard, creusé ou construit dans ce mur, de la largeur d'une caisse de bière où la patronne empile deux ou peut-être trois caisses pour les avoir en réserve et à proximité du bar. Ce placard

est caché côté clientèle par un rideau de couleur bordeaux pour ne pas laisser apparaître les caisses empilées.

Les dimensions de cette « cache » sont d'environ soixante centimètres de large, peut-être plus, cinquante centimètres de profondeur et deux mètres cinquante de haut. Je ne l'ai jamais mesurée. Ce soir-là, une seule caisse de bière en bois solide, que l'on appelait dans le temps « casier à bouteilles », est posée au sol dans ce placard.

Je grimpe aussitôt en équilibre sur les deux montants qui servent à transporter la caisse, pendant que la patronne rabat le rideau devant moi. La PM entre, je les entends à un mètre cinquante de moi sans les voir, ils sont polis, disent bonsoir. N'ayant pas le droit de fouiller le bar et ne voyant pas grand monde, ils repartent comme ils sont venus.

Je sors de ma cachette, je ne traîne pas trop, on ne sait jamais, et je grimpe dans ma chambre-cuisine.

Très tôt le matin, comme d'habitude, je réintègre ma « piaule de sous-off », sans passer par l'entrée principale du régiment, autrement dit, sans passer devant le poste de police et sans que personne ne me voie rentrer. Je suis devenu un spécialiste du fameux « FOMEC », terme mnémotechnique militaire qui veut dire Forme-Ombre-Mouvement-Éclairage-Couleurs. En clair s'adapter au terrain et voir sans être vu. Actuellement, j'ai lu ça sur le net, Éclairage est remplacé par Éclat. J'ai même lu : FOMECBLOT (forme, ombre, mouvement, éclat, couleur, bruit, lumière, odeur, trace)... tout évolue. Se rappeler par un terme mnémotechnique qu'il ne faut pas faire de bruit est une aberration. Ceux qui ont pondu ça ne se sont jamais cachés en poste d'observation, proches du danger en retenant leur respiration pour ne pas être entendus. Même pour écouter des bruits, on retient sa respiration. Se déplacer ou nager sans bruit doit être une action naturelle lorsque l'on est militaire. Pas besoin de terme mnémotechnique

pour s'en souvenir. Je reconnais toutefois que pour un soldat débutant les termes mnémotechniques sont nécessaires.

La journée dans ma « piaule de sous-off », après mon aventure sur les toits, se passe comme toutes les autres journées, je dors et je saute le repas de midi. En fait en dormant, je n'entends pas quand quelqu'un entre dans ma chambre. Le plateau repas est posé sur la table.

J'ai encore le souvenir de l'odeur de « bouffe froide » qui parfumait ma chambre.

Nous sommes début novembre 68, je ne sais plus combien de jours d'arrêt de rigueur il me reste à faire, peut-être une quinzaine, je ne les ai pas comptés, vers le quinze je serai à nouveau libre de mes mouvements.

En fin d'après-midi, je veux sortir de ma chambre pour aller aux toilettes, mais la porte est fermée de l'extérieur. Seule solution le lavabo. Comme chantera plus tard Eddy dans une chanson : « Damned, je suis fait comme un rat ! »

Ma clef ne me sert plus à rien. J'ai tout mon temps pour réfléchir à cette porte. Je me dis que le mieux c'est de déverrouiller la serrure et de planquer ma clef pour éviter qu'on me la prenne. De toute façon la porte ne s'ouvre pas.

À l'heure du repas du soir, l'adjudant polonais frappe à ma porte et entre dans ma chambre. En prenant de ses mains mon plateau repas, je vois un piton en acier zingué vissé sur ma porte et un deuxième piton fixé sur le montant. L'installation a été faite pendant mon sommeil. Ce genre de bricolage ne fait pas de bruit. Je comprends tout de suite le sourire narquois de « l'adjupette » qui sans un mot agite un cadenas sous mon nez.

« La journée j'enverrai un planton si tu veux aller « aux chiottes », la nuit tu te démerdes. Donne-moi ta clef.

– Je ne l'ai pas, je l'ai perdue.

- Perdue où ?
- En allant aux « chiottes »
- Prends-moi pour un con ! »

Fin de la conversation, « l'adjupette » referme la porte et met le cadenas.

La seule chose qui me vient à l'esprit c'est de prévenir Tina. Il faut que je trouve un moyen de sortir de cette piaule pour l'avertir que je suis repéré. J'écoute les bruits pour savoir si mon voisin « MDL » entre dans sa chambre ou s'il est déjà rentré. Je n'entends absolument rien de l'autre côté de la cloison, uniquement des bruits de couloir à travers la porte.

La nuit ne se passe pas très bien, je « gamberge » beaucoup. La seule solution que je trouve, c'est d'entrer en contact avec le « margis » situé à ma droite dans une chambre contiguë, celui de gauche étant moins sympa. Connaissant les horaires auxquels les sous-offs se lèvent, horaires qui sont généralement les mêmes pour tout le monde pour être présent à la prise de service, je tambourine contre le mur. Les cloisons sont épaisses, mais on s'entend. À sa question « qu'est-ce que tu veux ? », je lui réponds « va à la fenêtre ».

Il est sympa ce mec, comme je n'ai plus de cigarettes et bien qu'il ne fasse pas très chaud de bon matin, il m'en fait passer quelques-unes de fenêtre à fenêtre, une par une, à l'aide d'un cintre en fil de fer qu'il a pris soin de déplier. Tout en récupérant trois ou quatre clopes, je lui dis d'aller voir mon pilote et que celui-ci aille dans la caisse à outils du char récupérer une pince multiprise.

La mission du pilote sera d'écarter le piton de forme circulaire avec les pinces pour laisser juste le passage à l'anse (l'anneau métallique) du cadenas. Cela ne prendra que quelques minutes, après le repas de midi, lorsqu'il n'y a personne dans le couloir. Il est extrêmement simple pour le pilote, avant de passer à l'action,

d'observer de l'extérieur du bâtiment les allées et venues de l'adjudant de service avec le plateau repas.

Cet écartement ne devrait pratiquement pas se voir à l'œil nu lors du repas du soir.

La mission du « margis allié » sera, lorsqu'il réintègrera sa chambre dans la soirée, de passer l'anse du cadenas en dehors du piton pour que je puisse sortir de ma chambre : le cadenas étant accroché par un seul piton, la porte peut s'ouvrir.

Lorsque je sortirai après son signal, un seul coup frappé à ma porte qui me donnera le feu vert, je remettrai l'anse à l'intérieur du piton pour ne pas donner l'alerte et faire croire que je suis enfermé, le cadenas étant à nouveau accroché avec les deux pitons. Lorsque je reviendrai à l'aube, je placerai l'anse à l'extérieur du piton pour pouvoir entrer dans ma « piaule », le cadenas pendra accroché à un seul piton pendant un court laps de temps, car le matin au réveil, le « margis allié » remettra l'anse du cadenas à l'intérieur du piton. Ni vu ni connu, je serai à nouveau enfermé dans ma chambre.

Le stratagème fonctionne. Après le repas de midi et un bref passage à la douche et aux toilettes, mon copain alsacien buveur de bières et pilote de char entrouvre à son tour ma porte sans, bien sûr, la clef du cadenas. Il passe sa tête par l'entrebâillement avec un large sourire. « Tout se passe bien ? T'as besoin d'autre chose ? Quelques bières par exemple..? »

Ah l'humour alsacien ! Il file en prenant soin de replacer correctement le cadenas.

Le repas du soir arrive, l'adjudant polonais qui m'est affecté, sympa comme une porte de prison, c'est le cas de le dire, ne remarque pas le léger écartement du piton fixé au montant de porte et m'enferme à nouveau pour la nuit. Bon boulot du pilote.

Après m'être restauré, j'éteins la lumière et m'habille en tenue de sport. Mon survêtement est de couleur sombre, peut-être gris foncé ou bleu marine, je ne sais plus, en tout cas idéal dans les

endroits sombres pour « FOMEC », contrairement au survêtement kaki vert jaunâtre de l'armée qui se repère plus facilement de nuit.

Environ une heure plus tard, un coup frappé à ma porte par le « margis allié ». C'est le signal du cadenas en dehors du piton et de mon voisin qui entre aussitôt dans sa chambre. Dans le noir, derrière ma fenêtre, j'observe les mouvements qui pourraient être suspects. Tout est tranquille, je sors de ma chambre sans oublier de remettre l'anse du cadenas dans le piton légèrement écarté, montrant ainsi que la porte est verrouillée par le cadenas.

Je rejoins par un itinéraire indirect le café où j'ai ma chambre-cuisine. Cette fois-ci, pas de PM, personne ne me suit, pas besoin de passer par les toits. En progressant furtivement dans le noir, j'entre dans le bar par la porte principale. Personne ne me remarque, il y a plusieurs régiments à Mourmelon et très peu de personnes savent que je suis aux arrêts de rigueur.

J'explique la situation à Tina, je lui dis que, bien qu'ils aient mis le temps, j'ai été repéré. Je lui parle du cadenas et que la situation devient ingérable car je dois compter sur d'autres personnes que sur moi-même pour sortir de ma « piaule ». Le stratagème du cadenas sera déjoué tôt ou tard.

Nous décidons ensemble, quitte à ne pas nous voir, qu'elle retourne chez ses parents à Sommesous pour terminer tranquillement sa grossesse.

Cette solution ne nous arrange pas, quand on est jeune le temps paraît très long. Je ne me rappelle plus dans quel état d'esprit elle était à ce moment-là. Quand on est enceinte, on ne supporte pas facilement les aléas de la vie, c'est, ma foi, très excusable.

Le matin très tôt, sans me faire prendre, je réintègre ma chambre-prison. Au réveil, le « Margis allié » fait son boulot et remet l'anse du cadenas dans le piton. Je suis drôlement heureux

de m'être évadé et d'avoir pu expliquer à Tina qu'elle se mette à l'abri, mais je suis triste à l'idée de devoir rester enfermé un certain nombre de jours et de nuits.

C'est lorsque l'on est enfermé que l'on « gamberge » et que l'on hait la société. En l'occurrence pour moi, la société c'est l'armée, je hais l'armée et les « nobles » de la cavalerie. En clair, la hiérarchie. Pourtant, j'ai adoré et j'adore toujours mon grand-père qui était commandant et appartenait à cette génération d'officiers qui avait fait la grande guerre de 14-18. Il était tout le contraire de ces « De machin-chose » qui se pavanent en képis et en gants blancs en donnant des ordres qu'ils n'exécuteraient même pas eux-mêmes.

Je vais avoir un fils, c'est important et je me demande ce que je « fous » là, enfermé dans cette piaule à Mourmelon-le-Grand, perdu au beau milieu du département de la Marne. Ah... Toulouse, ses violettes et son soleil ! En 1968, trouver un travail dans le civil pour faire vivre une famille n'est pas un problème. Cette armée, je n'en verrai jamais le bout... si, fin août 1970, mais c'est très loin.

Mi-novembre. Le mois d'arrêts de rigueur est terminé, je réintègre mon service. Pour que je ne sois pas accueilli en héros, la hiérarchie m'affecte sur un autre char AMX13 porteur de missiles, avec un équipage tout neuf. Le pilote et le tireur n'ont aucune expérience car il y a peu de temps qu'ils sont sous les drapeaux. Les arrêts de rigueur sont très vite oubliés car je n'ai qu'une seule idée en tête, acheter une voiture. Je ne me souviens plus à qui j'ai revendu ma Dauphine, je pense que les moteurs Renault de l'époque, contrairement à Peugeot ou Simca n'étaient pas très solides, mais ce n'est que mon point de vue.

Je trouve d'occasion une Citroën Ami 6, c'est une voiture qui se conduit comme une 2 CV Citroën, sauf que l'Ami 6 est une trois

chevaux. Il y a dans cette voiture deux banquettes, une à l'avant et une à l'arrière, les sièges indépendants conducteur et passager de l'époque n'équipant pas tous les modèles de voiture. Je me souviens de cette auto car le fonctionnement des essuie-glaces était défectueux et peut-être également un montant en tube du dossier avant.

Je scie les trois montants en tube creux du dossier de la banquette avant, et récupère trois tringles en fer qui servaient à accrocher du papier-toilette que je glisse à l'intérieur des tubes creux. J'obtiens ainsi une voiture avec siège couchette. Ce système fonctionne lorsque je sors le dossier des tringles pour le poser entre les deux banquettes avant et arrière.

Je rends ma chambre-cuisine au-dessus du bar de Minh Tâm, je n'ai plus rien à faire à Mourmelon et donc, avec cette voiture, je peux partir en fin de semaine à Sommesous.

Je me souviens de l'avoir fait conduire à Tina sans qu'elle ait le permis, sur la nationale entre Châlons-en-Champagne et Sommesous.

J'aime enseigner la conduite. Le fait que plus tard je sois devenu moniteur ECF (École de Conduite Française), et que mon goût pour l'enseignement de la conduite se soit reporté sur l'enseignement des Arts Martiaux, n'est pas anodin.

Tout se passe bien de mi-novembre à mi-décembre, je m'organise, la semaine à la caserne, le samedi et dimanche à Sommesous, situé à environ une cinquantaine de kilomètres du 18^{ème} Dragons. À l'époque, il n'y a pas d'autoroute ni de voie rapide.

Le 11 décembre 1968, je suis convoqué devant un conseil de discipline militaire. J'apprends que Pierre Messmer, ministre des armées du Général de Gaulle de 1960 à 1969, me casse de mon grade.

Je me retrouve deuxième classe contrairement à ce que le colonel du régiment m'avait promis. « Simplement rétrogradé Brigadier-Chef », avait-il dit.

Concernant mai 68, le gouvernement veut faire des exemples, d'ailleurs Daniel Cohn-Bendit, un des leaders des événements étudiants de mai 68 n'ayant pas la nationalité française, est expulsé en Allemagne. À cet instant, puisque l'on me parle d'un ministre, je me demande si je suis le seul imbécile dans l'armée à m'être opposé à la hiérarchie. Comme disent les Normands « p'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non », la grande muette ne communiquera pas sur le sujet quand je lui poserai la question.

Deuxième « pompe » signifie pour moi plus de solde, plus de paie, plus d'argent, juste quelques francs et une cartouche de cigarettes par mois. Je vais bosser « gratos » pour quelques paquets de clopes jusqu'en août 1970 ! L'idée de désertion m'effleure, mais l'image de mon grand-père me revient à l'esprit. Il n'aurait pas aimé.

Je ne sais plus ce que ce conseil de discipline militaire m'a raconté, j'ai retenu que je serai muté, mais que je n'enlèverai mes galons que le jour de ma mutation.

À la fin de la convocation, je me souviens d'avoir répondu, après une menace de dressage provenant de l'un des officiers : « Mon père, un adjudant-chef de la légion étrangère n'est pas arrivé à me dresser, ça ne sera pas l'armée de terre qui y arrivera ».

Je suis théoriquement encore sous-off, ce qui implique que théoriquement j'effectue mon travail de sous-officier jusqu'au jour de ma mutation, la date n'ayant pas été définie. En fait de travail, je ne fais plus grand-chose, je vais voir les personnes que j'aime bien pour leur dire que je vais quitter le régiment. Le club de boxe a disparu depuis quelque temps, le champion de Bretagne ayant été muté ou ayant fini ses trois ans d'armée, je ne sais plus.

Personne ne me provoque, il y a même une forme de respect de la part des appelés, mais chose rare, de certains gradés également. En clair, des gens qui ont pensé comme moi pendant les événements de mai, mais qui n'ont pas pu ou pas voulu agir. Cette attitude envers moi à la caserne me confirme que j'ai bien été sanctionné pour un motif politique.

Je me demande quand même si je n'ai pas été sanctionné si lourdement à cause de mes actions provocatrices, comme m'évader des arrêts de rigueur pour aller passer mes nuits à Mourmelon.

En fait non, refuser un ordre à la con venant du plus haut sommet de l'État, ça n'a pas plu à ma hiérarchie.

Je ne me suis plus jamais intéressé à la politique et n'ai plus donné mon avis. Qu'ils se « démerdent », je suis un militaire, un patriote qui aurait donné sa vie pour son pays, je n'ai plus envie de me battre pour vous, « messieurs les bons apôtres, messieurs qu'on nomme Grands. »

La politique, l'armée, toute forme de hiérarchie me dégoûte. C'est pour toutes ses raisons que dans les Arts Martiaux, j'ai toujours refusé que l'on m'appelle « Maître ».

Un Maître artisan doit être humble et maîtriser son art. Dans les Arts Martiaux, le terme « Maître » devrait représenter exactement la même chose, la maîtrise d'un art en toute humilité, la maîtrise d'une discipline, sans aucune forme de pouvoir. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, le terme « Maître » suggère souvent une forme de hiérarchie mercantile exactement comme en politique. Un individu quel qu'il soit doit être respectueux certes, mais ne doit être soumis à personne.

Il n'y a pas si longtemps, j'ai dit à mon fils Florian en devisant sur son métier :

« Donc, tu es un artiste.

– Non papa, je suis un artisan de la musique. »

Les chiens ne font pas des chats...

Je suis étonné de n'avoir pas été consigné au régiment sans permission jusqu'à nouvel ordre en attendant ma mutation. Finalement, je n'en ai pas la preuve, mais peut-être que le colonel a lui aussi trouvé la sanction un peu lourde, lui qui m'avait certifié que je ne serais « que rétrogradé » et donc, il n'a pas aggravé mon cas. Dire que c'était un brave mec, je n'en ai pas la certitude non plus, mais s'il avait voulu me « faire chier », il aurait pu.

J'en profite pour aller à Sommesous expliquer la situation et informer que je ne sais pas ni quand, ni où je serai muté. L'Ami 6, entre temps, rend l'âme, pas question d'acheter une autre voiture, je n'ai plus de solde.

Dans la matinée du 31 décembre 1968 l'officier d'escadron vient m'informer qu'il doit veiller avant ma mutation à ce que j'ôte les galons de Maréchal des Logis de tous mes uniformes, tenue de sortie, treillis, et que je les lui remette. Il m'informe également que je dois rester consigné dans ma chambre jusqu'à ce que la PM vienne me chercher. Le cadenas de ma chambre a disparu, mais les pitons sont restés fixés. Pour lui éviter de mettre un nouveau cadenas, je lui donne avec un malin plaisir la clef de ma chambre, sachant que je n'en aurai plus besoin.

« Préparez votre paquetage et ne vous suicidez pas, deux étages, ce n'est pas bien haut.

– Ça ne risque pas mon lieutenant, vous seriez trop content. »

Deux gars en treillis, pistolet à la ceinture, casque PM sur la tête frappent à ma porte et entrent. Ils sont ravis de tendre un ordre de mission et un titre de transport à celui qui leur a faussé compagnie. Je ne sais pas si ce sont les mêmes que ceux que j'ai semés de nuit sur le parcours du combattant, mais ils ont l'air revanchard. Le plus grand me tend un papier en disant : « Direction le 8^{ème} Dragons de Morhange ». Je ne réponds pas, je feins l'indifférence, je mets sans les lire l'ordre de mission et le titre de transport dans ma poche, prends mon paquetage sur le dos,

sorte de sac marin de couleur vert armée et, sans leur adresser la parole, je les suis.

Je m'installe en tenue de sortie, enveloppé dans mon trois-quarts sur la banquette à l'arrière de la jeep, paquetage à côté de moi, bien calé sur le dossier, le coude appuyé sur l'imposant poste radio militaire rectangulaire et en ferraille situé à l'arrière droit. Les deux autres montent devant. Je me méfie un peu de la conduite saccadée de certains militaires qui se croient en permanence sur des terrains de manœuvres, d'autant plus que la route est glissante. Il faut environ une quinzaine de minutes en jeep pour parcourir les neuf kilomètres qui séparent le 18^{ème} Régiment de Dragons de Mourmelon-le-Grand de la gare SNCF de Mourmelon-le-Petit. Juste le temps, un 31 décembre 1968, de bien « se peler la couenne ». La température avoisine les moins dix degrés. La jeep est un véhicule sans carrosserie extérieure pour pouvoir en cas de danger s'éjecter rapidement. J'envisage pendant ce trajet glacial, à tous les sens du terme, que le plus grand des deux, situé à l'avant droit va m'accompagner en train jusqu'à Morhange. Il faudra beaucoup plus de quinze minutes pour rejoindre la gare, au moins le double. Une terrible vague de froid s'est abattue sur toute la France, la route est enneigée. Le conducteur roule prudemment sur le verglas.

Devant la gare, le PM passager descend, il n'a pas changé, c'est toujours le plus grand des deux, surtout debout. Le conducteur reste au volant.

Je descends à mon tour, attrape mon paquetage et, sans un mot, me dirige vers l'entrée de la gare en faisant attention avec le poids du sac à ne pas glisser. Je me retourne au bout de quelques pas et, à mon grand étonnement, je vois le PM remonter dans la jeep et repartir.

Je ne comprends pas très bien, c'est la seconde fois que l'armée me donne l'occasion de désertir en me laissant errer dans la vie

civile et sans surveillance. Je peux donc prendre le train pour Morhange et descendre où je veux. Le fait d'être bientôt père me replonge dans la réalité de mes responsabilités.

Le voyage se passe sans évènement particulier, il neige, tout est blanc, la campagne, les routes, les toits des maisons. Ce voyage me donne une désagréable sensation d'éloignement de ma concubine, de mon futur enfant et de ma grand-mère à Toulouse. Je ne m'éloigne pourtant, par rapport à Mourmelon, que de deux cents kilomètres vers l'est. Deux cents de trop.

À la gare de Metz, j'ai un peu de mal à attendre la correspondance pour Morhange. Je n'ai pas la moindre envie de rejoindre ce régiment. Il fait très froid, certaines personnes se regroupent autour d'énormes radiateurs en fonte qui chauffent le hall.

Je me sens en pays hostile, j'ai horreur du froid, je ne pouvais quand même pas espérer être muté à Toulon, il n'y a pas de chars là-bas, que des bateaux de guerre.

Rêver de bateaux, comme je l'avais rêvé quand j'avais 18 ans, lorsque mon père m'a fait signer mon engagement dans les chars d'assaut, me met un peu de soleil dans le cœur. Toulon, Toulouse, il n'y a qu'un pas par la pensée et c'est le même soleil. À cet instant ma décision est prise, à la fin de ces cinq ans de ma vie qui n'ont servi à rien, sauf à patauger dans la boue des terrains de manœuvres, je reviendrai avec ma femme et mon enfant vivre à Toulouse.

Ma correspondance arrive, rien ne change, même paysage, il me reste cinquante kilomètres à parcourir.

J'arrive en gare de Morhange, une toute petite gare où il m'est très facile de trouver la sortie. Personne ne m'attend dans le hall, je regarde sur le parking : pas de jeep, pas de comité d'accueil. Je m'adresse à un cheminot qui m'indique le trajet pour rejoindre le 8^{ème} Dragons « Pouvez pas vous tromper, centre-ville c'est indiqué », un peu moins de deux kilomètres à pied avec mon

paquetage, sur une route de campagne par un froid vif, mordant, et sur du verglas. J'en ai vu d'autres, ça ne me pose aucun problème.

J'arrive à l'entrée du 8^{ème} Dragons, fermée par une barrière qu'un planton frigorifié soulève en saluant à chaque entrée et sortie de véhicules. Le poste de garde se trouve en entrant à droite et je me présente. Le lendemain matin, après avoir passé la nuit dans une chambrée d'une douzaine de soldats, pratiquement vide à cause du réveillon, je suis affecté à compter du 1^{er} janvier 1969 au 8^{ème} Régiment de Dragons.

Me retrouver en chambrée ne me convient pas, ça me rappelle mes classes en Allemagne. Avoir connu en couple une chambre-cuisine à l'extérieur de la caserne et à l'intérieur d'une caserne une chambre individuelle en tant que sous-off apporte un certain confort de vie. Je décide que je ne resterai pas dans cette chambrée, d'autant plus que ces soldats sont pour la plupart de jeunes recrues, ou ayant tout au plus un an d'armée. J'en compte pour ma part déjà trois et demi. Je sens qu'avec mon ancienneté la hiérarchie va me nommer très vite chef de chambre, ça ne me plait pas, je tiens à mon indépendance.

Mi-novembre 68, après le mois d'arrêts de rigueur, étant libre de mes allées et venues, Tina et moi avons décidé de nous marier. Je ne me souviens plus quelle date avait été prévue, mais en raison de tous ces événements l'idée de mariage était passée au second plan.

Le jeudi 2 janvier, il me vient une idée qui est à tenter, après tout, comme le dira plus tard un de mes amis : « Pour baiser un système, il faut le baiser de l'intérieur. »

Je demande à voir le capitaine d'escadron pour solliciter une permission afin de me marier rapidement, ma future femme étant

enceinte de cinq mois. Celui-ci accepte de me recevoir, sans doute poussé par la curiosité de voir le « bonhomme » et de juger mon comportement.

Je frappe à sa porte, j'entre dans son bureau, je me mets au garde à vous, je salue réglementairement en faisant claquer ma main droite sur mon pantalon de treillis, enlève mon béret et me présente impeccablement. Trois ans et demi d'armée plus une école de sous-officier, ça aide.

Après lui avoir exposé les faits, il me répond :

« Ce n'est pas moi qui délivre l'autorisation, c'est le Chef de corps.

– Comment je fais, mon capitaine, pour obtenir un rendez-vous avec le chef de corps ?

– Il faut passer par moi. »

Silence, on se regarde, ou plutôt il m'évalue de la tête aux pieds.

Après un moment de réflexion, il prend son téléphone : « Le cavalier Brinker désire se marier, je vous l'envoie. »

– Rompez !

– Merci mon capitaine. »

Je rechausse mon béret, salut militaire, demi-tour réglementaire parfait et je sors.

Je jubile et ça sent peut-être la « perm ». En plus, les demi-tours et se présenter, j'en ai « bouffé » plus qu'à l'ordinaire quand j'étais à St-Maixent. Merci « St-Maix ».

Je comprends à ce moment-là que jouer au rebelle ne sert à rien, mieux vaut faire le singe et être malin, il reste tout de même un an et demi à « tirer ».

Même cinéma concernant la présentation au secrétariat du chef de corps. Je raconte une nouvelle fois que ma future femme est enceinte, que nous avons décidé de nous marier le dimanche 5 janvier, jour de la Saint Édouard, prénom de mon grand-père, officier supérieur et héros de la grande guerre, fait Officier puis Chevalier de la Légion d'honneur, bref, je mets « le paquet ».

Ça fait le deuxième jour que je suis là, le « mec » hallucine. L'officier me dit que je ne réalise pas que je suis muté disciplinairement et donc qu'aucune permission ne me sera accordée jusqu'à nouvel ordre. J'insiste auprès de cet officier afin de connaître la procédure pour pouvoir me marier, avec l'autorisation du Chef de corps, sachant que l'enquête de l'armée concernant ma future épouse a déjà été effectuée. Je lui indique également que je sais que mon dossier militaire a été transmis au Chef de corps avant mon affectation.

L'officier me dit de m'asseoir dans un coin et de rédiger une demande en bonne et due forme adressée au Chef de corps. Je m'exécute, je salue et je m'en vais.

Le lendemain, vendredi 3 janvier, le capitaine d'escadron me convoque pour me confirmer mon affectation en tant que pilote sur un char. C'est vrai qu'en tant de paix, les tireurs ne font pas grand-chose. Autant utiliser les compétences d'un pilote.

« Au fait Brinker, pour votre mariage c'est bon, le Chef de corps a vu votre dossier et donné son autorisation. ».

Je fonce poser une permission de 48h qui sera refusée pour le samedi et dimanche, mais accordée pour le mardi 7 janvier à 8h00 avec retour le jeudi 8 janvier à 8h00.

Je me demande aujourd'hui si le chef de corps a vraiment vu mon dossier, car si je consulte mon livret militaire, il y est inscrit : Marié le 7 janvier 1969, autorisation du Chef de corps en date du : ... pas de date, uniquement un espace vide.

Je ne sais plus comment j'ai annoncé la bonne nouvelle à Tina, certainement par l'intermédiaire de la cabine téléphonique du bureau de poste de Morhange, je ne sais plus si sa mère avait le téléphone ou si, comme ça se faisait à l'époque, j'ai appelé le café près duquel elle habitait.

Toujours est-il que le mardi 7 janvier 1969 à 18h00 nous nous marions à Sommesous.

Le jeudi 8 janvier à 8h00, je rentre à la caserne marié et fier de l'être. Hors de question de poser une permission pour le samedi et dimanche suivants, elle ne me serait pas accordée, vu que j'en ai déjà eu une dans la semaine. Je pose donc pour le samedi 11 et dimanche 12 janvier. Les militaires mariés ont plus de facilités. Permission accordée.

De la même cabine téléphonique, j'apprends à mon épouse que j'ai obtenu une permission. Depuis mi-novembre 68, cela fait deux mois qu'elle vit avec sa mère, la vie n'est pas simple. Elle s'ennuie sans moi et je la sens inquiète.

Quand nous nous retrouvons le 11, nous décidons tous les deux, malgré l'hiver et le froid de rentrer à la caserne ensemble. Le dimanche 12 janvier nous prenons le train de Sommesous en Champagne pour Morhange en Moselle, 225 km, ce n'est pas le bout du monde.

Arrivés à la gare de Morhange, nous nous dirigeons vers la caserne. Je traîne dans un sac à paquetage un petit réchaud en fonte d'une vingtaine de kilos, avec une seule plaque, dont nous nous étions équipés au départ de Sommesous pour pouvoir manger. Trainer est le mot juste car c'est ce que je fais avec ce sac de toile militaire, très résistant au frottement, durant les deux kilomètres que compte le parcours. Heureusement qu'il y a du verglas.

Nous avons peu d'argent, mais en arrivant à Morhange le dimanche, nous trouvons facilement une chambre pour la nuit.

Le lendemain matin, juste après ma prise de service à la caserne, Tina se présente au poste de garde et elle demande à me parler. Devant une femme enceinte, généralement les militaires font diligence. Je suis convoqué au poste de garde puis je demande à être reçu par le capitaine de l'escadron. L'officier me reçoit. Je lui signale que ma femme est au poste de garde, je lui rappelle

qu'elle est enceinte de presque six mois, que nous n'avons plus d'argent depuis que je suis redevenu deuxième classe et donc qu'elle ne peut pas se loger.

Agacé il me répond : « Elle n'a qu'à retourner chez elle !

– Ce n'est pas possible mon capitaine, elle est émancipée par le mariage et comme elle est enceinte, ses parents lui ont dit que c'est à son mari de s'occuper d'elle.

Depuis nos premiers échanges du 2 janvier, c'est la première fois que je vois cet homme déconcerté, il rétorque :

– Si elle reste à Morhange, il va falloir qu'elle trouve un travail.

– Enceinte, ce n'est pas facile mon capitaine.

– Comment va-t-elle se nourrir, vous y avez pensé ? Pour vous c'est simple vous avez la cantine.

– Je n'en sais rien mon capitaine, je suppose qu'elle doit avoir faim.

– Je vais voir ce que je peux faire. Rompez ! »

En milieu de matinée, nous aménageons Tina et moi, dans un logement réservé aux sous-officiers, situé à côté de la caserne. Quant à la nourriture, l'adjudant d'intendance a reçu l'ordre de me donner tout ce que je désire en ravitaillement, à condition toutefois de ne pas abuser.

Notre chantage envers l'armée a parfaitement bien fonctionné.

L'immeuble ancien comporte deux ou trois étages. Au deuxième étage le sous-officier qui nous accompagne nous ouvre un logement vide, nous remet les clefs et repart. Seul un poêle à charbon situé au centre de l'appartement fait office de meuble avec son sceau longiligne pour le charger et une caisse servant certainement à entreposer du bois. Il fait très froid, notre seule idée, à Tina et à moi, est d'allumer ce poêle. Nous faisons le tour des voisins immédiats en nous présentant. Nous rencontrons quelques femmes de sous-off qui, solidaires, nous offrent du bois et du charbon pour allumer le feu. J'apprends que la règle dans

l'immeuble est que chaque locataire achète son propre charbon qu'il entrepose dans sa cave individuelle.

Après avoir allumé le poêle et donc paré au plus pressé, je ne peux plus m'attarder, je rejoins mon service.

À midi, je reviens à l'appartement les bras chargés de victuailles fournies par l'intendance. En moins de deux heures des meubles entreposés je ne sais où par l'armée ont fait leur apparition. Nous disposons d'un lit, d'une table, de plusieurs chaises, d'une armoire et d'un peu de vaisselle. C'est Byzance ! J'ai de nouveau une vraie vie de sous-off, mais sans le grade ni la solde. Le problème de l'argent sera à résoudre, mais dans l'immédiat, c'est le charbon.

J'ai repéré où se situe la réserve de charbon de l'escadron. Le problème pour accéder à cette réserve est sa clef. Cette clef se trouve dans le bureau où dort le « margis » de semaine, fonction que j'ai occupée bien des fois à Mourmelon.

Il faudra prendre cette clef et la remettre, soit en l'absence du « margis », soit pendant son sommeil.

Après avoir fureté un peu partout dans la caserne, je trouve un bidon d'environ soixante centimètres de haut sur à peu près quarante de diamètre, qui doit certainement servir à entreposer de l'huile pour les chars. Peint en blanc à l'extérieur, il a l'inconvénient d'être facilement repérable de nuit. Une fois le haut qui servait de couvercle découpé et des fils de fer installés en guise de bretelles, le bidon est devenu un sac à dos transporteur de charbon.

En tant qu'ancien « margis » je suis bien vu des autres sous-offs qui comprennent que, vu le contexte de mai 68, politiquement j'ai servi d'exemple. Il se peut même et j'en ai le sentiment, qu'au niveau le plus haut de la hiérarchie du 8^{ème} Dragons de Morhange, ce soit perçu comme tel. Me marier au bout de 7 jours dans un régiment sans faire mes preuves a été d'une facilité déconcertante. Pour une mutation disciplinaire, ça laisse rêveur.

Je retrouve un ancien élève sous-officier de ma promotion à Saint-Maixent. Il est passé en trois ans et demi Maréchal des logis Chef, ce qui est pour l'époque un record.

« Salut Piche¹² tu vas bien ? Je suis content de te retrouver ici.

– Vous devez me saluer et me vouvoyer, ze suis passé Séf, ze suis le Séf Pisse.

Le gars zozote, ça ne me dérangeait pas quand on était collègues, mais là, « ze suis le Séf » c'est vraiment risible.

– Ça va être difficile de te vouvoyer Piche, on se tutoyait avant, mais je te saluerai et te vouvoierai devant tes hommes, ce qui est normal.

– Non tout le temps !

– Bien reçu ! »

Comme quoi, ce qu'on croit être de la camaraderie est parfois très relatif.

La nuit venue, corvée de charbon. Ce n'est pas une corvée pour moi, plutôt un défi.

Je franchis le mur de la caserne avec mon bidon vide dans le dos. Pas question de passer par l'entrée principale, voler du matériel militaire, ne serait-ce même que du charbon, est passible de sanction. Entre Mourmelon et Morhange, je suis devenu le spécialiste des murs de casernes.

J'atteins le bureau du « margis » de semaine, il fait sa ronde. Je récupère la clef de la cave à charbon, descends dans les sous-sols de l'escadron, charge mon bidon de charbon et l'installe sur mon dos. Je le trouve très lourd et je pense au mur. Je me dis qu'avec l'entraînement commando que j'ai eu à Saint-Maix, les charges lourdes avec les franchissements d'obstacle, ça ne devrait pas poser de problème, mais cet entraînement date de près de trois ans.

¹² Chef Piche : nom emprunté aux « Piches » de Montpellier, voulant dire « Beaufs » ou « Blaireaux ». Le mec zozotait vraiment, ce qui donne dans la réalité : Séf Pisse.

Je remonte discrètement de la cave pour remettre la clef en place, mais j'aperçois le « margis » dans son bureau. Je ne peux pas rester là avec ce charbon, je m'éclipse en gardant la clef.

Le mur ne pose pas trop de difficultés, c'est physique avec le sceau rempli, mais faisable. Je vais le vider directement dans la cave qui m'a été attribuée.

Je remonte dans l'appartement, je ne dors pas. Telle une sentinelle, je veille. La priorité c'est de remettre la clef au tableau. J'en profite pour réapprovisionner le poêle pour la nuit.

Vers deux heures du matin, je tombe de sommeil, je me dis que ce système de ravitaillement ne sera pas gérable très longtemps. Il comporte trop de risques et je ne peux compter sur aucun argent pour m'en sortir. Un militaire n'a pas le droit d'exercer un autre métier. Bien qu'il soit un peu tôt (attendre une heure de plus aurait été préférable), je décide de ramener la clef. Je franchis le mur gelé, pénètre dans l'escadron endormi et atteint le bureau du « margis » de semaine. Avec une infinie précaution, j'actionne la poignée du bureau. Il est plongé dans la pénombre mais pas complètement dans le noir. J'écoute et sans aucun bruit j'entre à pas feutrés dans le bureau. Le margis de semaine dort, je l'aperçois dans son lit. Au moment où ma main avance vers le tableau des clefs, j'entends une voix qui me dit :

« Pas besoin de te "planquer" pour le charbon, je t'ai vu remonter.

Ne sachant pas quoi dire, surtout que je venais de me prendre pour un commando, je suis désespéré, je lui réponds simplement :

– Je ramène la clef.

– C'est bon, tu peux la prendre quand tu veux, mais en dehors des heures de service.

– Ah bon ? Merci, c'est sympa.

– Normal entre anciens, cette semaine c'est moi, mais la semaine prochaine pour le margis suivant, je passerai la consigne. Bonne nuit.

– Bonne nuit et merci ».

Le problème du charbon étant réglé, il reste celui de l'argent. Il m'est impossible de dire à quel moment j'ai eu l'idée d'ouvrir un compte en banque, ni avec quel argent. Certainement avec celui envoyé de Toulouse par ma grand-mère qui touche simplement la demi-solde de mon grand-père et qui est la seule famille qui me vient en aide.

Impossible de dire non plus à quel moment j'ai émis des chèques sans provision, toujours est-il que le 1^{er} avril 1969, je suis nommé Brigadier. J'ai d'abord cru à un poisson d'Avril, mais non, c'est bien réel et un Bricard, ça touche une solde. Pas des mille et des cents, non, mais quand même... quand un couple est jeune et « enceint » d'un peu plus de sept mois, ça aide.

Le compte en banque s'est donc réapprovisionné selon la célèbre formule « à l'insu de mon plein gré. »

20 mai 1969, Florian, fils de Jean (c'est moi) et de « C » (Tina), voit le jour à 18h20 à l'hôpital de Châlons-sur-Marne, rebaptisée en 1997 Châlons-en-Champagne, ce qui fait beaucoup plus « classe » pour une ville. Naître un mardi ! Évidemment, permission refusée. Les enfants de militaires devraient tous naître un samedi au pire, un dimanche matin. Je fais donc la connaissance de mon fils quatre jours plus tard, le samedi 24 mai et là, un choc ! Je me vois dans un miroir, j'ai un sosie. Choc immensément agréable bien sûr, qui me fait oublier les quatre jours précédents.

Le visage de Florian a changé, ce n'est plus tout à fait moi, en grandissant, de beau, il est passé à très beau.

Quand j'étais plus jeune et que l'on me faisait cette réflexion en nous dévisageant, « c'est bien votre fils, on ne peut pas se tromper », j'étais drôlement fier !

La vie à Morhange commence à être sympathique, avec un enfant, on se sent vraiment responsable, du moins de la vie et de la santé

de sa progéniture. Je sais déjà au fond de moi, que je n'élèverai jamais mon fils comme mon père m'a élevé. J'ai envie d'aimer mon enfant et d'être aimé par lui, pas d'être détesté. Aujourd'hui, à 72 ans, alors que Florian en a 50, je peux dire que ce pari de la vie nous a réussi.

Tina se plait également à Morhange, elle arrive à concilier sa vie de mère et de chanteuse dans un orchestre. C'est vraiment quelqu'un qui a du talent. Pas étonnant que son fils ait fait une carrière de musicien. Un jour, nous sommes allés voir un concert de Pascal Danel¹³, connu grâce à ses fameux tubes du milieu des années soixante « La plage aux romantiques » (1966) et « Kilimandjaro » (1967). Pascal Danel, un homme charmant, légèrement plus âgé que nous, nous a reçus dans sa chambre d'hôtel avant le concert. Tina lui a remis une cassette audio où elle avait écrit des paroles sur l'ouverture de « Guillaume Tel » de Rossini, la partie finale, celle qui « envoie le bois ! ». Je trouve que pour une chanteuse de variété, écrire et chanter aussi clairement et à ce rythme des paroles sur cette ouverture, c'était vraiment une performance, mais à l'époque, comme maintenant d'ailleurs, c'était très difficile de s'introduire dans ce milieu pour faire carrière, je pense qu'il fallait vivre à Paris. Toujours est-il que si cette cassette audio est tombée dans l'oubli, Tina a tout de même fait avec l'orchestre en question une ou deux « télés » au Luxembourg.

À l'été 69, le 1^{er} juillet, j'ai l'agréable surprise d'être nommé une nouvelle fois, Brigadier-Chef. Surprise tout simplement parce que je suis bien décidé à attendre « la quille¹⁴ », la hiérarchie sachant déjà que je ne « rempilerai¹⁵ » pas.

La vie de caserne se déroule tranquillement, je rentre tous les soirs en fin d'après-midi à mon appartement où, au bas de l'immeuble sur une pelouse, j'exerce gracieusement mes talents à

¹³ http://fr.wikipedia.org/wiki/Pascal_Danel

¹⁴ <http://www.expressio.fr/expressions/la-quille.php>

¹⁵ Poursuivre son engagement en tant que militaire (renouveler son contrat).

moi, le Close Combat¹⁶. J'ai un seul élève, un débutant passionné qui habite au même endroit que moi, un « margis ». Vu que les « margis » ont été sympas avec moi pour le charbon, je renvoie l'ascenseur. Je le renvoie avec plaisir, d'autant que je me rends compte que le bonheur d'enseigner le Close Combat à Mourmelon, non seulement ne m'a pas quitté, mais, après cette période de décantation, se renforce.

Avec un seul élève, ma mentalité évolue. Ce n'est plus du Close Combat que j'enseigne à un groupe de « bidasses¹⁷ » en quête de sensations fortes, mais une sorte d'art de se défendre et de se protéger, en recherchant la fluidité et le rythme des mouvements d'attaque et de défense, tout en gardant mentalement son calme. En tant que père de famille, j'ai besoin de ça : être calme et efficace pour protéger ma famille et me protéger moi-même. D'un autre côté, me protéger contre l'agressivité, je n'ai fait que ça toute ma vie.

Mes grands-parents m'ont raconté un jour cette anecdote.

Mon père est en poste à Laghouat. Après le décès de ma mère, il s'est remarié avec une secrétaire militaire, mon demi-frère est né dans cette ville d'Algérie.

J'ai environ quatre ans. Pour soigner une affection respiratoire, je rentre du Sahara avec la femme de mon père pour effectuer une cure à Luchon.

Nous logeons elle et moi depuis un ou deux jours dans un hôtel de cette ville et nous attendons la venue de mes grands-parents qui vont me prendre en charge afin de libérer cette femme de ces obligations.

Mes grands-parents arrivent à Luchon et elle retourne à Laghouat. Je ne sais pas si mon demi-frère était déjà né, ou si elle était enceinte, l'histoire ne le dit pas.

¹⁶ http://fr.wikipedia.org/wiki/Close_combat

¹⁷ Désigne de façon familière un simple soldat appelé sous les drapeaux.

Quelques jours plus tard, au cours d'une promenade avec mes grands-parents aux abords de cet hôtel, ils rencontrent sur le trottoir une dame qui semblait me connaître. Cette personne s'adresse à mes grands-parents et leur dit :

« Bonjour messieurs dames, vous êtes parents avec ce petit garçon ?

– Oui, répond ma grand-mère, ses grands-parents.

– Vous êtes les parents de la dame qui était avec lui ?

– Non, sa mère est morte lorsqu'il avait un mois et demi.

– Alors cette femme qui était l'autre jour avec lui, n'est pas sa mère ?

– Non, c'est un remariage.

– Eh bien, si mes deux enfants devaient avoir une marâtre comme ça, je préférerais en mourant qu'on les mette avec moi dans ma tombe, plutôt que de les laisser à une personne comme elle ».

Mes grands-parents m'ont dit que cette remarque les avait affectés, mais cette dame de leur âge, rencontrée sur le trottoir avait dit cela sans méchanceté, plutôt avec compassion, elle était soulagée de me voir entre de bonnes mains.

Un adjudant-chef de la légion étrangère et une marâtre, la vie n'a pas été simple tous les jours. Ils ont eu ensemble deux enfants, mon demi-frère, je suis son aîné de quatre ans, et ma demi-sœur dont je suis l'aîné de dix ans. Je ne sais plus qui dans mon entourage a surnommé cette famille « Les Thénardier¹⁸ ».

Dire que ma mère est décédée le 9 août 1947 et, qu'en guise de saint à cette date, sur le calendrier, il y a marqué : Amour (avec un grand A), c'est peut être un signe.

J'ose croire que c'est cet Amour, complété par celui de mes grands-parents maternels, qui m'a donné la force, à l'adolescence et ensuite à l'âge adulte, de prendre confiance en moi, par

¹⁸ Victor HUGO, *Les misérables* (1862)
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9nardier>

l'intermédiaire des Sports de combat et des Arts Martiaux, afin de me protéger sans avoir recours à cette violence et cette agressivité que je détestais.

Il ne peut pas y avoir d'Arts Martiaux et de non-violence sans amour. Aujourd'hui, je peux dire que j'ai trouvé, auprès de mes grands-parents, de ma nouvelle épouse, de mes enfants, de mes petits-enfants et de mes élèves cet Amour qui m'a tant manqué.

Ma mère était une personne très douce et très vivante, malgré son handicap. Elle avait contracté la poliomyélite vers l'âge quatre ans en se baignant à Salies-du-Salat dans le Salat. Sur son fauteuil roulant, mu par une manivelle à bras, on la voyait souvent arpenter les rues du quartier. Ses amies l'appréciaient. Elle s'occupait activement de l'Association des Paralysés de France à Toulouse (AFP). Je pense qu'à l'époque c'était même l'une des dirigeantes. Elle était pianiste, mais également, grâce à ses doigts agiles, savait taper à la machine. C'est elle qui a tapé avant qu'il soit publié, *Les Hommes en blanc* (1949-1958) du Docteur André Soubiran¹⁹. Le plus bel hommage que je puisse rendre à ma mère, c'est de citer cette dédicace de l'auteur :

« À Jean Louis Henri Brinker. Je dédie avec toute mon amitié ce livre pour lequel sa chère maman Germaine Simorre m'aida avec tant de dévouement. André Soubiran. »

À la lecture de cette dédicace, j'ai une pensée émue pour mon grand-père. C'est certainement à lui, ma mère étant décédée, que cette dédicace a été confiée. C'était le seul à m'appeler Jean Louis, alors que l'état civil me nomme Jean Henri Louis. J'ai maintenu cette tradition : la famille, les amis, les pratiquants de B.S-D m'appellent tous Jean Louis et les autres, Jean Brinker.

Enfin elle a été également, dans les années précédant ma naissance, correspondante de guerre. Elle procurait un peu de bonheur en correspondant avec des soldats qui n'avaient plus

¹⁹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Andr%C3%A9_Soubiran

personne à qui écrire et qui étaient sur le front. C'est ainsi qu'elle a connu mon père.

Ils se sont mariés et ont eu un enfant. Fin de l'histoire.

Morhange vendredi 24 août 1970 vers 17h.

Fin de service et fin de contrat de 5 ans avec « la grande muette ». Sous la barrière levée du poste de garde est peinte une ligne blanche, exactement comme celle des « stop » sur la voie publique. D'ailleurs lorsque la barrière est levée, les véhicules entrant ou sortant doivent obligatoirement « marquer le stop ». Étant à pied, j'ai bien l'intention de marquer ma fin de contrat, et cette libération tant attendue. Au bord de la ligne, sous les yeux ahuris du chef de poste, je saute cette ligne à pieds joints et m'en vais sans me retourner. Toulouse... Toulouse... Toulouse !

Le passé est parti, le présent n'est qu'un instant éphémère
et le futur n'est pas encore arrivé. (Huang-Po)

TOULOUSE, enfin le retour.

Je ne me souviens plus si nous sommes arrivés Tina, Florian et moi à Toulouse en voiture ou en train. Toujours est-il que je n'ai rien ramené de l'armée, aucun uniforme, aucun souvenir. Si, un seul, mon insigne de tireur missiles que je trouvais esthétique, mais que je me suis fait voler une dizaine d'années plus tard au Grau-du-Roi. Jany, mon épouse actuelle (la mère de Virginie), était avec moi. Cet insigne était accroché à ma sacoche et la dite sacoche se trouvait dans le coffre de la voiture avec, pour seule compagnie, le sac à main de Jany. Bien sûr, le coffre de la voiture s'est fait « casser » en quelques minutes et son contenu s'est volatilisé. La vie l'a voulu ainsi, aucun souvenir.

L'armée m'ayant réclamé ma carte d'identité militaire de bon et loyal soldat français, la première des choses à faire à Toulouse, en même temps que la recherche d'un emploi, était de me faire établir une carte d'identité civile.

Or en 1970, l'administration, ça vaut son pesant de cacahouètes ! Au guichet, un mec pas très jeune, pas très sympa et pas très poli me lance :

« Vous désirez ?

– Bonjour Monsieur, je voudrais me faire établir une carte nationale d'identité.

– Vous avez l'ancienne ?

– Non, je ne l’ai pas, j’étais militaire pendant cinq ans et l’armée m’a repris ma carte d’identité militaire.

– Vous vous appelez ?

– Brinker, prénom Jean.

– Épelez...

– B.R.I.N.K.E.R

– Drinquer ?

– Non, B comme Bravo, R comme Roméo, I comme India, N comme November, K comme Kilo, E comme Écho, R comme Roméo.

Jouer les andouilles, je connais. Du coup, je lui sors les appellations de la téléphonie militaire.

Le gars doit être un réformé, ça ne lui plaît pas, mais pas du tout.

– C’est de quelle origine, votre nom ?

– Allemande.

– Vous êtes allemand ?

– Non, français, je vous ai dit que je venais de faire cinq ans dans l’armée française.

– Votre père est français ?

– Oui, il a été naturalisé.

– Il est né où ?

– En Allemagne.

– Et vous vous êtes né où ?

– En Allemagne.

– Hé bien vous êtes allemand ! Allez chercher votre carte en Allemagne.

– Vous rigolez ou quoi ? Je viens de me taper cinq ans d’armée française, laquelle a estimé, comme je bossais pour elle, que j’étais français !

– C’est comme ça jeune homme, vous êtes né en Allemagne, votre père aussi et vous débarquez sans aucun papier, vous êtes considéré comme allemand.

Sur le moment, le type me met vraiment en colère, je hausse le ton.

– Je vous signale que je ne connais qu’une seule langue, le français, et vous, vous me dites que je suis allemand ! Vous décrétez ça comme ça ! Mon grand-père était un officier de l’armée française, mon père un sous-officier de l’armée française et moi je vous répète que je viens de m’en taper cinq ans ! Je ne m’en irai pas tant que l’on ne m’aura pas expliqué comment me faire établir une carte d’identité française ! »

Le ton de ma voix fait sortir d’un bureau un petit chef, le genre de bonhomme affable, employé certainement pour calmer le jeu. S’adressant à moi il me dit :

« Bonjour Monsieur, quel est votre souci ?

Très patient et poli, j’explique à nouveau à cette personne, ce que j’ai déjà dit à son collègue.

– Ce n’est pas votre nom qui pose un problème, mais le fait que votre père et vous-même soyez nés en Allemagne. Le fait que votre père soit naturalisé ne change rien non plus, il était d’origine allemande.

À ce moment-là, tout en ressentant une profonde injustice, j’ai le pressentiment que la guerre de 39/45 n’est pas encore terminée. Moi, l’Allemagne, ce n’est pas ma patrie.

L’homme continue...

– Votre mère est française ?

– Oui Monsieur.

– Elle est née en France ?

– Oui à Pexiora dans l’Aude.

– Ses parents, vos grands-parents maternels sont français ?

– Oui Monsieur, ils sont nés tous les deux en Ariège.

– Alors ça change tout. »

Enfin une lueur d’espoir, un type qui connaît à peu près son boulot. Finalement, il m’explique toutes les démarches à effectuer : me procurer le livret de famille de mes grands-parents, l’acte de naissance de ma mère, etc... etc... pour enfin, au bout de quelques mois, recevoir ma carte d’identité.

Conclusion de l'époque : lorsque l'un des parents est français, né de parents français on est français.

En tout cas, tous les guichetiers ne le savent pas, ou font exprès de ne pas le savoir. Que l'on ait été en possession d'une carte d'identité militaire française pour défendre leurs « petits culs » assis et bien planqués dans un bureau leur importe peu. Bonjour la reconnaissance du pays, mais bon ne nous plaignons pas, pour les Américains revenant du Vietnam, ça a été bien pire.

C'est donc mon premier contact avec la vie civile...

Ma grand-mère vit avec la demi-solde de mon grand-père, juste assez pour couvrir les frais de la maison. La pauvre vieille, à la fin de l'hiver 70, quelques mois avant mon arrivée, s'est fait cambrioler par deux individus qui l'ont « baratinée ».

« Mais Mémé, ils étaient comment ces hommes ?

– Très gentils, ils étaient deux, Monsieur « Ça caille » et Monsieur « La Fleur », ils ont débarrassé le grenier de tous les vieux journaux. »

En fait de débarrasser, ils ont laissé les vieux journaux et volé toutes les affaires auxquelles mon grand-père tenait : grand fusil à silex, sabres anciens, souvenirs de la guerre de 14-18, son casque de poilu, douilles d'obus en cuivre gravées par ces mêmes poilus... Comme ma grand-mère est veuve, qu'elle ne peut plus monter au grenier, vu son âge et son handicap, et qu'elle aime bien discuter, « Ça caille » lui a fait la causette et « La Fleur » a débarrassé.

Ils ont oublié une chose, le périscope de tranchées, j'en ai déjà parlé, mais comme il n'attire pas l'œil et qu'on le prend pour un vieux tube de couleur grise, celui-là je l'ai toujours.

Une demi-solde, impossible de vivre à quatre personnes avec cette somme. Il est très urgent de trouver du travail. J'ai déjà beaucoup de chance, ma famille a un toit. En fait, je me rends compte qu'à part l'armée, je ne sais rien faire. Comme j'ai travaillé

comme agent d'assurances à la Paternelle-vie rue Gambetta avant de partir dans les chars, j'y retourne cinq ans plus tard.

Monsieur Guindant²⁰, un chef de secteur, me reçoit. C'est une personne d'environ cinquante ans, très compétente et surtout extrêmement gentille. Je suis à nouveau embauché et ce monsieur me réapprend le métier. Au bout d'un ou deux mois, je ne suis plus « monité » par des collègues plus anciens et je travaille seul. Je ne suis pas excellent en tant qu'agent d'assurances, même très moyen, pourtant mon chef de secteur croit en moi.

En fait, malgré ma bonne volonté, je n'aime pas ce boulot. Le porte à porte, ennuyer les gens chez eux, ce n'est pas mon truc.

Une après-midi, dans un immeuble d'environ cinq étages, je sonne à une porte, je devais être au troisième. Un homme d'environ une trentaine d'années m'ouvre. J'ai à peine ouvert la bouche qu'il me claque violemment la porte à la figure, juste le temps d'entrevoir son visage et ses cheveux bruns.

Le trouvant très mal poli, je sonne une nouvelle fois. Il ouvre à nouveau sa porte en m'insultant.

Le but du jeu en tant qu'agent d'assurance n'est pas de répondre aux insultes, mais de trouver des arguments pour une éventuelle entente.

Ces hurlements font sortir son voisin de palier. Ils sont seuls sur ce petit palier avec les portes en vis-à-vis. Un homme du même âge, la trentaine, tente de m'agresser par derrière en m'attrapant par le cou.

De vieux réflexes conditionnés dans le cortex jaillissent instinctivement. À 23 ans, je suis très vif et suffisamment entraîné. Coup de coude au plexus et poussée des deux mains en me

²⁰ Monsieur Guindant. En marine, le guindant est le côté de la voile solidaire de l'étai (foc) ou du mât (grand-voile). Je retiendrai le mot "solidaire" qui représente pour moi, sa qualité principale.

retournant pour me dégager de ce danger. L'homme tombe dans les escaliers.

Dans ce mouvement, ma sacoche, sorte de porte-document de couleur noire s'ouvrant comme un portefeuille, tombe au sol. L'homme aux cheveux bruns veut m'attraper par le col pour me « cibler » et me frapper d'un coup de poing, mais je suis le premier à attraper sa cravate que je tiens avec la main gauche et que je serre en vrillant mon poignet vers la gauche, ce qui a pour but de l'étrangler. Accolé contre le mur du palier, il ne peut plus bouger. Je ne le frappe pas avec mon poing droit, je n'utilise aucun coup de tête, aucun coup de genou, je suis très calme et j'essaie de calmer l'agression.

Le voisin est debout mais ne remonte pas les escaliers. Par la porte de l'appartement ouverte, une troisième personne entre en jeu : la femme de celui que je tiens par la cravate. Elle ne m'agresse pas, elle ramasse mon porte-document et l'amène au bout du couloir vers sa cuisine. La sacoche-portefeuille ouverte, ma carte professionnelle est en évidence, elle relève mon nom et l'adresse de la compagnie. Réalisant que je dois récupérer ma sacoche, je relâche l'homme, pénètre dans l'appartement et récupère mon bien, sans aucune résistance de la part de cette femme.

Je ressors de l'appartement et réalise mes erreurs : pénétrer sans y être invité dans un appartement, balancer quelqu'un dans les escaliers et en étrangler un autre, ça fait beaucoup...

L'homme que je tenais par la cravate me laisse passer en se frottant le cou et s'adresse à son voisin, qui est en fait son beau-frère :

« Laisse-le passer, on a son nom et on va porter plainte ».

Le beau-frère ne se fait pas prier, lorsque je le toise du regard en passant devant lui dans les escaliers, je lis dans ses yeux qu'il a peur et qu'il ne tentera rien. Le coup de coude et la chute ont dû le calmer.

L'après-midi est fichue, je n'ai plus le goût de continuer mon travail, j'ai juste l'envie d'informer le plus tôt possible mon chef de secteur.

Arrivé à la Paternelle-vie, Monsieur Guindant écoute attentivement mon récit, je conclus en disant que je n'ai pas d'argent pour me payer un avocat.

« Ne vous inquiétez pas, Monsieur Brinker, je doute qu'il porte plainte et s'il dépose sa plainte, je vous accompagnerai au tribunal. Le mieux maintenant, c'est de rentrer chez vous, de passer une bonne nuit et d'être en forme pour prospecter demain matin. »

Quelques semaines s'écoulent et moralement je ne suis pas en forme, je n'aime pas être dans le doute et surtout, je n'aime pas les emmerdements. La plainte arrive, je suis convoqué au tribunal. Le jour venu, comme promis, Monsieur Guindant m'accompagne. C'est un fin technicien en assurances, il parle d'une voie posée et je suis heureux de sa présence et de son soutien. Dans mon esprit, il me servira d'avocat au tribunal.

Je comparais devant le juge, les personnes ayant porté plainte contre moi sont présentes. Je constate que le beau-frère du brun est châtain clair. Dans l'agression, j'avais plutôt gardé dans mon champ visuel les mains que les cheveux, on ne sait jamais, couteau ou autre...

Le juge me demande de m'expliquer, je lui fais exactement le même récit que celui fait le jour de l'agression à mon chef de secteur.

Le juge demande à la partie adverse de s'expliquer. À ce jour, je n'ai plus aucun souvenir de ce qu'ils ont bien pu raconter, tant la conclusion du juge m'a laissé sans voix :

« Et vous étiez deux gaillards de 30 ans contre ce jeune homme ?
– Oui, Monsieur le juge, et il m'a étranglé, j'ai le rapport du médecin légiste.

– Allez, allez, à deux contre un vous auriez dû vous en sortir, allez, ce n'est pas bien méchant, vous avez encore des traces ?

– Non, Monsieur le juge.

– Allez boire un coup et réconciliez-vous, c'est la meilleure des choses à faire. Affaire suivante. »

Les deux loustics, sûrs de leur bon droit avec un constat de médecin légiste, n'avaient pas pris d'avocat. Les avocats, c'est toujours très cher, mais s'ils en avaient pris un, je pense que le jugement aurait été différent.

En sortant, dans le hall, je suis ravi mais je sens également la frustration dans leurs regards. Je veux aller me réconcilier avec eux, mais Monsieur Guindant homme d'expérience, qui n'a prononcé aucune parole, personne ne lui ayant posé de question, sentant mon intention, me prend par le bras et m'invite à passer mon chemin, sans rien dire, pour sortir du tribunal.

Une fois loin du tribunal, mon responsable et moi-même avons arrosé ça, lui avec une Suze comme d'habitude et moi, je ne sais plus.

Avec le recul, je me dis qu'à cette époque, je ne m'étais jamais vanté à qui que ce soit d'avoir fait de la boxe, car le combat avec le champion de Bretagne m'avait servi de leçon. Je ne m'étais jamais vanté non plus d'avoir été moniteur de Close Combat dans l'armée.

Si ce juge, tout sympathique qu'il soit à mes yeux, avait appris ça, le verdict aurait été différent, même si je n'étais pas l'agresseur.

Quant à Monsieur Guindant qui peut-être n'est plus de ce monde, il me fait penser à ces hommes remarquables, comme mon grand-père, adeptes de la sagesse des trois singes : tout entendre, tout voir et ne rien dire.

Représentant en assurance-vie n'est pas un métier fait pour moi, je ne gagne rien et ça ne me plaît pas. J'envisage d'utiliser mon permis de conduire VL pour travailler. Je quitte les assurances et entre comme chauffeur-livreur à bord d'une fourgonnette de moins de trois tonnes cinq dans une petite entreprise. Quelques mois plus tard je « tombe » sur une annonce recherchant un chauffeur poids lourd sur Toulouse et la région. Un conducteur poids lourd est bien mieux payé qu'un chauffeur livreur. J'ai ce permis en poche mais je n'ai jamais conduit avec.

Quand j'étais à l'armée, mon permis militaire a en effet été confirmé par un officier, un jour où il manquait un chef de bord dans un convoi. En tant que brigadier-chef, je me suis donc retrouvé « chef de bord », autrement dit « passager qui glande à côté du conducteur ». Pour cela, je devais avoir mon permis « confirmé », c'est-à-dire attestant d'un certain nombre de kilomètres supérieur à celui du conducteur. Kilomètres que je n'avais jamais faits dans la réalité, mais qui ont arrangé tout le monde ce jour-là. Bien évidemment, avant mon départ dans la vie civile, je n'ai pas oublié de faire valider mon permis poids lourd par les autorités supérieures afin de le convertir suivant la loi en permis civil.

Bref, cette petite annonce me tente bien mais j'ai un peu d'appréhension. Lorsque je me présente, le responsable de cette compagnie de transport me demande si je connais le métier et si j'ai de l'expérience en matière de poids lourd.

« Oui monsieur, j'ai effectué cinq ans d'armée et j'ai pas mal conduit, quant aux livraisons, je connais.

– Très bien, présentez-vous demain matin sur le quai de chargement, je partirai faire la tournée avec vous et je verrai au retour si je vous embauche. »

Le lendemain, je me présente sur le quai mais mon interlocuteur de la veille est parti à Béziers où se trouve la maison mère.

« C'est toi le nouveau chauffeur ? me demande le chef de quai.

– Oui.

– Allez, roule, tu as le camion chargé et les bordereaux sur le siège passager.

– Ok, j'y vais. »

Je monte à bord de l'engin. Je ne sais vraiment plus comment j'ai fait pour le faire démarrer du premier coup. Les camions militaires de l'époque n'avaient rien à voir avec les camions civils, tout simplement parce que ce n'était pas la même marque. Et puis je n'avais aucune expérience...

Le camion démarre, je quitte le quai à allure normale et j'arrive face à un portail étroit. Je dois tourner sur la gauche et à angle droit en franchissant ce portail, dans une rue qui me semble étroite elle aussi. Face à moi, le mur des maisons mitoyennes. À ma grande surprise, je réussis cette manœuvre sans accrochage et surtout sans donner l'impression aux collègues qui me regardent partir, que je suis un débutant. Je réalise à cet instant que si le responsable avait été à côté de moi, j'aurais certainement perdu mes moyens, il aurait tout de suite vu que je débute.

Le reste de la tournée est folklorique. Livrer dans des endroits que je ne connais pas, en maniant carte et plans, n'est pas facile. Un énorme poids lourd n'est pas simple à garer pour consulter un itinéraire.

Tard dans la soirée, je rentre au dépôt, les livraisons sont faites. Certes, j'ai mis du temps, mais c'est fait.

Le lendemain matin, sur le quai, je revois le responsable.

« Alors cette tournée, ça a été ?

– Oui monsieur.

– Très bien, le camion est chargé, continuez. »

Je n'aurais jamais pensé à cet instant, que toute ma carrière dans les transports routiers démarrerait par ce simple mot : « continuez ».

La paie est très convenable et je peux subvenir aux besoins de ma famille, j'envisage donc de poursuivre ma passion, les Arts Martiaux.

Je m'inscris au Budokan²¹, rue de l'Orient à Toulouse. Ce Dojo²² est dirigé par M^{e23} Romeu (père), expert en Karaté²⁴, par la suite son fils lui succèdera. Une spécialité dans ce club m'intéresse : le Ko-Budo²⁵. C'est un Art Martial qui permettait aux paysans d'Okinawa de se défendre avec leurs outils.

Quelques années plus tard, M^e Roland Habersetzer²⁶, expert en Karaté et Ko-Budo, auteur d'un nombre impressionnant de livres sur les Arts Martiaux, dont celui-ci : *Ko-Budo Les techniques d'armes d'Okinawa*²⁷, m'encourage dans la voie du B.S-D lorsque nous échangeons par courrier postal nos vœux de nouvel an.

²¹ Budokan : Maison où l'on étudie les arts martiaux. « Budo » désigne l'ensemble des arts martiaux japonais pratiqués en tant que voies et « Kan », placé à cet endroit, signifie maison ou académie.

²² Dojo : salle d'entraînement. Littéralement : Do (voie) et Jo (lieu). Lieu où l'on étudie (où l'on recherche) la voie.

²³ M^e : Abréviation de Maître, en japonais Sensei, désignant dans les arts martiaux ou d'autres formes d'art, le professeur.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Sensei>

²⁴ Karaté : il existe plusieurs styles de Karaté japonais, le plus répandu est le style shotokan créé dans les années 1920 par Me Gichin Funakoshi. Le Karaté est né, comme le Ko-Budo dans les îles Ryu-Kyu au sud du Japon.

²⁵ Ko-Budo (ou kobudo) : « Ko » (ancien) « Budo » (voie martiale). Né à Okinawa il se caractérise par l'utilisation en combat d'armes agraires.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Kobudo%C5%8D>

²⁶ Roland Habersetzer : https://fr.wikipedia.org/wiki/Roland_Habersetzer

²⁷ Ko-Budo Roland Habersetzer *Les techniques d'armes d'Okinawa* :

http://www.amazon.fr/Ko-Budo-techniques-dOkinawa-Amphora-loisirs/dp/B000R0HPD8/ref=sr_1_5/277-5346586-0128117?s=books&ie=UTF8&qid=1438162130&sr=15&keywords=Kobudo

Le plus connu de ces instruments agraires d'Okinawa est certainement le *Nunchaku*²⁸. Ce fléau à grain (deux bouts de bois de forme ronde ou octogonale de 35 cm environ reliés par une corde ou une chaîne) a été popularisé à l'écran par Bruce Lee²⁹. À son origine il servait à battre le grain exactement comme nos fléaux à grains français³⁰. Je reviendrai plus tard sur Bruce Lee. Pour moi, il a été le premier expert en Self-Défense de rue en créant sa propre discipline, le *Jeet Kune Do*.

En se servant du Nunchaku comme d'un fléau, deux fois 35 centimètres plus la longueur de la chaîne, soit 86 centimètres au total, il devient une arme. C'est exactement la longueur du Nunchaku octogonal importé du Japon que je possède et avec lequel je m'entraîne au Budokan.

En France, à l'époque médiévale, nos paysans se défendaient de la même manière avec des fourches, des bâtons, des fléaux et des faux.

Le *Tonfa*³¹ est tout simplement la poignée de la meule à grains des paysans d'Okinawa.

Pour le décrire, imaginez un T en bois d'environ 50 centimètres de haut. Relevez verticalement la partie droite du haut du T dans le prolongement de la jambe centrale, vous obtenez ceci : 1

La partie gauche, perpendiculaire à l'ensemble, est la poignée. Tenu par cette poignée, le corps du Tonfa placé sur l'avant-bras, protège des coups de sabre. En Ko-Budo, il se pratique par paire. De nos jours, il est utilisé dans la police française car il permet de se protéger (protection identique aux coups de sabre, de bâton etc...), mais également de contrôler un individu en utilisant la poignée et le corps du Tonfa.

²⁸ Nunchaku : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Nunchaku> - prononcer : nouchaku

²⁹ Bruce Lee : https://fr.wikipedia.org/wiki/Bruce_Lee

³⁰ Fléau : https://fr.wikipedia.org/wiki/Fl%C3%A9au_%28agriculture%29

³¹ Tonfa : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tonfa>

C'est dans les années 70 que les polices américaine et française ont adopté le Tonfa à la place du bâton cylindrique accroché par un mousqueton à la ceinture du pantalon. Ce n'était pas très pratique en cas d'intervention rapide. Par la suite, le bâton télescopique a été inventé³².

Quand j'étais adolescent, la police qui réglait la circulation aux intersections sur la voie publique, se servait d'un bâton cylindrique de couleur blanche, non pas en guise d'arme, mais pour amplifier leurs gestes afin qu'ils se voient bien. Ces signes des agents, sans le bâton, se trouvent encore de nos jours dans le code de la route.

Avec un Tonfa, on porte des coups d'estoc (avec les pointes) ou de taille (avec le corps). Le Tonfa de police, en tout cas celui de la police américaine, est plus long que l'outil agraire originel, il mesure environ 60 centimètres. À une époque j'ai lu sur une revue scientifique qu'un coup porté par un expert et à la volée avait une puissance de 750 kilos/centimètre carré.

Le *Sai*³³ (phonétiquement : saïlle) est un trident en métal. Comme le Tonfa, il se pratique par paire. Il a la réputation de briser les lames de sabre, mais c'est avant tout une arme d'estoc. Placé sur l'avant-bras il sert également à se protéger des coups de sabre. Son utilisation dans le milieu agraire est mal connue, personnellement, il me fait penser à la fourche en trident des paysans occidentaux. Le lien ci-dessous indique qu'il était peut-être utilisé pour planter le riz. Peut-être servait-il de harpon pour les pêcheurs ? Cet outil a certainement été importé, on en trouve de très ressemblants dans certains pays du sud-est asiatique.

³² Bâton télescopique :

https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%A2ton_t%C3%A9lescopique

³³ Sai : https://fr.wikipedia.org/wiki/Sa%C3%AF_%28arme%29

Le *Bo*³⁴ est tout simplement un bâton d'une longueur de 1,80 mètre. Il est considéré en Ko-Budo comme une arme majeure. Lorsque l'on dit « majeure », on sous-entend que c'est l'une des armes les plus difficiles à étudier. De vieux experts japonais ont affirmé que lorsque l'on maîtrise les techniques de bâton long, on peut alors maîtriser aisément d'autres armes que je n'énumérerai pas ici, le livre *Ko-Budo* cité plus haut, les décrit parfaitement.

Au Budokan, les techniques de Bo m'impressionnent, un bâton est vraiment, pour qui sait s'en servir, une arme redoutable. Un jour, sur une action peu contrôlée d'un exercice codifié, mon partenaire d'entraînement me touche à la gorge. Je garde plusieurs jours la marque ronde et rouge de la pointe du Bo sur ma trachée artère, ce qui me conforte dans l'idée de l'efficacité de cette arme et dans la volonté de l'étudier plus précisément. Je sais à ce moment-là que ma passion dans les Arts Martiaux sera de me consacrer particulièrement à l'étude du combat au bâton long.

La vie à Toulouse chez ma grand-mère est agréable, Tina continue à pratiquer sa passion, chanteuse dans un orchestre³⁵, et, tout naturellement, mes samedis et dimanches se passent à la suivre avec Florian dans les « baloches³⁶ ».

Si mon fils est actuellement musicien professionnel, c'est certainement parce qu'il est tombé dans la potion magique quand il était petit. Certes, il ne nous suit pas tous les samedis, son arrière grand-mère le garde de temps en temps.

Lorsque Florian ne suit pas, j'aide à monter et démonter le matériel et j'utilise sur scène un jeu de lumière très rudimentaire,

³⁴ Bo : <https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C5%8D>

³⁵ Orchestre. Dans les années 70/80 on désignait un groupe de musiciens sous le nom d'« Orchestre » ou de « Formation », actuellement on dit « Groupe ».

³⁶ Baloches : argot de musicien des années 70/80 désignant un bal populaire. À ne pas confondre avec balloches qui désignent des testicules..!

avec un plateau de bois composé d'un certain nombre d'interrupteurs que j'actionne comme des interrupteurs de lampes. À force de les utiliser, contrairement à l'usage prévu à cet effet, c'est-à-dire les allumer et les éteindre toutes les secondes, ils finissent forcément par griller. La solution ? Dénuder les fils électriques et les « tremper » directement dans les prises de courant. Conscient de l'électrocution possible, j'ai fait ça très peu de fois, car avec l'arc électrique provoqué par ce système, je me brûlais le bout des doigts.

Les bals, les comités des fêtes, c'est un peu lassant, d'autant plus que le répertoire d'un orchestre ne change pas toutes les semaines.

Danzel, c'est le chef, je suis toujours ami avec lui. Bien que l'on se soit perdu de vue, il m'a retrouvé sur Facebook.

Dan travaille au conservatoire de Toulouse. Il a étudié dès son plus jeune âge l'accordéon, mais joue parfaitement de la batterie. C'est le batteur du groupe.

Un jour, il décroche un contrat au Moulin de la Chanson, aujourd'hui détruit ou reconstruit, situé à Toulouse, près des Ponts-Jumeaux, sur les allées de Barcelone faisant l'angle avec le boulevard de la Marquette.

Le Moulin de la chanson, dirigé par Madame Estaminet³⁷ est un bar avec une grande salle de danse et une scène. Danzel et son groupe, qui jouaient à Toulouse au Ramier, s'installent tous les samedis et dimanches dans les années 75, pendant trois saisons d'hiver, de septembre à avril, sur la scène du Moulin. Le reste du temps, l'été, l'orchestre anime des bals populaires dans les villes et villages.

Très peu de temps après notre arrivée, un problème survient entre Madame Estaminet et le videur de l'établissement. À cette époque, le Judo est très prisé, le videur se fait aider d'un collègue judoka

³⁷ Madame Estaminet. Un estaminet est un débit de boissons, synonyme de café et proposant également du tabac et des jeux.

mais un seul est payé. Madame Estaminet pour assurer la sécurité de sa salle, n'en désire qu'un seul. Les judokas estiment, à juste raison, qu'il est plus raisonnable pour assurer la sécurité des lieux et leur propre sécurité, d'être à deux.

Madame Estaminet n'en démord pas, les deux judokas rendent leur tablier (ou plutôt leurs kimonos) et s'en vont.

Dans les minutes qui suivent, Dan ayant eu vent de l'affaire et la salle commençant à se remplir, vient me trouver et me dit :

« Les videurs sont partis, la "mère Minet" n'a plus personne, je lui ai parlé de toi, tu pratiques les Arts Martiaux, remplace-les.

– Tu es malade ou quoi ? Les mecs se barrent parce qu'un seul ne peut pas assurer correctement et tu veux que je remplace deux bonhommes ?

– Tu n'es pas seul, c'est mon "matos" qui est sur scène et je n'ai pas envie qu'il soit "bousillé". S'il y a un problème, je descends t'aider avec un pied de micro dans les mains.

– Ok, si on est deux, c'est jouable...

– C'est certain, en plus au lieu de "glander"³⁸, tu glanderas en étant payé. »

Dan avait été l'élève en Karaté de M^e Jean Orman³⁹ dans un club nommé « Le Samouraï », je pouvais donc compter sur sa loyauté et son sens du combat. Je le sentais motivé pour protéger son matériel et pour éviter qu'une bagarre ne dégénère.

Je vais donc trouver Madame Estaminet, très heureuse que je lui propose mes services au même tarif que mon prédécesseur.

Le Moulin de la Chanson me pose un problème : en cas de bagarre, c'est le moment de vérité. Je ne peux absolument pas connaître le nombre d'agresseurs. À un contre un, c'est jouable certes, peut-être même à deux contre un, mais le temps que

³⁸ Glander : Ne rien faire.

³⁹ Jean Orman <http://www.cktk-jean-orman.com/jean-orman.php>

Danzel descende de scène, il peut se passer beaucoup de choses, un combat se gagne ou se perd à la fraction de seconde près en ayant l'esprit clair et calme.

La sécurité d'une salle n'a rien à voir avec un lieu d'entraînement. Une salle de spectacle est un lieu de vie, où tout peut arriver. Un lieu d'entraînement appelé en japonais « Dojo », est un lieu d'étude même si parfois on y laisse des larmes (notre ego), de la sueur et du sang.

C'est ainsi, grâce à Danzel, que la confiance en moi, tant malmenée dans mon enfance, a commencé à émerger.

Le samedi suivant, vêtu d'un superbe costume en velours bordeaux, veste cintrée à la taille et pantalon légèrement « pattes d'éph⁴⁰ », je prends mes fonctions officielles au Moulin de la Chanson. Avec cet accoutrement, je suis facilement repérable en tant que surveillant : de la poche intérieure gauche de ma veste, dépasse, bien visible au niveau du col, un nunchaku.

Ce nunchaku octogonal relié par une chaîne, vient directement du Japon, il a été commandé par le Budokan pour les élèves désirant s'entraîner avec leurs propres armes. Avec cet engin, on pare les coups de iaito⁴¹. Les traces de coupes avec un fil de lame plat y sont incrustées sur les deux parties en bois.

Dans les années 70, le public ne savait pas trop ce qu'était cette arme. Par la suite elle a été en vente libre, puis classée en 6ème catégorie⁴². Autrement dit, pour un pratiquant, il était recommandé pour le transport qu'il le laisse au fond de son sac de sport, de préférence dans un étui, avec sa licence/assurance en poche.

⁴⁰ Pattes d'éph : pattes d'éléphant.

⁴¹ iaito : sabre d'entraînement japonais dont le fil de lame est plat. Il est possible de piquer, mais pas de trancher, contrairement au Katana qui pique et qui tranche comme un rasoir. <https://fr.wikipedia.org/wiki/iaito%C5%8D>

⁴² <http://www.nunchaku-sfw.com/index.php?tab=dossiers&page=loi>

À l'instant où j'écris ces lignes, je possède toujours ce vieux et solide fléau japonais, mais il est classé en catégorie D. Si je le transporte dans mon sac de sport, avec ma licence assurance sportive, la loi dit ceci, je cite :

« En cas de contrôle de sécurité (fouille corporelle, vérification d'un sac, d'un véhicule etc.), vous devez être en mesure de fournir une raison valable qui sera appréciée par les forces de l'ordre, voire par un juge. » C'est le « qui sera appréciée » qui me gêne un peu.

Le « nunch » qui dépasse de la poche est une bonne idée, les jeunes dont je fais partie vont au cinéma et connaissent les films de Bruce Lee, surtout lorsqu'il utilise cette arme. Je ne rencontre pendant toute la période du Moulin aucun problème, aucune bagarre. Un vieux proverbe dit : « L'habit ne fait pas le moine », le public qui fréquente ce dancing⁴³ est loin de se douter que je suis un débutant en matière de combat avec un nunchaku. Par contre, concernant les techniques dites « de corps », avec la boxe et le close-combat, je suis assez confiant.

Un soir, un incident survient, impossible d'entendre quoi que ce soit avec la musique, mais un mouvement de foule (c'est un bien grand mot) attire mon attention. Deux hommes qui apparemment se connaissent en viennent aux mains⁴⁴. Je les sépare, ils se calment de suite, sauf l'un des deux qui assène un grand coup de poing sur une table. Son geste n'a fait de mal ni à la table, ni au cendrier de couleur blanche qui se trouve dans la trajectoire du coup, il l'a simplement cassé en deux. Par contre le poignet de l'énergumène crie « bobo » et le type aussi d'ailleurs.

Une moitié de cendrier plantée dans un poignet et me voilà secouriste. J'amène le gars derrière le bar, demande à la patronne une bouteille de cognac, enlève d'un seul coup le demi-cendrier et lui verse pour désinfecter une rasade d'alcool dans la plaie.

⁴³ Ce dancing = cette boîte.

⁴⁴ Terme poli pour dire qu'ils se tapent dessus.

Ceci étant fait, je les fous dehors, lui et son copain, et leur dis d'aller se faire voir ailleurs.

Ce serait impensable de nos jours de porter secours de cette façon. La formation des enseignants en Arts Martiaux (brevets fédéraux, certificats de qualification professionnelle et brevets d'état) prévoit des cours de biologie et de formation aux premiers secours. On ne retire jamais un objet planté dans le corps, s'il obstrue un vaisseau, cela pourrait provoquer une hémorragie.

J'ai eu Danzel au téléphone ces jours-ci. C'est lui qui m'a donné toutes ces précisions sur les saisons passées au Moulin et le rôle que j'y ai joué.

À ma question :

– Dan, est-ce que tu as eu une seule fois un problème au Moulin ?

Sa réponse a été :

– Jamais, heureusement que tu filtrais à l'entrée, les mecs louches tu les dégageais. »

À 72 ans, je ne me souviens plus très bien de mes aventures de jeunesse, mais un fait est clair, j'ai exercé en dilettante le métier de portier. Or cette expérience a été très formatrice pour acquérir de la confiance en moi et progresser dans les Arts Martiaux.

Actuellement et depuis toujours, lorsque j'enseigne la self-défense à main nues ou le combat au bâton long, mon principal souci au travers d'un enseignement technique, est d'apporter à chaque élève un maximum de non-violence, de contrôle de soi et de confiance en soi. C'est indispensable dans la vie.

Un enseignant d'Art Martial est un artisan. Au départ, comme un menuisier, il est devant un produit brut, il va falloir le façonner pour en faire une œuvre d'art. C'est le but ultime, l'élève devrait pouvoir dépasser le maître non seulement techniquement, mais surtout moralement, corps et esprit ne font qu'un.

Dans les Arts Martiaux, le mot « Maître » m'a toujours gêné. Si on le prend dans le sens de maître artisan, avec toute l'humilité que cela comporte, alors oui, je suis d'accord. Mais si le mot « Maître » est employé dans un sens de subordination et de pouvoir, je ne le suis plus.

Dans ce récit, par respect pour les enseignants d'Arts Martiaux et de Sports de combats, qu'ils soient vivants ou morts, j'emploie le mot Maître (M^e). Je ne juge personne, il y en a de bons et de moins bons, des hommes et des femmes remarquables... ou pas. Svami Prajnanpad⁴⁵, un sage hindou, disait : « Juger est une illusion, parce que si vous devez juger, vous vous servez de votre propre échelle de valeurs. Derrière le jugement se cache la croyance que tout le monde est identique. »

Dans les Arts Martiaux, lorsque l'on désigne quelqu'un comme Maître, ce titre n'est reconnu que par l'école d'Art Martial concernée, sauf bien sûr dans les disciplines connues du grand public comme M^e Jigoro Kano⁴⁶, fondateur du Judo, M^e Gichin Funakoshi⁴⁷, fondateur du Karaté shotokan, ou M^e Morihei Ueshiba⁴⁸, fondateur de l'Aikido, pour ne citer que les principales écoles japonaises enseignées en France.

Il existe bien sûr d'autres fondateurs dans de multiples pays et régions du monde dont les enseignements sont arrivés jusqu'à nous.

Le mot Maître n'a de valeur que pour soi-même. Par exemple mon grand-père était pour moi un Maître à penser. Un Maître dans les Arts Martiaux est une personne qui vous a fait grandir techniquement et spirituellement dans un enseignement de cœur à cœur respectueux. À ce moment-là, il est logique que, dans votre cœur, vous vous rappeliez de « Maître Untel ».

⁴⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Svami_Prajnanpad

⁴⁶ Jigoro Kano, <https://www.youtube.com/watch?v=FoFwE8pX2js>

⁴⁷ Jichin Funakoshi, <https://www.youtube.com/watch?v=zsg34Llc1vk>

⁴⁸ Morihei Ueshiba, <https://www.youtube.com/watch?v=30Sa0PLquFg>

Ce qui m'a toujours fait sourire, c'est l'importance que donne le public occidental aux experts d'origine asiatique, systématiquement désignés comme « Maîtres ».

En fait au Japon, un enseignant est appelé « Sensei » (phonétiquement Sèsséï), ce terme a été traduit en France par « Maître ». Pourquoi ? Je n'en sais rien, peut-être que les premiers Japonais arrivés en France et que l'on appelait « Sensei », ont traduit très humblement leur fonction à l'identique d'un Maître d'école (de nos jours, professeur des écoles). Le terme Sensei⁴⁹ se traduit par : « celui qui est devant ». En clair celle ou celui qui a appris avant moi, le professeur.

Un autre point de vue très intéressant consiste à souligner l'importance de la hiérarchie dans la culture asiatique. En Asie, le respect pour l'enseignant, les personnes âgées ou plus instruites est viscéral.

Le 25 mars 1997, je suis invité à faire une démonstration de bâton de combat pour un gala d'Arts Martiaux à la Halle de Martigues. Je reviendrai sur cet épisode.

J'ai eu l'honneur et la fierté de faire partie de ce plateau. Voici les noms des intervenants et les disciplines représentées dans l'ordre de l'affiche :

JUDO

Djamel BOURRAS champion olympique Atlanta (U.S.A).

Marie-Claire RESTOUX championne de France, championne du monde, championne olympique Atlanta (U.S.A).

Christian DYOT entraîneur national.

KARATE

Michaël MILLON double champion du monde Kata (94-96)

Christophe PINNA double champion du monde par équipe (94-96), vainqueur de la coupe du monde individuel.

⁴⁹ Sensei : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Sensei>

Alex BIAMONTI double champion du monde par équipe (94-96), champion d'Europe 96, 3^{ème} au championnat du monde 96.

Claude PETTINELLA entraîneur national, vice-champion du monde, 5 fois champion d'Europe.

SHOW NUNCHAKU

Kim SILVER

AIKIDO - JU-JITSU - YOSEIKAN BUDO - MUSCULATION Power Gym MARTIGUES

B.S-D BATON DE COMBAT Jean-Louis BRINKER - Philippe BEAUMORT

EXIBITION D'ARTS MARTIAUX VIETNAMIENS par l'école VIET VU DAO dirigée par le Maître NGUYEN CONG TOT

MATCH DEMONSTRATION DE PLUMFOOT par des joueurs du C.J.O.P Marseille

C'est l'un de mes meilleurs souvenirs. Cependant, j'ai remarqué qu'aucune de ces championnes et champions n'est désigné sur l'affiche par le terme « Maître », peut-être parce que ce ne sont simplement que des champions. Dans ce cas, pourquoi les entraîneurs nationaux, qui sont de véritables enseignants de haut niveau, participant également à cette démonstration, et donc des « Sensei », ne sont-ils pas appelés « Maîtres » ? Sans doute pour l'équité : on attribue le mot « maître » à tout le monde ou à personne.

Sauf que, sans condescendance et avec beaucoup de respect, pour le seul Asiatique régional de l'étape, pratiquant un Art Martial vietnamien, on peut lire sur l'affiche : « Maître Untel ».

Mes réflexions sur le sujet n'engagent pas la qualité technique de toutes les personnes présentes sur ce plateau. Lorsque l'on pratique à ce niveau, toutes disciplines confondues, ce n'est que du bonheur pour les yeux et du respect pour le travail accompli. Je suis simplement dubitatif face à cette affiche. Elle suggère que l'herbe est toujours plus verte ailleurs et se conforme au protocole

concernant les enseignants asiatiques. Je crois sincèrement que ce petit détail n'a pas été fait volontairement, il a été simplement instinctif.

Personnellement, j'ai trouvé très bien, et même très très bien, sur cette affiche que l'on ne balance pas des « Maîtres » en veux-tu en voilà, devant chaque nom. L'humilité doit être une qualité première et importante lorsque l'on enseigne les Arts Martiaux. Comment peut-on transmettre cette qualité, si on ne la fait pas nôtre ?

De nos jours, le terme « Maître » dans les Arts Martiaux devient malheureusement pour certains professeurs un fond de commerce, c'est dommage pour eux. Il est donc très difficile pour un Maître « véritable » de rester humble dans ce contexte.

Je ne dis pas que, techniquement, ces personnes ne sont pas valables, je ne me permettrai pas de critiquer, chacun, chacune enseignant suivant son savoir et ses possibilités. Je pense simplement que le fait de se faire appeler « Maître » développe l'ego. Ego qui est le principal adversaire d'un pratiquant d'Art Martial, c'est en cela que c'est dommage.

Certains « Artistes Martiaux », donc des élèves, ont besoin de reconnaissance et d'exotisme. Il serait impensable pour eux d'appeler leur « Maître » Monsieur, ou simplement par son prénom. Lorsqu'au cours de mes « pérégrinations martiales », notamment lors d'émissions de radio sur les Arts Martiaux, j'ai posé la question suivante à des étudiants « avancés » :

« Pourquoi appelez-vous votre professeur "Maître" ?

J'ai obtenu une réponse visiblement étonnée : « Parce que c'est le Maître ! »

Certains m'ont répondu avec plus de précisions :

« Par respect, parce que c'est le Maître et puis techniquement il est fort ! » (Sous-entendu, s'il est fort, je le suis puisque je suis son élève... mais moins que lui.)

Effectivement, vu sous cet angle, je peux comprendre, « fort » dans le langage usuel étant supérieur à « bon ».

Tiens... « Mon bon Maître », voilà une expression qui serait sympathique et emplit de reconnaissance... je plaisante.

Ce qui m'étonne le plus dans les Arts Martiaux, c'est le nombre de personnes se revendiquant d'avoir été enseignées par Maître Untel ou Untel. Généralement ils ajoutent après le nom : « X^{ème} dan⁵⁰ ».

Le simple fait de citer le nom de « leur Maître » et son grade suffit pour eux à suggérer dans une conversation qu'ils sont bons ou qu'ils ont été techniquement bons, puisqu'ils ont été enseignés par lui. Grave erreur, c'est en combat et à l'entraînement que l'on peut se rendre compte si un « Artiste Martial », comme on dit, est bon ou pas. S'il s'agit d'un professeur, c'est en pédagogie que l'on reconnaîtra la « patte » de son Maître.

Cependant, l'essentiel des Arts Martiaux ne se trouve pas là, il faut que le « Maître » transmette les valeurs morales indispensables à une bonne pratique de l'Art Martial. Ces qualités morales sont celles qui nous ont été enseignées par nos parents. Il est très important qu'un enseignant d'Arts Martiaux, en plus de la partie physique et technique, entretienne sans relâche ces valeurs. Dans ce cas, se revendiquer de « Maître Untel » est une référence.

Sans cette indispensable éthique, un niveau ou un grade en Art Martial n'a, à mes yeux, que peu de valeur.

J'ai lu un jour : « Pour un artiste martial, la compétition n'est que la partie visible de l'iceberg ».

M^e Jigoro Kano, fondateur du Judo, tenait compte lorsqu'il délivrait des grades à ses étudiants de trois principes : Shin (esprit : valeurs morales), Ghi (techniques de Judo), Tai (corps : capacités sportives). Les niveaux en B.S-D sont basés sur le même principe.

⁵⁰ Dan : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Dan_\(grade\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Dan_(grade))

Pour en terminer avec le mot « Maître », je voudrais simplement citer *Le Nouvel Observateur* du mois d'août 1999 :

« J'ai eu vingt ou trente maîtres de tai-chi (gymnastique chinoise), avant d'en trouver un qui m'ouvre une voie d'accès à l'épanouissement intérieur », déclare la sinologue Catherine Despreux, pionnière des Arts Martiaux en France. « Les charlatans pullulent, les sectes aussi. Il ne faut jamais renoncer, sous prétexte de s'ouvrir à une pensée différente, à la grande conquête de l'esprit occidental : l'analyse critique », conseille cette spécialiste du taoïsme. « Fiez-vous à celui qui vous laisse une entière liberté de jugement ». Où le trouver, ce sage, ce guide, ce maître véritable ? « En cherchant », répond Catherine Despreux. « La quête fait partie de la Voie ».

Ce texte résume parfaitement ma pensée. La Voie est un outil qui permet de parfaire la connaissance de soi et des autres, de gérer sa vie grâce à l'entraînement en respectant les valeurs humaines. La Voie, entre autres, doit nourrir l'esprit d'harmonie et de bonheur et le vider de la haine et de la violence.

Après ce passage illustrant la façon un peu particulière dont je conçois le mot « Maître », je reviens en 1975 au Moulin de la chanson ou Maître Dan, surnommé « Le Chef » officiait. Mon travail pour assurer la sécurité de cet établissement n'aura duré qu'une année, jusqu'en 1976. Faire la route toutes les nuits sauf les fins de semaine, de Toulouse à Marseille, avec un camion remorque de 35 tonnes (appelé véhicule articulé) ou une semi-remorque de même poids, est exténuant. L'autoroute du sud de la France n'est pas construite et mon travail consiste à livrer certains dépôts dans les principales villes se trouvant sur la route nationale, ainsi que celui de la cité phocéenne.

À Marseille, la journée, j'ai un simple lit dans une pièce minuscule non meublée. Au milieu des bruits de camions, j'essaie de me

reposer pour reprendre la route en début de soirée. Mon bahut⁵¹ et sa remorque chargés, je livre à nouveau les mêmes dépôts en sens inverse en direction de Toulouse. J'appelais ce camion qui devenait vétuste « La diligence de l'Ouest », il n'y avait même pas un autoradio pour me tenir éveillé.

Certaines fois dans des endroits difficiles, il fallait prendre la remorque par l'attelage situé au niveau du pare-chocs avant du camion et la manœuvrer sans visibilité pour la mettre à quai, tout un art !

Certains souvenirs de cette époque sont tristes, comme ceux des collègues qui se sont tués au volant, mais d'autres plutôt amusants.

Un jour, je traverse Sète et je décide de passer par le centre-ville. À l'angle de la rue Frédéric Mistral et de la Grand-Rue Mario Roustand, se trouve sur le trottoir de gauche un café tabac, le *Tabary's*. Au premier étage de ce magnifique café/glacier est suspendue l'enseigne du bureau de tabac, c'est-à-dire la bonne vieille « pipe » conique de couleur rouge⁵². Le haut du camion passe, mais pas celui de la remorque, l'enseigne du tabac qui était en position verticale, se retrouve à l'horizontale.

Pas fier de moi, je descends du camion et je vais trouver le patron, un homme d'au moins vingt ans mon aîné.

« Je suis embêté, je vous ai mis la pipe à l'horizontale.

– Ne vous en faites pas, vous n'êtes pas le premier ! J'ai l'habitude, on la redressera. »

⁵¹ Bahut : De l'ancien français « bahut ». Le sens de « camion, taxi » est issu du verbe « bahuter » (voir transbahuter / transporter).

⁵² La « pipe » nouvelle :

<https://www.google.fr/maps/@43.4024126,3.6969094,3a,75y,96.22h,115.51t/data=!3m6!1e1!3m4!1s29Mqlplcg61rQcSrih0AQ!2e0!7i13312!8i6656>

De nos jours, quand je reviens à Sète, je me demande comment j'ai pu faire passer un 35 tonnes dans cette rue, il faut être jeune et con pour avoir envie de faire ça. Malgré tout, grâce à la réaction très positive de cet homme sensé, j'en garde une certaine nostalgie.

Une nuit, en direction de Toulouse, je décide de tremper mes pieds dans la mer Méditerranée. La route nationale que je dois emprunter est directe de Montpellier à Béziers, mais j'aime Sète.

Lorsque l'on roule de nuit et seul il faut bien faire des pauses, quelques minutes d'air de vacances sont les bienvenues. Je m'écarte de mon itinéraire en prenant la D612, qui est une route en ligne droite menant de Sète à Agde, bordée d'un côté par la mer et de l'autre par l'étang de Thau. Une route au milieu de la mer qui, par la suite, sera interdite aux poids-lourds. Aucun intérêt pour les routiers d'emprunter cet itinéraire « qui rallonge », mais il faut convenir que de nuit comme de jour, il est magnifique.

La nuit est belle et étoilée, la Méditerranée luit sous la lune, personne ne circule. Par ma vitre ouverte, je respire à pleins poumons l'air marin, la vue et cette odeur d'iode me procurent une sensation de paix très agréable. L'attention que je porte à la mer me fait oublier de me concentrer sur la recherche d'un dégagement où je pourrais garer mon véhicule. Au dernier moment j'aperçois un espace sur le côté droit de la route qui semble convenir et, in extremis, je gare l'ensemble routier sur cette large bande de sable située en dehors de la chaussée.

Après avoir éteint le moteur, je perçois le silence, le seul bruit qui parvient à mes oreilles est le bruit de la mer. Dans la cabine, j'enlève mes chaussures, sans oublier les chaussettes et je relève le bas de mon pantalon.

Nu-pieds, je descends du camion, pas la peine de le fermer à clé, il n'y a personne. Je traverse la route et me dirige vers la mer située à quelques dizaines de mètres en appréciant la douceur du

sable qui me masse la plante des pieds. J'entre dans l'eau, de nuit, dans ce paysage marin, tout est irréel, tout est amplifié, c'est un vrai bonheur, malgré tout un peu « flippant » parce que l'on se sent seul, tout petit. Je marche dans l'eau jusqu'à mi-mollets. Avec les vagues, le sable semble se dérober sous mes pieds. Instants inoubliables et privilégiés.

Sur la route, rompant l'atmosphère sereine, une voiture passe. Au bout d'une dizaine de minutes, m'étant suffisamment ressourcé, je rejoins mon camion. Je remonte à bord et m'installe sur le siège passager. Par la portière ouverte, avant de remettre mes chaussettes et me rechausser, j'essuie le sable mouillé collé sur mes pieds. Je referme la portière, traverse la cabine et m'assois sur le siège du conducteur heureux de n'avoir pas fait ce détour pour rien. La nuit et la mer sont féeriques, je lance le moteur.

Au moment du démarrage, après avoir vérifié que la route était libre, les roues du camion patinent joyeusement dans le sable et le lourd véhicule s'enfonce. À cet instant, tout le bonheur des dernières minutes se transforment en « Quel con ! Mais quel con ! ». Plus j'insiste et plus le camion s'enfonce.

La seule et unique solution c'est de couper le moteur et attendre sur le bas-côté de la route qu'un routier passe. À cette époque, je ne sais pas si c'est toujours le cas, la communauté des routiers était comme celle des motards. Un gars en panne : on s'arrête. Personne ne circule de nuit sur cette route, je pense sérieusement à m'installer pour dormir dans la couchette et faire du stop le lendemain matin pour téléphoner.

Environ une demi-heure plus tard, alors que j'étais assis vitre ouverte derrière mon volant à méditer sur ma bêtise, j'entends le vrombissement d'un moteur de poids-lourd. Je saute sur la route et vois sur cette ligne droite les phares d'un camion roulant dans le même sens que moi.

Je fais signe au conducteur qui arrête son 26 tonnes. L'homme qui en descend est petit, trapu, plus âgé que moi, et arbore un air moqueur. D'un seul coup d'œil il juge la situation, je ne suis sans doute pas le premier qu'il dépanne à cet endroit.

Avec un sourire goguenard il me dit :

« Alors garçon, on est tombé dans le fech fech ? »

De suite, le film d'Henri Verneuil *Cent mille dollars au soleil*⁵³ avec Bernard Blier me revient à l'esprit.

– Ben oui, j'ai voulu aller me tremper les pieds.

– Ne t'en fais pas, décroche ta remorque, j'ai un câble et, avec la puissance que j'ai sur cet engin, je vais te sortir de là. »

Une fois le câble de remorquage installé, Bernard Blier monte dans son camion et je monte au volant du mien. L'homme tend avec minutie le câble et une fois celui-ci tendu, lance son moteur à pleine puissance. Un vrai pro ! Sauf que mon véhicule ne bouge pas d'un centimètre, au mieux fait-il quelques soubresauts. Après quelques essais infructueux il me dit :

« T'as pas dû arriver doucement dans le sable... »

– J'ai vu l'espace au dernier moment.

– La seule chose que je peux faire pour toi, mon gars, comme j'y passe, c'est de t'amener au relai de la Vitarelle sur la route de Villeneuve les Béziers, et demain matin tu téléphoneras à une grue. Il y en a une à Béziers qui te sortira de là.

– Ok d'accord, je te remercie. »

Un peu dépité, je prends ma sacoche perso, ferme mon camion à clef et grimpe dans son bahut.

Arrivé à la Vitarelle, je paie un café à ce type sympa qui repart aussitôt.

Il n'y a pas grand monde dans ce relai routier à cette heure avancée de la nuit, je suis assis sur un tabouret de bar et discute avec le barman qui me demande, bien évidemment, ce qui m'arrive. Vers trois heures du matin, je m'assois à une table et

⁵³ *Cent mille dollars au soleil*

https://www.youtube.com/watch?v=WXEX_BHzmxY

mets ma tête à l'intérieur de mes bras croisés pour me reposer. Il n'y a, dans la salle, que le garçon de café et moi-même. Celui-ci me propose une chambre en me disant qu'il me réveillera à huit heures pour appeler la grue.

Les cartes bleues n'existent pas (ou du moins je n'en ai pas), les téléphones portables non plus et je ne travaille pas en emportant mon chéquier. Bien sûr, j'ai de l'argent liquide sur moi pour me payer un café ou un repas, mais pas suffisamment pour le prix d'une chambre d'hôtel.

« Ce n'est pas grave, je te prête ma chambre, je suis au bar jusqu'à demain matin et je ne m'en sers pas », me dit le barman sensiblement du même âge que moi.

Finalement, entre me reposer sur une table et un lit, mon choix est fait. Je suis cet homme en le remerciant.

La chambre est minuscule et sent les chaussettes sales, mais à la guerre comme à la guerre, je m'endors.

Dans le milieu de la nuit, je sens quelque chose qui me touche, ou du moins qui me caresse. Réveillé en sursaut et dans le noir, je crie :

« Ça va pas non ?

– Ne t'inquiète pas, je cherche un truc... » me dit le garçon de café qui repart aussitôt.

Je me rendors et vers sept heures du matin, je rejoins le bar.

– Un café s'il te plaît. Tu es venu chercher quoi cette nuit ?

– Non, rien... »

Je bois mon café et feuillette l'annuaire pour trouver le numéro de téléphone de la grue. Avant d'appeler, je décide de téléphoner au dépôt de Toulouse, pour rendre compte de ce qui s'est passé et savoir si la décision que je prends leur convient.

Contrairement à beaucoup de bars où le téléphone en bakélite noire et à cadran est posé dans un coin du comptoir, la cabine téléphonique de la Vitarelle ressemble un peu aux cabines en bois que l'on trouve dans les anciennes postes, ce qui permet de s'isoler. J'appelle donc mon chef, mais comme la cabine est

étroite, je laisse la porte ouverte. Avant d'avoir terminé la composition du numéro de téléphone, mon hôte de la nuit vient se coller à moi et me toucher les fesses. Réaction violente, mais contrôlée de ma part, il prend en plein milieu du front la partie écouteur du téléphone. L'homme recule, encaisse le coup et sans rien dire retourne à son travail. J'ai toujours regretté cette réaction, mais je n'ai pas vraiment frappé, c'était une pichenette. Un vrai coup de téléphone lui aurait ouvert le front, ça n'a pas été le cas. Il ne m'en a pas voulu.

Je n'ai absolument aucun préjugé envers les homosexuels ou les lesbiennes, et je n'en ai jamais eu. À l'armée, de temps en temps il y avait cette ridicule chasse aux pédés. Je m'y suis toujours opposé, les homos étaient considérés comme plus faibles physiquement, donc c'était facile de les maltraiter. Méfiance tout de même à tous les imbéciles qui pensent ça, il peut y avoir des homos ou des lesbiennes hyper bons en combat à mains nues. Ma philosophie personnelle concernant le sujet c'est que dans la mesure où des gens s'aiment, ils ne font de mal à personne, donc au même titre que pour des hétéros, il faut leur foutre la paix.

... Ça sonne et je m'explique. Le chef me passe une avoine, m'indiquant au passage que je n'avais rien à faire sur cet itinéraire et que je n'étais pas payé pour prendre des bains de minuit. Quant à la grue, ça lui convient.

Je me débrouille avec un livreur qui va à Sète pour me faire amener auprès de mon ensemble routier afin d'accueillir cette grue.

La suite n'a aucune importance, dépannage et retour Toulouse.

Je resterai encore quelque mois dans cette société de transport avant de changer de patron et ce n'est pas le fait de conduire par la suite une semi-remorque neuve dans une autre entreprise qui me fera continuer ce métier. J'en ai marre d'être routier.

Je décide de m'installer à mon compte en tant que commerçant, mais commerçant sans magasin c'est un peu compliqué. Si les clients ne peuvent venir chez moi, je vais aller vers eux à bord d'un « Combi Volkswagen⁵⁴ », moyen de transport privilégié par les hippies des années soixante. Il est de couleur jaune crème sans vitres latérales hormis celles du conducteur et du passager. L'intérieur de cette camionnette est rempli de cartons contenant... des tablettes de chocolat.

C'est pire que d'être routier, je suis bien plus souvent absent de chez moi. Je parcours un très grand nombre de départements en vendant sur les foires et marchés des tablettes de chocolat à la « postiche » avec un micro Bouyer tenu devant ma bouche par un cintre en fer blanc. Avantage : je suis libre ; inconvénient : ne pas savoir ce que je vais gagner ou perdre dans le mois.

Il faut s'installer très tôt, vers cinq ou six heures du matin, car certains commerçants n'étant pas des « landiers » (commerçants louant leur place à l'année) arrivent la veille du marché et dorment sur place pour être bien placés.

La meilleure place s'appelle « la royale » et une place acceptable « une placarde ». Les clients potentiels, « le trèpe », passent obligatoirement devant la royale, un peu moins devant une placarde, mais la journée est assurée quand on a une de ces places.

Sous mes deux parasols et mes deux tables de camping, où s'empilent les tablettes de chocolat, je hurle dans mon « gueule cul » :

« Chocolat Lékerland, douze tablettes de chocolat pour dix francs ! Provenant directement des montagnes hollandaises ! » Jamais aucun client ne m'a reproché cette vanne, mais j'avoue que certains ont rigolé et le rire fait vendre.

Malheureusement le chocolat, l'été, c'est plus difficile à écouler tout simplement parce qu'il coule, et du chocolat fondu en tablette

⁵⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Volkswagen_Combi

ce n'est pas très présentable. J'opte pour douze paquets de biscuits pour dix francs pendant les périodes chaudes.

Lorsque je ne suis pas sur les foires et marchés, les douze paquets de biscuits enveloppés dans un sachet sont facilement transportables et vendables à pied, en porte à porte. Un jour, dans une cité alors que le combi est fermé à clef, en revenant me ravitailler « au camion », je constate que toute ma marchandise a été volée lorsque je travaillais dans les cages d'escalier. Impossible de renouveler mon stock, le renouvellement se faisant en fonction de mes bénéfices. Je jette l'éponge.

Rien ne va plus avec Tina, d'ailleurs on se sépare, j'ai quitté le Budokan par manque de temps à consacrer aux Arts Martiaux et je ne suis inscrit dans aucun club.

En décembre 1976 Tina et moi divorçons. Inutile d'entrer dans les détails, ce sont les aléas de l'existence : c'est vraiment dur pour Florian ; ses parents, eux, refont leur vie. Bien sûr, on ne sort pas indemne d'une séparation. Voir son fils deux week-ends par mois c'est dur, très dur. Pour me calmer j'ai le choix entre le whisky et le sac de frappe pendu à une branche du cerisier du jardin.

J'opte pour les deux solutions, mais comme elles ne font pas bon ménage, très vite je choisis le sac.

Florian, pendant très longtemps a souffert de la séparation de ses parents, un jour lorsqu'il était en âge de comprendre, il m'a demandé les raisons de ce divorce. Je lui ai tendu l'extrait du jugement. Il y était inscrit « torts réciproques », il l'a lu et n'a plus jamais posé de questions.

Je trouve un travail dans une entreprise de désinfection. Il s'agit de passer de l'insecticide pour tuer les blattes dans les immeubles et de placer du raticide dans des endroits où circulent les rats. Outre le fait que ce travail est dangereux pour la santé car je porte un masque, je n'ai pas de souvenirs impérissables de cette période. Un jour, entre employés, environ une dizaine, nous mangeons

dans un restaurant du quartier Saint-Cyprien. Assises à côté de moi et de chaque côté, deux jeunes filles. L'une d'elles est une secrétaire de l'entreprise. Un de mes jeunes collègues, visiblement saoul, regarde fixement mais sans aucune provocation un groupe d'hommes accoudés au bar. De ce fait, une bagarre générale éclate. Hé oui, déjà à cette époque on pouvait se battre pour un regard. Rien n'a changé concernant la connerie humaine. Je saisis les deux filles par les poignets pour les extraire de la salle de restaurant. Je me retrouve à l'entrée des cuisines, je vois des couteaux pendus et me dis que ce n'est pas la meilleure solution pour éviter le danger. Rapidement, j'entraîne ces deux demoiselles à l'extérieur. Devant l'entrée du restaurant, mes mains étant occupées, je réussis à bloquer avec mon pied gauche une chaise qui nous était destinée. Cette expérience m'a conforté dans mes trois envies, celle de quitter l'entreprise, celle de me remettre à mon compte et celle de reprendre les Arts Martiaux.

Ce métier de « technicien applicateur », même si les produits sont nocifs pour la santé⁵⁵ me donne envie de travailler pour moi. Quitte à m'empoisonner, ce ne sera pas au profit d'un patron. D'ex-commerçant, je deviens artisan.

Je m'équipe d'une Ford Taunus Break des années 70/75 blanche et sur la carrosserie j'inscris : « Brinker Service d'Hygiène ». J'achète le matériel adéquat avec mes économies de salarié et l'aide de ma grand-mère. J'ai volontairement omis de lui dire que les produits étaient toxiques en me lançant dans l'extermination des blattes⁵⁶ toulousaines.

Je passe essentiellement de l'insecticide dans des cuisines d'appartement avec un gros pulvérisateur électrique. Dans les cuisines de restaurant, beaucoup plus vastes mais tout aussi confinées, j'utilise un pulvérisateur à moteur essence⁵⁷ porté à dos

⁵⁵ <http://www.ecoconso.be/fr/Insecticides-utilises-dans-la>

⁵⁶ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Blattaria>

⁵⁷ <http://urlz.fr/2Wo8>

d'homme, dans le même style que les pulvérisateurs utilisés dans les vignes. Je suis tellement habitué au « Baygon⁵⁸ » que, dans ces cuisines de resto, je n'utilise même plus de masque et, de toute façon, les cartouches du masque n'ont pas une grande efficacité. Lorsque les gérants, de temps en temps, viennent voir comment ça se passe, ils se retrouvent face à un brouillard d'insecticide et ressortent de leur cuisine en toussant. Quant à moi, je fais des pauses de temps en temps à l'air libre... en fumant ma clope, une brune, histoire de respirer !

Je sens bien qu'il y a un problème et que cette accoutumance aux produits chimiques n'est pas saine. Je ne peux pas parler de plaisir, comme pour la cigarette, puisque l'insecticide pue et qu'il n'est pas agréable. Vu que je gère mes horaires de travail, je dois gérer ma santé en me remettant au sport.

Lorsque j'ai commencé la boxe à 16 ans à la Halle aux grains, mon grand-père et moi regardions les matchs de catch à la télé. Ils étaient en noir et blanc et diffusés par l'ORTF⁵⁹. J'étais fasciné par les techniques de combat extrêmement sophistiquées et travaillées de Francisco Pino Farina (l'Ange Blanc), Jacques Ducrez (le Bourreau de Béthune), Roger Delaporte, Gilbert Leduc, Robert Duranton, etc. Je ne vais pas mettre les liens de ces combats en bas de page, car une simple recherche sur YouTube permet de voir ces matchs des années soixante. En ce temps-là, certains de ces combats étaient bien évidemment créés pour le spectacle, avec les commentaires de Roger Couderc, Thierry Roland ou encore Léon Zitrone. Mais il existait aussi d'autres athlètes comme René Ben Chemoul ou Angiolino Ventura. Ce dernier n'est autre que l'acteur Lino Ventura et fut champion d'Europe poids moyen en avril 1950.

Le 31 mars 1950, environ un mois après son titre de champion d'Europe, Lino Ventura, dit La Fusée Italienne, affronte au Cirque

⁵⁸ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Baygon>

⁵⁹ ORTF : Office de radiodiffusion-télévision française

d'hiver à Paris, Henri Cogan, dit l'Assommoir. Cogan « enfourche » Lino, avec une sorte de technique de Judo appelée Kata Guruma, à la manière d'un berger transportant une brebis sur ses épaules et le projette hors du ring⁶⁰. La réception est mauvaise et le champion d'Europe se fracture la jambe. Dans un entretien filmé, Henri Cogan témoigne que cette chute a eu lieu sur le ring, du moins, c'est ce que j'ai compris. Peu importe, c'est un accident sportif. 37 ans plus tard, après une merveilleuse carrière cinématographique, Lino décèdera.

J'admire l'homme, le lutteur et l'acteur, c'est juste un clin d'œil et un coup de chapeau puisque je parle de catch.

Pour me remettre au sport, ce n'est pas si simple, il faut être motivé. Je fais le point. Boxe : les entraînements sont trop contraignants. Moniteur de Close Combat : je ne suis plus dans l'armée. Ko-Budo : le prof est parti.

En Ko-Budo, malgré les aspects japonais « un peu trop rigides » pour l'Occidental que je suis, le travail du bâton long m'intéresse. Je pense que je peux l'étudier et d'une manière différente. Je cherche un prof de bâton mais n'en trouve pas. En 1977 ça ne court pas les rues. J'achète des livres en français pouvant traiter du combat au bâton mais ils sont rares, j'en trouve pourtant quelques-uns, *Le Bo*, *Le Jodô*, *L'Aïki-Jo* qui traitent du bâton japonais et *La Canne* de Maurice Sarry pour le bâton français, mais aucun ne me satisfait pleinement. Le mieux, c'est de tailler un jeune arbre, de préférence un noisetier ou un châtaigner et m'entraîner avec. L'espace, je l'ai, j'ai mon jardin.

Le 1^{er} septembre 1977, je rencontre Jany, mon épouse actuelle, c'est une femme très calme qui contraste avec mon tempérament. Mis à part le contexte amoureux, je suis attiré par la régularité de sa vie, son attachement à sa famille, son métier d'infirmière où

⁶⁰ https://fr.wikipedia.org/wiki/Lino_Ventura

l'erreur n'est pas permise. En clair cette stabilité me laisse admiratif.

Très vite, elle constate que la peau de mon visage n'a pas une couleur naturelle, elle est grise et me conseille de changer de métier. Changer de métier n'est pas facile, outre la santé, les dettes s'accumulent, les affaires ne sont pas folichonnes et les charges sont importantes. Convaincu qu'elle a raison, je quitte la désinsectisation et j'entreprends une formation de moniteur d'auto-école.

Pour assurer ma formation, payer les dettes et faire bouillir la marmite, Jany travaille la journée à l'hôpital Purpan et les nuits en clinique, elle dort très peu et elle est extrêmement fatiguée. Quel courage !

Cette formation a changé ma vie, je m'en suis rendu compte plus tard. J'ai toujours aimé transmettre ce que je sais faire mais je n'ai jamais étudié de techniques pédagogiques. Sur le moment, cette formation, pédagogiquement parlant, n'est pas une révélation et je l'entreprends un peu en dilettante. J'ai toujours été un peu cossard dans les études. Voyant que nous allions nous faire planter à l'examen, avec mon collègue Edgar⁶¹, tout aussi cossard que moi, sauf au point de vue sport (il était moniteur de ski en Andorre), nous avons commencé à travailler en tandem en nous entraïdant et nous sommes arrivés fin prêts au CAPP (Certificat d'Aptitude Professionnelle et Pédagogique). Comme quoi à deux, question de motivation, ça marche mieux.

Dès le début de cette formation j'ai considéré que, lorsque l'on étudie, il faut également avoir si on en a le temps, une activité sportive ne serait-ce que pour se vider la tête afin d'apprendre mieux. J'ai le temps. Le travail seul avec un bâton est purement technique, mais lorsque je frappe sur mon sac, renforcé à

⁶¹ Edgar. En référence à Edgar Grospiron, champion olympique de ski acrobatique 1992 et 3 fois champion du monde.

l'intérieur et adapté aux coups de bâton, c'est le cortex qui travaille et non le néocortex avec lequel j'étudie.

J'ai développé ce sujet sur le site du B.S-D dans un article intitulé « Le Cortex⁶² ». Pour résumer cet article, il existe trois sortes de cerveaux :

Le paléocortex, pour la survie. C'est le cerveau qui génère un réflexe inné, en clair : je me brûle, je retire ma main.

Le néocortex est le cerveau avec lequel on réfléchit, on discute, on fait des études et avec lequel on se comprend entre nous... ou pas. Il sert donc à l'analyse, à l'éthique, à la pédagogie.

Le cortex, c'est le cerveau qui, sans réfléchir enregistre : ainsi les acquisitions techniques et les réflexes s'apprennent par la répétition des gestes.

L'exemple le plus flagrant est la natation, j'apprends à nager et au cours de ma vie je me baigne. En imaginant que pendant dix ans ou plus, je ne me baigne plus, si un jour je tombe dans l'eau, pour une question de survie et sans réfléchir, je nage. Le réflexe est acquis.

Dans tous les apprentissages, le cortex joue un rôle primordial comme on peut le remarquer dans deux domaines que je connais bien : la conduite automobile et la pratique des Arts Martiaux. Lors des premiers cours, il faut en effet faire face à deux choses :

1. les explications du moniteur ; c'est le néocortex qui fonctionne.
2. la mise en pratique des gestes de conduite ; c'est le cortex qui doit enregistrer.

Il est extrêmement difficile de faire fonctionner ensemble dans les débuts de l'apprentissage, le néocortex et le cortex, pour la simple raison que le néocortex doit comprendre intellectuellement la technique et que le cortex doit l'assimiler en tant que réflexe spontané. Or le réflexe spontané ne se crée que par la répétition des gestes.

Il est très difficile, dans les débuts de l'apprentissage de la conduite, de parler avec le moniteur et de se concentrer sur la

⁶² <http://www.baton-self.com/fr/sagesse-du-bsd/le-cortex>

circulation. Vient se greffer à cela ce que j'appelle le dosage, dosage de la pédale d'accélérateur, de l'embrayage ou du volant, tout comme le dosage d'un coup de poing, d'un coup de pied, d'un étranglement ou d'une clé. Au final, il faut de nombreuses heures d'entraînement en circulation pour obtenir un permis de conduire, comme il faut de nombreuses heures d'entraînement en se confrontant à des partenaires ou à des adversaires pour obtenir une ceinture noire.

L'élève conducteur, devenu conducteur permis en poche, ayant compris intellectuellement les principes de la conduite automobile, se consacre purement à sa conduite, donc à l'amélioration et au développement de réflexes de conduite. Il conduit avec le cortex. Dès cet instant, il peut facilement parler avec son passager (néocortex) tout en conduisant (cortex). Par la suite, dans sa vie de conducteur, il pourra même envisager d'autres spécialités : moto, poids lourd, transports en commun.

Pour les Arts Martiaux, c'est exactement pareil, sauf que les techniques d'Arts Martiaux semblent pour un débutant un peu contre nature. Il n'a, depuis son enfance, jamais pratiqué ce genre de choses et ce n'est pas si simple. Il faudra, suivant les aptitudes et les disciplines martiales, une moyenne de cinq ans pour obtenir une ceinture noire. Le permis de conduire ouvre la porte à toute une vie de conduite. La ceinture noire ouvre la porte à toute une vie de pratique.

Après avoir aguerri son cortex, le pratiquant pourra même envisager de travailler diverses disciplines martiales, autres que celle dans laquelle il a obtenu une ceinture noire, tout comme le conducteur auto qui pilote une moto, un camion ou un bus.

Le 29 juillet 1978, je me marie avec Jany et le 23 novembre 1978 j'obtiens mon CAPP. Je rentre aussitôt comme moniteur auto au centre de formation de l'École de Conduite Française (ECF) qui venait de se créer dans la galerie marchande de Carrefour à

Portet sur Garonne. Ce centre de formation de 14 moniteurs est le pionnier des stages de conduite en 8 et 12 jours. Le permis de conduire en huit jours, c'est une révolution ! Nous sommes les premiers moniteurs sur Toulouse à être mensualisés. Les autres, dans d'autres auto-écoles, sont payés à la tâche, autrement dit, si l'élève ne vient pas prendre sa leçon, le moniteur n'est pas payé.

Dans cette période agréable et merveilleuse de ma vie, d'un point de vue familial, et professionnel, nait, cerise sur le gâteau, le 8 novembre 1979, Virginie Isabelle. Pourquoi Isabelle ? Parce qu'elle est belle, c'est normal, c'est ma fille. En fait, c'est surtout par respect pour ses arrière-grands-mères. Conserver des valeurs transmises est important, mon fils en deuxième prénom a le prénom de mon grand-père, ce guide qui m'a transmis et enseigné les valeurs humaines. Peu importe à qui appartient le deuxième prénom, qu'il soit de la famille ou pas. L'essentiel, pour moi, est qu'il appartienne à quelqu'un qu'on aime.

Il arrive parfois que la naissance d'un enfant dans un couple interrompe les loisirs ou les activités sportives de ses parents. Ça n'est pas mon cas, au contraire. Jany, voyant que je m'épanouis dans mon travail me laisse vivre ma vie martiale. Encore aujourd'hui, je l'en remercie.

Une femme et des enfants que j'aime, un métier que me satisfait, une situation financière qui se stabilise, il ne m'en faut pas plus pour penser à revenir dans un club.

À 16 ans, je lisais des romans d'espionnage, des SAS. Dans ma mémoire (mais peut-être ai-je lu ça ailleurs que dans les romans de Jean Bruce), l'agent secret Hubert Bonisseur de La Bath, matricule OSS 117, était ceinture noire de Judo et ne pouvait se battre à moins de dix adversaires ! J'étais époustouflé. L'envie que je ressens depuis l'âge de 14 ans de faire du Judo ne fait que se renforcer. Ce moment où j'ai besoin de connaître et de pratiquer le Judo, c'est maintenant.

Le premier mars 1980, je m'inscris à un club de Judo non loin de mon domicile. C'est un club très axé sur la compétition qui remporte de nombreuses victoires.

Le professeur, que j'appellerai par discrétion, respect et sympathie Monsieur⁶³ Hubert Bonisseur de La Bath, est un personnage qui à mes yeux, incarne le Judo de compétition, le Judo sportif, celui des jeux olympiques. C'est un homme de taille moyenne, extrêmement technique, l'image que j'en ai est symbolique : le petit qui terrasse le fort par la technique, un des principes du Judo. Bien évidemment et depuis belle lurette, surtout après avoir enseigné le Close Combat, je ne crois plus au Judo d'OSS 117, mais le rêve est important pour conduire au réel.

J'ai plutôt un instinct de combat et en Judo, beaucoup de choses que je connais sont interdites, telles que les coups de poings, coups de coudes, coups de pied et coups de tête par exemples, autant de techniques fort utiles en Close Combat. Malgré cela, l'étude des déséquilibres, actions-réactions, projections, immobilisations, clés, étranglements, etc. se révéleront indispensables dans la continuité de ma quête. Le 6 juin 1980, je suis ceinture jaune et le 27 octobre 1980, ceinture orange.

Je fais parallèlement des recherches sur le combat au bâton et sur le Judo. Pour caricaturer, je redécouvre l'histoire du chêne et du roseau de Jean de La Fontaine. Dans le concret, je comprends deux choses. La première : face à une seule personne de même niveau que soi, dans un combat de Judo, il n'est pas aisé de gagner. La seconde : en termes de Self-Défense, le Judo est un des moyens, mais il n'est pas « le moyen ». Il s'adapte à d'autres techniques de combat à mains nues qu'il vient compléter.

Je découvre dans les livres que le Judo, contrairement à sa forme sportive enseignée dans les clubs, est également un art de vivre, un moyen d'éducation du corps certes, mais également de l'esprit.

⁶³ Nous l'appelions « Monsieur ». Personnellement, je le vouvoyais.

Le livre de Jean Lucien Jazarin, paru en 1968 puis réédité en 1972, *L'esprit du Judo, entretiens avec mon maître*⁶⁴ est une révélation.

Voici ce que cet homme né en 1900 et décédé en 1982 pensait du Judo :

« Ceux qui croient que le Judo n'est qu'un sport, avec la force et la victoire sur autrui comme buts, se trompent : la vraie victoire, en Judo, c'est notre propre libération par notre accession à une souplesse et une disponibilité totales, physiques et mentales. Tout le reste n'est qu'exercices, cheminements, moyens, sans plus.

Il faut comprendre que le Judo est une manière de vivre et pas seulement l'art de vaincre ou de maîtriser un autre. Un seul homme est à vaincre, dans les arts que l'on appelle martiaux, et c'est nous-même. »

Vaste sujet de réflexion, je suis bien évidemment d'accord avec JL Jazarin.

Je ne vais pas écrire l'histoire de Maître Kanō⁶⁵ (1860-1938), fondateur du Judo, Wikipédia s'en charge très bien. Cet extrait de Wikipédia est important pour comprendre cependant un des buts du Judo et le principe de non-violence dans les Arts Martiaux :

« Kanō désire adapter le ju-jitsu à la nouvelle ère. Le ju-jitsu est une technique de combat à mains nues utilisée par les samouraïs sur le champ de bataille : sa seule vocation est de mettre, vite et bien, un attaquant hors d'état de nuire. Kanō cherche à le transformer en un moyen d'éducation du corps et de l'esprit "adapté à l'éducation de toute une nation". Il renomme sa discipline de Ju-Jutsu⁶⁶ (technique/art de la souplesse) en Ju-do (Voie de la souplesse), et fonde ainsi ce qui est probablement le

⁶⁴ L'esprit du Judo <http://www.decitre.fr/livres/l-esprit-du-judo-9782846171120.html>

⁶⁵ M^e Jigorō Kanō https://fr.wikipedia.org/wiki/Jigor%C5%8D_Kan%C5%8D

⁶⁶ Ju-Jutsu (Japonais), Ju-Jitsu (fédération française de Judo.)

premier judo moderne. D'autres maîtres suivront en effet son exemple, transformant leur art de "technique" en "voie" ».

Certains judokas se sont dirigés vers des façons différentes de pratiquer le Judo, comme par exemple le Ju No Michi⁶⁷, Art Martial français, non axé sur la compétition, « Michi » étant un mot japonais désignant également la « Voie ».

Je cite encore Wikipédia :

« Le Ju no Michi désire donc conserver l'esprit d'origine de cet Art Martial, notamment la mobilité, l'esquive, la non-résistance et se démarque fondamentalement du judo en tant que sport (...) il ne souhaitait pas suivre le judo dans son évolution, à cause de sa forme principalement compétitive, qui contribuait à en faire une lutte d'opposition vide de son sens fondamental. »

Le Ju no Michi, tout comme l'Aïkido⁶⁸, est basé sur la fluidité et l'efficacité des gestes techniques et non sur l'utilisation de la force. Sa forme de compétition ne comporte pas de catégories de poids. Le combat dure une minute et doit pouvoir être gagné par « Ippon » (point décisif), selon le principe de M^{e69} Kano lui-même : « Un maximum d'efficacité pour un minimum d'effort », dans le respect total de la santé et l'intégrité des partenaires.

En clair, Judo ou Ju No Michi, veulent dire sensiblement la même chose : « Voie souple », « Voie de la souplesse » ou « Souplesse de la voie »

La différence réside dans ce que l'on recherche, le but vers lequel tendre : renforcer son physique et son mental par l'esprit de compétition avec les coupes, les médailles, les championnats, les

⁶⁷ Ju No Michi : Art Martial Français crée dans les années 1970 par Me Igor Correa Luna https://fr.wikipedia.org/wiki/Ju_No_Michi

⁶⁸ Aïkido : <http://www.aikido.com.fr>

⁶⁹ M^e : abréviation du mot Maître

jeux olympiques représentés par la FFJDA⁷⁰ (Fédération Française de Judo et Disciplines Associées), ou bien rechercher l'amélioration de soi-même par tout autre méthode de combat ce qui flatte beaucoup moins l'ego.

Il faut quand même se rendre à l'évidence, M^e Kano espérait que son Judo accède aux jeux olympiques. Je cite : « Premier Asiatique membre du Comité international olympique (CIO) où il officie entre 1909 et 1938, il représente son pays auprès de l'instance olympique jusqu'au milieu du milieu du siècle, se faisant notamment le porte-parole de la candidature nippone aux Jeux olympiques d'été de 1940. » Donc, la FFJDA va dans ce sens. Avec près de 600 000 licenciés (source FFJDA), elle dépasse en nombre d'adhérents les autres disciplines s'inspirant du Judo.

Or, en tant que judoka, j'ai constaté que la partie philosophique de Maître Kano n'est pas enseignée.

Et c'est un point de désaccord : certains considèrent que la compétition prépare à affronter la vie, d'autres pensent que pour affronter la vie, il faut avoir un esprit ouvert.

« Voie souple » ou « voie de la souplesse », peu importe, cela doit se traduire par la souplesse du corps et aussi celle de l'esprit.

Cette dernière n'est pas évidente à acquérir. La pratique de n'importe quel art (écriture, peinture, sculpture... mais également certaines disciplines sportives où la compétition n'est surtout pas un but ultime) peut aider à développer cette ouverture d'esprit.

Pour ma part, je suis partagé, il faut les deux.

Lorsque l'on est jeune, la confrontation à l'autre est intéressante, elle permet de se construire, d'apprendre à se dépasser et à respecter des règles. Le Judo, comme tout autre Art Martial, peut

⁷⁰ FFJDA

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9d%C3%A9ration_fran%C3%A7aise_de_judo,_jujitsu,_kendo_et_disciplines_associ%C3%A9es

être pratiqué à partir de 6 ans, mais certains clubs acceptent les enfants à partir de 3 ou 4 ans. Tout dépend de la morphologie de l'enfant. Personnellement, j'ai toujours considéré que le Baby Judo était un moyen pour les clubs de « faire de la licence », mais comme cela plait aux parents, pourquoi pas. L'essentiel est que l'activité soit sportive, éducative, ludique et plaise à l'enfant.

De mon point de vue, on peut qualifier d'Art Martial, un art qui allie à la fois technique et philosophie, c'est un investissement et une école de vie, c'est pourquoi je pense que seul un adulte peut pratiquer un Art Martial, pour un enfant il s'agit simplement d'un sport martial. Encore faut-il éviter les travers de la compétition. Certains parents éduquent leurs enfants et les poussent à être les meilleurs, à dominer l'autre, c'est une erreur. J'ai été témoin lors d'une compétition de Judo, d'un père qui insultait un arbitre parce que son fils avait perdu. Ce jour-là, cet incident m'a renforcé dans ma conviction que les Arts Martiaux, c'est autre chose que la compétition.

Certes pour un adolescent, la compétition peut être formatrice. Il faut pour cela des lieux de pratiques et un professeur qui veille à développer des valeurs sportives telles que le respect des règles, des partenaires d'entraînement, des arbitres et du public. L'acquisition de ces valeurs, qui sont aussi des valeurs humaines utiles à la vie sociale, est bénéfique pour l'adulte. Que devient alors l'esprit de compétition ? La compétition avec les autres risque de développer l'ego qui se croit supérieur, mais la compétition avec soi-même permet de se fixer des objectifs et même de chercher à les dépasser. Les grands champions ont ces qualités : discrétion, humilité, recherche technique et travail. Toutefois, il me semble plus intéressant, de rechercher tout au long d'une vie d'entraînement martial une belle ouverture d'esprit, dont la qualité première est l'altruisme.

Un autre point reste à souligner.

À travers le monde, lorsque les fondateurs de disciplines martiales décèdent, leurs disciples, généralement de haut niveau technique, au lieu de se regrouper, se séparent pour enseigner chacun à leur manière, ce qu'ils pensent être la véritable Voie, celle du « Maître ». C'est bien dommage pour la tradition qui court le risque d'être déformée techniquement et philosophiquement.

Se regrouper entre enseignants est extrêmement difficile, question d'ego certes, mais pas que. Les élèves généralement n'ont qu'un seul « Maître » et suivent son enseignement. Il faut être un étudiant avancé dans une discipline martiale pour avoir la curiosité et la passion d'aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte.

Donc, l'esprit et les styles diffèrent dans les différents enseignements, tout simplement parce que les successeurs transmettent ce qu'ils ont individuellement retenu et ce qu'ils aiment techniquement pratiquer, en fonction de leur conception des Arts Martiaux et de leur morphologie. La déformation de l'enseignement d'origine est donc naturelle. Il y a bien souvent plusieurs fédérations, pour une seule discipline martiale, rares sont les enseignants qui continuent à transmettre la technique du fondateur ainsi que l'esprit originel. À contrario, créer dans les Arts Martiaux est important, le 20^e précepte de Karaté stipule (mais ce n'est pas la seule interprétation) : « Toujours chercher à inventer⁷¹ » C'est d'ailleurs cette pensée qui m'a en partie incité à créer le B.S-D.

Concernant les préceptes, au fil du temps, ils ont été modifiés et interprétés différemment. Pour éclairer mon propos sur la transmission et l'innovation, je pense aux Katas⁷² (Enchainements codifiés effectués seul sans partenaire). Dans cette explication, pour simplifier, je vais généraliser.

⁷¹ Niju-Karaté-Jutsu-Kyokun : Les préceptes de l'art de la main de Cathay
<http://www.kbc-albigny.com/uploaded/Karate%20p.pdf>

⁷² Kata : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kata>

Un fondateur crée un Kata ou des Katas qui ont pour but de perfectionner la technique des gestes de base de la discipline enseignée. Bien évidemment, ces Katas n'auraient aucun sens si les gestes techniques de ces enchaînements n'avaient pas leur application en combat. Donc le fondateur met au point des applications contre un adversaire, ce qui est la base d'un Art Martial.

Le fondateur décède et ses disciples transmettent les Katas et leurs applications. Dans leur enseignement, volontairement ou involontairement, ils trouvent d'autres applications légèrement différentes à ce Kata, ce qui modifie les gestes techniques de cet enchaînement codifié originel. De fil en aiguille, de générations en générations, le Kata se modifie, pour au final, délaisser les applications en combat qui ne ressemblent plus à grand-chose et dont le but consiste à ne rechercher que la perfection du geste technique. En faisant cela, certains se détournent du combat réel en créant par exemple des championnats du monde de Katas. Personnellement, je n'y vois aucun inconvénient, il en faut pour tous les goûts, mais au final, comme pour le Baby Judo, peut-on encore parler d'Art Martial dans l'esprit originel ?

Pour conclure ce développement je dirai que tout ceci peut sembler bien compliqué. Par exemple le 18^e précepte en Karaté stipule : « Rechercher la perfection en Kata, le combat réel est une autre affaire ».

Je n'ai pas connu Gichin Funakoshi⁷³ (1868-1957), fondateur du Karaté moderne, j'avais dix ans quand il est mort et donc, à moins d'être japonais et d'avoir été un élève assidu auprès de lui, comment puis-je interpréter de façon juste ce 18^e précepte ?

Soit : « Laissez tomber le combat réel, ce n'est pas le sujet, les katas sont plus importants » ou « Rechercher la perfection en Kata, mais attention, ne vous leurrez pas, le combat réel est une toute autre affaire ». Comment le savoir ?

⁷³ Gichin Funakoshi : https://fr.wikipedia.org/wiki/Gichin_Funakoshi

Quoi qu'il en soit, je commence la pratique du Judo à 33 ans. Jusque-là je n'ai pratiqué que la Boxe et le Close-Combat, expériences pas vraiment axées sur des principes philosophiques. Le Ko-Budo des années 70 par contre était à ce sujet intéressant, car il m'a laissé entrevoir l'esprit japonais.

Au club de Judo près de mon domicile, l'esprit de compétition est présent : l'esprit sportif, le fair-play y sont enseignés ; pour ce qui est de la recherche de la Voie (art de vivre), je me débrouille seul.

Les entraînements sont très sérieux et intensifs, en fonction de mon travail de moniteur, je m'entraîne trois fois par semaine. L'ambiance d'un club de Judo à tendance sportive n'est ni plus ni moins la même ambiance que celle d'un club de gym ou d'athlétisme. C'est du sport. Sous la douche collective, si vous sentez que l'eau qui coule sur votre cuisse gauche est plus chaude que celle qui coule sur votre cuisse droite, c'est votre collègue d'entraînement qui vous « pisse » sur la jambe pour faire rigoler les copains. Voilà pour l'ambiance et, comme dans tous les sports, on se fait également des amis qui ont la même passion que vous. On rit ensemble et, à l'entraînement, on souffre ensemble.

En 1980, la Maison du Judo à Toulouse est inaugurée⁷⁴. Avec le club, nous sommes souvent à cet endroit, les compétitions ont lieu le samedi et le dimanche. Le samedi, je travaille. Mon métier de moniteur me fait sortir de Toulouse direction les Pyrénées, en voiture école ou à moto, pour effectuer systématiquement en fin de semaine un circuit routier avec des élèves. Il ne reste donc que le dimanche à consacrer au Judo en dehors des entraînements.

⁷⁴ Maison du Judo

<http://www.judopourtous.com/PagesAnnexees/MaisonDuJudo.html>

La Maison du Judo propose des stages techniques, ouverts aux différents niveaux symbolisés par les couleurs des ceintures (pour plus de détails voir ce lien⁷⁵).

En débutant, un judoka porte une ceinture blanche, ensuite jaune, orange, verte, bleue, marron, ce sont les « Kyu » (progression de base).

Au-dessus de la ceinture marron il y a la ceinture noire (progression supérieure), la ceinture rouge et blanche (couleur du drapeau japonais) et pour terminer la ceinture rouge. Ce sont les « Dan ».

Une ceinture blanche large a été attribuée à M^e Kano, 12^e Dan, qui se retrouvait donc en tant que fondateur du Judo sensiblement dans la même tenue vestimentaire qu'un débutant. À mon avis, mais c'est une interprétation personnelle, il y a trois raisons symboliques à cela :

1. Ne pas croire que la couleur de la ceinture fait la valeur de l'homme.
2. Être attentif à un débutant et se mettre à sa portée en toute humilité.
3. Se remettre en question.

Voilà ce que je retiens des symboles, des ceintures et des grades.

Le premier dimanche de février 81, je désire participer à un stage à la Maison du Judo, qui regroupe cet après-midi-là, un certain nombre de clubs de Judo. M'étant mal renseigné je constate en arrivant en avance que le stage est ouvert à partir de la ceinture verte. Dommage, je suis ceinture orange, la ceinture en dessous. Déçu j'hésite entre repartir ou regarder. Regarder est souvent très intéressant, on apprend autrement et je me dirige vers les gradins où je retrouve un judoka de mon club qui, visiblement, ne peut pas participer non plus, sauf que lui est ceinture verte. Il est assis, son sac de sport entre les pieds.

« Salut !

⁷⁵ Ceintures <https://fr.wikipedia.org/wiki/Judo>

- Salut...
- Je m'assois à côté de lui.
- Tu ne t'entraînes pas ?
- Non, pas envie...
- Qu'est-ce que tu fous là ?
- Bof, je ne sais pas, j'en ai un peu marre, le Judo c'est dur.
- C'est sûr, mais ce n'est pas en restant assis que tu vas prendre ton pied.
- Je sais, mais je ne me blesserai pas.
- Tu es blessé ?
- Oui, une cheville qui déconne, je préfère ne pas m'entraîner.
- Tu restes jusqu'à la fin ?
- Oui, de toute façon, je n'ai rien à foutre de toute l'après-midi.
- Passe-moi ta ceinture !
- T'es malade, pourquoi ?
- Je vais sur les tapis.
- Mais t'es orange !
- Et alors, Bonisseur de La Bath ce n'est pas lui qui fait le stage, il n'est pas là et le prof qui enseigne ne me connaît pas.
- N'oublie pas de me la rendre, dit-il en me confiant sa ceinture.
- Ne t'inquiète pas et si tu pars, je te la rends au club ».

Je quitte les gradins direction les vestiaires, je me mets en tenue et monte sur les tatamis (tapis de Judo). Les stagiaires et quelques enseignants prennent possession du Dojo, nous sommes une bonne trentaine.

Après avoir salué, pour le respect des lieux, du professeur et des partenaires d'entraînement, d'abord en « seiza⁷⁶ » (à genoux) puis debout, nous attaquons l'échauffement. Au bout de 15 minutes, je vois arriver sur les tapis, je vous le donne en mille, M^e de La Bath ! Et moi qui le pensais en week-end dans l'Ariège. Sur le coup, parmi les participants, il ne me remarque pas. Mon regard se

⁷⁶ Seiza <https://fr.wikipedia.org/wiki/Seiza>

tourne vers mon collègue des gradins, lequel reste imperturbable. D'un seul coup, mon prof m'aperçoit, je lis dans son regard de l'étonnement et peut-être un peu d'amusement, il a compris. Porter une ceinture que vous n'avez pas méritée, c'est bafouer les principes et les valeurs des Arts Martiaux. Sous ce regard, je ne suis pas très à l'aise, mais je me dis que l'essentiel, puisque j'y suis, c'est de donner une bonne impression et de faire honneur à la couleur de ceinture que je me suis appropriée.

Toute l'après-midi, je me donne à fond, je ne rechigne vraiment pas à la tâche et paradoxalement, j'y prends du plaisir. M^e Bonisseur de La Bath ne s'occupe absolument pas de moi. À moment donné, dans une partie technique, je me retrouve à côté de lui et me sens obligé de lui dire :

« Monsieur, j'avais envie de faire le stage, j'ai emprunté la ceinture. »

Pas de réponse.

Le stage se termine, je pensais qu'il me prendrait à part à la sortie des vestiaires, mais non.

Question état d'esprit, je suis assez serein. Bien sûr, ça ne se fait pas, mais quand même, c'est pour une bonne cause, celle de l'envie de progresser.

Je rejoins mon collègue et lui rends sa ceinture verte.

« Tu ne t'es pas fait allumer ?

– Non, il ne m'a rien dit.

– Il ne t'a pas demandé d'où venait la ceinture ?

– Non.

– C'est bizarre, mais bon. À lundi à l'entraînement ! Salut.

– Salut et merci »

Le lundi soir, je n'ai pas intérêt à louper l'entraînement. J'arrive au club, me change dans les vestiaires, noue ma ceinture orange et monte sur les tatamis.

Rien ne se passe, Hubert Bonisseur de La Bath feint de n'avoir rien vu la veille.

Je redouble d'efforts à l'entraînement ainsi que les autres soirs de la semaine. Rien. M^e de La Bath, techniquement, ne me corrige même pas. Il m'ignore. Le vendredi 6 février, après le salut rituel, il s'adresse à moi et me dit :

« Jean Louis, avance-toi. »

Je sors de la ligne du salut où mes camarades d'entraînement sont alignés dans l'ordre des couleurs de ceintures et je fais un pas en avant.

« Non plus près », dit-il.

En tant qu'ancien militaire j'obtempère et je fais deux pas en avant.

« Tu peux porter la ceinture verte ».

Je le salue respectueusement façon Judo en inclinant mon buste vers l'avant et je le remercie.

Voilà pour l'anecdote, c'est une leçon de vie martiale que j'ai retenue. Plutôt que de choisir les reproches, cet homme a choisi d'abord le silence et ensuite les encouragements. J'ai certes osé participer à un stage qui n'était pas ouvert à mon niveau, mais me suis comporté avec enthousiasme. Enthousiasme que j'ai reproduit pendant les entraînements de la semaine et mon professeur l'a certainement noté.

Plus tard je comprendrai qu'entre orange et verte il n'y a pas beaucoup de différences techniques.

Question travail, à l'auto-école, j'aime de plus en plus la pédagogie, je suis instructeur auto et moto jusqu'au 31 décembre 1980 et le 1^{er} janvier 1981, je passe instructeur principal pour enseigner le groupe lourd (Poids lourd et transport en commun).

Parallèlement je suis passionné par le Judo et dans l'année, grâce aux entraînements, j'obtiens la ceinture bleue le 20 mai 1981 et la ceinture marron le 30 octobre 1981. C'est à ce moment-là que je fais la rencontre de mon ami Heddy qui est un patron d'auto-école. Heddy est à Toulouse le seul moniteur noir. Comme il est africain, mes collègues le chambrent un peu en lui disant que, lorsqu'on le

croise en voiture école, vu qu'on ne le voit pas à l'intérieur de l'habitacle, on hésite à le saluer d'un signe de la main. Il y a une solidarité entre nous lorsque l'on se croise, un petit signe de la main à la manière des motards fait toujours plaisir. L'ensemble des moniteurs déroge rarement à ces us et coutumes.

Ce n'est pas du racisme, peut-être et certainement de la bêtise, en tout cas une franche rigolade entre potes, Heddy compris, surtout lorsqu'on lui dit : « On a vu ta bagnole, l'élève était seul au volant ! »

Heddy est toujours joyeux face à ces boutades, aimable et souriant, même lorsque la connerie humaine se manifeste.

Un jour, je dirige en tant que moniteur un stage pour l'obtention du permis de conduire super lourd et je vois arriver Heddy. Il vient pour apprendre à conduire une semi⁷⁷ et passer son permis. Au bout de quelques jours, une très bonne ambiance règne au sein du stage. Le cours, cette matinée-là, consiste à savoir atteler la remorque au tracteur par l'intermédiaire de la sellette⁷⁸.

Pédagogiquement, il y a d'abord la partie explication, puis la démonstration par le moniteur, ensuite l'exécution par les élèves. Je suis en pleine explication, j'ai le tracteur dans le dos, la remorque détachée est dans l'alignement du tracteur, la sellette du tracteur apparente. Devant moi, en demi-cercle, me font face sur une seule ligne cinq à six élèves.

Un peu en retrait et derrière cette ligne, Heddy. Je vois cet homme, de taille moyenne, se mettre de trois quart face et en équilibre sur un pied, tendre l'autre jambe au niveau de l'arrière de la tête de son camarade plus grand que lui et, tranquillement, d'une immobilité et d'un équilibre parfaits, lui tapoter l'oreille avec

⁷⁷ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Semi-remorque> - Semi-remorque : nom féminin. Dans le langage des routiers on désigne l'ensemble tracteur-remorque en disant : « la semi », le tracteur : « le tracteur » et la remorque : « la remorque ».

⁷⁸ Sellette [https://fr.wikipedia.org/wiki/Sellette_\(transport\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sellette_(transport))

le bord intérieur de sa chaussure par de petits mouvements d'essuie-glace lors desquels seule sa cheville est en action.

Bien évidemment, je vois toute la scène, et le gars qui se fait tapoter l'oreille, vu qu'Heddy est dans son dos, croit qu'il lui met des petites claques avec la main.

Sans se retourner et attentif à mes explications, il lui dit : « Arrête tes conneries Heddy ! ». Tranquillement, les tapotements continuent, toujours avec un parfait équilibre. Je commence à me marrer ce qui a pour but de faire se retourner l'élève qui, éberlué, voit un pied à la place d'une main... Heddy est ceinture noire de Karaté, peu de karatékas ceinture noire ont cette parfaite maîtrise du corps et certainement de l'esprit. Un matin, un samedi je crois, Heddy donne une leçon moto. Quand j'enseignais le pilotage moto, j'avais une 750 cc⁷⁹ et les élèves, en vue d'obtenir leur permis, des engins de même marque mais moins puissants, des 400 cc. La réglementation stipulait 3 élèves reliés en radio avec le moniteur, ce qui faisait 4 bécane sur la route.

Pour les petites auto-écoles, disposant de moins de moyens, l'achat de plusieurs brêles n'est pas envisageable, c'est le cas d'Heddy. Il a une seule moto et suit, comme beaucoup d'autres professionnels, le motard-école avec sa voiture-école, les deux véhicules étant bien sûr reliés par radio.

Cet homme plein de gentillesse invite avant le cours son élève à prendre un café et quelques croissants, puis ils partent sur la route. Sur la rocade, qui n'était pas à l'époque séparée par un terre-plein central, l'antenne radio de la voiture d'Heddy se détache. L'élève motard roule devant. Heddy se penche du côté de son rétroviseur extérieur pour voir où son antenne est tombée. En faisant cela, inconsciemment il actionne avec le poids du corps

⁷⁹ Honda 750 ECF :

http://www.bikez.com/motorcycles/honda_cb_750_f_1_1977.php

son volant avec sa main gauche ce qui dirige la voiture légèrement sur la gauche. Il suffit d'un seul instant, un seul regard un peu trop insistant dans le rétroviseur extérieur et sa voiture est pulvérisée par une camionnette qui arrive en sens inverse. Heddy est tué sur le coup, laissant une veuve avec deux enfants.

Dans son cercueil, sa famille dépose sur son corps sa ceinture noire de Karaté ainsi qu'un disque de jazz, un 33 tours en vinyle. Son épouse me confie ses livres de Karaté en me disant qu'il m'aimait beaucoup et que ceux-ci sont entre de bonnes mains.

Paix à ton âme camarade, t'avoir connu a été un plaisir et un honneur. « Armstrong, un jour, tôt ou tard... » (Claude Nougaro).



En parlant de camarade et de karatéka, par une belle après-midi, je vois arriver sur le parking où était garé le bus-école, mon ami Danzel. Depuis le Moulin de la Chanson, on s'était perdus de vue. Très étonné et ravi de le revoir, je lui dis :

« Hé bien dis-donc, ça c'est une surprise !

– Salut Jean Louis, content de te revoir !

– Ça me fait vraiment plaisir ! Qu'est-ce que tu fous là ?

– Je cherche le moniteur de ce bus.

– Ben, c'est moi.

– Quoi, c'est toi ? Alors ça, c'est super !

– Pourquoi tu veux me voir ?

– Je me suis inscrit en leçons, il faut que je passe mon permis.

– Quoi ? Tu n'as pas le permis ? Quand on était en tournée avec l'orchestre, je me souviens de toi conduisant le bus...

– Pas tout le temps, j'avais un chauffeur.

– Si, si, je me souviens de toi au volant, tu disais même que la nuit, les flics n'arrêtent pas les orchestres, ils savent que ce sont des musiciens qui se déplacent.

– Hé oui, c'était le bon temps, maintenant il me faut un permis. »

Nous voilà partis, Dan au volant du bus-école et moi aux doubles commandes. Très franchement, je n'ai rien à lui apprendre des subtilités du transport en commun, tel que le porte à faux avant et arrière, le double débrayage, etc. ... Mécaniquement, il s'en sort très bien, pour les trajectoires et les positions sur la chaussée, je sens qu'il a l'habitude. Les deux heures de leçon s'effectuent avec sérieux, on ne parle pas du bon vieux temps, on reste concentrés sur ce futur permis.

De retour sur le parking de l'ECF à Carrefour Portet, il y a un certain nombre de voitures garées sur divers emplacements. Je dis à Dan :

« Gare-toi le plus près de ta voiture, ça t'évitera de marcher.

– Je n'ai pas de voiture.

– Tu es à pied ? tu es venu avec quoi ?

– Avec le bus garé là-bas ! »

Voilà pour le gag, un karatéka, m'ayant fait penser à un autre karatéka. Dan a bien sûr obtenu son permis sans aucune difficulté. C'est d'ailleurs un ami à lui, Claudius, musicien et collègue moniteur ECF qui l'a accompagné en permis ce jour-là. Le monde est vraiment petit, les vrais copains se retrouvent toujours.

Moniteur de tout ce qui roule a été pour moi un métier formidable, pas très bien payé, mais très gratifiant, le plus beau que j'ai exercé. Que ce soit en voiture, à moto, avec la semi-remorque ou le bus, systématiquement nous partions tous les samedis en circuit routier dans les Pyrénées. Toute la pédagogie apprise au cours de ces années d'enseignement, je l'ai transposée dans l'enseignement du Bâton de combat et de la Self-Défense.

Au mois d'octobre 1981, l'ECF située dans la galerie marchande de Carrefour à Portet-sur-Garonne bat de l'aile. Nous avons pourtant de très bons résultats en permis de conduire. Personnellement concernant le bus, j'ai dans les derniers mois, 100% de réussite en permis. Je ne peux pas dire si c'est dû à une

mauvaise gestion, ou au fait que les futurs prétendants ont de plus en plus de mal à se libérer 8 ou 15 jours pour se former et passer ce permis tant désiré. Il faut que je pense sérieusement à retrouver un autre emploi, malgré l'attachement que j'ai pour cette auto-école et pour mes collègues.

Je croise, toujours sur le même parking, un de mes derniers élèves qui a trouvé une place de conducteur de bus à la Semvat (aujourd'hui Tisséo). Il vient faire ses courses avec son épouse. En discutant avec lui sur les conditions d'embauche dans cette entreprise, il me montre une fiche de paie. Il fait, en tant que conducteur, moins d'heures par semaine que moi et est payé mensuellement 1000 francs de plus. En clair, lui, avec sa fraîche feuille rose de permis transport en commun, gagne mieux sa vie et fait moins d'heures que moi-même avec un diplôme d'état.

Je fais donc une demande pour entrer en tant que conducteur de bus de la ville de Toulouse, à la Semvat.

Après avoir passé une visite médicale, je suis refusé pour une scoliose à la colonne vertébrale.

Je ne comprends pas, je n'ai pas mal au dos. Certes, j'ai la jambe droite plus courte d'un centimètre que la gauche, ce qui occasionne une déviation de la colonne, mais ça je le sais depuis l'armée, et puis, un bon nombre de personnes ont un membre plus court que l'autre, je ne suis pas le seul. De plus, je fais du sport, je suis en pleine compétition de Judo et je ne me plains pas du dos. Je pensais que la Semvat trouverait un intérêt à recruter un conducteur avec un diplôme de moniteur et ce n'est pas le cas. Je suis franchement vexé.

Très peu de temps après, au cours d'un repas dans un restaurant, je mange avec mon épouse et un couple ami, dont le mari est directeur du service Foires et Marchés à la mairie de Toulouse. Je lui raconte cette histoire et celui-ci s'empresse de me dire qu'il va voir ce qu'il peut faire. Toujours vexé, je refuse cette offre.

Quelques jours plus tard, je reçois un télégramme de la Semvat m'invitant à passer un test de conduite.

Je ne saute pas de joie, mais il faut dire que mon épouse et ma belle-mère ont lourdement insisté pour que j'aie passé ce test. À l'époque, je ne me rendais pas compte que cette chance m'apporterait une stabilité d'emploi. Les femmes, elles, l'avaient bien compris.

Je me rends à la Semvat le jour prévu pour passer cet essai. Le moniteur qui m'attend dans son bus est un moniteur que je connais de vue. Lorsque nous nous croisons sur la route en bus école, nous nous faisons un signe amical de la main.

« Bonjour Monsieur, mon nom est Brinker, je viens pour le test de conduite.

– Bonjour, on se connaît non ?

– Oui, on se croise souvent en leçon dans nos bus respectifs.

– Je me doutais bien que c'était vous, qu'est-ce qui vous arrive, vous n'avez plus de travail à Carrefour ?

– Ma boîte, enfin l'ECF dans la galerie marchande, va fermer.

– Bon, on va se tutoyer, tu connais le métier on va faire un petit tour. Ma foi, si tu ne grimpes pas sur les trottoirs avec la roue arrière en tournant à droite, ça devrait être bon ».

On démarre, la ballade dure environ une demi-heure. Je fais gaffe aux trottoirs, je ne les rase pas trop, mais je ne m'en éloigne pas non plus dans les tournants à droite. Le moniteur plonge à chaque fois dans son rétroviseur de droite pour voir où la roue arrière passe et je trouve ce petit jeu curieux. Je m'applique toutefois à suivre respectueusement et à la lettre le code de la route, exactement dans la situation d'un examen de permis transport en commun. Contrairement à lui, ma profession est d'apprendre à conduire, alors que la sienne, à cette époque, est de faire passer des tests de conduite dans une entreprise, avec son expérience et son permis de conduire. J'ai de la fierté et certainement de l'orgueil en tant que moniteur diplômé d'état et je tiens à réussir ce

test. Conditionner parfaitement un candidat pour un examen de permis de conduire, je sais faire, je n'ai donc aucune difficulté à me conditionner moi-même. De retour à la Semvat, voyant que je maîtrise la conduite transport en commun et qu'il n'y a pratiquement pas d'erreurs, le moniteur me dit :

« De toute façon, que tu sois monté sur un trottoir ou non, je ne pouvais pas te planter, regarde le nom qui t'a pistonné ! »

Il me montre, inscrit au crayon sur mon dossier, un nom que je ne connais même pas. Tout ce que je sais, c'est que le directeur avec qui j'ai mangé s'est adressé à un « ponte » de la mairie de Toulouse.

Par la suite, j'ai appris à mes enfants que lorsque l'on est bien préparé et que l'on maîtrise son sujet, il n'y a aucune raison de ne pas réussir. Malheureusement, j'en suis conscient, dans certaines situations, le piston existe toujours.

De nos jours, la formation à Tisséo (ex Semvat) est devenue beaucoup plus professionnelle, je suis le parrain de la fille d'un formateur bus et tram, Philou, avec lequel je m'entretiens de temps en temps sur les méthodes de formation de cette entreprise toulousaine.

J'ai bien essayé d'aider comme je pouvais l'ECF, comme j'ai été artisan, il me restait une ronéotypeuse qui me servait à imprimer des publicités. J'ai créé des pubs pour cette ECF avec le papier et l'encre qui me restaient et je les ai distribuées dans la galerie marchande. Rien n'y a fait, quelques mois plus tard cette entreprise disparaissait.

Le 14 novembre 1981, je quitte l'ECF de Carrefour Portet pour entrer comme conducteur de bus à la Semvat.

Inutile d'entrer dans les détails, la vie d'un conducteur de bus me semble hors sujet dans cette histoire. Cependant, je l'expliquerai plus tard, le comité d'entreprise de la Semvat m'a aidé à constituer

une section Arts Martiaux au sein des disciplines sportives de l'entreprise.

Le fonctionnement en 2x8 des conducteurs de bus ne me permet pas de suivre autant qu'avant les entraînements de Judo, ils ont lieu le soir et, une semaine sur deux, le soir, je travaille.

Dans mon jardin, je compense avec l'étude du bâton de combat, que j'ai entreprise en 1977, je fais des recherches sérieuses dans des livres et je les mets en application. De 1981 à 1984, pendant trois ans je vais alterner Judo et ces recherches.

En tant que ceinture marron, pour obtenir une ceinture noire de Judo, ce qui est mon but, il faut soit la passer en « technique » c'est-à-dire démontrer avec un partenaire un certain nombre de Katas (Enchainements codifiés), ou en « compétition » qui consiste à démontrer un peu moins de Katas avec un partenaire, mais par contre à gagner 10 combats contre des adversaires que vous ne connaissez pas et désirant autant que vous une ceinture noire. J'opte pour la compète.

La compétition m'a appris beaucoup de choses, en premier lieu à surmonter le trac, elle permet également de prendre confiance en soi. Sans cette confiance, peu de combats sont gagnés. J'ai rencontré tout ce que l'on peut rencontrer en compétition, des gars fair-play, des mauvais perdants, des bourrins, de fins techniciens, mais également de mauvaises organisations.

La pire d'entre elles, pour moi, est la pesée (catégorie de poids). Généralement, les combats pour les « passages de grade » ont lieu le week-end. Être pesé à 9h pour ne combattre qu'à 13h, ce n'est pas agréable, voire démoralisant, on doit rester chaud pendant 3 heures et plus. Lorsque l'on approche des 11h, il y a la fringale, car le matin, le petit-déj a été très léger dans l'objectif d'un combat vers 9h. À l'époque, je ne me souviens pas de barres de céréales, en tout cas, j'ai le souvenir de bananes. Tout le problème est qu'avec l'échauffement et le trac, ce que l'on a dans l'estomac ne passe pas. Les compétitions je les préfère

l'après-midi, je n'ai pas ce souci de fringale et puis... je n'ai jamais été « du matin ».

Un jour, je discute assis côte à côte avec un judoka sympa, que je dois combattre dans l'après-midi. Personnellement, je n'ai jamais eu besoin de beaucoup d'échauffement pour entrer dans le vif du sujet et apparemment lui non plus, donc, nous sommes décontractés tous les deux. Le sentiment est, après avoir devisé sur la compétition, que nous allons faire un beau combat agréable et engagé, et nous faire plaisir. Que le meilleur gagne !

Mon professeur de Judo arrive, me demandant ce que je fais là ?

« On discute, on est dans la même catégorie de poids, on combat ensemble cet après-midi.

– On ne discute pas avec un adversaire, va t'asseoir ailleurs. »

Mon prof a peut-être raison, mais moi, je ne le ressens pas comme ça. Je pense que dès ce moment-là, ma décision de quitter le Judo est prise.

Je décide de me faire plaisir avec les Arts Martiaux. Au club de Judo, j'ai trouvé une ceinture noire, Harry, qui veut bien me servir de partenaire pour tester mes techniques de bâton. Nous allons dans les champs, au bord du Canal du Midi, pour nous exercer, cela me procure un vrai bonheur. Par la suite, les exercices vont se poursuivre, j'ai trouvé ma voie, c'est ce que je veux faire.

Trouver d'abord, chercher après.
Jean Cocteau.

1985 NAISSANCE du B.S-D Bâton de combat. Self-Défense

Le 5 mai 1985, j'obtiens en compétition ma ceinture noire de Judo. Assez régulièrement, Harry et moi allons nous entraîner au bord du canal, deux photos en noir et blanc de combat au bâton long datées de 1984 subsistent encore de cette époque⁸⁰. Notre seul but est de nous faire plaisir. Son frère cadet, « Mon Boubou⁸¹ », ceinture noire de Judo également, s'est joint à nous.

Très influencé par le Bo-jutsu japonais (Bo : bâton long et jutsu : techniques), j'achète deux « Bo » cylindriques dans un bois résistant mesurant chacun 1,82 m et 3,3 cm de diamètre. Par nostalgie, j'ai conservé ces premiers bâtons qui sont accrochés au mur dans mon garage. La vraie naissance du B.S-D, c'est eux.

Ces bâtons pratiques pour le Bo-Jutsu sont trop lourds pour le style de combat que je veux développer et à ce sujet, je dis à Harry :

« J'enseignerais bien le combat au bâton, ça me plairait bien qu'il y ait d'autres personnes intéressées. Regarde ton frère, il aime bien.

⁸⁰ 1^{ère} Photo

<https://www.facebook.com/Baton.Self/photos/a.510003949089311.1073741828.509991565757216/980212875401747/?type=3&theater>

2^{ème} Photo

<https://www.facebook.com/Baton.Self/photos/a.510003949089311.1073741828.509991565757216/980213665401668/?type=3&theater>

⁸¹ « Mon Boubou » en référence à un sketch de Michel Leeb.

- Pfff tu n'iras pas bien loin, regarde le nombre de techniques que l'on a en Judo, en bâton tu en as combien ?
- Je ne sais pas exactement, mais je pourrais les transmettre. »

J'avoue que le bon sens d'Harry me rappelle à la réalité, je pratique le bâton de combat, entre copains et pour me faire plaisir. Effectivement, pour enseigner, il faut un potentiel technique et surtout une salle d'entraînement. Je me souviens d'un jour de pluie où je m'étais réfugié sous le pont Garigliano au stadium de Toulouse pour m'entraîner. Certains curieux voulaient essayer, ce qui n'était pas fait pour me déplaire et les gens qui passaient par là étaient très étonnés de voir des « gugus » se taper dessus à coup de bâton. Je ne me souviens plus si Harry ou Mon Boubou étaient présents sous ce pont. Le fait est que j'ai passé une excellente après-midi à l'abri de la pluie avec des personnes à qui j'ai fait également plaisir. Ce jour-là, je me suis rendu compte que le combat au bâton était un système de communication et de partage. Aujourd'hui on dirait « ça crée du lien social ». Or c'est beaucoup plus que ça, c'est de la vraie communication « de cœur à cœur ». Mon grand-père disait : « On ne peut donner à boire à un âne qui n'a pas soif ». Donner à boire, c'est partager son savoir. Avoir soif, c'est avoir envie d'apprendre. Celui ou celle qui donne à boire le fait avec passion, avec tout son cœur, celui ou celle qui reçoit le fait également par passion et avec tout son cœur. C'est cela ce que j'appelle l'enseignement de cœur à cœur. J'ai toujours fonctionné comme ça.

Le 9 juin 1985, un mois après la fin des compétitions pour le 1^{er} dan de Judo, je place 17 points en combat pour obtenir le 2^e dan. Là aussi, comme pour le 1^{er} dan, il en faut 100. La prochaine saison de Judo, dont la reprise est en septembre, s'annonce pas mal avec ces 17 points d'avance. J'ai 38 ans, je commence à être un peu vieux pour la « compète ». Je suis en forme mais

j'envisage une autre continuité dans les Arts Martiaux, autre que le système de compétition.

J'ai lu un livre qui parle du fondateur du Judo, Jigoro Kano. Il conseille à ses judokas d'étudier des techniques de bâton pour acquérir une autre vision, celle notamment du combat à distance. Je cherche moi-même un professeur de combat au bâton long et je n'en trouve pas. Comme je m'exerce avec mes amis judokas qui me servent de partenaires, j'envisage de proposer mes services bénévoles à la ligue Midi Pyrénées de Judo.

Cette ligue se trouve à l'époque assez près de chez moi, au bord du canal, dans l'immeuble de la piscine Léo Lagrange. Je décide d'aller y faire un tour et d'expliquer les bienfaits du bâton de combat pour les judokas.

J'en ressors aussi vite que j'y suis entré.

« Monsieur, ici on pratique le Judo et pas le bâton ! En tant que judoka vous devriez le savoir ! »

Dégoûté, j'envisage vraiment de laisser tomber le Judo.

Quelques jours plus tard, le 11 ou le 12 juin, je sors ma voiture du garage et lorsque je referme la grille de chez moi, une femme s'arrête pour me demander un renseignement.

« Bonjour Monsieur, je cherche le club de Judo de Rangueil, je sais que c'est dans le quartier, mais je ne sais pas par où y aller.

– Vous tombez bien, je suis judoka, je sais où il est, mais ce n'est pas la porte à côté.

– Vous vous entraînez à Rangueil ?

– Non, dans un autre club.

– Je m'appelle Isabelle Romarin et je suis la secrétaire du club de Judo de la gendarmerie, je dois m'entretenir avec le club de Rangueil.

– Dans ce cas, je vais vous y conduire. »

Madame Romarin monte dans ma voiture et pendant le trajet, comme je ne connais pas le club de la gendarmerie, elle me donne son adresse et le nom du professeur, Maître Paul Laussades. Je réalise que ce Dojo se situe dans mon quartier, tout le monde peut s'y entraîner, militaires comme civils. Je suis très étonné de ne jamais avoir entendu parler de ce club de Judo.

« La raison en est simple, me dit Isabelle, Monsieur Laussades prend une licence de Judo à toutes les nouvelles recrues de la caserne, mais elles ne sont pas obligées de venir s'entraîner. Ce nombre important de licences, lui donne du poids à la Fédération bien qu'il ait un grade inférieur à celui de votre professeur. Je crois que c'est pour cela que les deux clubs ne se fréquentent pas. »

Arrivés à destination, elle me dit :

« Merci beaucoup, un service en vaut un autre, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas et si vous avez le temps, venez à la maison du Judo samedi, nous organisons une rencontre interclub.

– Avec plaisir, si je peux, je viendrai voir ça. »

Poussé par la curiosité, le samedi 15 juin, jour de la Sainte Germaine, le prénom de ma mère, je me rends à la maison du Judo. L'ambiance y est chaleureuse, pratiquement tous les tatamis sont occupés. Je me mets en quête de Maître Laussades. Après m'être renseigné, je finis par le trouver. C'est un homme avenant, de taille moyenne, plus âgé que moi.

« Bonjour Maître.

– Houlà, pas de Maître, me répond cet homme d'un air jovial, je m'appelle Laussades, « Lolo » pour les intimes.

– Je m'appelle Brinker, je suis judoka au Pont des Demoiselles et je désirais vous connaître.

– C'est rare un judoka du Pont qui vienne me voir, ça me fait plaisir. Que puis-je faire pour vous ?

– Rien, je désirais simplement connaître le club de Judo voisin du mien, c'est Madame Romarin qui m'a parlé de vous.

– Ah ! vous connaissez Isabelle ! c'est notre secrétaire, mais elle n'a pas pu venir aujourd'hui.

– C'est elle qui m'a informé qu'il y avait une rencontre interclub.

– C'est une rencontre que nous organisons avec des clubs amis, c'est moins « compété » qu'au Pont, nous pratiquons dans une ambiance plus familiale. Vous êtes à quel niveau en Judo ?

– 1^{er} Dan

– 1^{er} Dan c'est bien, nous sommes quelques ceintures noires à la gendarmerie. Si un jour tu veux venir faire un entraînement avec nous, ce sera avec plaisir.

– Merci de votre offre, je viendrai promis !

– On peut se tutoyer, d'ailleurs je te l'ai dit, je m'appelle « Lolo ».

– Ok Lolo, d'ailleurs quand je t'ai cherché, je demandais « Monsieur Laussades » et on me répondait : « Ah... Lolo, il est par là. »

À cet instant, je réalise qu'un Judo familial c'est ce que je recherche et que je viens de faire la connaissance d'un prof extrêmement sympathique.

– Si tu veux arbitrer ou tenir une table⁸², c'est avec plaisir.

– Non, non, merci mais ce qui est sûr, c'est que la semaine prochaine, je viens te voir à la gendarmerie. »

En début de semaine suivante, au jour et à l'heure prévue, je me rends à l'entraînement de Judo de Paul Laussades.

Le Dojo de la Gendarmerie Nationale, à la caserne Courrège à Toulouse, est une salle d'entraînement située au premier étage d'un bâtiment militaire. En poussant la porte, je constate que c'est un vrai Dojo. Les tatamis sont installés à demeure, plus en retrait se trouvent des appareils de musculation et au fond de la salle, une grande glace utilisée par la gymnastique donne une impression de volume à ce lieu. L'endroit est accueillant, mais en fait, c'est surtout le prof qui rend l'endroit accueillant.

« Ça va ? me dit Lolo en venant me serrer la main.

⁸² Chronométrer, inscrire les victoires et les défaites, etc.

- Oui, ça va, tu as un très beau Dojo.
- Je ne me plains pas... Alors, tu viens tirer un peu avec nous ?
- Oui, si tu le permets.
- Bien sûr et ça me fait plaisir, les vestiaires sont par là. »

Le terme « tirer » en Judo vient certainement de l'escrime (tirer l'épée du fourreau), ou peut-être du fait que pour déséquilibrer un adversaire on le tire par la veste ou on le pousse.

Après le salut respectueux et rituel de l'ensemble des judokas, l'entraînement commence. Le club de Lolo vaut très largement un autre club, le cours est à tendance moins compétitive par rapport à ce que je connais et beaucoup plus décontracté.

Pendant l'entraînement je fais la connaissance sur les tatamis de Vincent Laussades, le fils de Lolo, un judoka très technique. Je ne sais plus si à l'époque il était déjà ceinture noire, mais son Judo extrêmement fluide me ravit.

À la fin de l'entraînement, Lolo me demande :

« Il y a longtemps que tu fais du Judo ?

- 5 ans, depuis 1980.
- 5 ans et ceinture noire, c'est bien, c'est dans la moyenne.
- Je suis plutôt paresseux, passionné, mais pas vraiment sportif.
- Si si, c'est bien, tu faisais d'autres sports avant le Judo ?
- De la Boxe anglaise quand j'étais ado, après j'ai enseigné le Close-combat à l'armée, ensuite...
- T'as enseigné ?
- Oui le Close à l'armée.
- Le Ju-Jitsu tu connais ?
- Pas vraiment, sur ma carte de ceinture noire il y a inscrit Judo Ju-Jitsu. Il faudra que je me trouve un prof de Ju-Jitsu car en fait je suis ceinture noire d'un truc que je ne connais pas.

Lolo me répond en se marrant :

- T'inquiète, pour moi c'est pareil. J'aimerais bien que mes gars fassent un peu de Ju-Jitsu, moi je m'en fous, je suis trop vieux.
- Le Close-combat, c'est un peu comme le Ju-Jitsu, d'ailleurs le Close est issu en partie du Ju-Jitsu. Je me souviens que

j'enseignais une technique appelée Jin-Jap qui n'est autre qu'un O-soto-gari⁸³ en Judo, mais en frappant le visage avec la paume de la main et en terminant au sol avec des coups de pieds dans la tête.

- Oui, dans le Close-combat, c'est soit la vie de l'ennemi, soit la tienne.
- C'est exactement ça.
- Ça te dirait d'enseigner un peu d'auto-défense à mes judokas, histoire de les changer d'activité de temps en temps ?
- En ce moment j'enseigne le Bâton de combat, mais je n'ai pas de club, j'enseigne dans les champs.
- Le Bâton de combat ? La matraque ?
- Non, le bâton long, enfin long... d'un mètre soixante.
- C'est intéressant ça, c'est une discipline japonaise ?
- Non, française.
- Française ? comment elle s'appelle ?
- Bâton de Self-Défense
- Tu as appris ça où ?
- Tout seul en m'entraînant, c'est moi qui l'ai créé.
- Il faudrait que tu me montres ça un jour.
- Quand tu veux, d'ailleurs je cherche une salle. Ici je vois que les plafonds sont assez hauts, il y aurait possibilité que j'ai un créneau horaire ?
- Alors là mon vieux, je n'en sais rien, il faut voir ça avec la secrétaire, tu la connais c'est Isabelle.
- Et je peux la voir quand ?
- Demain après-midi si tu veux.
- Demain je travaille en matinée de 6h00 à 13h30. Je conduis un bus le 22, d'ailleurs il passe devant la Gendarmerie, le temps que je rentre et que je mange, vers 15h30 ça va ?
- Impeccable, quand tu seras dans le bureau d'Isabelle, tu lui diras de m'appeler. »

⁸³ O-soto-gari : <https://fr.wikipedia.org/wiki/%C5%8C-soto-gari>

Le lendemain après-midi, je franchis la porte du Dojo de la Gendarmerie et me dirige vers le secrétariat. Je frappe à la porte :

« Entrez !

– Bonjour Madame.

– Bonjour Monsieur, je vous connais, c'est vous qui m'avez amenée au Club de Ranguel !

– Oui c'est moi, et vous m'avez dit de ne pas hésiter à venir vous voir, lui-dis-je en souriant.

– Je me rappelle, et que puis-je pour votre service ?

– Je viens vous voir en vue d'obtenir des créneaux horaires dans ce Dojo.

– Pour faire quoi ?

– De la Self-Défense pour les élèves de Monsieur Laussades et du Bâton de combat si ça les intéresse.

– Attendez, je regarde ça...

Après avoir consulté son planning Madame Romarin me dit :

– Il me reste le mardi soir de 20h00 à 21h30 et le samedi matin de 8h30 à 10h00, mais il me faut l'accord de Monsieur Laussades.

– Justement, il m'a dit de vous demander de l'appeler lorsque je serai dans votre bureau.

Madame Romarin compose un numéro et dit :

– Allo, c'est Isabelle, je peux parler à Lolo ?

– ... Allo Lolo, c'est Isa, dans mon bureau il y a Monsieur... Monsieur ?

– Brinker

– Brinker, c'est pour des créneaux horaires, tu es au courant ?... Ok, on t'attend.

Moins de cinq minutes plus tard, Lolo entre dans le bureau.

– Bonjour Isabelle ! Bonjour Jean Louis, ça va ? dit-il en me serrant la main.

– Bonjour, oui ça va merci.

- Pour les créneaux, il reste un soir et le samedi matin, dit Isabelle, je les lui donne ?
- Pas de problème, dit Lolo, je préfère que ce soit des Arts Martiaux qui se trouvent sur les tatamis, plutôt que des gens qui marchent dessus avec des chaussures.
- Merci beaucoup, dis-je, ce sera la première fois que j'enseigne à l'abri de la pluie.
- Tu nous montreras ton combat au bâton ? me dit Lolo.
- Bien sûr, je viendrai vous faire une petite démonstration.
- Pour les créneaux, nous sommes tous bénévoles, pas de rémunération ça te va ?
- Oui, c'est parfait, j'utiliserai le mardi soir pour faire de la Self-Défense à tes judokas et le samedi matin pour enseigner le Bâton de combat. D'ailleurs samedi en huit, je pourrai faire une petite démo.
- Marché conclu, tope là camarade ! »

L'accord est ainsi scellé à l'ancienne, avec une poignée de main. Le lundi 24 juin 1985, jour de mon anniversaire et de ma fête, le président de l'ASCGMP officialise mes créneaux horaires. Je suis drôlement heureux ! À 38 ans pile-poil, j'ai un club pour y enseigner ce qui me passionne.

Dans le début des années 80, le berceau du B.S-D c'était mon jardin à Toulouse (situé au 15 de l'avenue du Maréchal Foch), ainsi que les champs qui longeaient le Canal du Midi. Ses premiers pas sont effectués début septembre 1985 au Dojo de l'Association Sportive et Culturelle de la Gendarmerie de Midi Pyrénées. ASCGMP pour faire plus court. Le Judo est la première discipline martiale à avoir évolué dans ce Dojo, la seconde est le B.S-D. De nos jours, sur internet, on peut y découvrir beaucoup

plus d'activités⁸⁴: Karaté, Taï-Jutsu, Taekwondo, Kick Boxing, mais je ne les ai pas connues, de mon temps, elles n'étaient pas présentes.

En fait de premier pas, le 22 juin, premier samedi matin qui a suivi l'acquisition de mes créneaux horaires, vu que personne n'est au courant, je me retrouve seul. Je m'en doutais un peu, mais je suis heureux, je peux goûter pleinement le fait d'avoir une salle d'entraînement dédiée au B.S-D, ma discipline martiale. Du coup, j'en profite pour tester en bâton les limites de ce Dojo. J'utilise en déplacement des techniques de frappes, de piques et de contres. Le Dojo n'est pas très grand pour pratiquer du combat au bâton, mais c'est déjà pas mal, au moins j'ai un club. Vers 9h30 je quitte la salle.

Dans l'après-midi, je demande à Harry, mon partenaire au Bâton de se mettre au point pour faire une petite démo avec moi le samedi 29 juin. Harry est très embêté, c'est le futur beau-frère de M^e Hubert Bonisseur de La Bath et aller dans le club de la Gendarmerie le gêne un peu, ce que je comprends tout à fait.

Je m'adresse à mon ami, Cassius Pharelle⁸⁵, il enseigne la Boxe Française dans le même club qu'Harry et moi. Heureusement il n'est pas le beau-frère du prof. D'origine guinéenne, arrivé à l'âge de trois ans en France son père étant militaire, il s'est rapidement intéressé à la Boxe Française et a obtenu un Brevet d'État.

Cassius était venu une ou deux fois pratiquer avec moi le Bâton de combat au bord du canal. Lorsque je lui avais dit :

« Ça t'intéresse le combat au bâton long ?

⁸⁴ Dojo Caserne Courrèges : <http://www.sportenfrance.fr/midi-pyrenees/haute-garonne/toulouse/315550310-caserne-courreges-escadrons-de-la-gendarmerie>

⁸⁵ Cassius : en hommage à Cassius Clay (Mohamed Ali) « Vole comme un papillon et pique comme l'abeille ». Quand j'étais militaire, un très bon boxeur on le surnommait « Cassius ».

Pharelle Akouan champion du monde de Boxe Française en 2017.

Il m'avait répondu :

- Moi, tout ce qui bouge m'intéresse !
- En plus, avec ta coiffure rasta, tu as un casque naturel sur la tête, tu ne risques rien !
- Ça c'est sûr, toi tu as perdu pas mal de cheveux, tout le monde ne peut pas être avantagé par la nature ! »

J'aime bien Cassius, c'est un gars sympa, toujours enthousiaste avec pas mal d'humour.

Dans la semaine, nous nous mettons au point pour une présentation du B.S-D à la Gendarmerie, techniques de base et assaut.

Entre temps, j'appelle Lolo pour lui dire de faire venir en cours de Self-Défense ses élèves judokas le mardi 25 juin et lui confirmer la démo pour le samedi 29 juin à 11h00.

Lolo m'a vu travailler en judo la semaine précédente, c'est certainement pour cela que les créneaux horaires m'ont été accordés. Pour un expert, il suffit simplement de voir comment bouge un pratiquant d'Art Martial pour deviner son niveau et, ce mardi 25 juin, j'ai non seulement préparé mais peaufiné mon cours.

Une partie des judokas avec lesquels j'ai « tiré » la semaine précédente sont là, ainsi que d'autres que je ne connais pas, une dizaine de personnes en tout. Lolo, en tenue de ville est présent, en dehors des tatamis.

« Bonsoir Lolo, tu ne montes pas sur les tapis ?

– Non, je te laisse la place, le mardi, c'est toi le patron.

– Merci beaucoup. »

J'en éprouve encore aujourd'hui une profonde gratitude.

Après l'échauffement, le cours de Ju-Jitsu se déroule comme prévu, il suffit de joindre aux « prises » de Judo des « atémis ».

Les atémis⁸⁶ sont des coups portés avec les pieds, les poings et les tranchants de main. Les judokas n'ont pas l'habitude de ces coups et l'essentiel de la leçon porte là-dessus.

Quand on est prof débutant on explique et on montre trop longtemps, on prévoit également trop de techniques à enseigner dans un même cours.

Il faut expliquer raisonnablement, mais surtout faire exécuter les mouvements démontrés sans oublier d'aller corriger et encourager chaque personne. Les élèves sont là pour travailler et non pour entendre parler quelqu'un pendant un quart d'heure, au risque de se refroidir. Dans un cours d'Art Martial il doit y avoir de la répétition et du rythme, afin que le cortex puisse enregistrer.

Les clés de poignet que j'ai préparées, je n'ai pas le temps de les enseigner, juste de les montrer. Finalement, ce n'est pas plus mal, ça prouve que le prof a encore des choses à vous apprendre, surtout dans ma situation, avoir un seul soir pour convaincre de revenir la saison prochaine, c'est peu.

Applaudissements à la fin du cours après le salut final. Je suis surpris et ravi à la fois, convaincu qu'à la rentrée un certain nombre de personnes présentes viendront à mes cours du mardi soir. J'en profite pour annoncer la démonstration de Bâton de combat prévue à la fin de la semaine et donc à la fin de la saison. Lolo à ce moment-là me félicite et demande à ses élèves d'être présents au Dojo le samedi matin avant 11h.

Le samedi 29 juin 1985 à 10h30, Cassius et moi arrivons avec nos sacs de sport pour effectuer la première démonstration de Bâton de combat. Le temps de saluer Lolo et les personnes présentes, mais également de nous changer, nous montons sur les Tatamis à 11h précises.

Après avoir présenté et remercié mon ami de me servir de partenaire, nous saluons le public. J'explique les origines universelles du combat au bâton : dans tous les pays du monde,

⁸⁶ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Atemi>

l'homme s'en sert pour s'aider à marcher, à cueillir des fruits, à passer des gués en sondant la profondeur des ruisseaux, mais également à se défendre.

La démonstration commence par des techniques de frappe, de piques, de parades et de contres. À l'époque, les enchainements techniques à deux, les enchainements codifiés seul sans partenaire et les combats avec protections n'existent pas.

Les assauts réels au bâton existent, et c'est ce qui plait. Combattre avec un bâton long sans règles imposées et simplement à l'intuition, contre une autre personne disposant également de la même arme, demande des connaissances techniques, des déplacements justes, un engagement réel, de la dextérité pour ne pas blesser, un bon coup d'œil pour les failles, de la stratégie, de la précision et le contrôle d'une arme réelle.

Fin de l'assaut, applaudissements.

Salut au public, fin de la démo, nouveaux applaudissements.

C'est gagné, je pense que ce combat au bâton long restera dans les esprits jusqu'à la saison prochaine. En sortant du Dojo, je remercie Cassius qui ne poursuivra pas dans cette voie, son métier à lui, c'est d'enseigner la Boxe Française. À l'heure où vous lisez ces lignes, si nous sommes toujours sur cette terre, nous sommes toujours potes.

Durant l'été 1985, je me mets au travail, je structure le combat au bâton long en écrivant le nom des techniques. Afin d'en vérifier l'exactitude par rapport à leur dénomination, je les applique réellement dans mon jardin, contre un adversaire imaginaire. J'envisage également, si j'ai suffisamment d'élèves de créer une Association loi 1901, ce qui donnera un caractère officiel à la discipline que je nomme : BSD (Bâton de Self-Défense).

Mardi 3 septembre 1985, c'est la rentrée de ma première saison en BSD. Bien que ce soit un cours de Self-Défense à mains nues que je doive dispenser, j'arrive avec un sac de ski contenant des bâtons longs et des cannes, car une armoire dans les vestiaires m'a été attribuée pour y entreposer du matériel. Je pense sincèrement que je ne ferai pas de leçon ce mardi soir, et stratégiquement, j'ai prévu d'aller en fin de semaine dans un cours de Judo de Lolo pour qu'il relance la pub concernant la Self-Défense.

Reprendre trop tôt, juste après les vacances n'est jamais très bon, les gens ont autre chose à faire pour la rentrée, or, quelques judokas m'attendent, trois exactement. Le plaisir se voit sur mon visage ! Si si, c'est sincère, quand on débute, trois élèves c'est inespéré.

Pendant une heure trente je leur enseigne des techniques plutôt du genre Close Combat que Ju-Jitsu en me disant qu'il faut absolument que je me trouve un prof de Ju-Jitsu pour apprendre et adapter mes cours de Self-Défense. Par la suite, je trouverai un professeur, Maître Stephano⁸⁷, puis je participerai à des stages de Ju-Jitsu avec Maître Éric Pariset⁸⁸.

Dans le dernier quart d'heure, les élèves présents me demandent de leur apprendre des techniques de bâton. Je leur rappelle que les cours de bâton sont le samedi matin, mais je suis en même temps ravi d'avoir l'occasion de tester à plusieurs les techniques de Bâton long dans ce Dojo afin de voir s'il y a assez d'espace pour l'amplitude des mouvements.

Quand je suis entré pour la première fois dans ce lieu, d'un seul coup d'œil j'ai vu que si un jour j'avais une salle, celle-ci conviendrait. La surface et la hauteur de plafond étaient correctes, à condition toutefois de ne pas avoir un trop grand nombre de personnes.

⁸⁷ Maître Stephano en hommage à Maître Stephano SURACE.

⁸⁸ <https://www.youtube.com/watch?v=kYgbFARxrac>

Entre la zone de combat en Self-Défense à mains nues et la zone de combat en Bâton long, il y a plusieurs mètres supplémentaires. Un bâton de combat mesure environ 1,60m. L'intervalle minimum entre les pointes des deux bâtons, appelé distance de combat est d'environ 50 centimètres, tout ceci donne un rayon en assaut et en déplacements de 4 à 10 mètres pour un couple de Fustigeurs.

Finalement, au lieu de se terminer à 21h30, le cours se termine à 22h. Comme aucune discipline sportive n'a de créneaux à cette heure-là, je ne gêne personne. Les trois judokas repartent ravis de ce cours en me disant que le bâton, c'est « hyper technique », sous-entendu : on aime bien la Self, mais pas forcément le Bâton. J'en déduis que mes cours doivent être plus ludiques et moins techniques. En Occident, tout le monde ne prend pas la pratique d'un Art Martial comme une école de vie où l'entraînement ardu et répétitif forge le corps et l'esprit.

Parmi les livres que j'ai lus sur le sujet, un vieil expert asiatique disait : « Le bâton long est dans les Arts Martiaux, l'arme la plus difficile à travailler. Si vous maîtrisez l'art du bâton, vous maîtriserez aisément les autres armes ». Les autres armes, c'est un bien grand mot, en tout cas, les armes plus courtes, moins encombrantes, c'est certain. La maîtrise de tout ceci se trouve dans le déplacement, c'est le déplacement qui crée la technique, sans déplacement juste, pas de technique juste.

Dans la semaine, comme prévu, je participe au cours de Judo de Lolo, celui-ci rappelle à ses judokas qu'ils peuvent s'entraîner dans mes cours les mardis et samedis.

« Mardi dernier j'ai dépassé l'heure lui dis-je, j'ai fini à 22h.

– Bah, ce n'est pas grave, il n'y a personne derrière toi, tu peux finir à 23h si tu veux. Par contre après minuit, si le poste de garde voit de la lumière dans le gymnase, ils viendront faire un tour et ça risque d'être inscrit dans le cahier de poste.

- Je ferai attention. De 20h à minuit ça fait 4 heures, c'est long, je risque des accidents.
- Tu as raison, un cours c'est deux heures maxi, me dit Lolo. »

7 septembre 1985, samedi matin. C'est un très beau jour pour moi. En fait, ce que je n'ai pas dit jusqu'à présent, c'est qu'il y a une grande différence entre pratiquer le bâton avec deux ou trois copains dans les champs et enseigner une discipline martiale dans un véritable cours. Un cours, ça se prépare, de plus avec l'excitation de la passion, la nuit on gamberge et on dort mal. Je repense à la démo, aux applaudissements et aux judokas enthousiastes à l'idée de pratiquer des techniques de bâton long. Évidemment, rien de ce que l'on a prévu n'arrive. À 8h30 personne dans le Dojo. J'attends un peu et vers neuf heures, complètement dépité, je décide de partir. À cet instant entre une femme et son enfant âgé de 6 ou 7 ans.

« Bonjour, c'est ici le cours de bâton ?

– Oui, c'est ici, bonjour.

– Il n'y a personne ?

– Non, mais c'est un peu normal, il n'y a que les judokas au courant, ils sont certainement un peu flemmards le samedi matin.

– Vous n'avez pas fait de publicité ?

– Ah non, comment ça ? Quelle publicité ?

– En mettant des affiches dans les halls d'immeuble de la caserne.

– Ah bon, il y a des logements militaires ici ?

– Oui bien sûr, je suis moi-même femme de gendarme. Vous faites un cours ce matin ?

– Normalement oui.

– Je vous ai amené mon fils, il s'appelle Brice, vous faites des cours pour les enfants ?

– Heuu... si vous vous entraînez avec lui je préférerais, vous avez déjà pratiqué quelque chose ?

– Un peu de Judo et beaucoup de gym. Le Judo me plaisait bien, mais les chutes pas trop.

- Du Judo et de la gym ! C'est excellent pour la pratique du bâton.
 - Je pensais vous laisser mon fils, j'ai des courses à faire.
 - Si vous ne vous entraînez pas avec lui, je m'en vais. Très franchement, je n'ai pratiqué le bâton qu'avec mes enfants et je préférerais que vous soyez avec lui.
 - Je regarde alors.
 - Non, il va sentir votre regard, sincèrement, travaillez avec lui, c'est beaucoup mieux pour votre enfant, il y a une partie ludique dans le travail du bâton.
 - Mais... je ne me suis pas équipée pour, je ne suis même pas en survêtement.
 - Vous êtes en pantalon, ça ira très bien.
 - Et mes courses ? dit-elle en riant.
 - Vous serez libre à 10h30.
 - Il y a des chutes ?
 - Non, pour le combat au bâton, il vaut mieux être sur ses pieds, lui dis-je en plaisantant.
 - Tant mieux, les chutes, je n'aime pas trop.
- À ce moment, le gamin se manifeste :
- Maman s'te plait ! Visiblement, se retrouver seul avec moi l'impressionne un peu.
 - Ok c'est bon, dit la mère, je reste. »

La mère et son enfant se déchaussent et montent sur les tatamis. Après leur avoir décrit les différentes parties avec lesquelles on peut utiliser un bâton en combat, je démarre un cours très basique. Coup de chance pour l'enfant, j'ai plusieurs cannes de 1m en magasin, enfin, dans l'armoire. Cannes dont j'ai travaillé les techniques chez moi pendant l'été. Je les amuse un peu en faisant quelques petits assauts libres, la pédagogie étant :

« Oubliez ce que je vous ai montré et faites en déplacement ce qui vous passe par la tête en utilisant vos réflexes. Amusez-vous, la technique viendra plus tard. »

C'est bien sûr assez risqué, à l'époque je ne dispose pas de matériel comme des cannes en pvc et en mousse, ainsi que des gants et des casques, mais je sais que par esprit de conservation, les gens évitent de se toucher avec un bâton de bois, surtout quand ils n'ont pas l'habitude de jouer avec.

Vers 10h, heure à laquelle doit se terminer mon cours, quelques gendarmes mobiles en survêtement entrent dans le gymnase.

« Bonjour !

– Bonjour messieurs. J'ai fini, je laisse la place.

– Non, non, ne vous dérangez pas, on vient faire de la muscu, on n'a pas besoin des tapis. Vous faites quoi ?

– Du Bâton de combat.

– Intéressant ça, on peut regarder ?

– J'ai pratiquement terminé, mais si vous voulez que je vous montre, c'est avec plaisir.

Du coup, la maman repensant à ses courses prend congé.

– Ça m'a bien plu, je vous ferai de la pub et je reviendrai samedi. Merci beaucoup. »

Un des trois gendarmes présent se déchausse et monte sur les tapis, les deux autres, haltères en main, regardent tout en faisant leurs exercices.

Il prend le bâton laissé à terre par la mère du petit et s'amuse à vouloir me piquer. Contre et riposte immédiate !

« Ah ouais, quand même ! Ça rigole pas votre truc ! Hilarité de ses collègues.

– C'est du bâton de combat, comme son nom l'indique. Vous êtes militaire, le combat, vous devez connaître.

– Effectivement.

Sentant qu'il a un peu perdu la face devant ses amis, j'enchaîne :

– J'ai été militaire aussi, 5 ans, sous-off dans les chars.

– Dans ce cas, bienvenue à la Gendarmerie, alors, vous me montrez comment on se sert de cet engin ? »

Inutile d'entrer dans la description du bâton telle que la pointe, partie la plus fine, le talon, plus volumineux situé à l'autre extrémité et reliant les deux, le corps du bâton. Suivant que l'on utilise la pointe ou le talon, les techniques diffèrent. Cet homme veut entrer dans le vif du sujet. Je lui montre comment frapper, comment parer, mais que l'on soit militaire ou civil, un débutant en combat au bâton, reste un débutant. Ces gestes sont grossiers, améliorables bien sûr avec de l'assiduité à l'entraînement. L'essentiel pour lui est surtout d'assurer devant ses collègues. Malheureusement, pour apprendre un Art Martial, il faut beaucoup d'humilité et surtout laisser son orgueil au vestiaire.

Le gendarme me demande si avec ma tenue de Judo le Bâton fait partie du Judo. Je réponds que non, que c'est une création, que j'ai créé cette discipline. Je lis dans ses yeux que je ne suis pas crédible, certainement trop jeune pour ça. Il me demande :

« Mais vous avez bien appris quelque part ?

– Non, j'ai appris seul. »

À cet instant je me dis qu'il y a un problème. Je suis dans une époque où il est très rare que quelqu'un crée une discipline dans les Arts Martiaux, plus tard, vers l'an 2000, des créations il y en aura à foison.

Le mini-cours de vingt minutes se termine, le gendarme n'est pas vraiment intéressé, dans son métier, le bâton long n'a aucun intérêt. Le bâton court peut-être...

Malgré ce demi-échec, ma passion reste intacte ; je décide même de persévérer et de me donner une crédibilité.

En repartant du Dojo vers 11h, je pense à une reproduction d'un livre, montrant la place d'armes de l'intérieur du fort de Vincennes, avec une douzaine de militaires prenant une leçon de bâton long au XIX^e siècle. Les temps ont changé, les moyens aussi, mais

personnellement, je recherche ces techniques d'antan, médiévales ou autres, pour les pratiquer sous forme d'Art et pour les faire revivre.

Cette reproduction, par associations d'idées, me fait penser à une photo que j'ai développée en 40 cm x 30 cm dans le labo de mon entreprise à partir d'une photo d'identité de mon grand-père. Très franchement, elle n'a rien à envier aux différentes photos de Maîtres d'Arts Martiaux accrochées dans les Dojos, elle a d'ailleurs sensiblement les mêmes dimensions.

Généralement, les visages de Maîtres d'Arts Martiaux japonais dans les salles d'entraînement sont photographiés en noir et blanc, jusqu'à mi-buste. La tenue vestimentaire est souvent un kimono de couleur sombre, mais l'on trouve également les mêmes personnages en tenue de ville. Pour ces vieux Maîtres, le costume cravate à l'occidentale était très prisé.

Ça tombe bien, la photo de mon aïeul est en noir et blanc. Représenté jusqu'à mi-buste, il porte une veste sombre avec une cravate. L'agrandissement de cette photo d'identité donne à cette représentation un cachet ancien.

Sur son visage ovale, on peut lire une expression sérieuse et bienveillante, typique de celles des vieux Maîtres emplis de sagesse.

Derrière ses lunettes rondes, à l'ancienne, on distingue à peine ses yeux qui, certes, ne sont pas bridés, mais où se reflètent un sentiment de plénitude.

Dans l'après-midi de ce samedi, j'entreprends d'accentuer la touche « asiatique » et je dessine au feutre noir, dans une marge blanche de 8 centimètres sur 30 située au bas de la poitrine de mon pépé, un idéogramme japonais représentant la voie, le

« Do⁸⁹ » (le do de Judo, de Karaté-do ou d'Aïkido), car cet homme m'a tout simplement montré la Voie.

Cette photo en noir et blanc fera très bien l'affaire accrochée au mur de ce Dojo. Il suffira que je dise qu'au Bâton j'ai été enseigné par lui.

Après tout, ce n'est qu'un demi-mensonge, Monsieur Édouard Simorre a vraiment été mon Maître à penser et, question technique, il a été un « Samouraï » de la guerre 14-18. C'était un officier qui ne combattait pas derrière les lignes, comme je l'ai déjà dit, il combattait pour la France à cheval, sabre au clair et face à l'ennemi. Un miracle qu'il soit sorti vivant de cette boucherie. Si je peux actuellement vivre ma passion et assumer mon futur rôle de prof, c'est certainement grâce à lui, grâce à son humanité et à sa générosité. Pour moi, cette photo est essentielle dans ce Dojo.

Aussitôt dit, aussitôt fait, le dimanche matin la photo de mon Maître est en place et bien visible.

La semaine suivante, lors de l'entraînement de Judo, quelques judokas du club me posent des questions sur cette photo :

« Mais on croyait que c'était toi qui avais inventé le B.S-D ?

– Oui, c'est moi, je l'ai structuré et je lui ai donné un nom, mais les bases du combat au bâton long, c'est mon grand-père qui me les a transmises, il faut bien les apprendre quelque part.

– Ah ok ! et il avait appris ça où ?

Dans ma réponse, je continue à mentir effrontément :

– Quand il était militaire, en partie au régiment. Il était né en 1881 et le bâton long se pratiquait. Il s'exerçait également quand il était en poste au Vietnam. »

Au mot Vietnam, je vois immédiatement dans leurs approbations que là, je suis crédible. C'est fou que l'on ait besoin d'aller chercher au diable Vauvert ce que l'on a sous notre nez !

⁸⁹ Do <http://www.japonismus.com/pics/michi.gif>

Les semaines suivantes, grâce à cette photo, le B.S-D est lancé, quatre heures de cours par semaine. Le mardi soir, le créneau est allongé d'une demi-heure de 20h à 22h parce que, tout simplement, il n'y a plus personne après nous. La plupart du temps, nous finissons à 22h30. Le cours se déroule comme suit : 1h de Self-Défense et 1h de Bâton de combat. Le samedi matin personne n'a de créneaux horaires sauf nous de 8h30 à 10h30, parfois quelques rares gendarmes viennent vers 11h faire de la musculation et ils n'utilisent pas les tatamis.

À l'entraînement, j'aime bien la relation, vraie et franche, qui me lie à mes partenaires. Elle est faite d'humilité, de profond respect, de simplicité, autant de valeurs humaines dont notre esprit a besoin. J'ai soudain envie de la reproduire ici dans l'écriture ; d'entrer dans une relation de cœur à cœur amicale et conviviale avec celui ou celle qui me lit.

Je te comprends, donc, ami lecteur ou lectrice, disons ami(e) tout simplement, mentir ce n'est pas bien. Dans le jargon populaire, on dit que c'est un pieux mensonge.

Viens plus près, je vais te confier un secret : c'est mon grand-père qui m'a conseillé ce stratagème, les esprits bienveillants parlent parfois à ceux qui savent les écouter. Donc ce n'est pas vraiment un mensonge. Si tu es jeune, tu comprendras plus tard, si tu es plus âgé(e), tu penseras que l'idée était bien trouvée.

Puisque tu m'as lu jusqu'ici sans refermer le bouquin, c'est que l'histoire t'intéresse et je t'en remercie. Si je te tutoie, n'y vois aucune offense, au club, tout le monde me tutoie et m'appelle Jean-Louis. Quand on enseigne une discipline martiale, j'estime que le tutoiement est plus pédagogique, il rend les êtres plus proches et plus ouverts pour obtenir des gestes plus précis.

Je me doute de ta question : « Du coup, grâce à cette photo, vous étiez combien dans ces cours de B.S-D ? ». Je te répondrais que, sur une photo en noir et blanc de l'époque, que l'on peut voir sur le

site, dans la partie photos d'archives⁹⁰ nous étions 14 adultes et 8 enfants, soit 22 personnes. Il y avait 5 femmes, 9 hommes, 1 fille (la mienne) et 7 garçons dont le mien.

22 ! Je n'en demandais pas tant, j'étais comblé et j'étais très fier de mon club. D'autres personnes sont venues par la suite grossir cet effectif.

Je te parle du site et je te mets des liens, suis-je bête, au moment où tu lis, peut-être que le site n'existera même plus. Tant pis il y aura peut-être d'autres supports, ou pas...

« Et les bâtons ? Ils sont en bois ?

– Oui en bois, mais en bois d'arbre ! Je plaisante...

– Ah oui... Je voulais dire, dans quel bois ?

– Bah, c'est facile, je la fais souvent... »

En fait pour te répondre, les premiers bâtons des entraînements au bord du Canal du Midi, je les ai déjà décrits, étaient trop longs et trop lourds pour le style assez rythmé que je voulais développer. J'ai donc pris ce qui me tombait sous la main.

Dans un premier temps, j'ai essayé un manche à balai, je me doutais bien de ce qui allait se passer et comme prévu dans le test, il s'est cassé immédiatement. Cette petite expérience m'a fait penser qu'en B.S-D, si un bâton casse, il faut savoir travailler le bâton court et le double bâton court.

J'essaye donc des manches de râteau. Un manche de râteau acheté dans un magasin, il faut scier la partie conique qui entre dans l'outil. Par esthétisme certes, mais surtout pour éviter de faire mal à un partenaire avec cette partie pointue. Ensuite, il faut chanfreiner⁹¹ légèrement les extrémités et les poncer. On peut, si on veut qu'il soit plus beau et plus personnalisé, passer du baume pour antiquaire, le lustrer et même pyrograver un dessin, ou des initiales.

« Et en combat, qu'est-ce que ça donne ?

⁹⁰ Site B.S-D photos d'archives :

<http://www.baton-self.com/fr/photos-videos/photos-d-archives>

⁹¹ Chanfreiner : biseauter, arrondir les arêtes.

– Si c'est une arme de défense personnelle, pourquoi pas, tu ne t'en serviras peut-être jamais, mais pour le combat « manche de râteau contre manche de râteau », ce n'est pas bon du tout. Ils sont trop rigides, chaque impact crée des vibrations dans les bras. Même le son « résonnant » du choc contre l'autre manche n'est pas agréable et de toute façon, si l'on frappe avec un peu d'énergie, il casse.

– Alors tu t'es débrouillé comment pour le matos ?

– Au départ, par intuition. Mes beaux-parents avaient une maison dans l'Ariège, à Niaux exactement. C'est la montagne et il y a beaucoup de variétés d'arbres, d'autant plus qu'ils possédaient eux-mêmes des bois (Jiou, la Calbière, la 14, etc...), j'y ai trouvé mon bonheur. À ce sujet, mais beaucoup plus tard, ils m'ont même prêté un terrain assez plat, sous les grottes de Niaux, pour diriger des stages de combat au bâton. J'avoue qu'au début, dans le choix de la variété d'arbre, je me suis trompé. J'ai choisi du frêne parce qu'il était droit, mais en combat, lui aussi est trop lourd. Très vite, j'ai opté pour le noisetier ou le châtaigner. Le noisetier est excellent, droit, souple, léger, mais lorsqu'il est trop sec, sous les impacts il finit par casser.

Les Portugais utilisent du Micocoulier de Provence, mais j'en parlerai plus tard.

En fait, pour choisir un bâton de combat, ce n'est pas évident et j'ai cherché du côté de la fabrication du makila⁹² basque. Un jour, pendant les vacances, mon épouse, les enfants et moi-même partons au Pays basque⁹³. Elle, pour visiter le pays, et moi par passion, pour me renseigner sur d'éventuelles écoles de combat au bâton. Florian âgé de 17 ans profite ce jour-là de la piscine du camping et s'occupe de sa sœur Virginie.

⁹² <https://fr.wikipedia.org/wiki/Makila>

⁹³ Le Pays basque ou *Euskal Herria*. Le pays de la langue basque : l'euskara.

Dans un village, par une porte restée ouverte, nous entrons, mon épouse et moi-même, dans une salle où de magnifiques makilas sont exposés. J'appelle, mais il n'y a personne. Pendant un moment, nous restons seuls à admirer la présentation de ces très belles pièces en néflier, dont certaines sont parées d'argent.

J'appelle à nouveau :

« Il y a quelqu'un ? Pas de réponse... Il y a quelqu'un ?

Un homme surgit d'une arrière salle.

– Voilà, voilà...

– Bonjour Monsieur, vous avez de magnifiques makilas.

– Merci... Bonjour messieurs-dames, vous désirez un renseignement ?

J'ose une plaisanterie :

– Ils sont très beaux, on aurait pu vous en voler un !

– Il n'y a pas de voleurs ici ! Et s'il y a des voleurs, on les rattrape !

À cet instant, je comprends qu'on ne plaisante pas avec les traditions.

– J'enseigne le combat au bâton, je fais des recherches et je voudrais savoir si au Pays basque il existe des écoles de combat au makila.

Voyant que je ne suis pas un simple touriste curieux et que je suis moi aussi passionné de bâton, l'homme devient dubitatif.

– À ma connaissance non, et pourtant je suis dans la partie depuis très longtemps... Mais j'y pense ! Je vais vous donner l'adresse d'une personne, un ancien qui a vendu son matériel de fabrication aux Espagnols. C'est une encyclopédie sur le makila dans le pays, si lui ne sait pas, vous ne trouverez pas grand monde pour vous renseigner. Surtout, dites-lui que vous venez de ma part, sinon, il ne vous répondra même pas ».

L'homme me note son adresse sur un papier et joint également son propre nom.

Avant de partir, je lui exprime à nouveau mon admiration pour son exposition et lui dis :

« Je suis amoureux de tout ce qui est bâton ! Ils sont vraiment beaux, ce n'est malheureusement pas dans mes prix.

– Certains sont très chers, ce sont des makilas que l'on offre à titre honorifique. Tous les présidents de la République s'en sont vu offrir un, peut-être pour leurs vieux jours... dit-il en plaisantant. »

Je prends congé en le remerciant chaleureusement et nous filons à l'adresse indiquée.

Une heure plus tard, j'arrête ma voiture devant une jolie petite maison. Je sonne à la grille et un retraité encore très alerte viens vers nous.

« Bonjour Monsieur, je viens de la part de Monsieur Bixente⁹⁴.

– Oui, c'est pourquoi ?

Je viens pour un renseignement, je recherche des écoles de combat au bâton au Pays basque.

– Il n'y a pas d'école pour ça ici, me dit-il en se retournant pour se débarrasser de nous.

– J'enseigne le combat au bâton à Toulouse et je voudrais savoir s'il y a eu dans le temps un enseignement codifié au Pays basque. L'homme pivote, me fixe intensément dans les yeux, hésite une seconde :

– Entrez ! Et il ouvre la grille.

Nous pénétrons dans un petit atelier vidé de la plupart de ses outils. Le vieil homme habillé d'un pantalon sombre et d'un pull trop grand pour lui, nous invite à nous asseoir et me dit :

– Alors vous enseignez le combat au bâton ?

– Oui, mais un bâton plus long que le makila.

– Comme un bourdon ?

– Le bourdon c'était le bâton de marche des pèlerins, il est à mon goût trop lourd pour le style que je pratique, mais je peux combattre avec, j'en ai d'ailleurs fabriqué un moi-même très résistant et en frêne.

⁹⁴ Bixente prénom Basque - Vincent en Français, je ne me souviens plus du nom exact de cette personne.

Il nous fait asseoir en s'adressant à nous :

– Vous vous intéressez à la fabrication des cannes de marche ?

– Oui les cannes également, j'en ai fabriqué quelques-unes pour mon plaisir.

– Quels sont vos critères ?

– Sur ce plan, je suis vraiment un amateur, mais pour moi une canne de marche doit avant tout me plaire, ce doit être un coup de cœur.

– C'est exact, continuez...

– Elle doit être solide, j'aime les choses qui durent, adaptée à ma taille et à ma main. Elle ne doit être ni trop lourde, ni trop légère, l'extrémité touchant le sol doit être ferrée pour ne pas l'user.

– Tout à fait juste, et c'est tout ?

– Non, elle doit être esthétique, mais ce qui me plaît à moi ne conviendra peut-être pas à quelqu'un d'autre.

– Esthétique ?

– Sur certaines de mes cannes, j'ai installé une dragonne en cuir ou une corde tressée, pyrogravé des motifs et passé certaines parties légèrement à la flamme pour y apporter des reflets. L'ensemble badigeonné au baume pour antiquaire, de couleur chêne sombre pour leur donner un côté ancien. Ensuite, plaisir suprême, le lustrage pour les faire briller.

– Je pense que ce que vous enseignez, vous devez l'enseigner avec passion.

– Le bâton est le prolongement de la main et la main celui de l'esprit.

– Certes, si vous considérez que le bâton utilisé, n'est qu'un simple outil sans âme et que vous pouvez le jeter après vous en être servi, le rapport à l'objet est différent.

– Rassurez-vous, il ne jette jamais rien dit ma femme dans un sourire, c'est moi qui jette.

L'homme sourit également et avec un regard complice enchaîne :

– Vous ne trouverez pas d'écoles dans la région, le makila est au départ un bâton de marche. Vous avez vu ce pays comme il est

beau ? Montagne et océan à la fois ! Les sommets atteignent parfois 2500 mètres, en tout cas par ici au moins 1500, un bâton est essentiel pour s'aider à marcher, surtout pour les vieux comme moi !

Pour en revenir à votre question, il a existé à Paris une école de canne française dont le nom était « Le Makila », mais ça n'a rien à voir avec le Pays basque et je crois qu'elle a disparu.

– Oui, la canne et le bâton français font partie d'un comité qui est rattaché à la fédération de boxe française savate. La canne française est une canne sportive avec des règles et des championnats, personnellement je suis plus dans un style de canne de défense où tous les coups sont permis.

L'ancien comprend tout à fait ce que je veux dire, son visage s'illumine et il me dit dans un rire :

– Ah... ah... et que croyez-vous qu'il y ait à l'intérieur du pommeau d'un makila ?

– Une lame ?

– Un dard en acier ! Nous, on l'appelle « l'estoc ».

– Comme porter un coup d'estoc dans un duel d'escrime ou dans un combat au bâton.

– Exactement.

– En combat au bâton on appelle ça une pique. Les deux extrémités sont dangereuses alors ?

– Absolument, l'estoc n'était pas fait pour aiguillonner les bêtes d'élevage, mais pour se défendre, dans le temps, contre un homme ou un animal hostile.

– Et il n'y a pas eu d'école pour apprendre le maniement de cette arme ?

– Non Monsieur, pour planter une pointe en acier dans le ventre de quelqu'un, un seul geste suffit !

– Ce n'est pas faux, c'est le même principe qu'une pique au couteau.

– Voilà, sauf que le manche est plus long.

- Effectivement, moi je pensais que les bandits de grands chemins, se battant makila contre makila, avaient des connaissances techniques comme en escrime.
- Il se peut que dans le temps certains coups d'estoc ou de bâtons se soient transmis de villages en villages, mais ils ont été perdus.
- C'est pour cela que je cherche à retrouver et regrouper dans ma pratique ces anciennes techniques d'escrime au bâton. Le makila actuel est donc devenu une œuvre d'art.
- Exactement, j'ai fabriqué des makilas pendant de nombreuses années, ils étaient expédiés non seulement en France, mais partout dans le monde. Je suis trop vieux pour continuer, mais mon métier a été avant tout une passion. Peu de gens peuvent s'en vanter.
- L'estoc est toujours en vigueur ?
- Bien sûr, ça fait partie de son charme, ce n'est pas qu'un simple bâton.
- Monsieur Bixente m'a dit que des makilas avaient été offerts à des présidents de la République, quelle en est la raison ?
- Il n'y a pas qu'eux, le makila basque représente avant tout un art de vivre, l'âme basque. C'est un objet unique, personnalisé, que l'on offre pour honorer quelqu'un. Il est fabriqué sur mesure comme un costume. Au printemps, lorsque la sève monte dans le néflier, des incisions sont faites dans l'écorce au couteau ou avec d'autres outils tranchants pour le personnaliser. La sève formera des reliefs et au début de l'hiver, lorsque la lune est dans son dernier quartier, on le coupe. Ensuite, vient l'écorçage qui révèle les scarifications, puis le redressage et le séchage.

En prononçant ces mots, je vois dans le regard de cet homme un passé chargé de nostalgie, je l'imagine parcourant les forêts de néfliers et travaillant sur un arbre jeune comme un sculpteur sur une pierre neuve.

- Une fois coupé, il sèche longtemps ?

– Plusieurs années, c'est important, un bois vert se déforme. Les anciens mettaient, après séchage, le néflier dans du fumier pour lui donner une couleur foncée, actuellement, pour la couleur, chaque artisan a son petit secret.

– Je vous comprends bien, j'ai personnellement fait fabriquer une gouttière en zinc d'une longueur de 2 mètres fermée aux extrémités pour y allonger des bâtons avec un mélange d'huile de lin et d'essence de térébenthine.

– Et ça leur donne une couleur ?

– Non, c'est le baume pour antiquaire qui crée la couleur, mais l'essence de térébenthine permet de mieux l'incruster. En fait, le but recherché est surtout de rendre, grâce à l'huile de lin, le bâton plus souple en combat afin qu'il ne casse pas. Pour cela il faut le laisser tremper plusieurs jours. Combien de temps mettez-vous pour fabriquer un makila ?

– Plusieurs jours également.

Il se lève et s'en va dans une autre pièce.

Assise non loin de moi, je vois à son expression que ma femme s'ennuie passablement de cette conversation et qu'il lui tarde de partir. Le Pays basque recèle d'autres merveilles que celle d'un ex-fabricant de makila. Je la comprends, elle n'a pas arrêté d'écouter parler de bâton depuis qu'elle est mariée. Mais moi, j'aime bien discuter avec des anciens qui ont quelque chose à dire. C'est riche en enseignements. Je pense néanmoins qu'il va falloir s'en aller, mais je n'ose pas me lever.

Le vieil homme revient, sous son béret noir et rendu poussiéreux par les années de travail, son regard luit de fierté. De sa main noueuse semblable aux arbres de ses chères montagnes, il me présente un très beau makila.

– Celui-ci est à moi, je l'ai fabriqué, je l'aime beaucoup.

– Il est magnifique lui dis-je en le prenant avec respect entre mes mains en supination au-dessus de mes genoux.

Debout devant moi, son index ne tremble pas, il est tordu par l'arthrose mais il accompagne tous les endroits de son œuvre qu'il décrit.

– Voyez-vous, il faut ciseler la virole en laiton, couler du plomb à l'intérieur pour donner du poids dans sa partie basse afin d'équilibrer le bâton et y fixer la fêrule en acier qui sera en contact avec le chemin. Le pommeau est en corne, la poignée et la dragonne sont en cuir, la virole haute est ciselée également. Ensuite il faut fixer l'estoc en acier, tout cela prend du temps.

– Je comprends mieux le prix d'un makila, lui dis-je en lui rendant son œuvre.

– Le prix dépend également des matériaux, un makila est en néflier, actuellement, certains en font en noisetier. Les viroles sont généralement en laiton, mais il en existe en argent ou en or. Compte tenu du travail personnalisé qui rend cet objet unique, tout est relatif. Maintenant, dans certains commerces à touristes, vous trouverez des makilas standards de 90 cm, pas chers, fabriqués dans une usine certainement chinoise.

– C'est exact, j'ai un couteau laguiole fabriqué en Chine. Je l'ai acheté uniquement pour prouver que c'est vrai, que ça existe. Le laguiole, comme le makila sont nos traditions de fabrications et c'est pourquoi j'ai adoré discuter avec vous, dis-je en me levant.

– Moi aussi messieurs-dames, ce fut un plaisir et je vous souhaite de bonnes vacances ».

Après ce passage sur les makilas, j'en reviens à la question sur le matériel.

À force de chercher, j'ai découvert à Labège, un village dans la banlieue toulousaine, une société qui importe du rotin⁹⁵ pour fabriquer des meubles. Le rotin est une sorte de « palmier-liane », il ne casse pas car ses fibres vont dans le sens de la longueur du bâton. Par expérience, lorsqu'un rotin prend trop de chocs au

⁹⁵ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Rotin_\(%C3%A9b%C3%A9nisterie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Rotin_(%C3%A9b%C3%A9nisterie))

même endroit, les fibres se mâchent et se séparent les unes des autres. Le bâton gonfle à cet endroit comme une entorse, c'est une sorte « d'implosion ». Il se fend et devient fragile.

Je n'avais pas conscience à l'époque que les moines guerriers asiatiques utilisaient déjà ce végétal souple et robuste comme bâton de marche ou de combat, à l'instar de nos pèlerins du Moyen-Âge qui eux avaient des bâtons d'essences occidentales.

Au début, la fabrication d'un bâton de combat à partir de ce matériau brut qu'est le rotin, n'est pas si simple. Il faut enlever toutes les pousses de forme triangulaire, cassantes et tranchantes comme du verre, qui sont situées à chaque nœud. Je suppose que c'est la base des branches ou des feuilles qui ont été coupées tout au long du tronc-liane. Pour cela, j'utilise un poignard lourd et tranchant et une bonne dose de patience. Je fais vraiment attention aux pousses tranchantes, c'est elles qui peuvent blesser très sérieusement mes doigts.

Ensuite, ponçage à la râpe à bois et au papier de verre, pour que rien ne puisse venir blesser les mains lors de sa manipulation. Je n'oublie pas de chanfreiner les deux extrémités pour deux raisons.

La première, ne pas blesser ni un partenaire, ni mes mains.

La deuxième pour ne pas « écorner » par les frottements sur le sol et les impacts les extrémités. « Il y a deux bouts à un bout » disait Devos.

Au ponçage, comme lors des chocs en combat, le rotin sent le soufre.

Sur quelques photos ou même vidéos, on peut apercevoir, au choc d'un rotin contre un autre rotin, ce petit nuage transparent autour de l'impact. « Bâton de feu » l'avaient surnommé certains de mes élèves. En B.S-D beaucoup aiment cette odeur de soufre.

Le plus rigolo, c'est quand des élèves débutants me disent que dans le gymnase ça sent le brûlé et qu'ils ne comprennent pas d'où ça vient.

« C'est normal leur dis-je, c'est un matériau qui pousse dans des régions volcaniques, généralement en Indonésie. Le rotin lui-même n'est pas très cher, mais c'est le transport, les grossistes et les commerçants qui font que le prix est d'environ 12 € le mètre et encore, il est susceptible d'augmenter. »

Je fais cette expérience de frapper un rotin contre un autre rotin et je leur fais sentir le bois.

« Ah ouais ! Ça sent grave !

– Pas besoin d'appeler les pompiers. »

Le rotin d'une longueur d'un mètre soixante et d'un diamètre de trois centimètres est cylindrique, en fait il n'y a ni pointe, ni talon. En combat au bâton long, il permet par sa résistance et sa souplesse d'absorber les chocs, à l'identique d'un tatami de judo qui amortit les chutes. Une grande partie de l'énergie « bâton contre bâton » est canalisée par celui-ci qui se courbe sous l'impact. Les mains, les bras, les épaules, voire le corps tout entier du Fustigeur sont soulagés de l'énergie transmise par le Bâtonneur (l'adversaire).

Le buis, par exemple, est un bois très dense et très dur. En montagne, j'en ai trouvé un assez droit, d'une bonne longueur que j'ai coupé à 1,50m. Il était magnifique avec ces nœuds lisses et apparents, j'ai passé plusieurs heures de travail en le ponçant et en le cirant comme un meuble. Son diamètre était d'environ 3 cm pour le talon et 2 cm pour la pointe. J'en étais très fier. Un buis aussi droit c'est rare car c'est un arbre tortueux. Au premier impact « bâton contre bâton » il s'est brisé en deux. Sur une portée trop longue, un bâton rigide d'un faible diamètre ne résiste pas. Si sa longueur est courte, il résiste mais il transmet des vibrations. En matière de bâton, comme dans la vie, qu'elle soit longue ou courte, le souple est préférable au rigide.

Le B.S-D est lancé, ai-je dit plus haut, mais en fait, il y a au début très peu de pratiquants. Je suis tout de même très fier de ce premier club. Fier au point d'aller rendre visite dans la galerie marchande de Carrefour à un vendeur de prêt-à-porter d'origine asiatique, avec lequel j'ai sympathisé quand j'étais moniteur. C'est un pratiquant d'Art Martial.

« J'ai créé un club, lui dis-je, j'ai une salle mais peu d'élèves.

– Combien tu prends ?

– Ben... l'assurance sportive, juste quelques francs et encore au club, certains sont licenciés en judo, donc pour eux, le B.S-D est gratuit.

– Ça ne marchera jamais !

– Pourquoi ?

– Parce qu'en ce moment, les gens considèrent que tout ce qui n'est pas cher ou gratuit n'est pas bon. »

En rentrant chez moi, je suis un peu dubitatif sur le fait que si j'enseigne gratuitement, cela met directement en cause ma qualité technique. Après tout, j'ai une salle et ce n'est déjà pas mal. Si l'association de la gendarmerie (ASCGMP) veut instaurer une cotisation pour mes élèves, eh bien qu'elle le fasse. En tout cas les paroles de cet homme m'ont donné à réfléchir et je décide de travailler encore plus à la qualité de la discipline que j'enseigne.

La saison 1985-1986 se passe très bien. Au mois de décembre 1985, avant les vacances de Noël, je décide d'organiser une démonstration de B.S-D au Dojo de la Gendarmerie. Nous sommes six adultes (quatre hommes et deux femmes) ainsi que deux enfants de six ans : Virginie, ma fille, et Brice, élève du premier jour qui a persévéré comme sa maman, présente dans cette démonstration.

Une trentaine de personnes, gendarmes mobiles et leurs familles, assistent à ce petit spectacle. Parmi les intervenants, nous sommes trois ceintures noires de Judo, mon Boubou, Vincent Laussades et moi-même.

La démonstration est axée sur une Self-Défense humoristique, qui met en valeur les enfants par rapport aux adultes, ainsi que sur une démonstration de combat au bâton long.

Cette prestation qui a été répétée en cours de saison dure environ une demi-heure. Avec le recul, je peux dire qu'une demi-heure c'est long. Il faut maintenir un rythme et surtout surprendre un public par la qualité technique des enchaînements. Bref, cette première démo de B.S-D est un succès. Elle permet surtout au prof et aux élèves de prendre confiance en eux. C'est l'euphorie pour chaque Fustigeur, la même joie, la même émotion que s'ils avaient gagné une médaille aux Jeux Olympiques.

Après cette reconnaissance d'un public « maison », le bruit se propage qu'il y a sur Toulouse un club de Bâton de combat. Je suis sollicité en mars 1986 avec mes élèves pour effectuer une démonstration de techniques et de combats au Bâton long, dans un gala d'Arts Martiaux prévu à Aucamville au mois de Juin.

Je pense que c'est à cet instant, par téléphone, que le nom B.S-D (Bâton de Self-Défense) est devenu officiel. C'est également sa première sortie hors du nid. Mes élèves et moi-même sommes en « association de fait⁹⁶ » indépendants du Judo de la Gendarmerie. L'émotion que je ressens après cette prestation est immense et réconfortante. La reconnaissance par le Judo, le Jujitsu, le Karaté, l'Aïkido, le Kung-Fu etc. d'une discipline martiale française, compatible sur un même plateau avec les leurs, d'origines asiatiques, me comble de bonheur. Le B.S-D apporte quelque chose de très spectaculaire, à l'époque et encore maintenant : peu de combats avec bâtons longs sont représentés dans les galas.

Avec les adultes, préparer une démonstration demande du travail, avec les enfants également. Lorsque l'on est en démo et que l'on débute dans ce genre d'exercice, on a tendance à vouloir tellement convaincre un public, que l'on appuie tous les coups avec beaucoup d'énergie. Avec une arme réelle comme le bâton,

⁹⁶ https://www.associatheque.fr/fr/guides/creer/association_de_fait.html

on prend des risques, il faut apprendre à être très précis. Un coup de bâton sur une tête, donné par un expert, développe au minimum 700 kg/cm². Un blessé au cours d'une démonstration, surtout dans une discipline nouvelle, discrédite totalement la dite discipline. Heureusement, dans tous les galas auxquels le B.S-D a participé, il n'y a jamais eu de blessé, ce qui prouve la qualité de maîtrise technique des Fustigeurs et Fustigeuses.

Sur ce point, les enfants m'impressionnent, Virginie et Brice à Aucamville sont fortement applaudis. Ce n'est pas évident de voir des enfants de six ans manipuler un bâton de combat à leur taille et se rendre coup pour coup. Le respect entre ces deux partenaires est évident et la qualité de leur prestation met au placard le fameux « jeu de mains, jeu de vilains⁹⁷ ».

Après cette démonstration, je sens l'intérêt que portent certaines personnes au B.S-D. Des profs notamment me demandent si j'organise des stages de Bâton de combat, j'en suis fier, mais inquiet.

Je ne suis pas stupide, j'ai une certaine expérience en la matière et je sais bien que certaines disciplines martiales s'approprient la paternité de techniques qu'elles ont prises à d'autres. L'Art Martial⁹⁸ existe depuis la nuit des temps, les peuples au fil des guerres ont copié les uns sur les autres les techniques de combat qui leur semblaient les plus efficaces. Puis en temps de paix, on les copie, on leur donne un autre nom et l'on fait croire qu'elles descendent directement d'un vénérable Maître défunt et incontesté.

Par précaution, je décide, après ce gala, de répertorier mes techniques de combat au Bâton long et de les déposer chez un huissier de justice.

Voici ce procès-verbal de constat :

⁹⁷ https://fr.wiktionary.org/wiki/jeu_de_main,_jeu_de_vilain

⁹⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Art_martial

« Olivier Montané, huissier de justice associé 1, place du Capitole 31000 Toulouse.

L'an mil neuf cent quatre-vingt-six et le vingt-sept août, à la requête de Monsieur Brinker Jean Louis demeurant [...] Toulouse. Conducteur SEMVAT.

Élisant domicile en notre Étude, lequel m'expose :

Qu'il a créé une méthode et un style de combat au bâton de self-défense et pour lequel il a rédigé un texte concernant les techniques y afférant.

Qu'il a créé ces techniques, notamment concernant l'échauffement, les assauts et les combats.

Qu'un langage a été élaboré concernant les enchaînements.

Que des règles d'arbitrage ont été créées.

Qu'afin de préserver ses droits, il me requérait à l'effet de conserver en notre Étude, le texte concernant ces techniques, ainsi que les règles d'arbitrage.

Ce faisant, déférant à cette réquisition,

Nous, Olivier Montané, huissier de justice associé, à la résidence de Toulouse, y demeurant 1 place du Capitole,

Certifions ce jourd'hui avoir reçu de Monsieur Brinker Jean Louis, un classeur plastifié contenant vingt-neuf pages non numérotées, concernant le bâton de self-défense.

Nous avons gardé en nos minutes, annexé au premier original, ce document.

Telles sont les constatations que nous avons faites.

Et de tout ce que dessus, nous avons fait et dressé le présent procès-verbal de constat pour servir et valoir ce que de droit.

Dont procès-verbal de constat.

Olivier Montané. »

Je n'aurai jamais pensé à l'époque que ce PV se retrouverait dans un bouquin trente ans plus tard.

Ce même été 86, pendant les vacances, alors que nous sommes en camping au bord de la Méditerranée, Florian et moi participons

à des animations sur une scène. Nous créons une histoire martiale humoristique pour faire rire le public, c'est le but, et nous échangeons quelques coups de bâtons.

Peu de temps après, un nommé « Papilou », un retraité actif et très sportif avec qui je m'entends bien, glisse dans la piscine du camping en la nettoyant. Blessé, il ne peut plus assurer les cours de gym matinaux aux campeurs.

Je le vois assis devant sa caravane et nous entamons une conversation. Après avoir pris des nouvelles de sa santé, je lui pose cette question :

« Papilou, et tes cours de gym... comment tu vas faire ?

– Je n'en sais rien.

– C'est dommage, j'y suis venu une fois c'était sympa.

Le Papilou, qui dans le passé avait participé en tant qu'ingénieur à la rénovation du stade Geoffroy Guichard de Saint-Étienne, a plus d'un tour dans son sac.

– Mais j'y pense, tu es sportif comme moi, je t'ai vu sur scène avec ton fils, tu pourrais me remplacer.

– Je ne suis pas sportif, Papilou, le sport m'emmerde, je suis un passionné, ce n'est pas pareil.

– En tout cas, ta passion elle est sportive...

– J'ai toujours médité le mot de Churchill « No sport » décédé à 90 ans et en plus il fumait le cigare !

– Ouais... avec le whisky en plus.

– Tu vois, je ne suis pas un vrai sportif, je ne suis à la recherche ni de la performance, ni du dépassement de moi-même.

– Je ne te crois pas.

– Si, j'ai dû arrêter de fumer pour continuer les compétitions de Judo. Sur le coup, la performance c'était plaisant mais il y a trop de contraintes. J'ai arrêté les clopes et par la suite, j'ai arrêté le Judo.

– Alors tu es un fainéant...

– Non, je suis un « vrai » paresseux. Pour moi la paresse c'est « buller » contrairement à la fainéantise qui est un défaut.

- Tu racontes ce qui t’arrange toi...
- Ben non, j’y crois...
- Quand on est jeune on croit à beaucoup de choses. En attendant, moi je crois qu’un jeune peut rendre service à un vieux.
- La gym m’emmerde, je te l’ai dit, en plus, je suis en vacances et tu me demandes de me lever le matin !
- Tu connais le dicton : la vie appartient aux gens qui se lèvent tôt.
- Oui mais moi, mon horloge biologique refuse.
- Tu as tort, respirer l’air frais du matin, c’est excellent pour la santé.
- Tu parles, l’air frais du matin, en cette saison, il est déjà tiède !
- Bon, là c’est toi qui m’emmerdes, tu me remplaces oui ou non ?
- Oui.

Le Papilou me regarde avec étonnement :

- C’est vrai, tu me remplaces ?
- Ben oui, je te dis. J’ai déjà dirigé des échauffements en Judo, c’est ni plus ni moins que de la gym. Hormis les chutes que je vais éviter, le reste, ça devrait leur aller.
- Tu fais ce que tu veux, agrmente d’un petit footing et tout sera parfait.
- Tu parles, j’ai repéré des roseaux assez gros au bord de l’Orb, je vais leur faire du Bâton et de la Self-Défense, ça les changera un peu.
- Ah ben oui, ta fameuse passion...
- C’est à prendre ou à laisser.
- Je prends. »

Papilou, remis en quelques jours de ses blessures superficielles, reprend ses cours de gym bénévoles. Quant à moi, qui ne me sépare jamais de mon bâton, même en vacances, j’en profite le matin pour aller sur la plage le manipuler en déplacement dans le sable, d’où l’intérêt quand on est seul de pouvoir travailler des enchaînements codifiés. Florian vient m’observer et s’entraîne de temps en temps. Il a d’autres occupations bien plus agréables

dans ce camping. Une fois, sur la plage, alors que j'effectue un enchaînement il me dit :

« Tu es un Maître maintenant.

– Maître de quoi ?

– De bâton.

– Ça me fait plaisir que tu me dises ça mais oublie, les gens qui se prennent pour des Maîtres, il y en a plein. Moi je suis maître de rien du tout. J'aime travailler le bâton et c'est tout.

– Oui, mais tu fais ça depuis longtemps et tu as la technique.

– C'est vrai, mais je ne veux pas jouer au gourou. »

Les enchaînements codifiés en japonais sont appelés Katas. Il m'arrive parfois d'aller observer de loin, assis dans le sable, un Japonais qui organise des stages payants pour ses élèves à Sérignan plage. C'est M^e Murakami⁹⁹. Il développe à cette époque le Karaté Shotokaï, considéré comme traditionnel par rapport au Karaté Shotokan, plus moderne et favorable à la compétition. Je regarde avec attention les positions très basses de ses élèves, dans l'idée, un peu comme des fentes d'escrime avec les pieds qui s'enfoncent dans le sable !

Toujours est-il que chaque fois que nous nous croisons dans les allées du camping, M^e Murakami et moi, nous nous saluons d'une petite inclinaison de tête sympathique sans nous être jamais adressé la parole. Peut-être a-t-il poussé la curiosité jusqu'à observer à son tour un autodidacte avec un bâton. Cet homme est décédé en 1987 et ce petit salut, que je traduis comme un encouragement, reste pour moi un bon souvenir.

En août 86, en même temps que le dépôt des techniques de B.S-D auprès de l'huissier de justice, lancé dans l'écriture, j'écris un courrier à la méthode LAFOND¹⁰⁰. Le but est de comparer l'efficacité de mon combat au bâton, avec une autre méthode.

⁹⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Tetsuji_Murakami

¹⁰⁰ <http://www.savate-lafond.org>

La réponse, tapée à la machine à écrire, vaut son pesant de cacahouètes.

Pour moi, elle éclaire certaines choses. Un « Ancien », même si l'on n'est pas entièrement d'accord avec lui et si l'on sait avec un peu d'expérience lire entre les lignes, dit parfois des vérités. La voici dans son intégralité, sans en changer une virgule :

« Entête :

Méthode R.J LAFOND Ancien Moniteur de l'École de Joinville.
Créateur du Panaché de Combat Français. Escrime - Canne -
Bâton - Double Bâton - Parapluie - Culture physique.

Paris le 25-10-1986

Cher Ami,

Je réponds bien tardivement à votre lettre, je remercierai Tourtet, qui est un de mes Amis de vous avoir donné mon adresse, car il est bien rare que la Fédé la donne, n'étant pas d'accord avec leur façon de faire, aussi bien qu'avec la BF, la canne, le bâton, et d'autres disciplines qu'ils préconisent.

Je n'ai pas encore écrit de livre, je vais le faire, ayant depuis longtemps réuni tous les documents nécessaires. Il y a tant d'inconnus qui écrivent sur les sports qu'ils ne connaissent pas, ou qu'ils ont copiés sur d'autres.

Pour ma part, ayant pratiqué la Boxe Française depuis l'âge de sept ans et en ayant actuellement soixante-treize, je peux me permettre de dire que je connais pas mal de disciplines.

Je fus stagiaire durant trois ans à l'école de JOINVILLE ; cette dernière ne formant pas des rigolos.

Je suis donc professeur de Boxe Française, d'Escrime, de Boxe Anglaise, d'Education sportive et physique et même de Karaté. (Car au cours d'une rencontre Boxe Française, Karaté ; le Japonais n'ayant pas été convaincant, M. PLEE, pour lancer le Karaté, a donné le deuxième DAN au Professeur de Boxe Française.)

J'ai de ce fait porté le kimono, mais bien vite, je ne fus plus convaincu de l'efficacité de ce sport oriental.

Par contre, ayant¹⁰¹ les disciplines que les Japonais préconisent, sans savoir les appliquer, j'ai en 1956, proposé un Karaté Français.

Bien entendu, M. PLEE n'a pas accepté, laissant entendre qu'il avait fait venir un professeur Japonais¹⁰² et des livres.

Aussi, j'ai préféré créer le 3 « PANACHE » (sports Français : mélange de Boxe Française, d'Anglaise et d'Escrime)

Je dis sport, mais il faut plutôt le considérer comme Self-Défense ultra rapide, étant une arme de rue dans laquelle les combinaisons sont infinies. Je vous signale que Guy SAUVIN a passé trois ans avec moi et VALERA fut l'élève d'un professeur de ma méthode à la salle CLUZO à Villeurbanne, ainsi que GUILLAUME : six combats, six victoires en Boxe THAÏ. J'ai donc créé ma propre méthode que j'ai appelée : PANACHE DE COMBAT FRANÇAIS, comprenant : Culture Physique, Boxe Française, savate moderne, Canne, Bâton, Panache, Self-Défense. Tout un programme bien français.

Cette méthode n'a rien à voir avec la Boxe Française et la Canne de la fédération.

Comme je l'ai dit à M. BARUZI, membre influent de la Boxe Française, la Boxe Française est un sport intelligent et vous avez réussi à en faire un sport d'abrutis.

¹⁰¹ => Il manque certainement un mot dans le texte.

¹⁰² Il semblerait, en recoupant mes propres sources, que ce Japonais en 1956 soit Hiroo Mochizuki qui avait 20 ans à l'époque et qui devint par la suite, en 1967, le fondateur du Yoseikan Budo.

Impossible de le confirmer, en 1956 j'avais 9 ans. Par contre Wikipédia dit que M. Hiroo Mochizuki arrive au Dojo de M. Henry Plée en 1957.

Quand M. Laffond en 1986 m'écrit, il a 73 ans.

J'en ai aujourd'hui 72. J'éprouve un peu de nostalgie en repensant à la première fois où j'ai lu cette lettre, vu que maintenant j'ai son âge.

Rendre hommage à ces "anciens" qui ont œuvré chacun dans leur style pour transmettre leur passion est important.

Pour ce qui est de la Canne : SARY, n'a fait que copier les vieilles méthodes trop brutales en ce qui concerne le Bâton : il s'agit de la copie du LAROUSSE¹⁰³.

Maintenant que vous me situez comme un marginal, je peux vous parler de Canne et divers Bâtons que je préconise mais qui sont pour nous des variétés de la méthode sans envisager des champions. Comme vous le dites, cela peut se faire. Mais dans ce cas, que de règles à faire, car dans la Canne que j'enseigne, il y a :

La Canne LAFOND - la Canne Sabre - la Canne Rue - le parapluie - les Bâtons de 25 cm, 50 cm, 1m, 1m50, 1m75 en bambous (beaucoup plus légers que le bois)

Dans toute une variété que je ne peux vous citer par écrit, il faudrait des pages.

J'envisage des stages : soit à PARIS, soit sur place.

À vous de convenir de ce qui peut vous satisfaire. J'ai déjà plusieurs demandes et il n'est pas facile de répondre à la demande.

De toute façon, les stages que je préconise comprennent toute la méthode.

Un courrier vous parviendra afin de vous informer des dates exactes du stage qui est prévu pour les 13 et 14 décembre 1986.

Avec mes remerciements pour l'intérêt que vous portez à ma méthode, veuillez agréer, Monsieur BRINKER, mes salutations distinguées. »

Je ne suis pas convaincu de l'intérêt de cette méthode pour ma pratique. Dans cette lettre, je doute de la solidité à l'impact d'un bâton long en bambou, sauf en petits assauts contrôlés. La raison : le bambou est creux, le rotin que j'utilise est plein.

¹⁰³ Dans les dictionnaires *Larousse* anciens, il existait des dessins qui illustraient les propos.

Le problème, surtout, est qu'il s'agit essentiellement de boxe française et de canne, le bâton long de 1,50 m me semble moins enseigné.

Je ne donne pas suite, bien que ce professeur soit certainement très compétent. Je pense aujourd'hui que c'était peut-être une erreur, tout enseignant est intéressant à connaître dans la mesure où il nous apporte quelque chose.

J'ai retrouvé sur le net une très vieille vidéo en noir et blanc¹⁰⁴ : finalement sans le savoir, je travaillais dans le même esprit que lui, mais le net à l'époque n'existait pas. Je tenais à rendre hommage à Monsieur Roger Laffond, décédé à l'âge de 97 ans.

Sur Wikipédia¹⁰⁵ il est écrit :

« Après une retraite active, où il continuera d'enseigner bénévolement jusqu'à l'âge de 95 ans, il décède au Perreux-sur-Marne le 8 avril 2011. »

Je suis impressionné, enseigner jusqu'à 95 ans, quelle santé ! C'est très rare, et surtout bénévolement, donc de façon désintéressée. Un enseignement de cœur à cœur, comme j'aime, non mercantile. Pour moi, d'après ce que je viens de lire sur le net, c'était un véritable autodidacte passionné et donc un véritable Maître.

Cette première saison 85-86 a été très enrichissante : démonstrations de B.S-D, reconnaissance par les autres disciplines martiales et dépôt des techniques chez un huissier de justice. Tout ceci m'apporte une confiance et une force inouïes pour continuer à enseigner et transmettre ma discipline.

Dans les Arts Martiaux, une saison sportive démarre le 1^{er} septembre d'une année (1985) et se termine le 31 août de l'année suivante (1986) et donc, nous arrivons à la saison suivante : 1986-1987.

¹⁰⁴ <https://www.youtube.com/watch?v=IKDkBIKEY1g>

¹⁰⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9thode_R.%26J._Lafond

Du 1^{er} septembre 86 à fin août 87, rien de spécial, le club prend sa vitesse de croisière et comme nous sommes le seul club de bâton, j'organise au mois de juin 87 la coupe du club.

Florian habite Auch et s'entraîne épisodiquement. Malgré cela, il gagne en combat la coupe du club et Virginie celle des enfants. Étant leur père, je ne participe pas à leur arbitrage ce qui est normal. Je suis fier d'eux, mais il faut dire qu'ils ont une certaine avance technique sur les autres pratiquants, puisqu'ils sont tombés dans la marmite quand ils étaient petits.

Quelques années auparavant, j'ai transmis ce que je savais faire uniquement à Florian. Pour Virginie, ce fut vers l'âge de 5 ans. Quand elle était plus jeune, aux environs de deux ou trois ans, je jouais avec ma fille « à la bagarre » sur le canapé, comme je l'avais fait avec son frère et comme je le ferai plus tard avec mes petits-enfants. Bagarre symbolique, formatrice et non violente, qui se terminait à chaque fois par de grands éclats de rire sur le tapis du salon.

Dans le courant de l'été 87, je suis contacté par un organisme de Muret pour assurer bénévolement la formation des combattants à pied, pour la reconstitution de la bataille de Muret de 1213. Elle doit avoir lieu le 12 septembre 87. Tout ce qui est nouveau pour moi m'intéresse et j'accepte avec grand plaisir.

Je demande à l'un de mes élèves en B.S-D, âgé d'une vingtaine d'années, que je vais appeler X, de venir m'assister dans cette formation car elle implique non seulement des techniques de corps à corps, mais également des techniques avec armes.

X et moi, pendant les dix premiers jours de septembre, allons régulièrement à Muret au bord de la Louge, qui était en 1213 un champ de bataille. C'est actuellement l'emplacement du théâtre en plein air pour cette reconstitution.

Mon boulot, à la demande du metteur en scène, consiste à enseigner des rudiments de combat à mains nues et de combat avec armes aux fantassins.

La partie à cheval est enseignée par une autre personne.

Lorsque l'on fait du combat théâtralement, il faut exagérer les mouvements, les amplifier au maximum pour que les spectateurs éloignés du champ de bataille puissent apprécier. Du coup, d'autres élèves du club sont venus se joindre aux figurants, ce qui a ravi le metteur en scène, puisqu'ils étaient déjà formés.

On a bien rigolé pendant ces répétitions. Un jour, un de mes élèves arrive en courant et me dit qu'il y a un type complètement détraqué qui, pour faire plus réel, a taillé en pointe son bâton et veut embrocher son ennemi.

Je me retourne et je vois un gars qui court, poursuivi par un autre armé d'une pique, le premier criant au second « Arrête, t'es barge ! Arrête putain ! »

Je stoppe le fou furieux.

« T'es pas un peu malade ? Qui t'a demandé d'aiguiser ton crayon ?

– Ce n'est pas un crayon, c'est une lance !

– Et moi je vois que c'est un bâton. Si c'était une lance, il aurait du fer au bout.

– Oui mais à cette époque, ils avaient aussi des pieux.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Tu as vécu en 1213 ?

– Ben... ils avaient des pieux...

– Pieu ou pas, ici c'est du théâtre et tu n'es pas dans le réel ! L'enthousiasme c'est bien, mais il ne faut pas que ce soit dangereux. Vire-moi ce bâton pointu sinon je serai obligé de t'exclure des figurants. »

Le gars s'exécute en maugréant sous une hilarité générale.

Une autre fois, je démontre comment donner des coups de poing au sol assis à califourchon sur un adversaire, en amplifiant les mouvements des bras pour les futurs spectateurs.

X, mon partenaire, qui est aussi ceinture noire de Judo, alors que je suis en pleine explication, me désarçonne, me retourne sur le dos et enchaîne par une immobilisation au sol. La situation est inversée, je suis les épaules dans l'herbe et coincé sous lui. Très surpris par cette action incongrue, je fais appel à toutes mes connaissances de judo de compétition pour pouvoir surpasser cette prise.

À ce stade, il est très intéressant de savoir ce qui se passe dans la tête, c'est-à-dire dans ma tête.

L'ego remonte à la surface, il est inconcevable que dirigeant des figurants en combat au corps à corps, je puisse me soumettre à un élève qui me prend par surprise. Puisqu'il est entré dans un combat réel, j'ai la solution d'une action violente qui me débarrasserait de l'étreinte, mais qui est interdite dans tous les Sports de combat. Enfoncer les doigts dans les yeux et dégager un coude pour donner un ou plusieurs coups au visage résoudrait simplement le problème, mais on n'est pas dans la rue.

C'est très difficile de sortir d'une immobilisation en Judo, le judoka qui est en dessous s'épuise. À cet instant, X fait une erreur technique, il relève la tête pour voir si le public apprécie. Je place le tranchant de ma main à la base de son nez où se trouve un point sensible et, en appuyant dans un mouvement circulaire de mon bras, le désarçonne et je reprends le dessus en revenant à califourchon sur lui.

Les figurants applaudissent, ne sachant si cette petite démonstration était prévue ou pas.

Je dis à X clairement mais avec le sourire :

« Tu es pas mal en Judo, mais tu as encore beaucoup à apprendre en Self-Défense. »

Ceci confirme au public que cette démo n'était pas prévue.

S'il n'avait pas relevé la tête, il y avait une autre solution : en Self-Défense non seulement on utilise les points sensibles, mais on peut tirer les cheveux pour déséquilibrer la tête, qui elle-même déséquilibre tout le corps. Bref, X a perdu la face et c'est tant mieux. En matière de combat, il faut toujours rester concentré, vigilant et respecter son adversaire.

Quand j'étais élève, jamais je ne me serais permis ce genre de choses.

Le lendemain à l'entraînement, X me dit qu'il a perdu sa montre à Muret, que de toute façon c'est sur le champ de bataille et qu'il ne la retrouvera pas, d'autant plus que n'ayant pas de véhicule, il ne peut pas se rendre sur place. Le lendemain, il n'y a pas de répétition mais je vais à Muret, je pense savoir où il l'a perdue. Devant ce grand terrain vide, je repère l'endroit où je m'étais placé pour ma dernière intervention pédagogique. Je m'avance et dans l'herbe, je trouve la montre de X. Arrivé à Toulouse, je cogite un truc.

Par le fait de lui avoir rendu service, je pense peut-être naïvement, qu'il sera dans de bonnes dispositions pour acquérir un peu d'humilité martiale et de savoir vivre.

Je lui enveloppe sa montre dans un paquet cadeau avec ce message. De mémoire ça donnait à peu près ceci :

« En pédagogie martiale, un enseignant a besoin d'un bon partenaire.

En Judo on parle de Tori, celui qui fait l'action et de Uke, celui qui subit l'action.

Si Tori en démonstration n'a pas un bon Uke, Tori ne peut pas mettre en valeur les techniques et les principes du Judo.

En B.S-D c'est la même chose, si un enseignant n'a pas un bon partenaire, le B.S-D est mal représenté, voire mal interprété. Ses techniques et ses principes ne sont pas mis en valeur et la transmission pédagogique est de mauvaise qualité. »

Mon grand-père me disait souvent : avant de commander, il faut savoir obéir.

En B.S-D, le Fustigeur (celui qui fait l'action) et le Bâtonneur (celui qui subit l'action) ne font qu'un. Sans un bon Bâtonneur, un Fustigeur ne peut pas mettre en place une pédagogie qui tienne la route, que ce soit en Self-Défense ou en Bâton de combat. Un bon partenaire est précieux, il n'est pas donné à tout le monde d'être un bon assistant, cela se mérite. Il faut qu'il soit moralement exemplaire, mais également qu'il possède des qualités techniques qui permettent au couple Fustigeur/Bâtonneur de travailler et de transmettre en toute sécurité.

À part ce petit incident, la reconstitution de Muret 1213 a été une superbe représentation et, surtout, les consignes ont été respectées à la lettre. Il devait y avoir une bonne centaine de figurants, chevaux compris, et nous n'avons eu aucun blessé.

À la fin du spectacle, deux de mes élèves, déguisés en croisés m'ont fait mourir de rire, ils ont pris deux bâtons qu'ils ont enfilés dans les manches des kimonos qui se trouvaient dans leur sac de sport pour fabriquer une civière. Un troisième larron jouait le blessé et en tant qu'infirmiers, puisqu'ils avaient une croix rouge sur la poitrine, ils arrêtaient les voitures pour faire traverser la route à cette civière. Le plus rigolo, c'était de voir la tête des automobilistes, qui, perplexes, s'arrêtaient en cherchant l'erreur. Le raconter est certes marrant, mais voir la tête des conducteurs l'était bien davantage. C'était du style caméra cachée et on s'est bien marré.

Six mois après Muret 1213, au cours de la saison 87/88, Florian sort de notre salon où se trouve la télévision et me dit :

« Papa, j'ai vu des Portugais au bâton, ils vont vite !

– Ils vont vite... tout le monde peut aller vite. Les débutants ont tendance à aller vite et donc à aller vite et mal, ce n'est pas une question de rapidité, c'est une question de rythme.

– Oui, mais eux, ils ont un rythme rapide !

– ... »

J'ai toujours adoré l'humour de mon fils, sauf que là, ce n'était pas de l'humour !

Le 3^e Festival des Arts Martiaux a été organisé au Palais omnisports de Paris-Bercy en mars 1988.

Quelques jours plus tard, le magazine *Karaté Bushido* titre en pleine page : « Ils sont fous ces Portugais ! »

Je note sur les photos que leur bâton n'est pas en bambou, mais en bois. Leur tenue, pantalon et chemise blanche est agrémentée d'une écharpe noire enroulée autour de la taille à la manière des paysans d'antan. Ils sortent donc de tout système fédéral ou asiatique, ce qui me plaisait dans la méthode Lafond. J'ai un véritable coup de cœur. Mis à part la tenue, leurs techniques de combat au bâton long, d'après les photos, ressemblent étrangement aux miennes.

Ne connaissant aucun club en France où je puisse comparer ma méthode de combat au bâton long afin de l'améliorer, il faut absolument que je me confronte à ce style portugais.

Dans un premier temps, j'écris au magazine *Karaté Bushido*, qui à l'époque, s'appelait *Bushido*, pour obtenir une adresse au Portugal, mais je n'obtiens pas ce renseignement. Je me tourne alors vers le consulat du Portugal à Toulouse.

Deux Portugais, très serviables, me disent qu'ils ne connaissent absolument pas cet Art Martial portugais.

« Pourtant, ils ont fait une démonstration à Paris-Bercy, tenez, voyez le magazine.

– Nous en sommes fiers et heureux, mais c'est la première fois que nous entendons parler du Jogo Do Pau.

– Comment je fais alors ? Je pars à l'aveuglette au Portugal ?

– Attendez, me dit l'un d'eux, je vais passer quelques coups de téléphone.

Quinze minutes plus tard, celui-ci revient et me dit :

- Vous avez raison le Jogo Do Pau¹⁰⁶ est bien une discipline portugaise, mais ça fait partie des danses folkloriques, quelquefois dans ces danses, il y a des joueurs de bâton.
- Je peux vous garantir qu'à Bercy, ce n'était pas du folklore, mon fils les a vus et c'étaient de véritables combats au bâton long.
- J'ai trouvé ça pour vous, c'est à Lisboa.
- À ?
- Lisbonne, excusez-moi, au Ginásio Clube Português, il suffit que vous écriviez à cette adresse pour avoir des renseignements.
- Ça c'est vraiment gentil, merci beaucoup messieurs ».

¹⁰⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Jogo_Do_Pau

LISBONNE

À tout hasard, j'écris à l'adresse indiquée. Ne parlant et n'écrivant ni l'anglais, ni le portugais, je me confonds en excuses d'écrire dans ma langue maternelle.

Peu de temps après, je reçois une réponse en français m'indiquant que le Portugal serait très heureux de m'accueillir. Ce courrier m'indique que Mestre Nuno Curvello Russo dirige l'école de Jogo Do Pau et me convie à venir à Lisbonne avec les élèves de mon choix.

J'informe les adhérents qui pratiquent le B.S-D au club de la Gendarmerie. Il en résulte que seuls Vincent Laussades et X peuvent se libérer début avril.

Je pose donc des dates de congés à mon travail et me prépare à partir quelques jours au Portugal avec deux de mes élèves.

Nous voilà embarqués, avec armes et bagages dans le train. Mon premier souvenir est l'attente à Irun, à la frontière espagnole concernant l'écartement des voies¹⁰⁷. Le second, pendant le voyage, en discutant avec des Portugais qui travaillent en France, j'ai la désagréable surprise de ne pas en trouver un seul qui sait ce qu'est le Jogo Do Pau. Je suis intarissable, passionné de bâton de combat, mais visiblement, je n'intéresse personne. Je décide de prendre mon mal en patience jusqu'à Lisbonne. Mes élèves, eux, dorment. J'ai la nette impression qu'ils partent en vacances.

Le samedi 9 avril 1988 en milieu d'après-midi, nous arrivons en gare de Lisbonne. Nous sommes accueillis par un homme de 34 ans, brun de cheveux et dynamique, qui porte nos bagages et nos sacs de bâtons jusqu'à sa voiture.

¹⁰⁷ https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_chemins_de_fer_espagnols

Cet homme parle un très bon français avec un accent portugais, ce qui ne manque pas de charme. Il n'est pas très grand de taille, athlétique, bien proportionné, son visage est rond et ses traits sont fins.

Il invite mes élèves à prendre place à l'arrière de son véhicule et m'ouvre la portière côté passager.

Je découvre Lisbonne, une ville magnifique.

Pendant le trajet, la passion reprenant le dessus, je veux en savoir plus sur l'origine du Jogo Do Pau, quand soudain, un chien traverse devant nos roues. Un réflexe conditionné me fait immédiatement pousser le volant avec ma main gauche pour éviter l'animal.

Après cette action, je suis très gêné et dis :

« Je suis vraiment désolé, c'est parti malgré moi, c'est un vieux réflexe de moniteur d'auto-école.

– Ha ! ha ! ha ! rigole le conducteur, vous allez bien vous entendre avec mon Maître, c'est lui aussi un moniteur d'auto-école, mais à la retraite.

Arrivé à l'hôtel, l'homme nous installe dans nos chambres respectives et nous dit :

– Je viendrai vous chercher en fin d'après-midi pour assister à un entraînement. En attendant, reposez-vous du voyage.

– Merci beaucoup, c'est très gentil lui dis-je, mais quand pourrai-je rencontrer Maître Nuno Russo ?

– Nuno Russo ? mais c'est moi !

– Je suis à nouveau désolé, veuillez m'excuser. Je croyais que Maître Russo était le Maître dont vous me parliez dans la voiture, le moniteur.

– Non, non, c'est de ma faute, c'est moi qui ne me suis pas présenté. Ce Mestre-là, le moniteur, c'est mon Mestre, c'est celui qui m'a envoyé dans tout le Portugal pour rassembler les techniques de Jogo Do Pau. Il est vieux maintenant, mais vous le

verrez peut-être dimanche. À tout à l'heure, je viens vous chercher tous les trois. »

Notre hôte parti et le voyage nous ayant donné faim, nous nous mettons en quête de manger un petit quelque chose autour de l'hôtel.

Vers 18h30, Nuno Russo revient et nous amène directement à son gymnase. Nous faisons la connaissance de ses élèves qui nous serrent chaleureusement la main, heureux d'accueillir des étrangers.

Nous sommes surpris de leur matériel, leurs bâtons sont en micocoulier de Provence et font exactement la même longueur que les nôtres en rotin : 1,60m

« Pas exactement me dit Nuno Russo, je voudrais bien qu'ils fassent 1,60, mais celui qui nous les coupe est un vieux joueur de bâton un peu têtu, qui les coupe systématiquement à 1,55. Alors on fait avec. »

Avec cette remarque j'apprends deux choses, la première : un vieux joueur, ce qui veut dire que le Jogo Do Pau n'est pas récent comme le B.S-D. La seconde, je m'attache à cette longueur de 1,60m pour des raisons de travail à une et deux mains pour jouer sur les distances de combat. Concernant les Portugais à 5 centimètres près, ce n'est pas important.

Dans un premier temps, nous regardons. Les techniques de bâton sont précises, efficaces et je note des déplacements que je ne connaissais pas. À cet instant je réalise, mais je m'en doutais un peu, que ce n'est pas moi qui vais montrer à M^e Russo ce que je sais faire, mais bien lui qui va m'apprendre s'il le veut, ce que lui sait.

À sa demande, mes élèves et moi nous nous mêlons au groupe de huit à dix personnes et commençons à travailler les bases du Jogo Do Pau. Dans ces cas-là, il vaut mieux ne pas arriver en pays

conquis, montrer que l'on sait, que l'on connaît, est mal venu, il vaut mieux faire profil bas.

Au bout d'une heure trente, nous ayant évalués techniquement et moralement, M^e Russo nous propose des petits combats libres avec ses élèves et lui, histoire d'échanger notre jeu de Bâton. Dans ces cas-là, il vaut mieux ne pas essayer de reproduire ce que l'on a vu en cours, car le cortex n'a pas encore assimilé, mais faire le vide, compter sur sa propre technique et ses réflexes.

Le combat libre, j'aime bien, même si avec une arme réelle les coups sont contrôlés. Un accident grave peut très vite arriver. Il y a donc un véritable respect de l'intégrité de l'adversaire. Il n'est plus question de style ou de méthode, juste être dans le moment présent et donner le meilleur de soi-même en étant très vigilant et le plus rapide possible. En combattant, j'ai le temps d'avoir une pensée pour mon fils « Papa, ils vont vite ». Nuno Russo ne va pas vite, il va très vite ! Le rythme et les déplacements sont précis et rapides, mais je ne perds pas ma concentration et je fais face. De plus, je suis motivé, la perdre (la face) devant mes élèves me déplairait.

À la fin de l'assaut, M^e Nuno Russo me dit :

– Voilà, ça c'est du jeu de Bâton ! Ça n'a rien à voir avec la canne française ou le bâton français et s'adressant à mes élèves il leur dit : « Vous avez un bon Maître. »

Je suis heureux de ses paroles, mon ego est flatté et le test d'efficacité du B.S-D est réussi. À 41 ans, je me suis confronté au meilleur, à celui qui a amené ses élèves à Bercy et qui a impressionné les journalistes et les pratiquants d'Arts Martiaux. Je suis juste un peu vexé dans mon patriotisme concernant la canne et le bâton français, mais il n'a pas tort.

M^e Russo s'éloigne pour aller vers son sac de bâtons et revient vers moi :

« Je t'offre un Bâton portugais, ça me fait plaisir, tu as un bon jeu de Bâton. On se dit « tu », c'est plus facile pour moi et appelle-moi Nuno. »

Je le remercie en lui serrant la main, mais celui-ci me donne fraternellement une accolade. Là, je suis vraiment touché.

Ce bâton, je l'ai toujours et je le conserve précieusement. Au pyrograveur, j'ai gravé la date dessus et le nom de celui qui me l'a donné en signe d'amitié.

Après l'entraînement, Nuno Russo, accompagné de quelques-uns de ses élèves, nous offre le restaurant. Tradition oblige, c'est un restaurant avec du Fado¹⁰⁸. J'apprécie vraiment, mes élèves je ne sais pas, mais moi oui, le Fado me plait.

« Arrête de manger, me dit Nuno.

– Pourquoi ?

– Au Portugal c'est la coutume, lorsque l'on écoute du Fado, on écoute, on ne mange pas.

– Ah d'accord, désolé.

– Non, tu ne savais pas, c'est moi qui aurais dû te le dire.

Décidément, ce Nuno, c'est un type bien.

– Demain matin, je viendrai te chercher, mais tout seul, on ira chez moi et je te montrerai des K7 VHS sur le Jogo Do Pau, tu y verras des vieux films, le Jogo Do Pau existe depuis que le Portugal existe ! »

Nous quittons le restaurant pour rentrer à l'hôtel, pas question de faire la fête dans une boîte ou autre. Pendant le trajet, il me dit :

« Dimanche est une journée importante, dans l'après-midi nous rencontrerons des vieux Mestres portugais.

Ne sachant pas trop quoi dire, j'improvise maladroitement sur le restaurant :

¹⁰⁸ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Fado>

– C’était un restaurant où ils ne servaient que de la viande, je pensais que les Portugais mangeaient beaucoup de poisson, dont la fameuse morue.

– Ah le Bacalhau, oui, il y en a partout dans Lisbonne, mais je me suis cassé la tête à trouver un restaurant où l’on ne mange que de la viande, parce que les Français mangent de la viande !

– Ha ! ha ! ha !, non, non, Nuno, les Français ne mangent pas que de la viande, moi j’adore le poisson, mais c’était très bien, vraiment. Nous sommes très honorés de l’accueil que tu nous fais et de ta gentillesse.

– C’est normal, vous venez de loin, de France pour vous intéresser au Jogo Do Pau et ça, ça me fait plaisir, alors je vous fais plaisir.

Sur ce, en descendant de voiture, il m’accorde à nouveau une accolade, puis après avoir salué mes élèves, me dit : « À demain 9h00 » et s’en va.

Étonné, Vincent me demande :

– Où on va demain à 9h ?

– Vous, nulle part, vous pouvez dormir, moi je vais chez Nuno Russo.

– Pourquoi faire ?

– Mater des K7

– De cul ? dit-il en riant

– Non, de Jogo Do Pau

– C’est intéressant ça, on peut venir ?

– Ben, il ne l’a proposé qu’à moi, je pense qu’il faut respecter sa vie privée.

– Oui, tu as raison. Au fait, X ne passe plus les portes, tellement qu’il a le bocal.

– Pourquoi ?

– Nuno lui a dit qu’il avait de bonnes piques, alors il ne se sent plus.

– Laisse tomber, vu la technique qu’ils ont, X a encore du boulot ! »

Le lendemain comme prévu, Nuno Russo vient me chercher. Arrivé chez lui, à l'aide d'un magnétoscope, il me montre des vidéos de films assez anciens sur le Jogo Do Pau. Il me montre également des démonstrations de JDP qu'il a faites avec ses élèves. Je constate que ce jeu de bâton est une tradition au Portugal, mais que ce milieu est assez fermé.

Chez lui, devant un jus d'orange portugaise, l'atmosphère est encore plus détendue qu'au restaurant, cet homme est vraiment abordable et je lui pose donc quelques questions.

« Comment tu es venu au JDP ?

– C'est une histoire assez longue et simple à la fois. J'ai fait partie de l'équipe nationale de gymnastique, j'aime le sport. Puis, j'ai pratiqué le Karaté, j'ai été à Paris, je l'ai même enseigné là-bas et c'est à Paris que j'ai perfectionné mon français.

– Tu le parles très bien.

– Merci, mais j'ai encore des lacunes. Quand je suis revenu au Portugal, j'ai ouvert un gymnase, on y pratiquait la gymnastique et le Karaté.

– Tu l'as toujours, c'est celui où nous avons été ?

– Non, celui-là n'est pas à moi, il est à la ville, le mien, avec mon divorce et la conjoncture au Portugal, j'ai été obligé de le vendre.

– La conjoncture ?

– Oui, avant les gens payaient pour aller dans les gymnases. Maintenant, le gouvernement a imposé des salles de sports gratuites dans les entreprises et les gymnases privés ont disparu.

– D'accord, et alors... le Karaté ?

– Un soir, arrivent dans mon gymnase deux anciens, ils me disent qu'ils veulent essayer le Karaté. Je leur demande s'ils ont déjà pratiqué quelque chose, Arts Martiaux, Sports de combat, ils me répondent que non. Pendant l'entraînement, je me rends compte que ces vieux ne sont pas si novices que ça. À la fin de l'entraînement, je leur fais part de mon observation. Si, si, me dit

l'un deux, on pratique un peu, le Jogo Do Pau, mais c'est moins connu que le Karaté, pourtant, c'est l'Art Martial portugais.

– Et alors ?

– Alors ils m'ont dit que par échange de bons procédés, si je voulais venir assister à un cours de bâton, ils m'invitaient avec plaisir. J'y suis allé et je n'en suis jamais reparti.

– Eh bien ! Ça c'est un coup de cœur !

– Oui, c'est ma passion, l'un des deux anciens, mon Maître, m'a financé pour que j'aie recenser dans tout le Portugal des techniques de combat aux bâtons. À l'époque, au début du XX^e siècle, et c'est les films que tu as vus, les villages élevaient des taureaux, mais pas comme en Espagne pour les corridas. Un concours annuel était organisé et le village qui avait le plus beau taureau recevait beaucoup d'argent. Forcément, il y avait des jalousies et les villageois réglaient leurs comptes à coups de bâton. Il y avait parfois des morts.

– À ce point ?

– Oui, mais dans l'histoire du bâton portugais, il n'y a pas que ça. Par exemple, toujours à cette époque, quand un jeune homme rendait visite à une jeune femme, il laissait son bâton devant la porte, ce qui voulait dire que l'on n'était pas le bienvenu si l'on frappait à la porte.

– Martialement, d'où vient le Jogo Do Pau ?

– Il est issu directement de techniques médiévales, plus exactement de l'épée à deux mains. Ce sont les mêmes techniques.

– C'est bien les traditions, c'est important de les transmettre. J'ai lu dans un livre de Roland Habersetzer, 7^e dan de Karaté, intitulé « Bo » (Bâton long japonais) une phrase que j'ai notée, sur ce papier, je te la lis :

« Il y a longtemps déjà, que nous avons été enthousiasmés par ce qu'il fut donné de découvrir un jour au Portugal : le « jogo do pau » (jeu de bâton) est un Art Martial redoutable, qui possède sa tradition, ses maîtres, des techniques élaborées et l'équivalent des

katas orientaux. On pourrait citer d'autres exemples, au Pays de Galles, dans les pays alpins, l'Afrique... Le bâton aussi a une âme, une présence entre des mains expertes qui savent lui donner vie. »

– Oui je connais Roland Habersetzer, me dit Nuno, c'est un grand expert en Karaté.

– C'est également l'auteur français d'une immense bibliographie sur les Arts Martiaux, je ne sais plus le nombre de livres, peut-être une quarantaine. En tout cas, il est venu au Portugal. Il est venu s'entraîner avec vous ?

– Non, il ne s'est pas entraîné, il a assisté en tant que spectateur à une démonstration.

– Il y a d'autres personnes qui sont venues au Portugal découvrir le Jogo Do Pau ?

– Non, tu es le premier Étranger.

– Le premier Français ?

– Oui, le premier Français, mais également le premier Étranger.

– Je suis vraiment très honoré, pourquoi as-tu bien voulu m'accepter avec mes élèves ?

– La façon dont tu parles du bâton. Ta passion.

– C'est vrai, ma passion est plutôt envahissante, j'embête tout le monde avec ça et je ne m'en rends pas compte !

– Oui, mais la passion fait progresser.

– Cet après-midi, qu'est-ce qu'on fait ?

– D'abord, restaurant au Ginásio Clube Português, tu verras, c'est en haut dans les étages, on voit même des cours de tennis sur les toits, c'est très moderne.

– Et ensuite ?

– Ensuite, nous irons dans un vieux gymnase où se réunissent de vieux Maîtres. Tes élèves et toi, vous pourrez jouer du bâton avec eux. Ils sont au courant que des Français qui s'intéressent au JDP vont venir. La seule chose que je te demande, c'est de ne pas leur dire qui t'enseigne le Jogo Do Pau.

– Ça ne risque pas, je ne parle pas portugais.

- Certains parlent peut-être le français ou le comprennent.
- Il n'y a pas de problème, je ne dirai rien, mais pourquoi ?
- Parce que c'est un milieu très fermé. Il y a comme dans le temps des querelles de clocher mais maintenant, ce n'est plus pour les taureaux, c'est pour les styles du nord, du centre, de Lisbonne etc. Comme je suis dans une optique moderne, qui vise la compétition, certains ne voient pas ça d'un très bon œil.
- Effectivement, la compétition fait connaître un sport, une discipline.
- J'ai presque renversé le bureau du ministre, il n'a pas voulu m'accorder de subventions, pourtant c'est notre Art Martial à nous, Portugais. Dans ce pays, il n'y a de l'argent que pour le football.
- En France c'est pareil, si tu vas chercher des subventions pour ce genre d'activité, on te répondra que ce n'est pas assez représentatif, alors je n'y pense même pas.
- Bon, on va chercher tes élèves à l'hôtel et on va manger ? »

Le Ginásio Clube Português est un gymnase très moderne. Je n'aurais jamais pensé quand les personnes du consulat m'ont donné son adresse, que j'irai manger dans son restaurant. À table, parmi les Portugais et mes élèves, je réalise que le B.S-D vient de prendre une tournure internationale. Dans les champs au bord du Canal du Midi, quelques années auparavant quand je faisais du bâton et que j'entraînais mes potes, pour le plaisir du moment passé avec eux, j'étais loin de me douter de l'aventure portugaise. Là, ça devient sérieux. Perdu dans mes pensées autosatisfaisantes, le seul instant qui me reste gravé de ce moment, mis à part les cours de tennis sur les toits, c'est Nuno Russo qui goûte une orange. C'est la fin de saison, et il désire savoir si les oranges que l'on nous offre en dessert sont dignes de s'appeler portugaises. Elles sont délicieuses, juteuses, fondantes à souhait et sucrées. Dès cet instant, une bonne orange, tout comme un beau combat au bâton aura un goût différent pour moi et me rappellera Lisbonne.

Nous sommes en avril et il fait doux. Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu froid, il doit faire 18 à 20 degrés, température heureusement peu propice à la sieste. Sur la digestion, vers 15h, nous nous rendons dans ce vieux gymnase. Il y a déjà pas mal de monde. Nuno Russo nous présente à quelques personnes, dont son Maître. Je suis ravi de faire la connaissance de cet homme qui me semble avoir environ 65 ans, peut-être plus. Il est lui-même ravi d'apprendre que nous avons fait le même métier, mais la barrière de la langue est présente et nous ne pouvons communiquer.

Mon impression est étrange et agréable à la fois. J'ai été habitué à des cérémoniaux asiatiques dans les diverses disciplines que j'ai pratiquées, les saluts rituels en montant sur les tatamis, etc. Une fois, j'ai vu sur une VHS, un reportage sur des anciens au Japon, qui excellaient dans la pratique du sabre. Ils mangeaient tous ensemble assis par terre dans leur très respectable dojo, sans autre forme de cérémonie. J'en ai donc déduit, qu'en France, ou ailleurs, nous étions plus royalistes que le roi. Le respect des lieux n'empêche pas la convivialité.

Les vieux maîtres de ce gymnase me font le même effet, ils arrivent les uns après les autres, le bâton sur l'épaule un dimanche après-midi, comme les vieux de chez nous lorsqu'ils vont faire une pétanque. Je suis conquis ! La démystification des Arts Martiaux est palpable. Personne ne se prend au sérieux.

Soudain, une démonstration improvisée s'installe, Nuno Russo et son Maître font des exercices techniques au bâton, ressemblant à un assaut libre. Comme pour le Fado, tout le monde s'arrête de parler et apprécie. À la fin de leur démo, d'autres prennent le relais. Exactement comme en Capoeira brésilienne, lorsque les capoéristes entrent dans la Ronda. Tout d'un coup c'est notre tour, heureusement, à Toulouse, j'avais prévu que l'on puisse nous demander une démo. Mes élèves et moi-même étions prêts. Nous exécutons des enchainements techniques et je démontre deux enchainements codifiés. Pendant les codifiés, je pousse des

Kiai¹⁰⁹ retentissants qui font rire les enfants, peu habitués à ce genre de cri. Malgré ma concentration, j'entends des gros « chûûûttt », preuve que les adultes sont respectueux et apprécient. Nous terminons notre démo par des assauts libres, ce qui montre aux Portugais présents que nous savons nous aussi, Français, nous servir d'un bâton et nous sommes évidemment applaudis au même titre que tous les autres participants.

J'ai l'impression de faire entrer le B.S-D dans la famille des joueurs de bâton portugais. D'ailleurs, quatorze ans plus tard à Madrid, le 24 mai 2002, lors d'une vidéo que nous enregistrerons ensemble dans les studios de Budo International, Maître Nuno Russo dira : « Le B.S-D, Bâton Self-Défense, représenté par mon ami, le Maître Jean Louis Brinker, et le Jogo Do Pau, sont deux disciplines jumelles ». Bien que nous soyons actuellement en novembre 2016 et qu'à 69 ans je n'aime toujours pas le mot Maître, parce qu'il impose l'ascendance sur les autres, ça fait tout de même plaisir de conserver un tel enregistrement. Je reparlerai de cette vidéo en temps voulu, au moins pour écrire ce qui se trouve au dos de la jaquette.

Nous étions donc les derniers à effectuer une prestation, ce qui est beaucoup plus encourageant que de passer les premiers, car au moins on sait, question niveau, où est fixée la barre. Tranquillement, l'espace est occupé par des joueurs de tous âges. Je me souviens de m'être exercé avec un vieux Maître, qui en portugais m'a bourré de conseils. Je n'ai pas pigé grand-chose, mais par gestes, le langage du bâton est international, on s'est donc à peu près compris. Puis je cherche pour un échange le Maître de Nuno, mais il a disparu, pris certainement par d'autres obligations. Quant à mes élèves, ils se régalaient de pratiquer quelques assauts avec des « bâtonneurs » autres que ceux de notre club. En cette fin d'après-midi, Nuno Russo sort ses fameuses protections prévues pour la compétition. En fait, ce sont

¹⁰⁹ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kiai> - Kiai (prononcer kiaille.)

des masques d'escrime mais recouverts de cuir sur le dessus et sur les côtés de la tête, et avec une protection toujours en cuir descendant sur la nuque. La tenue est complétée par un plastron ventral et dorsal en fibre de verre, des gants de hockey sur roller, des genouillères, des protège-tibias etc. Les bâtons sont en bois recouverts de mousse et de toile kevlar, beaucoup plus légers que les nôtres, en fibre de verre et en mousse recouverts d'un simple tissu. Nuno les essaye et me dit qu'ils sont trop lourds. C'est vrai, mais en France, je n'ai trouvé que ça pour entraîner les « Fustigeurs » au combat. Mes élèves et moi-même essayons les protections et combattons quelques joueurs de bâton. Lorsque j'enlève le casque, M^e Nuno Russo m'offre deux plastrons ventraux et dorsaux qui équiperont deux personnes et qui me servent toujours actuellement lorsque nous pratiquons des combats.

« Merci beaucoup lui dis-je, mais je n'ose pas accepter.

– Si, prends-les, c'est important de bons équipements pour développer ton bâton. Vous avez quoi comme protection contre vos bâtons en fibre de verre ?

– Rien, si les casques légers de nunchaku de combat qui sont là dans le sac.

– Ha ! ha ! ha dit-il en riant, vous êtes aussi fous que nous ! »

L'après-midi du dimanche 10 avril se termine et après une restauration rapide, M^e Nuno Russo nous ramène à la gare. J'ai l'agréable sensation d'avoir eu raison d'aller confronter mes connaissances en matière de combat au bâton au niveau international. Le B.S-D est reconnu et cela me procure une immense satisfaction. Personnellement, je viens de vivre pendant ce week-end quelque chose de très important, qui va m'inciter à améliorer ma façon d'enseigner : sans négliger la partie technique, faire plus d'assauts libres au bâton de bois et plus de combats avec équipements, pour obtenir un meilleur niveau si l'on retourne au Portugal.

Sur le quai de la gare, en nous disant au revoir, Nuno Russo nous accorde une accolade à tous les trois, agrémentée de bonnes frappes dans le dos.

« Au revoir mon frère, me dit-il, mon frère d'arme.

– Ne t'en fais pas, on va se revoir, lui-dis-je.

– J'y compte bien ! »

Je suis ému, j'aime bien cet homme, simple et efficace.

L'agressivité doit se transformer en créativité.
(Michel Serres)

LA CONFIANCE

De retour à Toulouse, je suis gonflé à bloc, je ne doute plus de mon jeu de bâton que personne ne m'a enseigné. Le B.S-D est parti en démonstration à l'étranger et a été apprécié par des experts compétents, c'est fou ça !

Là, si je continue, c'est moi qui ne vais plus passer les portes en ayant le bocal, je reprends donc les entraînements du club et la fin de saison 87/88 se termine tranquillement.

En 86, j'avais protégé mes techniques en les déposant dans une étude chez un huissier de justice, actuellement, ce n'est plus suffisant. Si je veux développer le B.S-D, il faut que je crée une association loi 1901. Il nous faut un peu d'argent pour acheter du matos, matériel qui jusqu'à présent était financé par mes propres deniers. Les cotisations serviront à ça.

Durant l'été 88, je rédige des statuts et trouve le nom de l'asso. Il est intéressant de décrire ici, une partie du titre et l'objet de cette association, car ils mettent l'accent dès le départ, sur l'esprit et la philosophie du B.S-D.

Le 29 septembre 1988, création de l'ABC-BSD. Elle est composée de membres élus, un président (moi-même), un vice-président, une secrétaire générale, un secrétaire adjoint et un trésorier.

Article 1 : Titre

« Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts une association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901 et le décret du 19 août 1901 ayant pour titre :

Association de Bâton de Combat et Bâton de Self-Défense.

Le terme « Bâton de combat » a été donné dans un but d'ouverture d'esprit et d'amitié pour toute personne, tout club ou toute fédération française, européenne ou internationale, pratiquant le bâton et désirant communiquer, créer des stages, des rencontres culturelles et sportives, toutes disciplines confondues, après accord du Conseil d'Administration ».

Dans cette première partie du titre, on peut observer deux choses : La première, une ouverture amicale et fraternelle aux autres disciplines martiales pratiquant le bâton.

La seconde, « après accord du Conseil d'Administration », indique dès le départ que le B.S-D est géré collégialement et non basé sur un système hiérarchique où seul un Maître décide.

Le terme « Bâton de Self-Défense » a été donné dans les statuts : pour définir le nom d'une école. Cette école est ouverte à toute personne désirant pratiquer le maniement du bâton, sous réserve d'acceptation de celle-ci par le Conseil d'Administration [...] La méthode du BSD a un but éducatif, mettant en valeur les qualités physiques et morales. Le BSD favorise le renforcement musculaire et articulaire, affine la coordination motrice oculo-manuelle, développe l'activité cardio-vasculaire et respiratoire, augmente l'intuition, l'anticipation, l'énergie et la sensibilité, apporte dans son art, un art de vivre.

Dans cette seconde partie du « Titre », l'accent est mis sur les bienfaits de la discipline. Mais quel était le but de cette association ? Il suffit de lire ceci :

Article 2 : Objet

Cette association a pour but :

De développer le goût et la pratique du Bâton de combat et Bâton de Self-Défense, discipline à part entière.

D'enseigner la maîtrise de l'arme et la maîtrise de l'esprit par le respect d'autrui et de soi-même.

De favoriser les échanges entre les membres de clubs de différents pays.

Quand je relis ces anciens statuts, aujourd'hui passés aux oubliettes, j'ai la satisfaction de voir que fin 2016, le B.S-D actuel (Bâton de combat. Self-Défense) n'a pas varié d'un poil quant aux valeurs qu'il transmettait dans ses débuts. Le vrai ravissement se trouve là.

Une saison sportive dans les Arts Martiaux ressemble un peu à une période scolaire, en juin 89 mon fils doit passer le bac. Quelques années auparavant en 1983, alors qu'il avait 14 ans, il m'annonçait au téléphone qu'il était champion du Gers en Judo.

« Papa je suis champion du Gers.

– C'est bien, je suis fier de toi, celui qui t'enseigne est certainement un très bon prof.

– Oui mais j'arrête, je vais faire du foot !

– Pourquoi tu arrêtes ?

– Parce que je n'ai pas fait de combat.

– Comment ça tu n'as pas fait de combat ?

– Pendant la compétition, je suis monté sur les tatamis, j'ai salué l'arbitre, mais en face de moi, il n'y avait personne dans ma catégorie de poids. L'arbitre m'a déclaré champion du Gers.

– Et donc tu vas faire du foot ?

– Oui, comme ça je ne serai pas tout seul, ce sera plus rigolo. »

Finalement, mon garçon a eu raison, ce qui me fait méditer sur toutes les personnes qui se prévalent d'être champion ou championne de ceci ou de cela.

Après l'été 88, Florian est à Toulouse et donc prépare son bac. Comme il l'a décidé, il joue au football en division honneur.

« Flo, qu'est-ce que tu fous avec tous ces disques par terre ?

– Tu sais bien papa, le mercredi, je prépare *Vertigo* mon émission de radio.

- Ce n'est pas avec ça que tu auras ton bac. Hier tu es rentré crevé du foot, aujourd'hui c'est la musique, demain le B.S-D. Je te supprime tout ça.
- Non papa, pas le foot !
- Mais quand tu rentres, tu traines ton sac, tu es une véritable serpillère.
- Parce que c'est intensif et de bon niveau, c'est vrai qu'avec l'équipe en dessous, je me marre plus, j'y ai des potes et ce n'est pas « compète ».
- Alors arrange-toi pour jouer avec tes potes en loisir et avoir ton bac. »

Il est important, lorsque l'on est lycéen ou étudiant d'avoir des moments sportifs ou d'autres activités, qui aèrent les neurones. Du coup, Florian ayant suivi mon conseil, et surtout suivi des cours particuliers en français et maths, obtient son bac.

Il décide d'aller en faculté d'audio-visuel à Montpellier et ainsi, libère le créneau horaire de *Vertigo* sur FMR. En septembre 1989, les radios libres sont en plein essor, je fais une maquette ayant comme sujet les Arts Martiaux pour remplacer l'émission de rock *Vertigo*. Celle-ci s'intitule *Passion Arts Martiaux* (PAM), comme le sujet est original, elle est acceptée, elle sera diffusée une fois par mois. J'ai toujours aimé dire que pour PAM, j'ai été pistonné par mon fils.

Pour rendre hommage à tous ces professeurs dont certains à ce jour sont décédés et pour ne pas les oublier, voici les 29 émissions réalisées pendant 3 ans, entre octobre 1989 et octobre 1992.

1 Judo : Bernard Cariven

2 Karaté : Jean Philippe Randria

3 Bonsaï : Thierry Vareilles

4 Yoseikan Budo : Jacky Boisseau

5 Iaïdo : François Delay, avec en Kendo : Serge Ladel, Yves Marcovich, Georges Malher et Frédéric Sujoberts

- 6 Boxe Française : Siriki Condé
- 7 Judo Ju-Jitsu : Jacques Seguin
- 8 Kyudo : Bernard Bleyer
- 9 Yoseikan Budo : Jacky Boisseau
- 10 Kung-Fu Wushu : Thierry Lautard
- 11 Tae Kwon Do : Jean Jacques Gallinier et Bernard Marin
- 12 Aïkido : Franck Noël
- 13 Kendo et Iaïdo : François Delay
- 14 Karaté : Lilian Froidure
- 15 Passion Arts Martiaux et B.S-D : Jean Louis Brinker
- 16 Judo et Aïkido : Camille Guiral
- 17 Yoseikan Budo : Hiroo Mochizuki
- 18 Kung-Fu : Cyril Perrichard
- 19 Yamatsuki Ichiban Toulouse.
- 20 Viet Vo Dao : Michel Bremont
- 21 Taï Chi Chuan : Jean Jacques Gallinier
- 22 Nihon Taï Jutsu : Daniel Faynot
- 23 Émission de Noël 1991 Passion Arts Martiaux (PAM).
- 24 Aïkido-Yoshinkan : Jacques Muguruza
- 25 Kobudo : Francis Bernard
- 26 Kung-Fu Wushu : Dan Schwarz
- 27 Nihon Taï Jutsu : Roland Hernaez, Georges Hernaez, Christian Lefebvre, Daniel Faynot
- 28 Médecine du sport : Dr Françoise Cariven
- 29 Karaté : Jean Orman

Ces émissions de radio m'ont beaucoup apporté et je remercie mon fils, qui grâce à cet heureux concours de circonstances, m'a permis d'apprendre énormément de choses concernant les disciplines martiales et la façon dont ces experts parlent d'elles. Sans ces émissions de radios qui sont venues enrichir mes connaissances, je ne sais pas si actuellement j'écrirais « *Le Griot fustigeur* ».

Certains de ces Maîtres que j'ai interviewés sont des fondateurs comme pour le Nihon Tai Jutsu, Roland Hernaez, ou le Yoseikan Budo de Hiroo Mochizuki.

Certains autres sont des pionniers qui ont fait connaître une discipline martiale en France comme Dan Schwarz avec le Kung-Fu Wushu.

Tout le monde ou à peu près sait ce qu'est le Kung-Fu. Les moins avertis, qui en ont vu au cinéma, diront que c'est un art de combat asiatique. D'autres plus précis diront que ça vient de Chine. En fait Wushu veut dire Art Martial et Kung-Fu¹¹⁰ est la notion de savoir-faire. Quelqu'un qui conduit bien a un bon Kung-Fu en conduite automobile. Donc, Kung-Fu Wushu veut dire : avoir un savoir-faire en Art Martial.

D'autres sont des amis, je pense à Thierry Lautard, Kung-Fu Wushu, vice-champion du monde poids-lourds à Los Angeles, élève de Dan Schwarz et professeur de Kung-Fu de ma fille, Virginie.

J'ai un très bon souvenir de cette rencontre avec Thierry. Le 27 mars 1992, nous étions ensemble sur le même plateau d'un gala d'Arts Martiaux. Je me souviens d'un travail technique impressionnant qu'il a fait à la hallebarde. Comme en Wushu, il y a également une partie bâton, Thierry m'ayant vu travailler au bâton dans ce même gala, m'a demandé de faire en privé, un échange de style.

Un dimanche où il n'y avait personne dans sa salle d'entraînement, nous nous sommes enfermés tous les deux. Ses bâtons en rotin étaient plus longs que les miens et plus fins, donc assez flexibles. Ils mesuraient environ 2 mètres. N'ayant jamais travaillé cette longueur et cette flexibilité, j'étais curieux du résultat. Il ne s'est pas fait attendre, au cours d'un assaut libre, avec la

¹¹⁰ https://fr.wikipedia.org/wiki/Arts_martiaux_chinois

flexibilité du bâton, un de mes contrôles a été approximatif et je l'ai légèrement touché au front.

« Excuse-moi Thierry, dans l'engagement, j'ai été surpris par la flexibilité.

– Bah ! ce n'est pas grave, je prépare les championnats du monde en Kung-Fu et des bosses, j'en aurai d'autres ! »

C'est ça l'amitié dans l'Art-Martial ! Lorsque l'on échange avec des personnes d'un excellent niveau mental et physique, c'est un véritable régal.

D'autres m'ont aidé dans mes péripéties martiales, je pense « au Motard » et à « l'Indien » qui ont été mes assistants dans les émissions de radio PAM. Il n'y a pas qu'eux, certains de mes élèves en B.S-D sont venus me donner un coup de main à la technique, tout le monde est cité dans les 29 K7 audio, car c'est toute une équipe qui a fait fonctionner cette belle aventure et je les en remercie.

Pour la première émission en direct, j'ai eu la désagréable surprise de m'apercevoir que le matériel de cette radio libre voguait en toute liberté au domicile des uns et des autres. Tel magnéto ou telle platine avaient été empruntés, tel câble manquait, quant aux disques vinyles, n'en parlons pas. Heureusement, je m'étais préparé à cela et j'ai pu tant bien que mal, avant cette première diffusion, préparer mes outils. Les micros, eux, n'étaient jamais empruntés et fonctionnaient. Pour la seconde transmission, même topo et j'avoue que c'est un peu stressant de savoir que le matériel existe, mais que le jour où l'on en a besoin, il fait défaut ou il est en panne. Mes émissions ont lieu tous les derniers mercredis de chaque mois entre 14h et 15h. Comme FMR n'est pas une radio professionnelle, il est difficile d'avoir un suivi sur l'entretien du matos, ce n'est pas la philosophie de la maison. Libre veut certainement dire : « on dit ce que l'on veut et on fait ce que l'on veut ». Dominique Baudis, le maire de l'époque, voulait la faire

interdire, car un animateur l'avait pris dans son collimateur, et à l'antenne se foutait de sa poire régulièrement. Les auditeurs un peu « anar » y trouvaient leur bonheur. Heureusement, à cette époque, la liberté de parole existait dans ce pays sans provoquer un procès ou un attentat terroriste. J'ai moi-même connu étant ado chez mes grands-parents, le temps béni des « chansonniers ». Par contre, il ne faut pas confondre humour et méchanceté. Il se peut que notre Dominique régional ait eu, à ce moment-là, un peu raison. Bref, la passion l'emportant, je décide de continuer ces émissions et d'enregistrer chez moi les prochaines interviews.

Florian parti à Montpellier, il libère l'endroit où il dort, situé en sous-sol et au plafond assez bas. Nous avons transformé tous les deux cette pièce en boîte à bonbons. Florian est un fan de Serge Gainsbourg. Dans son appartement de la rue de Verneuil à Paris, l'artiste avait fait revêtir les murs et plafonds d'un noir profond. Dans un subtil compromis, lors de la réfection de cette chambre, j'ai réussi à éviter la moquette de couleur noire en la troquant pour un bleu nuit agréable. Je transforme donc celle-ci en studio d'enregistrement.

J'achète, toujours avec mes propres deniers, magnétos, platines, table de mixage et micros. L'idée est d'enregistrer les paroles d'un expert en l'invitant chez moi, puis par la suite, monter l'interview avec de la musique et des jingles (effets sonores) pour rendre l'émission plus vivante. Bien sûr, ça demande beaucoup plus de travail que le direct, mais le dernier mercredi du mois, à FMR, je n'ai besoin que d'un seul magnéto pour la diffuser. Aujourd'hui, en janvier 2017, quand j'écoute le son, je réalise les progrès faits par la technique, mais au moins, c'est du son authentique. L'essentiel ne se trouve pas dans la qualité sonore ou dans les choix musicaux de l'époque, mais dans les messages transmis par ces experts.

En cette fin d'année 1989, l'essai est réussi et transformé. Je n'ai plus besoin du matériel de FMR pour fonctionner.

Ces émissions sont pour moi une incroyable source de culture martiale. Certes, je joue au candide, mais pour pouvoir interviewer sur toutes ces disciplines, il faut une bonne connaissance générale des Arts Martiaux et savoir différencier les spécificités de chaque art pour poser les bonnes questions. Heureusement je me suis constitué une bibliothèque martiale assez importante, ce qui contribue à augmenter ma culture dans un travail de recherche. Finalement, ce n'est pas l'émission de radio le plus important, mais ce qui se dit hors antenne et ce que j'apprends. Par exemple sur des sujets tabous : la trahison ou bien la reconnaissance.

Bien que croyant connaître les hommes, disons l'être humain en général, grâce à mes expériences de la vie, mes cinq ans d'armée et le travail en équipe dans la vie civile, à l'époque de PAM, des gouttes de lait sortent encore de mon nez en ce qui concerne les valeurs humaines.

Je suis loin de penser que des trahisons peuvent exister dans les Arts Martiaux, alors que ces disciplines sont basées sur le respect mutuel, mais également sur l'amitié, la loyauté et au fil des ans, la fraternité. Le premier qui m'ouvre les yeux est un expert reconnu internationalement.

J'ai appris qu'un de ses élèves, appelons-le « W », l'un des plus gradés, celui avec lequel il avait noué des liens fraternels, avait réussi à changer de fédération en entraînant avec lui une grande partie de ses élèves. À l'époque de cette émission de radio, je trouve choquant le manque de reconnaissance pour celui qui vous a mis le pied à l'étrier. Au lieu de partir seul et tranquillement comme il se doit, reconnaissance oblige, il est parti en trahissant cette confiance fraternelle que son Maître avait placée en lui. C'est petit et, indigne d'un pratiquant d'Art Martial.

La question me brûlait les lèvres, mais par respect, elle ne pouvait décemment pas être posée pendant l'interview.

Hors antenne je lui dis :

« Maître, vous qui êtes un fondateur, j'ai appris que "W" vous a quitté en emmenant une partie de vos élèves dans une autre fédé et en changeant le nom de votre école pour créer la sienne, c'est vrai ?

– C'est exact.

– Et ça ne vous fait rien ?

– "W" ne restera que mon élève. »

Cette courte réponse en cet instant a conforté ma vision positive des Arts Martiaux et restera gravée à vie dans mon esprit.

Un jour j'ai lu ceci :

« Au Japon, il y avait un Maître de Judo très connu, qui en signe de reconnaissance, invitait toujours son premier professeur à s'asseoir à côté de lui dans les réceptions officielles.

Ce professeur, moins gradé que lui, avait été le premier à lui faire découvrir le Judo. Ce Maître connu honorait cette personne qui avait été utile à sa progression, il s'en faisait un devoir. »

En France, c'est exactement l'inverse, l'ego surdimensionné de certains enseignants font qu'ils ne nomment jamais les personnes françaises qui leur ont appris leur art, sauf si ça les met en valeur. Généralement, ils préfèrent citer des Maîtres asiatiques avec lesquels ils ont plus ou moins fait des stages. Pire, dernièrement, je discutais avec un ami, un de mes anciens élèves et ancien prof de B.S-D Bâton que j'ai formé, qui a de bonnes connaissances martiales. Il me confirmait ce que je savais déjà, à savoir que pas mal de soi-disant Maîtres, disons français, mais c'est valable dans toute l'Europe et ailleurs, partent en Asie, et payent deux à trois mille Euros pour obtenir cinq ou six grades supplémentaires.

De retour en France, fier de son niveau acquis en Asie, ce Maître de pacotille se revendique d'un vénérable Maître asiatique. Il est même très facile, pour asseoir définitivement sa réputation, d'organiser un stage payé par ses élèves, pour la venue du soi-disant vénérable en France. Stage qui d'ailleurs a été négocié financièrement lors de son voyage en Asie. Il fait venir cet

Asiatique inconnu, qu'il loge chez lui le temps du stage. Pour des questions d'économies certes, mais également pour faire croire à ses élèves qu'ils sont intimes, alors que ce n'est juste qu'une question d'argent pour l'Asiatique et de réputation pour le Français. C'est du gagnant-gagnant.

Bien sûr, tous ne font pas ça, certains partent en toute humilité et reviennent avec des enseignements, c'est pour cela qu'il est difficile pour un néophyte de s'y retrouver. Là aussi, la vie est ainsi faite.

Personnellement, je suis fier d'avoir créé une discipline française, sans avoir besoin d'un tiers pour assurer une réputation. Au niveau international j'ai acquis un diplôme fédéral d'instructeur en Jeu de Bâton portugais en l'an 2000. J'ai la fierté de dire que je n'ai jamais versé un centime pour cela. Les frais que j'ai engagés n'étaient que des frais de déplacement et ce n'était pas pour un diplôme, j'ai été surpris de l'obtenir, d'autant plus que j'en avais déjà un en France depuis 1995. Si j'ai été à l'étranger c'était pour le plaisir du combat au bâton long et l'amitié entre joueurs de bâton.

À l'époque, Mestre Nuno Russo est venu gratuitement à Toulouse, nous nous sommes entraînés au Gymnase Anatole France simplement à trois : Nuno et moi, et l'un de mes élèves, le plus avancé.

Technique et amitié sont les vraies valeurs martiales qui nous relient.

Pour terminer sur le chapitre de la reconnaissance et des trahisons, je voudrais citer Maître Éric Pariset, expert en Ju-Jitsu. Éric, né en 1954, est le fils de Bernard Pariset, expert en Judo, vice-champion du monde à Tokyo en 1958. Il y a donc une transmission des valeurs martiales de père en fils.

Je n'ai pas eu l'occasion d'interviewer Éric Pariset,¹¹¹ mais en tant que ceinture noire de Judo-Ju-Jitsu, j'ai eu la chance de pouvoir pratiquer en stage avec lui. Une vidéo VHS de ce stage doit être certainement dans mes archives. Voici ce qu'il dit en quelques lignes au sujet de sa vie d'enseignant d'Arts Martiaux¹¹²:

« J'ai connu des satisfactions et des déceptions, de la joie et de la peine, de la reconnaissance et des trahisons (parfois) qui laissent leurs auteurs face à leur conscience. Elles ne gâchent en rien la satisfaction ressentie en se retournant sur un passé professionnel bien dense et la sensation du devoir accompli. Je le pense, avec une certaine fierté, sachant que la perfection n'existe pas et que c'est d'essayer de s'en approcher qui nous motive ! »

Je suis parfaitement d'accord avec cette citation, les Arts Martiaux doivent servir à cette valeur qui touche à tous les domaines de la vie. Reconnaissance ou trahison, quelle importance ? L'essentiel est la satisfaction du devoir accompli. Pour le reste, et c'est très bien dit, laissons leurs auteurs face à leur conscience.

Revenons à cette émission où cet expert international, inconsciemment, m'a encouragé à progresser dans mes recherches.

En 1992, il est important si l'on enseigne les Arts Martiaux, d'avoir été formé par un Maître, traditions japonaises obligent. Les interviewés sentent bien que je ne suis pas simplement qu'un apprenti.

Hors antenne il me demande :

« Vous avez été enseigné par qui ?

– Mon grand-père.

– Rien ne vaut l'enseignement familial, c'est le meilleur ! me dit-il. »

¹¹¹ <http://www.atemi-jujitsu.org/eajj/index.php/lecole-atemi-jujitsu/eric-pariset-directeur-technique>

¹¹² <http://ericpariset.com/>

Les personnes qui connaissent les débuts de ma quête, ne croyez pas que j'ai voulu me moquer. Bien au contraire, j'ai beaucoup de respect pour les personnes interviewées, mais il fallait également à cette époque, que je conserve ma crédibilité martiale. Se revendiquer d'être un simple artisan autodidacte n'aurait pas suffi.

Plus léger et plus amusant, je me souviens d'une anecdote que m'a racontée Dan Schwarz dans l'émission précédente. Je ne sais plus si c'est hors antenne, ou en interview pour illustrer un propos. Il faudrait que je réécoute ce 26^e enregistrement.

Dan Schwarz est un pionnier qui a fait découvrir le Kung-Fu Wushu aux Français, j'en ai déjà parlé.

De mémoire, la voici :

Un jour dans son école à Paris, arrive, en dehors des heures de cours, un jeune garçon de 12 ou 13 ans, certainement influencé par des films de Kung-Fu peu réalistes et de pure fiction. Dans l'entrée, il s'adresse à la secrétaire :

« Bonjour Madame, je voudrais voir le Maître.

– Il est là-bas au fond de la salle, dit-elle.

Le gamin s'approche, salue Dan Schwarz très respectueusement et lui dit :

– Bonjour Maître.

– Bonjour jeune homme, que puis-je pour toi ?

– Je voudrais que vous m'appreniez à sauter du trottoir à un quatrième étage.

– Mais, je ne sais pas faire ça...

– Au revoir Monsieur ! »

Dans cette attitude, tout est dit sur l'imaginaire des enfants et même des adultes concernant les Arts Martiaux. À leurs yeux, on est un Maître lorsque l'on a le pouvoir de faire des choses extraordinaires, réussir des techniques de combat compliquées, souvent totalement inefficaces que bon nombre de leurs élèves espèrent pouvoir réaliser un jour.

Le pire c'est que certains mystiques, très peu heureusement, entretiennent ce genre de choses. Bien sûr cet exemple de l'enfant de 12 ans est exagéré sur la forme, mais sur le fond, pas tant que ça. L'UFOLEP 31¹¹³, dont je reparlerai plus tard, m'avait justement confié la mission de détecter les sectes dans les Arts Martiaux afin qu'elles ne viennent pas polluer notre fédération. C'est tout ce que je dirai sur les sectes car à vrai dire, je n'en ai détecté qu'une seule. Par contre ce que j'appelle « les gentils mystiques » il y en a, mais ils sont inoffensifs et, au final, leurs élèves finissent par les quitter.

Inversement en ce moment, en ce début d'année 2017, dans ce climat d'insécurité et de peur, le gouvernement nous rappelant que nous sommes en guerre, la tendance va vers un enseignement guerrier, l'enseignement d'une self-défense pure et dure. On voit fleurir de plus en plus de styles de close-combat militaires venus d'Europe de l'Est. Je rappelle que le close-combat, pour l'avoir enseigné dans l'armée française, est la façon la plus radicale de tuer un ennemi à mains nues ou avec une arme blanche. Ces nouveaux arts de combat transmettent-ils également des valeurs de tolérance et de non-violence ? J'en doute.

J'ai toujours dit, d'une manière un peu utopiste, que si chaque être humain pratiquait les Arts Martiaux, le monde serait en paix.

Les Arts Martiaux ne sont pas « passés de mode » car ils véhiculent, à l'image des moines Zen, des valeurs humaines. Dans ce passage, j'ai une pensée toute particulière pour la personne qui m'aide considérablement dans la correction de ce livre, Christiane Labiesse¹¹⁴. Elle est docteur en anthropologie et titulaire d'une thèse en sciences de l'information et de la communication. Je tente de la convaincre, malgré le fait que l'on transpire à l'entraînement et que l'on échange des coups, que les Arts Martiaux sont non-violents. Je n'abandonne pas, mais je vais

¹¹³ <http://ufolep.cd31.free.fr> Union Française des Œuvres Laïques d'Éducation Physique

¹¹⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Christiane_Labiesse

brûler, pour ainsi dire, ma dernière cartouche. Je sais, le terme est mal choisi pour introduire une notion de non-violence, mais j'assume.

Les Arts Martiaux sont du Zen en mouvement¹¹⁵, je ne suis pas le premier à le dire. Après autant d'années de pratique et bien que je revendique d'enseigner une discipline française, j'en suis convaincu. Je vais prendre comme référence l'excellent livre de Taisen Deshimaru (1914-1982) : *Zen & Arts Martiaux*, édité en 1977 et en livre de poche en 1983.

Taisen Deshimaru n'est pas un inconnu pour les Toulousains, il a sa statue au jardin japonais. Il était à la fois Maître Zen et expert en Judo. Voici la quatrième de couverture de ce livre :

« L'esprit du Zen fut introduit au Japon chez un peuple dont la guerre était l'occupation habituelle.

Ce fut le génie du Zen de transformer les techniques brutales de la guerre en Arts Martiaux qui ne se souciaient plus seulement de l'efficacité dans le combat, mais de la recherche de soi-même. Le sabre, l'arc et la flèche, instruments de mort, devinrent des supports de méditation.

Sous cette influence naquit le *Bushido*, code d'honneur, discipline chevaleresque qui recommande le désintéressement et le mépris de la mort. Tant et si bien que le Zen, cette voie d'éveil, fut appelé "la religion des samouraïs".

En termes vifs et imagés, parfois même en s'amusant, Maître Deshimaru répond aux questions de ses disciples, sans jamais leur faire oublier que Zen et Arts Martiaux sont l'apprentissage de la vie et de la mort. »

Code d'honneur et discipline chevaleresque ont constitué aussi la base de nos valeurs, malgré les violences des guerres médiévales

¹¹⁵ http://catalogue3d.com/ninjutsu/Niveau2/zen_arts_martiaux.htm

qui ravageaient notre pays. Dites-moi, n'y aurait-il pas un certain rapport avec le code du Bushido¹¹⁶ japonais ?

Les guerres médiévales tant au Japon qu'en France n'existent plus, pourtant les Arts dits « Martiaux » ont perduré. Il est juste de dire qu'à l'entraînement l'efficacité dans un combat n'est plus la priorité, seule compte l'efficacité dans la recherche de soi-même, autrement dit le « Connais-toi toi-même » de Socrate.

Certains se sont penchés sur la question de savoir ce qui était le plus efficace, les Arts Martiaux ou les Sports de combat.

Ce n'est pas en ce sens qu'il faut poser la question. Ce n'est pas une discipline martiale qui est la plus efficace ou un sport, c'est l'homme ou la femme qui les pratique.

J'avoue toutefois que les personnes rompues aux Sports de combat professionnels sont très efficaces à mains nues, mais bon, face à une arme à feu, tout le monde sait que depuis que l'homme a inventé la poudre, il n'y a plus d'homme fort.

À mon avis, l'ambiguïté actuelle concernant la non-violence dans les Arts Martiaux vient du fait qu'il y a une différence fondamentale entre les Arts Martiaux et les Sports de combat. Certains Arts Martiaux à tendance compétitive sont devenus au fil du temps des Sports de combat.

Dans les Sports de combat, il y a un arbitre et le but c'est de vaincre l'adversaire. La reconnaissance dans ces sports, c'est de devenir champion ou championne pour exister dans ce domaine, aux yeux de l'autre.

Dans les Arts Martiaux, il n'y a pas d'arbitre, c'est notre conscience, l'arbitre. Les Arts Martiaux non compétitifs tels que l'Aïki-Jutsu¹¹⁷ ou l'Aïkido deviennent rares. Le premier étant d'ailleurs l'ancêtre du second. La reconnaissance pour un aikidoka

¹¹⁶ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bushido> - Bushi : guerrier, Do : voie (littéralement : Voie du Guerrier)

¹¹⁷ <https://fr.wikipedia.org/wiki/A%C3%AFkijutsu>

est certes d'avoir atteint tel ou tel niveau de pratique, mais de sagesse également. Toute une vie de pratique ne suffirait pas pour atteindre cette sagesse, alors que l'on peut devenir champion avant 20 ans.

Chaque être humain a le choix, il n'est pas impossible non plus de devenir en Sport de combat champion à 20 ans et de poursuivre une activité martiale jusqu'à 70 ans, la recherche ne sera plus la même. Une maxime dit « On ne peut pas être et avoir été », il faut donc après avoir été, s'adapter en s'engageant à fond sur une voie où l'on se retrouve non pas face à un autre, mais face à soi-même et cette voie n'est pas la plus facile.

Pour pouvoir faire de l'argent, attirer du public, augmenter leurs licenciés, certaines fédérations d'Arts Martiaux ont organisé des championnats et sont tombées dans l'optique des Sports de combat : vaincre l'autre et être champion. Il est donc évident en tant que pratiquant d'Art Martial, que lorsque l'on se bat contre l'autre et non plus contre soi-même, il est extrêmement difficile de convaincre quelqu'un que les Arts Martiaux ont un but non-violent. Pourtant, fondamentalement, les Arts Martiaux sont l'art d'arrêter la violence, d'arrêter la guerre.

C'est bizarre, le mot guerre me fait penser, à cet instant, à l'arme nucléaire. On n'est pas si loin du principe dissuasif des Arts Martiaux. L'arme nucléaire est ce que l'homme a trouvé de plus violent pour mettre, dans le passé, fin à une guerre. Rien que le mot « bombe nucléaire » évoque une violence extrême. Pourtant, actuellement et pourvu que ça dure, les pays redoutent tellement cette puissance, qu'ils ne s'en servent pas. Elle est dissuasive, mais il suffit d'un fou...

Les Arts Martiaux n'ont bien sûr rien à voir avec cet état d'esprit de puissance destructrice. Ils gardent cependant un effet dissuasif en cas de conflit ouvert avec l'autre : le pratiquant d'Art Martial par son calme et sa maîtrise doit arriver à dissuader son agresseur. Ce qui implique le contrôle de soi.

La loi sur la légitime défense de notre code pénal aux articles 122-5 et 122-6 spécifie :

1° L'acte doit avoir un caractère défensif et avoir été commis dans le but de repousser une attaque.

2° La défense doit avoir été simultanée, ce qui exclut l'acte de vengeance.

3° Enfin, il faut que la nécessité de l'acte se soit imposée et que ce dernier ait été proportionné dans ses moyens à la gravité de l'attaque.

Dans cette loi française, c'est la notion de contrôle de soi et d'arrêt de la violence que le législateur a mis en valeur.

Enseigner les valeurs humaines ou chevaleresques dans les Arts Martiaux, c'est également respecter cette loi et la faire sienne. Une éducation martiale consiste avant tout à respecter l'autre en combattant notre ego. Si conflit il y a, un pratiquant aguerri trouvera toujours le geste juste, sans haine, sans colère, avec un esprit calme.

Les enseignants passionnés doivent absolument continuer à préserver et transmettre ces valeurs chevaleresques, il en va de notre santé mentale, de l'abandon du culte de soi en combattant l'égoïsme. Les Arts Martiaux ne sont finalement qu'un support, comme n'importe quel Art.

Personnellement, dans la transmission des Arts Martiaux, et du B.S-D en particulier, j'ai trouvé un moyen pour arriver à cela : la pédagogie. Celui ou celle qui sait, transmet sa technique et apprend aux autres. Cela oblige à partager, à se mettre à la portée de l'autre, le comprendre, le faire progresser en s'oubliant soi-même.

Celui ou celle qui apprend, apprend à se connaître, à aller parfois au bout de ses limites, à se dépasser et en cela, se découvrir. Découvrir la force de sa volonté, sa résistance physique et morale et les bienfaits d'une saine pratique. Tout ceci donne confiance et

lorsqu'il y a confiance, il y a amour de la vie. À l'opposé de l'amour de la vie, il y a la violence. C'est pourquoi j'ai dit dans mon avant-propos qu'éduquer le corps aux techniques martiales, c'est éveiller l'esprit à la non-violence sous toutes ses formes.

Je suis conscient que pour quelqu'un ayant vécu dans un contexte de violence, il faut beaucoup de travail sur soi et de pratique martiale pour arriver à cette non-violence.

Je suis conscient également que tous les pratiquant(e)s d'Arts Martiaux ne sont pas des calmes et je fais partie du lot. Une chose est sûre : à condition de s'en donner les moyens, les Arts Martiaux canalisent un esprit violent, ils ont ce pouvoir bénéfique d'apaiser la colère, de dompter notre propre violence en transformant notre énergie agressive en énergie contrôlée, maîtrisée.

En cela, on ne peut que leur rendre hommage.

Revenons à ces émissions de radio. J'ai depuis très longtemps quelques projets à propos de ces K7 audio de *Passion Arts Martiaux*. Je voudrais les transcrire en numérique. Je l'ai fait à titre d'essai avec une émission, la 17^e. Ça prend du temps, il faut vraiment avoir une vie de retraité organisée pour le faire, ce qui n'est pas mon cas.

Peut-être même qu'avec les moyens techniques actuels, je pourrais écrire les dialogues des émissions que je préfère, comme on dicte à la voix un sms, sans passer par un clavier. Ledit clavier servant uniquement à corriger l'orthographe, la ponctuation etc.

Je pourrais peut-être aussi, près de 30 ans plus tard, écrire une sorte de commentaire à la suite de chaque émission préférée et donner avec du recul, mon point de vue actuel. Point de vue d'ancien en quelque sorte. Bref, il y a des idées, mais il y a surtout du boulot, alors, pas de pronostics sur l'avenir, qui vivra verra.

Au fil des saisons sportives passées à entrainer le club de B.S-D, de septembre 1985 à juin 1994, à la caserne Courrèges, sans

oublier ma famille, mon travail, les émissions de radio, les livres et le nombre de K7 VHS que j'ai visionnées sur les Arts Martiaux, je n'ai pas vu le temps passer, 9 ans !

En plus des entraînements de Bâton de combat et de Self-Défense, je me perfectionne dans différents stages.

Dans un premier temps, les livres me font découvrir d'autres approches, comme par exemple celui de Jean Lucien Jazarin, *L'esprit du Judo*¹¹⁸ édité en 1968. Je veux alors essayer une autre forme de Judo, que celle pratiquée en compétition. À la fin des années 80, dans un cours de Ju-Jitsu dirigé par un expert de cette discipline, je fais la connaissance d'un professeur de Judo affilié à la fédération UFOLEP. Ce dernier me propose un stage le 6 juillet 1990 avec un Japonais : Shozo Awazu¹¹⁹, 9^e dan de Judo et spécialiste du combat au sol. L'enseignement à la japonaise est très intéressant, très peu de pédagogie, pour ainsi dire aucune. L'astuce est de « voler la technique » et donc, bien observer ce que fait le Maître pour pouvoir le reproduire. Il me reste de cet expert l'art de se faire très lourd au sol sur un adversaire pour mieux le contrôler. Avec l'âge maintenant, c'est plus difficile, mais en 2014, j'ai réussi cela sur un prof très entraîné, jeune et athlétique, une vidéo le prouve. Il me reste également de Shozo Awazu, décédé en 2016, quelques photos et une calligraphie de son nom réalisée par lui-même au pinceau. Je n'oublierai jamais sa technique impressionnante et son souffle puissant en combat au sol. J'ai appris de cet homme remarquable que la passion peut mener à la perfection.

1990, c'est également la parution des articles de presse (Bernard Marin *Journal de Toulouse* ou *Au fil du réseau* journal d'entreprise), mettant en valeur la pratique du B.S-D. Je ne

¹¹⁸ *L'Esprit du judo* est un des livres fondateurs des Arts Martiaux français. Il fit comprendre aux Occidentaux que les Arts Martiaux sont une manière de vivre. (Éditions BUDO)

¹¹⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Shozo_Awazu

développerai pas, ce sont de petits articles que j'ai en archives, mais qui encouragent et font plaisir.

Au Dojo de la gendarmerie de Toulouse Courrèges, l'inconvénient pour le développement du B.S-D est la fédération militaire. Celle-ci ne propose aucun stage de formation ou de perfectionnement pour les Arts Martiaux sortant des sentiers battus. À contrario, heureusement qu'à ses débuts en 1985, le B.S-D se trouve dans cette fédération. Les montants des licences/assurances sont dérisoires, les locaux gratuits et aucune assurance pour les lieux ne m'est demandée car le bâtiment appartient au ministère des armées. Quant à la formation pour les civils dont je fais partie, je ne sais pas si c'est toujours le cas, elle est inexistante. Je n'envisage même pas de passer un Brevet Fédéral pour enseigner, d'ailleurs à cette époque, je n'ai même pas conscience que ce brevet existe. Bref, une fédération qui me fout une paix royale. La loi sur le sport, et c'est toujours le cas en 2017, ne demande aucun diplôme à qui que ce soit pour enseigner ce qu'il veut bénévolement. Pour le chef d'escadron de la gendarmerie, du moment qu'un militaire gradé et professeur de Judo a donné son aval pour que j'enseigne dans cette caserne, cela suffit.

Ce Dojo de la gendarmerie, situé au premier étage d'un bâtiment militaire, je l'appelle « mon nid d'aigle ». La raison ? J'ai la sensation que certains clubs d'Arts Martiaux dans le civil ont des problèmes de fédérations, de dirigeants, de Maîtres. Je n'ai pas ce genre de problème, techniquement je ne rends de comptes à personne et en tant qu'autodidacte, j'y trouve mon bonheur.

Dans ce nid d'aigle, à condition de laisser sa pièce d'identité au poste de garde, on peut venir voir ce qu'il se passe. Des personnes pouvant en coopter d'autres pour s'inscrire est une des règles pour conserver un club qui fonctionne. Un soir, je termine mon cours de Self-Défense, mes élèves s'apprêtant à quitter les tapis pour rejoindre les vestiaires, une personne d'origine

cambodgienne, d'une vingtaine d'années, assise sur un banc dans le Dojo, se lève et s'adresse à moi :

« Vous pofesseu ?

– Oui, bonsoir

– Vous combat ?

– Combat ?

– Combat vous-moi me dit-il en désignant les tatamis.

Au mot « combat », mes élèves présents restent sur place par curiosité. Bien que cette bravade ne soit pas dans les us et coutumes des Arts Martiaux actuels, je ne peux pas me défilier, question d'honneur.

– Ah ok, un défi, pourquoi pas. »

Le Cambodgien de petite taille, de poids léger mais musclé pour son gabarit, enlève ses chaussures, monte sur les tapis et après un bref salut des deux mains jointes, déclenche le combat en me lançant dans un saut de félin, ses deux pieds dans le visage. J'évite de justesse l'impact avec une rotation du tronc et, simultanément en me protégeant la figure avec mes mains ouvertes, je frappe dans ces jambes avec mes deux avant-bras. Par ce geste, je le déséquilibre en plein vol et il retombe de tout son long sur les tapis. Vieux réflexe de judoka, j'enchaîne immédiatement en combat au sol. À ce moment, le dos en contact avec les tatamis, le cambodgien d'une vélocité inouïe, lance à nouveau ses deux pieds vers mon visage. J'évite à nouveau l'impact et je m'écrase sur lui en l'immobilisant au sol.

Son déclenchement du combat m'a fait penser à un saut chassé en catch, sauf que le catch est un sport, les techniques sont contrôlées et le catcheur dans un saut chassé vise le haut de la poitrine avec ses pieds avant de retomber sur le ring. Ces athlètes de haut niveau maîtrisent parfaitement bien les chutes et l'art du contrôle.

Dans ce cas précis, c'est mon visage qui était visé sans aucune retenue par le jeune homme. Personnellement à la fin de ce défi,

j'ai la satisfaction de l'avoir relevé sans avoir donné un seul coup de poing ou de pied, pour mettre fin au combat.

L'Asiatique se relève, me fixe droit dans les yeux et me dit :

« La vanch.

– La quoi ?

« La re-vanche » me traduit un de mes élèves.

– Il est marrant lui, il se croit à la belotte...

Puis m'adressant au Cambodgien :

– Ok pour la revanche, tu t'appelles comment ?

Pas de réponse.

– Ton nom, name ?

– Wong

– Ok Wong, on y va.

À cet instant, je me dis qu'il ne faut pas lui faire de cadeaux et à ma grande surprise, Wong déclenche le combat avec la même technique que précédemment. Il se retrouve au sol à l'identique et profitant de mon poids, je l'écrase au sol sans qu'il n'ait pu faire quoi que ce soit.

Il se relève, me salue respectueusement et me dit :

– Je eviendai

– Tu veux revenir pourquoi faire ?

– Pou entain'ment avec vous. »

Wong, comme il l'a dit, est revenu s'entraîner pendant deux ou trois ans.

C'est un élève sérieux, assidu et un excellent combattant.

Sur le phare de sa mobylette bleue, il a collé 3 lettres : B.S-D. Un an ou deux plus tard, un jour où cette mob est en panne et qu'il y a une grève de bus, je lui propose de le raccompagner au Mirail, l'endroit où il habite.

Dans ma voiture, Wong, très discret, ne parle pas. Mes élèves me tutoient mais lui non. Il respecte ma fonction comme le lui a appris son éducation. Il a dû comprendre que le « vous » français est une

marque de respect et qu'il ne doit parler que si on lui adresse la parole. Je respecte son silence, mais soudain :

« Vous gentil pofesseu.

– Ah oui, pourquoi ?

– Au Cambodge, ceinture qui dépasse, pofesseu pan ! pan ! et il fait le signe de gifler quelqu'un.

– C'est rigoureux

– T'est quoi ?

– Rigoureux, dur.

– Oui dûû.

Wong est originaire d'un pays coincé entre la Thaïlande et le Vietnam. Je me demande d'où venaient ces techniques très aériennes et très agressives dont il a fait preuve en me lançant son défi.

– Tu as pratiqué au Cambodge ?

– Oui Bokato

– Quoi ?

– Tae kwon do

Visiblement, tel que je connaissais Wong, le Tae kwon do ne ressemblait pas du tout à son style de combat, ça ressemblait plutôt à de la Boxe Taiï.

– Tu as fait des combats au Cambodge ?

– Oui, gagné combat, perdu combat. Quand combat perdu, pofesseu pan ! pan ! et mon père pan ! pan !

– Ton père te frappait quand tu perdais ?

– Oui, pofesseu aussi. »

La méthode me fait penser à l'éducation que certains d'entre nous ont connue. En classe le maître d'école punissait, parfois avec une gifle, parfois un coup de règle ou simplement un tirage d'oreille. Si le père l'apprenait, c'était double ration.

La conversation s'arrête là, Wong étant peu bavard et moi ne voulant pas m'immiscer dans sa vie privée.

Par la suite je fais des recherches. Au Cambodge, l'Art Martial Khmer, le Bokator¹²⁰ est classé comme l'un des Arts Martiaux les plus violents. Je comprends mieux maintenant ce style aérien ressemblant au Tae kwon do coréen en tenue de boxeur Tai. Je comprends mieux également ses attaques réelles au visage en saut chassé avec les deux pieds. Quant à la ceinture, effectivement c'est une sorte d'écharpe nouée autour de la taille comme dans beaucoup d'autres disciplines martiales du Sud-Est asiatique.

Par contre en combat, je pense qu'il devait faire des matchs de Kun Khmer¹²¹ (boxe khmère) ressemblant comme deux gouttes d'eau à la boxe thaïlandaise, et c'est normal les deux pays étant voisins. Comme en Thaïlande, cette violence est due au fait que les combattants, dès leur plus jeune âge, gagnent leur vie sur les rings. D'où le fait que quand ils perdent, ils sont punis par le professeur et réprimandés par la famille.

Avec le recul, je me souviens de Wong comme d'un élève exemplaire. Il avait également cette dextérité de jambes de beaucoup d'Asiatiques. Petit, il avait certainement travaillé la souplesse de ses adducteurs car il était capable de descendre en grand écart facial et remonter sur ses pieds sans l'aide de ses mains.

Comme il a fait de très nets progrès en français, un jour où il est très enthousiaste, je lui pose quelques questions :

« Pourquoi un défi pour t'inscrire au club ?

– Si je bats professeur, je m'en vais, rien à apprendre. Si je perds je reste.

– Pourquoi deux fois ?

– Teu fois ?

– Oui, la revanche.

¹²⁰ <https://www.youtube.com/watch?v=RalqHrCChWI>

¹²¹ <https://www.youtube.com/watch?v=18U7obmhaDo>

- La revanche parce que première fois, peut-être chance pour vous.
- Tu rigoles, dans la rue tu aurais perdu.
- Dans la rue peut-être chance aussi.
- Ok, alors deux fois c'est pour confirmer.
- Oui confirmer, si je perds deux fois, moi apprendre pourquoi. »

Les années ont passé, je perds Wong de vue. Un soir, je le retrouve qui vend des frites dans une caravane située juste en face de la gare Matabiau à Toulouse. En tant que conducteur de bus, j'assure assez régulièrement ce service en soirée jusqu'à une heure du matin. La caravane se situe juste à côté du terminus. Outre le casse-croute que j'emporte, cet endroit me permet de temps en temps une petite collation.

Wong ne s'entraîne plus, pas le temps, il faut qu'il gagne sa vie. Il se dit carrossier de profession, mais il ne trouve pas de travail. Il me vouvoie encore et me salue toujours aussi respectueusement qu'au club. Jamais il ne veut que je paye la moindre barquette de frites. J'en suis très gêné, je gagne ma vie beaucoup mieux que lui, mais il est intransigeant sur le sujet. Dans sa culture c'est comme ça.

« Wong, pourquoi tu ne t'entraînes plus dans un club ? C'est vraiment dommage, tu as d'énormes qualités.

– Si, je m'entraîne ! Et hop, il disparaît en grand écart facial derrière le comptoir de sa caravane et réapparaît aussitôt. »

La place pour s'exercer est très étroite. Devant lui, la longue planche pour servir les clients et derrière lui les frigos, juste la largeur d'un homme.

En voyant cet exercice, les gens rigolent et l'applaudissent. Moi je suis triste de voir autant de talent disparaître derrière un comptoir.

Nous voici arrivés en 1991, j'essaye de suivre un ordre chronologique pour ne pas me perdre dans mes souvenirs, et ce qui rend cet écrit intéressant à mes yeux, c'est qu'avec du recul, je

peux dans l'instant présent, donner mon point de vue. Je ne sais pas quand ce livre sera terminé, je ne m'en soucie pas. J'écris suivant mes envies et au fil de l'eau.

1991 est l'année où « Toff » étudiant à l'ESAV¹²², aidé de mon fils Florian, réalise un petit film sur le B.S-D.

Je tiens à cet instant à leur rendre hommage. En effet, concernant le travail technique du bâton long, ce film, 26 ans plus tard, me sert encore pédagogiquement. Il fait partie de l'un de mes meilleurs souvenirs concernant l'éthique et l'enseignement du B.S-D. Question matériel, je remarque sur cette vidéo, que nous avons adopté les bâtons en rotin. J'ai déjà parlé des qualités de ce matériau, mais l'essentiel est que par sa souplesse, il ne provoque pas de tendinites.

En parlant de tendinites, je me souviens d'une anecdote.

C'était peut-être en 1992. Un samedi, Mestre Nuno Russo me téléphone :

« Allo Jean Louis, nous sommes à Biarritz.

– Nuno ! je suis content de t'entendre.

– Viens demain, ce n'est pas loin de chez toi, nous faisons une démonstration de Jogo Do Pau.

– C'est super ça. Pas de soucis, je serai là ! »

Le dimanche matin de très bonne heure, je prends ma voiture et je file à Biarritz. En roulant, je ressens un sentiment mitigé entre l'excitation d'une chasse au trésor et le plaisir infini de retrouver ma famille martiale.

Arrivé à Biarritz, je rencontre l'équipe de Nuno. Certains m'ont connu à Lisbonne. Dans ce groupe, un commando-marine portugais, en signe d'amitié, m'offre son insigne. J'ai fait l'armée et je sais ce que ce geste de fraternité veut dire. La preuve, je ne l'ai pas oublié.

Comme ils sont en France, ce sont mes invités. Je ne vais pas jusqu'à leur payer leurs chambres d'hôtel, mais je les invite à boire

¹²² ESAV : École Supérieure d'Audio-Visuel

une bière et pas n'importe où, sur la terrasse du Casino de Biarritz, face à la plage.

En s'installant sur cette terrasse, je vois que certains d'entre eux ont « mal aux cheveux » et prennent plutôt un café.

« La soirée a été dure, dis-je ?

Nuno me répond :

– Oui, hier soir on est sorti dans Biarritz et on a bu quelques cerveja.

– Alors il faut guérir le mal par le mal et continuer à la cerveja... à la bière.

– Je ne sais pas ce que va donner la démonstration cet après-midi, me dit Nuno en riant.

– À cause des bières ?

– Non à cause de nous.

– Pourquoi ?

– Parce que hier soir on a mis nos bâtons à tremper dans une baignoire pour les assouplir. En rentrant, on était un peu saoul et on s'est couché en les oubliant.

– Et alors ?

– Alors le micocoulier de Provence¹²³ absorbe très bien l'eau et il ne faut pas le faire tremper trop longtemps. L'eau lui redonne de la souplesse, ce qui évite quand ils se choquent l'un contre l'autre, qu'ils cassent. Ça évite surtout des tendinites aux joueurs de bâton.

– Ah ok, avant que je ne me serve de rotin, j'employais une méthode à peu près identique. Dans une gouttière en zinc, je faisais tremper mes bâtons dans un mélange d'huile de lin et d'essence de térébenthine. J'ai abandonné le système, le rotin est cher, mais parfait pour le combat au bâton. Bon poids, bonne souplesse, et il ne casse pas. Par contre il a une durée de vie limitée, les fibres implosent sous la répétition des chocs. Mais pas de vibrations à l'impact et pas de tendinites.

¹²³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Micocoulier_de_Provence

- Oui, le rotin c'est bien, mais je suis en pourparlers avec un représentant pour un nouveau matériau. Ce sera mieux que le bois, c'est une tige usinée de couleur noire.
- Toujours d'une longueur de 1m55 ?
- Non, 1m50 ce sont des longueurs d'usine, mais bon, c'est bien, c'est la même longueur que les bâtons de combat en compétition. »

L'après-midi arrive et le moment de la démonstration aussi. Elle se passe sur une place, plus exactement sur le parvis d'une église, face à l'océan. Des danses folkloriques du pays basque y sont représentées. Le jeu de bâton portugais étant issu de danses folkloriques portugaises, je comprends mieux le but de cette manifestation à caractère non martial.

Le public est impressionné par la précision des coups de bâton, la dextérité des joueurs et leur vélocité. En ce qui me concerne, je saisis mieux la problématique de Nuno concernant l'état de souplesse des micocouliers. À chaque impact, les bâtons des Portugais se plient en arc de cercle. Cet état de fait rend le contrôle des armes plus aléatoire. Malgré cette difficulté technique, l'ensemble de la démonstration est parfaitement bien maîtrisé et le public conquis. Après cette démo... Nous allons arroser ça !

Si tu peux faire quelque chose, pourquoi t'inquiéter ?
Et si tu ne peux rien faire, pourquoi t'inquiéter ?
(Zen)

UN MAL POUR UN BIEN

À l'été 1992, je décide de faire un stage de B.S-D en pleine nature en dehors de la caserne Courrèges. Au cours de ce stage, pour en faire profiter celles et ceux de mes élèves qui ne sont pas partis en vacances, tout est gratuit, sauf la nourriture dont nous partageons les frais. Il se déroule à Niaux¹²⁴ dans les Pyrénées ariègeoises. Niaux est la commune où vivent mes beaux-parents. Pour quelques jours, durant l'été, nous installons nos tentes dans un champ plat et ombragé leur appartenant, situé juste au-dessous des grottes de Niaux. Les exercices martiaux ont lieu le matin à la fraîche. Une douzaine d'élèves forment ce groupe et s'entraînent en Bâton de combat, mais également en Self-Défense, l'herbe ayant été coupée rase pour l'occasion.

Cet endroit, incroyablement plat pour une région de montagne, est un lieu idéal pour pratiquer en parfaite harmonie avec la nature.

Les tentes, plantées à l'ombre sous les arbres et en lisière de la zone d'entraînement forment notre campement.

Bien qu'habitant Montpellier, Florian est présent, quant à Virginie, âgée de 13 ans, elle ne dort pas dans la montagne, mais chez ses grands-parents.

Les après-midis sont réservés aux balades ou au farniente. Le soir, le campement ressemble à un oppidum gaulois surplombant un affluent de l'Ariège, le Vicdessos, où se mêlent ripailles et chansons paillardes.

¹²⁴ <http://www.niaux.net>

Seul inconvénient, mais qui n'en est pas un dans des conditions de travail sur soi, il faut monter l'eau potable par la route, puis à dos d'homme. Pour se laver, c'est en contre-bas dans la rivière. Avec le recul, je pense que c'est ce genre de stage qui crée des liens d'amitié, de fraternité et d'harmonie dans un groupe. Tout n'est pas à portée de main, il faut se le gagner et savoir apprécier. « Entraide et concessions mutuelles » disait Gigoro Kano, le fondateur du Judo. Ici cette maxime prend tout son sens. Il faut apprendre à s'entraider à l'entraînement et continuer cette entraide dans la vie de tous les jours.

Merci à mes beaux-parents de m'avoir offert cet espace privilégié où la nature, les entraînements, l'amitié et la vie ne font qu'un.

1993 est une année difficile pour allier à la fois mon travail, l'enseignement du B.S-D et le Yoseikan Budo, discipline martiale que je pratique pour mes recherches et où je suis licencié. À la rentrée sportive de septembre, mon travail consiste encore à conduire les bus en 2x8. Cela fait 12 ans que je fais ce métier et que je m'organise avec mes collègues pour avoir toutes mes soirées libres les jours d'entraînement. Bien sûr, ce n'est pas à sens unique, dès que possible je renvoie l'ascenseur. Question métier, la routine devient fatigante, heureusement que j'ai les entraînements pour pallier cette monotonie. J'en conclus qu'il faut que je change mes conditions de travail.

Je passe dans l'entreprise un concours interne pour œuvrer dans le métro toulousain. Celui-ci n'est pas en service, il vient juste d'être construit. Je le réussis et, en janvier 1993, j'entame la validation de mes qualifications qui se dérouleront jusqu'à juin 1993, date du fonctionnement du métro en service commercial, avec la clientèle à son bord. Ce métier exige d'être effectué en 3x8. Il est hors de question en période de formation de s'arranger les soirées entre collègues, il me faut donc organiser des équipes avec X pour l'enseignement du B.S-D. En novembre 1993, X dont j'ai déjà parlé en 1987 lors de la reconstitution de la bataille de

Muret, devient mon assistant. Après tout, il a 6 ans d'ancienneté. À partir de janvier 1993, les soirs où je ne suis pas présent au club, il me remplace. Il décide avec son copain Y, une autre ceinture noire de B.S-D, de faire un stage de Bâton de combat et de Self-Défense lors d'un week-end à Loudenvielle¹²⁵.

C'est Y qui a trouvé l'endroit, celui-ci argumente que le dimanche matin le Dojo de Loudenvielle sera libre. X et Y me demandent de diriger ce stage.

Personnellement, je suis ouvert à toute proposition, mais les frais de pension complète ne sont pas à la portée de toutes les bourses, par contre, le stage technique est gratuit, puisque c'est moi-même qui le dirige. Quoi qu'il en soit, malgré le coût, une douzaine de personnes s'inscrivent. Pour un week-end de novembre, les deux-tiers du club inscrits, ce n'est pas si mal. Le projet est adopté.

Le samedi 6 au matin, nous nous mettons en route pour les Hautes-Pyrénées, plus exactement vers la Vallée du Louron. Nous arrivons à Loudenvielle, un village charmant situé au creux de la montagne et au pied des stations de ski de Peyragudes et de Val Louron. Une surprise nous attend, le lac de Génos-Loudenvielle. Sa superficie est d'environ 32 hectares. Pour en faire le tour il faut une heure et demie de marche. Cet endroit sera excellent pour le footing du dimanche matin juste avant l'entraînement, d'autant plus que notre hébergement se situe à proximité.

Dans l'après-midi du samedi, après avoir avalé un casse-croute, nous déballons nos affaires et prenons possession de nos chambres. Pas question de s'entraîner, le Dojo est occupé et ne sera libre pour nous que le dimanche. Nous admirons donc le paysage tout en sirotant un apéro. Le côté martial perd de son charme, mais bon, nous sommes en week-end.

Virginie, qui ne me lâche jamais la veste de kimono, a voulu suivre, à ma grande joie bien sûr. Avant le repas du soir, je vois le

¹²⁵ <http://www.lacsdespyrenees.com/lac-200-Loudenvielle.html>

chef cuistot et lui demande de me préparer un gâteau d'anniversaire pour ma fille qui aura 14 ans lundi.

À la fin du repas, un magnifique gâteau pour une douzaine de personnes orné de 14 bougies et de bâtons (!) magiques projetant des étincelles à la ronde, arrive sur notre table. Les convives entonnent un « Joyeux anniversaire » et je vois dans les yeux de ma fille de l'émotion, un peu de timidité mais beaucoup de joie. Pour moi, dès cet instant, le stage à peine commencé, est réussi.

Le dimanche matin vers 7h, après la fête improvisée de la veille, nous prenons le petit déj de cette belle journée qui commence, comme prévu : footing et assouplissements autour du lac. À 9h nous prenons possession du Dojo. L'endroit est magnifique, vaste avec de larges baies vitrées et au sol 180 m² de tatamis. Effectivement, ça valait le coup de venir, mais quand même, à la réflexion, les stages de Niaux en pleine nature ont quelque chose de plus profond et de moins matérialiste. Ici, l'esprit n'est pas directement en harmonie avec la montagne. J'ai l'impression de faire un stage dans une belle salle, située dans un cadre idyllique, tout comme les experts d'autres disciplines, qui se font rémunérer pour cela. Après tout... c'est peut-être ça qui plait au public.

En accord avec mes élèves, le stage de Bâton de combat et de Self-Défense dure 3h30. À 12h30 douche, à 13h repas et à 15h fin de stage. Retour prévu à 16h, mais pour celles et ceux qui veulent rester et finir de profiter de leur week-end, comme ils sont majeurs, ils rentrent quand ils veulent.

Après ce stage, la saison 1993/94 à Toulouse se poursuit tranquillement. Les entraînements en Bâton de combat ont lieu les lundis soir au gymnase Anatole France depuis 1987 car la salle, plus grande que le Dojo de Courrèges, est prévue à cet effet. Par contre, les mardis soir nous nous retrouvons sur les tatamis de la Gendarmerie pour la Self-Défense.

Quant aux samedis, je dispose de créneaux horaires à la fois à la gendarmerie et à Anatole France. Le samedi tout comme le dimanche est sacré, peu de gens s'entraînent le week-end.

Depuis un an, j'ai un élève Phil Bohort¹²⁶, susceptible d'enseigner un jour le B.S-D et qui ne fait pas partie de la gendarmerie. Judoka de formation, il est très intéressé par le combat au Bâton. Depuis un moment, je suis moi-même intéressé par la fédération UFOLEP¹²⁷ : c'est au départ une fédération d'enseignants et comme Phil prépare le CAPES¹²⁸, nous tombons d'accord, le B.S-D doit y adhérer.

Début mai 1994, c'est le moment pour moi, en tant que président de l'ABC-BSD de préparer l'assemblée générale de l'association. La saison sportive se termine fin juin.

X et Y me disent :

– On devrait faire l'assemblée générale à Loudenvielle.

Je suis surpris et je réponds :

– À Loudenvielle, chaque participant doit payer son hébergement, ici la gendarmerie nous prête une salle gratuitement.

– On pourrait faire un stage, répond Y et l'AG à la suite, il y a une salle de conférence chez l'aubergiste.

– Certainement, mais il y a un problème : ceux qui peuvent se payer l'hébergement assistent à l'AG, les autres non. En tant que président, je ne peux pas autoriser cette réunion à Loudenvielle.

– Ceux qui ne viennent pas, on leur fera un compte-rendu, me répond Y.

– Tu as des intérêts à Loudenvielle ? lui-dis-je en riant.

– Non pas vraiment.

– Un compte-rendu est insuffisant, tous les adhérents vont être convoqués à l'AG car ils ont un droit de vote. Ensuite, vient qui veut. Si elle se faisait à Loudenvielle, ce serait discriminatoire pour les adhérents qui veulent y participer mais qui ne peuvent pas se payer le déplacement.

¹²⁶ Philippe Bohort, (Bohort cousin de Lancelot), un pseudonyme bien sûr.

¹²⁷ UFOLEP : Union Française des Œuvres Laïques d'Éducation Physique.

¹²⁸ CAPES : abréviation de Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Enseignement du Second degré.

X intervient :

– Mais il n’y a pas d’élections cette année, ce n’est pas une AG électorale, tout le monde conserve ses mandats encore deux ans.

– Quand bien même, dans les conditions que vous me proposez, tout le monde n’a pas la possibilité financièrement d’assister à l’AG. Pour les stages je suis d’accord, vient qui peut s’offrir l’hébergement, pour l’AG non.

– Alors c’est non, me dit X ?

– Oui, c’est non. L’assemblée générale reste prévue comme chaque année le dernier mardi de juin dans une salle de la caserne mise à notre disposition. Dans ces conditions, tous les adhérents peuvent y participer. »

Ma fermeté les a peut-être montés contre moi...

Au début du mois de juin 1994, je reçois à mon domicile, qui est également le siège de l’association, une lettre recommandée avec accusé de réception, je n’en crois pas mes yeux ! Celle-ci stipule que suite à une assemblée générale extraordinaire de l’ABC-BSD, à laquelle je n’avais bien sûr pas été invité, l’association a été dissoute à Loudenvielle et remplacée par une association s’appelant BESD (Bâton Européen de Self-Défense), dont le président est Monsieur Z, l’entraîneur Monsieur X, assisté de Monsieur Y.

Elle indique également que je dois rendre le matériel qui se trouve au siège de l’association et qui appartient désormais au BESD.

X, Y et Z... une fine équipe, mais qui m’assène sur le moment un grand coup de massue sur la tête. En cinq mois, X a pris son envol en me remplaçant les soirées où je ne pouvais pas être présent au club. Ce comportement vulgaire sans attendre que je lui passe les manettes me surprend et me déçoit. En clair :

« Pousse-toi de là que je m’y mette. » La méthode du coucou, qui ne construit rien et qui profite du travail accompli par les autres.

En lisant cette lettre, je repense à mes émissions de radio et à l’expert à qui la même chose est arrivée et qui m’a sereinement

répondu : « il ne restera que mon élève. ». C'est donc ça les Arts Martiaux ? Et moi qui les sublimais...

J'ai enseigné à ces jeunes pendant neuf ans comme s'ils étaient mes propres enfants, le BSD est ma création et voilà qu'ils sortent un président de je ne sais où, que je connais à peine et qui s'approprie jusqu'au nom de ma discipline martiale en ajoutant une lettre : BESD !

De toute façon, en tant qu'entraîneur X n'ira pas loin, j'en suis convaincu, il n'aime pas assez les gens pour les aider à progresser, il n'aime que lui.

Malgré le coup de poing reçu à l'estomac par ce courrier, je téléphone à la préfecture.

« Bonjour Madame, j'ai reçu une lettre recommandée de mon association stipulant que le président et le nom de l'association avaient changé.

– Qui est le président de cette association Monsieur ?

– C'est moi.

– Je ne comprends pas, il y a eu une assemblée générale électorale ?

– Non, elle n'est prévue que dans deux ans.

– Alors je ne vois pas où est le problème, vous êtes toujours le président.

– Eh non, d'après ce courrier, je me suis fait virer.

– C'est absolument illégal, il vous faut porter plainte.

– Vous me confirmez que c'est illégal ?

– Oui, je vous le certifie, je ne sais pas quels sont vos rapports avec votre association, mais ce procédé est illégal. Il vous faut porter plainte Monsieur, c'est la seule solution.

– Je vous remercie Madame, au revoir. »

Dès cet instant, un profond dégoût m'envahit, porter plainte certainement pas, mais dissoudre l'ABC-BSD oui. L'enseignement se fait de cœur à cœur et une plainte en justice n'a rien à voir

là-dedans. « Nul ne peut donner à boire à un âne qui n'a pas soif » disait mon grand-père.

Quelques jours plus tard, Y, flanqué d'une personne se présentant comme « le curateur », vient chercher à mon domicile du matériel appartenant à l'ABC-BSD. Je comprends à ce moment-là que le manipulateur de l'ego démesuré de X c'est son assistant Y.

X et Y n'ont pas voulu endosser le rôle de président, tous les deux ont trouvé un prête-nom pour cela. Entraîner c'est facile, gérer une association, c'est autre chose. Tiens, ça me fait penser que plus tard entre 2011 et 2016, j'en ai connu un autre comme X, appelons-le X2. « Laissons leurs auteurs face à leur conscience. » disait M^e Éric Pariset, expert en Ju-Jitsu. Avec le temps qui a passé, c'est la seule phrase qui me vient à l'esprit les concernant, ce n'est pas du mépris, mais de l'indifférence.

Le 28 juillet 1994, j'écris une lettre de démission et je dissous auprès de la préfecture l'ABC-BSD.

Quoiqu'il en soit, cette première expérience de trahison me retourne profondément. On a beau lutter, se dire que l'on est fort, que ce n'est pas important, rien n'y fait. Visiblement, je m'enfonce dans la déprime et sur les conseils de mon épouse, je vais consulter une amie médecin du sport. Celle-ci insiste et obtient un rendez-vous en coup de vent chez un médecin psychiatre.

« Bonjour Docteur, je m'appelle Jean Brinker, j'ai rendez-vous avec vous.

– Je suis vraiment désolé, Monsieur Brinker, j'ai un avion pour Paris dans quelques heures et je ne vais pas avoir trop de temps à vous consacrer, mais puisque vous êtes là, asseyez-vous, je vous écoute.

Brièvement, je lui explique la création du B.S-D et mes mésaventures avec X.

– Monsieur me dit-il, d'après ce que vous me dites, vous avez réconcilié X avec son père, vous lui avez également enseigné

vosre discipline martiale, vous lui avez délivré une ceinture noire et vous l'avez formé à enseigner lui-même. En plus, vous lui avez servi de coach pour sa ceinture noire de Judo. Vous avez fait pour cette personne tout ce qui était techniquement et surtout humainement possible de faire. Si vous deviez retenir une seule chose, retenez bien ceci :

« Si vous marchez au bord d'une route et que X soit au volant d'une voiture, il ne vous voit même pas. Il vous écrase. » Je suis désolé, maintenant il faut que je m'en aille.

– Il m'écrase ?

– Oui, il vous écrase sans vous voir, pour lui vous êtes transparent.

– Très bien Docteur... combien je vous dois ?

– Rien du tout, mais revenez dans 15 jours, on approfondira.

15 jours plus tard, de retour chez le médecin psychiatre, celui-ci m'interroge :

– Alors, comment ça va ?

– Très bien, j'ai repensé à ce que vous m'avez dit au sujet de X.

– À quel sujet ?

– Que s'il était en voiture, il ne me verrait pas, il m'écraserait.

– Et ?

– Et je pense que vous avez raison.

– Donc, Monsieur Brinker, si vous estimez que j'ai raison, vous n'avez plus besoin de mes services.

– Ah bon ?

– Oui, ces 15 jours vous ont été très bénéfiques, vous avez réfléchi à la question et tiré les conclusions qui s'imposent, vous pouvez partir.

– Je me demandais combien de fois il faudrait que je revienne vous voir et là vous m'étonnez, mais aussi vous me rassurez. Je vous dois combien Docteur ?

– Rien du tout.

– Mais déjà la dernière fois...

– Vous allez beaucoup mieux, je l’ai vu quand vous êtes arrivé par rapport à la dernière fois. Donc, si vous n’êtes pas malade, vous ne me devez rien. »

Voilà ce que j’appelle un honnête homme, je pense que l’art de la psychiatrie réside dans le fait d’aider un patient à se soigner lui-même, enfin c’est ce que je pense, je n’ai lu ça dans aucun bouquin mais ça me paraît évident.

C’est marrant, avec le recul je me pose une question.

Pourquoi ne pas écrire les noms ou créer des pseudonymes ? Pourquoi utiliser X, Y ou Z ?

Au début de ce livre, je l’avoue, c’était pour éviter les choses qui fâchent, mais en ayant écrit ce passage, je viens de comprendre. Les gens qui me dégoutent, leur nom me dégoute aussi et donc écrire simplement leurs noms ou même leur créer un pseudo est difficile pour moi. J’ai la faculté de me rappeler les bons souvenirs, pas les mauvais, c’est une question de survie de l’esprit afin qu’il ne tombe pas dans l’amertume et puis, l’avenir m’a donné raison le BESD de X, n’a été qu’un feu de paille.

Août 1994.

Le métro circule depuis le mois de juin 1993, certains de mes collègues de travail sont venus s’entraîner depuis cette époque en Self-Défense au Dojo de la Gendarmerie car la nuit ils ne se sentaient pas vraiment en sécurité. J’ai fini par leur faire oublier le côté sécurité et leur donner goût à une pratique martiale qui est bénéfique non seulement pour le corps, mais surtout pour l’esprit.

Début août, j’annonce à mes collègues du métro que j’ai dissous l’association en juillet, que je n’ai plus de club à la gendarmerie et donc, que je n’entraîne plus.

Après leur avoir brièvement raconté l’histoire de cette dissolution, l’un d’eux, Max Duffort, surnommé affectueusement « La Duffe » m’interpelle :

- « Ça va pas non ! tu es un super prof, tu ne peux pas arrêter.
- Ben c'est comme ça.
 - Et nous si on veut continuer, on fait comment ?
 - Vous vous inscrivez dans un club.
 - Tu sais très bien que les tarifs des clubs sont trop élevés pour des occasionnels comme nous. Il y a aussi des questions d'horaires.
 - Je sais, avec le problème des 3x8 c'est très compliqué.
 - C'était quoi tes horaires à la gendarmerie ?
 - Les mardis soir et le samedi matin, toute la matinée.
 - Mais nous, on venait surtout à Anatole France, tu as toujours les créneaux des lundis soir ?
 - Oui, mais ce n'est pas une question de créneaux horaires, j'ai le samedi aussi à Anatole, c'est une question de profs. Avec les 3x8, je ne peux plus assurer, de toute façon, j'ai dissous l'association et je vais rendre la salle.
 - Fais pas de connerie Jean-Louis, garde le gymnase, on ne sait jamais.
- À ce moment-là Georges surnommé "Philou" intervient :
- Tu en veux des profs ? on va bien en trouver dans la boîte !
 - C'est pas faux dit La Duffe.
 - T'en fais pas "Papinou", dit Philou, on va le refaire tourner ton club !
 - Oui dit La Duffe, d'autant plus que dans l'entreprise, le numéro 2 *Au Fil du Réseau* de juin et juillet circule. Il parle de toi comme d'un expert spécialiste en bâton de combat et en self-défense, stages et tournois avec les meilleurs mondiaux et ta photo en pleine page, si ce n'est pas de la pub ça !
 - Ok, si vous êtes motivés, on relance, dis-je, le plus dur c'est de trouver des profs pour couvrir nos 3x8. Les enseignants dans la boîte, ça ne doit pas courir les rues, s'il y en avait, ça se saurait. »

Tous ces jeunes du métro, pour les plus vieux de dix ans mes cadets, ont vraiment la pêche et mon surnom, Papinou, je le dois

au fait d'avoir 47 ans et que dans deux mois, je vais être grand-père.

En communication interne de la SEMVAT (actuel TISSEO), une note « Info express » circule dans tous les services concernant la création au sein de l'ASAT (Association Sportive des Autobus Toulousains), d'une section d'Arts Martiaux. Il est écrit que : « Des personnes confirmées dans les Arts Martiaux sont recherchées afin de créer un encadrement sympathique et assurer la régularité des cours (contrainte des équipes postées) ». Il est spécifié également que « l'éthique de la Self-Défense et des Arts Martiaux en général, requiert un esprit pacifique. Le pratiquant doit conserver en toutes circonstances un comportement non violent. » Cette note a été lue par 1500 employés. Miracle, une personne veut bien m'aider à assurer les cours et répond présent :

Jean-Bart, diplômé FFBS (Fédération Française de Boxe Française Savate), ce qui veut dire que pour l'enseignement des Arts Martiaux et des Sports de combat, trouver quelqu'un au sein d'une entreprise n'est pas si évident.

Pour le trio La Duffe, Philou et Papinou, c'est gagné. Dans le même temps, Philou et son épouse décident de me faire parrain de leur fille.

Le lundi 12 septembre 1994, au gymnase Anatole France, contre toute attente, mon club revient à la vie après une interruption de deux mois, en juillet et août. Interruption normale de vacances d'été.

Cette note « Info express » recherchant des profs a eu un effet que nous ne soupçonnions pas. Outre les habitués du métro, je ne vais pas citer les noms, je risque d'en oublier, des employés de la Semvat, hommes et femmes se sont présentés à l'entraînement.

Très vite, un second problème se fait sentir : le matériel d'entraînement. Bien sûr dans les Arts Martiaux ou les Sports de combat, comme dans n'importe quel sport d'ailleurs, chacun a son matériel. Il est facile d'acheter un kimono ou des gants de boxe, ce n'est pas très cher, mais quand on étudie la Self-Défense, il y a

aussi des chutes, il faut donc pouvoir utiliser au gymnase des tatamis.

Je contacte le secrétaire du comité d'entreprise de la Semvat, celui-ci me dit que l'achat de tatamis est trop onéreux pour l'association sportive, mais qu'il est prêt à m'accorder des subventions pour du petit matériel.

Un an se passe et le 20 novembre 1995, je décide d'acheter des tatamis d'occasion avec mes propres deniers. J'ai encore la facture, 1600 francs (244 €), une affaire !

Ces tapis ne sont pas en mousse, mais fabriqué à l'ancienne avec de la paille de riz tressée. À l'époque des compétitions de Judo et des Jeux olympiques, tout le monde ne jure que par des tatamis en mousse. Sauf que la paille de riz à la japonaise est certes beaucoup plus lourde que la mousse, mais a une durée de vie bien supérieure à celle-ci. En 2017, ces tapis servent toujours au B.S-D. Pour pouvoir utiliser ces tatamis d'occasion, il faut revêtir la surface en contact avec le sol d'un anti dérapant et le dessus d'une bâche neuve, résistante aux frottements et n'occasionnant pas de brûlures sur la peau lors des combats au sol.

Le secrétaire du comité d'entreprise décide de m'accorder une subvention pour remettre à neuf les 32 tatamis. Entre autres, pour notre section d'Arts Martiaux au sein de l'ASAT il rembourse à tous les employés les licences / assurances UFOLEP.

Entre temps, avec l'accord de son président, j'ai affilié l'ASAT (Association Sportive des Autobus de Toulouse) à l'UFOLEP.

Je décide de valoriser le nom du B.S-D au même titre qu'une autre discipline martiale (Judo ou Karaté), car l'aventure BESD de 1994 m'a rendu prudent. Pour ne pas me faire voler le nom du B.S-D, le 17 janvier 1996, paraît au journal officiel sous le n° 940, la création d'une association loi 1901 ayant comme nom : B.S-D Bâton de combat. Self-Défense. Les membres du bureau étant ma famille. Objet : Enseigner et pratiquer le bâton de combat et plus généralement les Arts Martiaux.

Avec le style et la méthode déposés sous huissier de justice en 1986, je pense maintenant être serein, le B.S-D est officiellement le nom d'une discipline martiale.

Il est évident, qu'au gymnase, d'autres personnes, à commencer par Phil Bohort, viennent s'entraîner en B.S-D, une archive en relate 50. Bien plus tard, en 2010-2011, nous serons 60 licenciés.

J'ai fait la promesse au secrétaire du comité d'entreprise, selon ses vœux, que lorsque le nombre d'adhérents hors Semvat dépasserait le nombre d'employés dans mon club, je devrais monter une association loi 1901 et assurer moi-même les adhérents. Le comité d'entreprise ne doit pas régler les licences/assurances pour des personnes n'appartenant pas à l'entreprise.

C'est fait le 6 juin 1998 et paraît au journal officiel sous le n° 511, la création d'une association que je nomme habilement : Association Sports, Arts et Traditions (ASAT)

Pourquoi la même abréviation ? Tout simplement pour que les adhérents Semvat (Association Sportive des Autobus de Toulouse) et les adhérents étrangers à cette entreprise (Association Sports, Arts et Traditions) ne soient pas séparés et embrouillés par deux associations au sein d'un même club portant des noms différents.

En résumé, B.S-D c'est le nom de la discipline martiale et ASAT c'est le club.

Ah là là, l'administration, ce n'est pas toujours simple à expliquer, mais c'est nécessaire pour la compréhension du fonctionnement et de l'évolution du B.S-D.

Bien évidemment, toujours en accord avec le président de l'ASAT (Semvat), je vais remplacer dans les règles de l'art à la fédération UFOLEP, l'ASAT (Semvat) par l'ASAT dont je suis moi-même le président.

Ayant été très honnête à la préfecture sur ces sigles ASAT appartenant à deux associations, un fonctionnaire m'a même

conseillé pour qu'il soit officiel, de le mettre dans l'article 4 de nos statuts, je cite :

« L'abréviation de l'Association Sports, Arts et Traditions est : ASAT »

Depuis, c'est cette association qui est affiliée à la Fédération UFOLEP.

C'est ainsi que le B.S-D Bâton de combat. Self-Défense, étant le nom d'une discipline martiale, protégé par la loi 1901, et dont les techniques ont été déposées sous huissier, est resté libre tel qu'il se pratiquait dans les champs au bord du canal, autonome et sans aucune contrainte de qui que ce soit.

Cette partie administrative expliquée, les statuts du B.S-D et ceux de l'ASAT n'ont pas changé jusqu'à nos jours, nous pouvons revenir à la partie humaine et à la pratique du B.S-D.

Depuis septembre 94, le club tourne parfaitement bien. Les participants sont naturellement plus attirés par la Self-Défense à mains nues que par la pratique du Bâton de combat. La raison en est simple, un débutant dira : « Je préfère la Self parce que dans la rue, on n'a pas de bâton pour se défendre », je lui répondrai :

« Surtout dans un ascenseur, on n'a pas vraiment la place ».

Il y a des « Fustigeuses » bien sûr dans ce club, les femmes ont toujours été les bienvenues et parfois, sont les plus assidues. Dans mon esprit, je ne fais aucune distinction entre les hommes et les femmes, il s'agit de l'humain. Les femmes du club savent très bien qu'elles sont considérées au même titre que les hommes. D'ailleurs, à ce sujet, dès le premier cours de B.S-D, une femme sent bien qu'il n'y a pas de différence entre un pratiquant et une pratiquante, sinon les combats mixtes au sol, vu que l'on se grimpe allègrement dessus, poseraient des problèmes. Tout est donc une question d'état d'esprit. Je suis très heureux et je retire une certaine fierté que notre discipline martiale soit à ce sujet, au-dessus de la mêlée. De nos jours, trop de sujets, religieux,

politiques, sociaux mettent en cause ces différences hommes-femmes.

Un jour, j'ai rencontré M^e Lee Kwan Young¹²⁹, le premier Coréen à avoir importé le Taekwondo en France.

À ma question qui traitait du rapport entre les hommes et les femmes dans le Taekwondo, il m'a répondu : « Homme avec homme, femme avec femme. »

Sur le coup, j'ai trouvé sa réponse un peu bizarre, mais par la suite, j'ai compris qu'il parlait de compétition sportive. En compétition, c'est une évidence, il y a même des catégories de poids et suivant le bon sens des dialogues de Michel Audiard : « Quand les types de 130 kilos disent certaines choses, ceux de 60 kilos les écoutent¹³⁰. » Dans l'Art Martial proprement dit, une femme peut travailler sans aucun problème avec un homme. Il est bon qu'elle s'essaye en combat d'entraînement avec lui, parce que d'une part c'est plus difficile physiquement et d'autre part, elle peut se tester face à la gent masculine. Sans ces tests en combat mixte, elle ne saura jamais jusqu'où ses capacités physiques et techniques ainsi que sa détermination peuvent aller face à une personne de sexe masculin.

Bien sûr Ami(e) lecteur tu me répliqueras :

« Mais un Art Martial n'est pas fait pour s'entraîner à vaincre plus fort que soi ?

– C'est des conneries mon cher. Celui qui arrive à vaincre n'est pas forcément le plus technique, mais le plus résistant physiquement et mentalement et surtout le plus explosif.

– Pourtant en Judo le principe est que le plus faible avec de la technique l'emporte sur le plus fort. L'histoire du chêne et du roseau en quelque sorte.

– En combat arbitré, c'est exact, s'il ne s'agit que de technique. À technique égale pour les deux combattants, l'issue du combat est

¹²⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Lee_Kwan-young

¹³⁰ Film : 100 000 dollars au soleil.

https://www.youtube.com/watch?v=1VLRGUF_mrQ

égale, autrement dit : match nul. Il arrive parfois que le plus léger, bien plus technique, l'emporte sur le plus fort. Toutefois, il faut que tu gardes à l'esprit que c'est un sport, donc arbitré avec des règles, le plus costaud ne pouvant pas utiliser en Judo sa puissance de frappe pour assener un ou plusieurs coups de poing.

– Et s'il s'agit dans la rue d'un gros bourrin ?

– S'il s'agit comme tu le dis si bien, d'un bourrin, donc d'un homme énervé et peut-être sans aucune connaissance de système de combat, effectivement les techniques d'un Art Martial ou d'un Sport de combat quel qu'il soit, peuvent être utiles. Quoique certains Arts Martiaux soient totalement inefficaces par rapport à d'autres dans un combat de rue.

– Lesquels par exemple ?

– Je ne peux pas me permettre de critiquer tel ou tel Art Martial, ce n'est pas bienvenu de la part d'un enseignant et ce n'est pas le but de ce livre, mais dire qu'un combattant de MMA¹³¹ (Arts Martiaux Mixtes), rompu à plusieurs Arts Martiaux et Sports de combat a plus de chances qu'une personne ne pratiquant qu'une seule discipline n'est pas une révélation.

– Donc, il y a des Arts Martiaux plus efficaces que d'autres ?

– Je n'ai pas dit exactement ça, d'autant plus que ce n'est pas telle ou telle discipline martiale qui est la plus efficace, mais la personne qui la pratique.

– Par exemple ?

– Eh bien pour garder l'exemple d'Audiard, un champion olympique de Judo catégorie lourd de 130 kg saura certainement mieux se débrouiller dans la rue qu'un boxeur poids léger de 60 kg, mais ce n'est pas sûr, tout dépend, comme je l'ai dit au début de sa résistance physique, de son mental et de son explosivité.

– Son explosivité ?

¹³¹ MMA : (Mixed Martial Arts) Arts Martiaux Mixtes
https://fr.wikipedia.org/wiki/Arts_martiaux_mixtes

– Oui, des techniques de combat très précises, travaillées depuis des années, puissantes, fulgurantes, portées en rafales, alliées à des déplacements très vifs et rapides pour ne pas être touché soi-même.

– Donc, un boxeur de 130 kg, tout comme le Judoka de 130 kg aura plus de chance que celui de 60, mais celui de 60 sera plus vif dans ses déplacements ce qui évitera qu'il soit touché.

– C'est exact, mais pour celui de 60, la puissance de ses coups ne viendra peut-être pas à bout d'un athlète de 130 kg. Regarde les piliers de rugby, la vitesse où ils se déplacent et la résistance qu'ils ont pendant tout le match, ça donne à réfléchir non ? D'autant plus que je ne parle pas de 130 kg de graisse, mais de muscles.

Dans la rue, face à une agression lors de laquelle physiquement on a aucune chance, un homme ou une femme devra enfreindre les règles sportives et se défendre. Il ou elle devra, par exemple, jeter ses doigts dans les yeux d'un agresseur violent pour pouvoir s'échapper. Lorsque l'on sort des règles sportives, on entre dans la Self-Défense. Attention toutefois de ne pas crever les yeux, c'est là où l'entraînement régulier à la Self-Défense trouve son intérêt dans le contrôle des gestes et de soi-même.

Quand je parle à mes élèves de la Self-Défense de rue, j'aime bien prendre l'exemple de Bruce Lee (1,71m pour 62kg) et de son école de Self-Défense le *Jeet Kune Do*. J'ai dit dans ce livre que je reviendrai sur ce sujet et c'est peut-être l'occasion.

Outre le fait que grâce à lui et en tant qu'acteur les films sur les Arts Martiaux se sont développés, il était avant tout un pratiquant d'Art Martial. Avant d'arriver aux États-Unis, il vivait en Chine et était l'élève de Yip Man¹³².

Personnellement, de Yip Man, je retiens la transmission des techniques des mains collées qui permettent en Self-Défense les saisies, le travail avec les poignets, les avant-bras etc... Bruce Lee était donc à son arrivée en Amérique un expert en Wing Chun, de l'école Yip Man. Face à l'agressivité développée par cette société,

¹³² https://fr.wikipedia.org/wiki/Yip_Man

Bruce Lee s'est vite rendu compte que le Wing Chun dans la rue ne suffisait pas. Il a donc amélioré tout ce qui était possible de faire en matière de combat à mains nues et il a créé sa propre école : le Jeet Kune Do. Cette méthode toujours enseignée de nos jours est dirigée par un de ses anciens élèves : Dan Inosanto¹³³, âgé de 80 ans. Ceci pour expliquer que, pour se sortir d'une difficulté dans la rue, il vaut mieux avoir dans sa « caisse à outils » un panel de techniques adaptées aux circonstances.

– Si j'ai bien compris, pour savoir se défendre dans la rue, il vaut mieux être musclé et de préférence ceinture noire, ça aide.

– Justement non, la ceinture noire n'a rien à voir là-dedans. Une ceinture noire est un niveau technique accordé à un pratiquant dans la discipline qu'il pratique. La rue, c'est beaucoup plus vicieux. J'ai connu un excellent professeur de Judo qui avait un club dans la région de Saint-Étienne, un jour, très tristement il m'a raconté qu'au cours d'une bagarre de rue, un de ses jeunes judokas, ceinture noire, après avoir été violemment poussé, est tombé en arrière en se fracassant la tête contre le trottoir. Il est mort sur le coup. Pourtant, en Judo on apprend à chuter, une ceinture noire de Judo chute parfaitement bien en étant projeté. Il sait chuter en avant, en arrière ou sur les côtés. Mais dans la rue, il y a d'abord la surprise de l'agression, le stress et surtout, il n'y a pas de tatamis.

– Je pensais que face à quelqu'un qui a l'habitude de la violence urbaine, pratiquer un Art Martial est normalement un avantage, mais je vois que ce n'est pas si évident que ça...

– Quand on pratique un art ou un sport, il y a des règles. Généralement on l'étudie à l'entraînement et non dans un milieu hostile. L'agresseur dans la rue ne respecte rien ni aucune règle, on ne voit même pas un couteau sortir de sa poche. Par contre si l'on manque d'intuition, on sent la douleur vive de ce couteau dans notre corps lorsque l'on est touché.

¹³³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Dan_Inosanto

– Puisque notre conversation a dérivé vers la violence urbaine, par la suite il faudrait également développer la situation de légitime défense.

– Pourquoi par la suite ? On peut en parler.

– Tu as raison on peut voir ça maintenant, mais avant, puisque l'on est en train de parler d'agression, je suis très intéressé de savoir comment on peut se défendre contre un couteau.

– Outre les armes à feu, le couteau c'est le pire et le plus difficile à évaluer en combat, du moins c'est ce que je pense. La priorité est donnée à la fuite, que l'on soit pratiquant d'Art Martial ou non. Ce n'est pas lâche de s'enfuir, c'est du bon sens. Il n'y a pas longtemps, j'entraînais au club sur la façon la plus sécuritaire de faire face à un couteau si l'on ne peut pas s'enfuir. C'est une grandmode actuelle cet enseignement dans les clubs, parce que le couteau est l'arme la plus facile à se procurer et à utiliser. Certains Arts Martiaux se sont spécialisés dans ce genre de Self-Défense, mais à moins d'être très aguerri, j'ai du mal à croire à l'efficacité des techniques à mains nues contre un couteau. Éventuellement s'il est tenu par un gamin et encore... tout dépend de sa détermination.

Si tu as toi-même dans la main un bâton court, genre matraque et que tu es aguerri en techniques à mains nues, face à un agresseur déterminé à te blesser ou à te tuer, tu as peut-être une chance. Un gendarme du GIGN¹³⁴ dont le métier est de neutraliser des individus armés, dispose d'armes et de protections corporelles, mais toi, sans rien dans les mains et sans aucune protection tu n'as aucune chance.

Quand j'avais 20 ans, j'ai enseigné à des militaires des techniques de Close-combat que l'on m'avait apprises à Saint-Maixent pour désarmer notamment avec l'aide de coups de pieds, un ennemi qui veut nous tuer avec un couteau. Heureusement qu'il n'y a plus de guerres en Europe, sinon j'aurais eu quelques élèves morts au champ d'honneur. À l'époque, les agressions au couteau étaient

¹³⁴ Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale (GIGN)

très rares, nous n'avions aucun recul, aucune expérience sur le sujet. Je pense que de nos jours, les commandos d'élite sont entraînés à cela.

Je ne veux pas remettre ça, mais tu te souviens du couteau que j'avais à proximité de main quand j'avais 16 ans, lorsque mon père ex-légionnaire, est entré dans ma chambre ? Devant ma détermination (regard, attitude, concentration), il a rompu le combat. Pourquoi ? Je ne le saurai jamais, avec mon inexpérience je ne lui ai peut-être même pas fait peur, mais moi, j'étais prêt à le lui planter dans la gorge.

– Effectivement, ça demande réflexion et donc la légitime défense ?

– La légitime défense est régie par les articles 122-5 et 122-6 du code pénal, tu trouveras ces articles sur le site du B.S-D¹³⁵, il y a également sur YouTube une très intéressante explication d'un avocat Me Laurent-Franck Lienard¹³⁶ justement en rapport avec la légitime défense et les Arts Martiaux. Ce qu'il faut retenir de ce qui a été, disons... insinué dans cette vidéo, c'est qu'en tant que pratiquant, après avoir été agressé, si l'on a blessé notre agresseur et que cet individu porte plainte, le juge mettra en cause nos connaissances techniques, notre dosage de l'agression et notre capacité à savoir gérer une situation. Bref, on se retrouve non pas agressé, mais agresseur par manque de contrôle de la réponse fournie à cette agression. La justice suit des règles bien précises, mais ne tient pas vraiment compte de la moralité. La justice, c'est le code pénal, exactement comme il y a un code de la route et l'interprétation du code par les assurances. Exemple : tout véhicule qui se déporte à gauche et qui percute un véhicule venant en sens inverse a tort. Il a tort également en se déportant à gauche pour sauver la vie d'un piéton imbécile, qui traverse la chaussée sans regarder. Lequel, après s'être retourné en entendant le choc, poursuit tranquillement sa route, les yeux

¹³⁵ Légitime Défense : <http://www.baton-self.com/fr/pratique-bsd/legitime-defense>

¹³⁶ Me Lienard : <https://www.youtube.com/watch?v=XvRL1SOInMI>

toujours rivés sur son téléphone portable, sans avoir la moindre conscience de son irresponsabilité. Le tout bien sûr, comme pour une agression, sans aucun témoin.

Eh bien là, c'est pareil. D'après la justice, un pratiquant sait mieux que quiconque gérer ses gestes et une situation d'agression, ce qui est faux. La peur et le stress, surtout en étant agressé par surprise, entraîne automatiquement des gestes de survie dont il est difficile dans ce contexte d'assurer le contrôle et d'évaluer la puissance.

– En clair, un pratiquant d'Art Martial ou de Sport de combat n'a pas intérêt à dire qu'il pratique ?

– Non, il ne vaut mieux pas le dire à un juge, parce la justice considère que l'on est entraîné, mais on est entraîné en salle ou dans un Dojo, ce qui n'a rien à voir avec la rue. À l'entraînement, on y est pour le plaisir, une agression dans la rue ou ailleurs, on la subit. Lorsque tu dis à quelqu'un que tu es pratiquant d'Art Martial ou de Sport de combat, la réponse d'une personne qui ne connaît pas le sujet est : « Oh là là, vous devez être dangereux, il vaut mieux ne pas vous embêter ! » et voilà d'où vient cette idée reçue. Il est extrêmement rare qu'un pratiquant d'Art Martial agresse quelqu'un, c'est souvent l'inverse, il va porter secours au péril de sa vie.

Imagine que je blesse sérieusement d'un coup de bâton un type déterminé à tuer quelqu'un avec un couteau. À mon âge avancé, la justice pensera que j'ai été héroïque et que j'ai sauvé la vie de cette personne comme j'ai pu avec les moyens se trouvant à ma disposition. Par contre, si elle va sur le site du B.S-D et qu'elle voit que j'enseigne le Bâton de combat, je risque de payer à vie et mes enfants par la suite, une incapacité de travail à un agresseur violent et irresponsable.

– Si je comprends bien, c'est une double punition.

– Exactement.

– Alors que faire ?

– Je n'en sais rien et subir c'est frustrant. Dans la situation actuelle du pays, s'il s'agit d'éviter l'acte meurtrier d'une personne par un terroriste armé d'un couteau, et pour toi armé par hasard d'un bâton, à condition bien sûr qu'il y ait des témoins, la justice tiendra compte du contexte et la presse te nommera héros du jour !

– Terroriste ou déséquilibré ?

– Très bonne question, la réponse de la justice risque de ne pas être la même à ton égard, car un déséquilibré est un malade. Dans l'action tu ne peux pas savoir si un agresseur violent est un terroriste ou un malade mental alors dans le doute, abstiens-toi. Tu vois, c'est frustrant !

Comme me l'a dit avec sagesse un jeune couple qui enseigne le B.S-D : si l'on est agressé avec un couteau à un distributeur de billets, autant les donner, de toute façon il y a des caméras et la banque rembourse. »

Sur ces sages paroles on va arrêter de parler légitime défense. Je dirai juste pour conclure qu'un débutant peut préférer la Self-Défense, mais s'il est plus curieux, il étudiera également le Bâton de combat pour perfectionner ses techniques martiales et ses recherches sur lui-même. Ainsi il améliorera constamment la gestion de son habileté, dextérité, précision, concentration, etc. En fait, un véritable pratiquant d'Art Martial doit chercher à se perfectionner toute sa vie. Il doit faire progresser son art, non seulement en technique mais aussi en « École de vie ». L'Art Martial doit le rendre bon par les valeurs morales et humaines qu'il véhicule et par sa décision de les respecter. En dehors de la salle d'arme (escrime au bâton), elles doivent servir de modèle, il s'agit donc d'appliquer dans la vie de tous les jours les valeurs humaines développées à l'entraînement. En travaillant sur leur physique et en étudiant les différentes techniques, les Fustigeurs et Fustigeuses travaillent sur leur mental. Ils vont parfois au bout d'eux-mêmes.

J'ai toujours cherché à enseigner le Bâton de combat et la Self-Défense dans le même cours, sauf actuellement, où pour des questions d'organisation les cours de Self et de Bâton ne sont pas les mêmes jours. Depuis les débuts du B.S-D, j'ai une phrase d'encouragement qui est devenue un leitmotiv et que je répète souvent : « Si c'était facile, tout le monde en ferait ! ». L'essentiel c'est que chacun gère son Art Martial comme il l'entend.

Personnellement, j'ai essayé de gérer mon Art Martial de mon mieux et en 1995, j'apprends qu'il est possible de passer un BF (Brevet Fédéral) pour l'enseignement des Arts Martiaux au sein de la Fédération UFOLEP. Cette idée me tente. Sur deux week-ends, j'effectue une préformation, qui est une sélection dirigée par une équipe de formation régionale. Le but de cette « préfo » est d'envoyer en stage national des personnes ayant les qualités requises pour apprendre à enseigner. Cela fait dix ans que j'enseigne le B.S-D régulièrement toutes les semaines, de plus j'ai déjà participé à une formation professionnelle et obtenu un diplôme d'État concernant l'enseignement de la conduite auto, moto et groupe lourd. La pédagogie, j'ai toujours aimé ça ; cette préformation me ravit.

Le BF est un diplôme délivré par une Fédération Française pour l'enseignement bénévole d'une discipline sportive. En clair il atteste que la personne titulaire d'un brevet a suivi une formation pour cela.

La loi sur le sport prévoit que l'on peut enseigner ce que l'on veut et sans aucun diplôme à condition que ce soit bénévolement. En clair, un débutant en B.S-D peut enseigner sans aucun problème, sauf que techniquement il sera limité. Donc à un certain moment, il arrêtera d'enseigner. Mais il n'y a pas que ça. En supposant que ce débutant ait contracté les assurances nécessaires pour ses partenaires et lui-même, généralement appelées licences-assurances, en cas d'accident, un juge, si plainte il y a, peut mettre en cause la

sécurité de sa pédagogie. C'est là que ce brevet devient intéressant puisqu'il atteste d'une formation. De plus, le stage BF n'est pas ouvert aux débutants. On comprend donc que, vis-à-vis de la loi, lorsque l'on enseigne bénévolement, il vaut mieux être titulaire d'un Brevet Fédéral.

Il y a bien sûr d'autres diplômes, comme par exemple le CQP (Certificat de Qualification Professionnelle), qui permet d'encadrer contre rémunération pendant 360 heures dans l'année, une activité sportive dans le respect de la réglementation en vigueur. Ou le Brevet d'État d'Éducateur Sportif du 1er degré (BEES1), qui permet d'encadrer la pratique des activités sportives contre rémunération, sans la limitation des 360 heures du CQP. Il s'applique en France à une soixantaine de spécialités sportives différentes. Il est délivré à l'issue d'une formation comme tous les brevets sportifs, comportant une partie théorique et une partie pratique.

Le 28 août 1995, j'arrive au CREPS¹³⁷ de Saint-Raphaël-Boulouris¹³⁸, ce CREPS est situé dans un endroit idyllique. L'accueil se situe dans l'ancien hôtel Miramar, entouré de palmiers¹³⁹. On peut apercevoir à cinq cents mètres à vol d'oiseau, la mer d'un magnifique bleu azur. Immédiatement je me dis que le séjour d'une semaine au bord de la Méditerranée va être chouette et même très chouette. Je vais pouvoir aller me baigner dans ce cadre paradisiaque. Quelle chance, un CREPS en bord de mer et en plein été, c'est Byzance !

Après les formalités d'accueil, je déchantre très vite, du lundi 28 août au samedi 2 septembre le programme sera :

¹³⁷ CREPS : Centre de Ressources, d'Expertises et de Performances Sportives

¹³⁸ CREPS Boulouris <http://www.creps-paca.sports.gouv.fr/>

¹³⁹ Photos du CREPS <https://www.google.fr/webhp?sourceid=chrome-instant&ion=1&espv=2&ie=UTF-8#q=Photo+Creps+Boulouris&>*

8h00/8h30 petit déjeuner

9h00/12h15 formation

12h15/13h45 repas

14h00/19h00 formation

19h00/20h00 repas

20h00/22h00 formation

Je passe les détails des cours théoriques, pratiques et pédagogiques, qui ne peuvent intéresser que celles et ceux qui connaissent. Durant toute la semaine, hors de question de sortir du CREPS, ni pour se baigner, ni pour aller en boîte le soir, ni même pour aller boire un coup en ville. À 22h, mes collègues et moi-même sommes lessivés de la journée.

Je suis très vite confronté à un problème : l'équipe de formation est composée en UFOLEP uniquement de judokas, de karatékas ou de pratiquants de Yoseikan Budo (qui est une forme de Karaté), toutes les trois issues des Arts Martiaux japonais.

Le directeur du stage est d'ailleurs un pratiquant de Yoseikan. Le B.S-D français personne ne connaît, il faut donc que j'improvise.

Dans la partie pratique, je présente les trois enchaînements codifiés que j'ai créés (katas en japonais), je suis seul à évoluer avec mon bâton, cela ne pose aucun problème.

Pour la partie pédagogique, j'ai transporté dans ma voiture, suffisamment de bâtons de 1m60 pour assurer un cours d'au moins vingt personnes. La pédagogie se passe comme prévu, c'est mon domaine, ça fait 10 ans que j'enseigne alors, au CREPS ou ailleurs, le plaisir et le « métier » restent les mêmes.

Concernant la démonstration de combat au bâton long, j'ai un souci. Personne ne sait s'en servir. Je trouve un collègue ceinture noire de Karaté, qui passe comme moi le brevet fédéral et qui a bien voulu la veille au soir, s'entraîner avec moi sous les palmiers. Ce karatéka est très méritant et apprend très vite. Le combat au bâton long lui plait, ce qui nous permet de faire au moment de la démo, un assaut de bonne qualité. Je l'en remercie encore aujourd'hui.

Par la suite cela m'a servi de leçon, concernant les brevets fédéraux, en Bâton de combat, il est impératif de présenter deux personnes à cette formation.

À la fin de ma prestation technique et pédagogique, l'excellent professeur de Judo de Saint-Étienne, que j'ai cité plus haut et qui fait partie de l'encadrement, vient me voir. En me serrant chaleureusement la main, il me dit :

« Félicitations, quel boulot !

– Merci.

– On sent qu'il y a vraiment du travail. Quand on t'a vu arriver avec une veste violette et une corde blanche, on s'est demandé qui était ce guignol.

– À ce point ?

– Oui, ta tenue nous a bien fait marrer, mais quand on t'a vu bouger, on a changé d'avis.

– L'habit ne fait pas le moine en quelque sorte ?

– C'est juste.

– Le Bâton long est une arme dangereuse, il faut rester concentré et ne pas se déplacer n'importe comment. Quant à la veste, de préférence de style Judo et que l'on teint en violet, elle ne peut être confondue avec aucune autre discipline martiale. Elle est solide et nous sert de protection. La couleur violette correspond à la spiritualité.

– Il n'y a pas que les déplacements, j'ai pu voir non seulement de la technique, mais également de l'énergie dans le mouvement et de la détermination dans ton regard.

– Merci, ça me fait plaisir. En fait, dans tous les Arts Martiaux, c'est le déplacement qui crée la technique.

– C'est tout à fait juste. Dis-moi, pourquoi une corde blanche dans un stage ouvert aux ceintures noires ? C'est surprenant.

– Concernant l'ouverture du stage, je suis ceinture noire de Judo, donc en accord avec le règlement de la commission nationale Ufolep. Pour la corde, c'est une référence médiévale, les moines, les paysans, les voyageurs qui étaient pauvres attachaient leurs

vestes avec une corde. C'est une question d'humilité, le blanc en B.S-D est la couleur de l'humilité, la couleur noire est la couleur de la technique. J'ai créé cette discipline et je ne peux pas m'accorder à moi-même une ceinture noire. Les trois couleurs du B.S-D sont violet, blanc, noir, mais aujourd'hui, comme vous pouvez le constater, je porte un pantalon blanc, il aurait pu être noir, mais pour présenter ma discipline à cette commission nationale, je préfère rester humble et ne pas porter de couleur noire.

– Très très bien ! Cette philosophie me plaît, c'est assez rare, et à part les ceintures de couleur qui représentent différents niveaux techniques dans les Arts Martiaux traditionnels, je n'avais jamais entendu parler des symboles concernant la couleur des vêtements. Mis à part bien sûr, pour les compétitions de niveau national en Judo, la couleur des Judogi, l'une blanche et l'autre bleue différencie les deux judokas pour faciliter l'arbitrage ou même pour la télévision, lors des Jeux Olympiques.

– En dessous du niveau national, l'arbitrage se fait simplement par le port de la ceinture blanche pour l'un et le port de la ceinture rouge pour l'autre. Elles représentent le drapeau japonais blanc avec un cercle rouge et donc, les couleurs du Japon.

– Ah! Ah! pas mal la comparaison avec la représentation des couleurs de ton B.S-D. On va pouvoir se tutoyer, tu permets que je te pose d'autres questions ? Je dois te l'avouer, je suis venu aux infos pour l'encadrement.

– Je m'en doutais un peu et c'est normal.

– Cette couleur violette de la veste, la couleur de la spiritualité, ça correspond à quoi ?

– La spiritualité en B.S-D, c'est notre spiritualité française. Nous n'avons rien à envier au Japon. Dans les églises, il y a beaucoup de violet. Je ne suis pas croyant, dans le sens chrétien du terme, mais je respecte nos traditions, surtout si elles sont d'origine médiévale, tout comme les pratiquants d'Arts Martiaux japonais aiment l'époque des samouraïs. Moi j'aime les deux, samouraïs et chevaliers français, l'esprit de la chevalerie française, qui défend la

veuve et l'orphelin c'est ce que symbolise la couleur violette mais, à défaut d'épées, nous avons des bâtons. Nous sommes donc des roturiers¹⁴⁰, un peu comme les rônins¹⁴¹ japonais. Être un roturier ou un rônin, ça me plaît bien.

La veste violette, c'est toute une histoire. Au début, j'achetais uniquement des vestes bleu foncé dans les magasins d'Arts Martiaux. Prévues pour le Kendo¹⁴² elles permettent la manipulation des armes d'origine japonaise. Elles ont les manches plus courtes qu'en Judo, ce qui permet de ne pas accrocher le bâton dans la manche pendant sa manipulation.

– C'est vrai, effectivement.

– La veste violette est teinte par le pratiquant, c'est une veste traditionnelle. La veste bleue est plus pratique pour l'entraînement, elle ne déteint pas au lavage. Il y a quelques années, dans les débuts de l'enseignement du B.S-D, j'ai voulu faire un stage d'été en Yoseikan Budo à Toulouse. Ce stage était payant. Au moment où j'allais régler avec mon carnet de chèques, le professeur m'a demandé si j'avais une tenue pour pratiquer, je lui ai répondu qu'en B.S-D j'avais pratiquement la même que la sienne, pantalon blanc et veste bleue. Cet enseignant s'est mis en colère en prétextant que je n'avais pas à utiliser une tenue semblable à celle du Yoseikan Budo et qu'il allait en référer à sa hiérarchie.

J'ai refermé mon carnet de chèques et je l'ai planté là, sans un mot. Ce genre d'individu m'insupporte.

– Tu as bien fait, mais du coup, tu as abandonné la veste bleue ?

– Non, je ne l'ai pas abandonnée, elle est réservée aux enseignants, les élèves ont une veste blanche. C'est en rentrant du stage de Bâton au Portugal que l'idée m'est venue. La couleur de Toulouse c'est le violet, le B.S-D est né à Toulouse, au bord du canal du Midi au milieu des violettes sauvages. J'ai donc teint des vestes de Judo en violet en leur coupant les manches à hauteur

¹⁴⁰ Roturier <https://fr.wikipedia.org/wiki/Roturier>

¹⁴¹ Rônin <https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C5%8Dnin>

¹⁴² Kendo <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kend%C5%8D>

de la moitié des avant-bras. Pour l'anecdote, un jour au CREPS de Toulouse, lors d'un stage, j'ai raconté cette histoire de tenue au fondateur du Yoseikan Budo. Je connaissais Hiroo Mochizuki, depuis mai 1991 pour l'avoir interviewé dans une émission de radio, nous avons fini l'entraînement et l'ambiance était bon enfant. Voici sa réponse : « Cet enseignant est un imbécile, je vous en aurais vendu moi des vestes bleues. » Oh, ce n'est qu'une anecdote ! Je suis désolé, sur les sujets qui me passionnent je suis très bavard.

– Mais c'est très intéressant. Je vois également que tu t'es intéressé aux Arts Martiaux japonais, une interview tu disais ?

– Oui, j'en ai fait quelques-unes sur une radio toulousaine, pendant trois ans. En discuter serait très long. Ce que je peux dire pour résumer, c'est que j'ai beaucoup appris sur les Arts Martiaux pendant cette période. Pour pouvoir interviewer, il faut se documenter.

– C'est original des émissions de radio sur les Arts Martiaux et du coup ça a enrichi ta culture martiale, c'est ce qui t'a permis de créer le B.S-D ?

– Non, j'ai créé le B.S-D avant les émissions, elles sont arrivées naturellement par la suite. Créer une discipline ne s'improvise pas, il faut être ouvert à toutes les cultures martiales, mais également avoir de bonnes bases techniques et une philosophie qui va avec. Pratiquer c'est bien, mais lire et s'instruire c'est important aussi, ce sont les deux faces d'une même pièce de monnaie.

– Je te remercie, j'ai tous les renseignements que je voulais et ma foi, tu m'as convaincu. Je souhaite longue vie au B.S-D. »

Inutile de continuer à détailler la semaine de stage. Nous sommes 64 stagiaires et arrivés au samedi matin, date de remise des diplômes, j'ai la surprise de constater que certains sont recalés au Brevet Fédéral.

Pour les autres, dont je fais partie, c'est la fête. Notre première idée, pour une dizaine d'entre nous, avant de reprendre la route

chacun de notre côté, est d'aller piquer une tête dans la Méditerranée. Elle nous a tentés jour et nuit la belle bleue. Je n'ai jamais retrouvé une eau aussi bonne sous un ciel azur et un soleil éblouissant. Nous étions tellement heureux que dans la flotte, d'adultes nous sommes passés à l'état de gamins. Par des jeux débiles, toute notre adolescence remontait à la surface.

En reprenant la route, seul avec mes bâtons, je réalise que le B.S-D est devenu officiel pour cette Fédération UFOLEP. En m'accordant un Brevet Fédéral, celle-ci reconnaît ma discipline martiale par l'intermédiaire de mes pairs. Tout en roulant il me revient à l'esprit la période où je suis parti du Dojo de la gendarmerie. Finalement, la voilà la vraie raison « d'un mal pour un bien ». Un brevet fédéral je n'y aurais jamais pensé à cette époque et là, avec l'UFOLEP, ma discipline est reconnue par une fédération française. C'est une sacrée évolution.

Quelques années avant, nous avons fait une démonstration de B.S-D le 27 mars 1992, au petit palais des sports de Toulouse (Gymnase Cafarelli). En 1992, nous ne sommes pas connus et rarement sortis de notre nid d'aigle. Cette démonstration m'a été demandée par la ligue Midi Pyrénées de Taekwondo. Les professeurs de TKD désirent honorer la mémoire de M^e Lyuh King (Lyuh Sung Koo King), précurseur du TKD à Toulouse et décédé en 1991 d'une longue maladie. L'affiche se compose comme suit:

Judo : M. Mairet

Karaté : M. Orman (décédé d'une longue maladie le 24 mai 2010 à l'âge 60 ans)

Kung-Fu : M. Lautard

Bâton de combat : M. Brinker

Taekwondo : Les professeurs de la ligue de Midi Pyrénées.

Moi qui m'imagine que pratiquer les Arts Martiaux est excellent pour la santé et rend, non pas immortel, mais sacrément résistant à la maladie, je me trompe lourdement.

Fatigué par cette semaine de stage et pour ne pas m'assoupir au volant, mes pensées continuent à voyager dans le passé, ce qui me permet de rester concentré sur l'autoroute, malgré le ronronnement du moteur. Je me revois après cette démo de Bâton de combat, monter dans les gradins pour suivre la suite du spectacle. Les professeurs de Taekwondo font évoluer des enfants sur les tatamis. Tout en cherchant une place, je rencontre mon voisin, un médecin psychiatre renommé, nous avons nos maisons en vis-à-vis.

« Tiens ! bonjour Docteur, qu'est-ce que vous faites là ?

– Je suis venu accompagner mon fils, il est sur les tapis, parmi les enfants.

– Ah ! il pratique le Taekwondo ! C'est très bien, c'est une belle discipline.

– Mais vous, je ne savais pas que vous que vous pratiquiez le combat au bâton...

– On ne sait pas beaucoup de choses entre voisins.

– Si j'avais su, dit-il en rigolant, je vous aurais envoyé quelques patients, ça leur aurait fait beaucoup de bien !

Au volant, je souris encore de cette anecdote.

Mes pensées reviennent vers M^e Lyuh King, je le connaissais très peu. Une fois je suis allé manger dans son restaurant, il servait lui-même. Les Arts Martiaux ne nous apportent pas l'immortalité certes, ni l'invincibilité, mais j'espère qu'ils nous apportent au fil de longues années de pratique, la paix de l'âme.

En 1973, Lyuh King fait découvrir le TKD à la région Midi Pyrénées. Il ouvre une salle au 44 de la rue Barrau à Toulouse, à 300m à vol d'oiseau du gymnase Anatole France. Habitant le quartier, je passe de temps en temps devant cette salle. Une grande baie vitrée permet aux passants de voir les taekwondoïstes s'entraîner, exactement comme si l'on se trouvait dans le dojang (salle d'entraînement). C'est surprenant pour l'époque et c'est une excellente manière de donner envie à un promeneur de pousser la

porte pour venir apprendre. Une sorte de publicité en quelque sorte. Je ne sais quoi en penser, d'un côté je trouve l'idée assez géniale pour développer un club et d'un autre côté, ce n'est pas ma culture, je suis habitué à travailler dans la discrétion d'une salle ou d'un dojo. Et pourtant, ce n'est pas tout à fait juste, un élève de M^e Lyuh King, Vipaul Huo Yung Kai, faisait des démonstrations de Taekwondo dans une grosse boîte de nuit de Toulouse, le *Tiffanis* de Montaudran. Le TKD était nouveau à cette époque et le B.S-D aussi. C'est dans ces conditions que j'ai connu Vipaul, car moi aussi, je faisais des démonstrations de B.S-D au *Tiffanis*. À ma connaissance, nous étions les seuls. Avec le recul, ces démos publicitaires n'ont pas amené immédiatement de licenciés au club, mais peut-être par la suite. Je me souviens d'avoir entendu lors d'une inscription : « Je vous ai vu en démonstration, ça m'a bien plu », l'histoire ne dit pas quelle démo. Les samedis soir les gens en boîte pensent plus tôt à s'amuser qu'à s'engager dans une pratique martiale. Question pub, c'est certainement une erreur vu le peu de personne intéressées, par contre, si l'on ne se prend pas au sérieux, une démo dans une boîte, c'est plutôt agréable : on fait le beau et on s'amuse.

Nous sommes samedi, je suis vigilant sur l'autoroute, quoique, dans cette plénitude de fin de stage, le ronron du moteur continue à faire resurgir des souvenirs.

Après le décès de M^e Lyuh King, M^e Vipaul a repris la succession, rue Barreau, du Lyuh King club et ceci me fait penser à ma fille.

Virginie a fait son cours préparatoire et son cours élémentaire dans une école privée. Elle rentre en CE2 dans l'école publique à Anatole France.

Un jour elle me raconte cette anecdote :

En CE2 une fille faisait un peu sa loi. Elle faisait porter son cartable à toutes les nouvelles qui arrivaient dans cette école. Toutes les gamines avaient peur d'elle car elle faisait du TKD rue Barreau avec Me Vipaul. Virginie a refusé de porter son cartable. Il

s'en est suivi dans la cour de récréation une bousculade entre les deux filles et la taekwondoïste s'est retrouvée par terre.

N'étant pas présent, je ne sais pas trop ce qu'il s'est passé, mais à moment donné, la première a dit :

« Je fais du Taekwondo avec Maître Vipaul.

La seconde a répondu :

– Et moi je m'entraîne avec mon père !

– Et comment il s'appelle ton père ?

– Brinker comme moi.

Dans la semaine, lors de son entraînement de TKD, celle-ci demande très sérieusement à M^e Vipaul :

– Vous connaissez quelqu'un qui s'appelle Brinker ?

– Oui, oui, on se connaît.

– C'est un Maître ?

Il paraît que Vipaul a rigolé en disant :

– Oui, c'est un Maître, mais pourquoi tu me demandes ça ?

– Parce que je suis amie avec sa fille, c'est ma meilleure copine. »

L'anecdote est croustillante, parce qu'elle vient de paroles d'enfants de 8 ans. Toujours est-il que la morale de cette histoire est que par la suite, d'une part le cartable a été porté uniquement par sa propriétaire et d'autre part, 30 ans plus tard, à l'heure où j'écris ces lignes, toutes les deux sont toujours amies et malgré la distance qui les sépare, se donnent des nouvelles de temps en temps.

La partie la plus longue lorsque l'on s'approche de son point d'arrivée est toujours le dernier tronçon. Je tente d'apercevoir depuis l'autoroute, en bas de la descente et sur ma droite, la cité de Carcassonne. C'est toujours cet endroit qui pour moi, sent bon le retour au pays. Pourquoi je n'en sais rien, peut-être est-ce dû aux milliers de kilomètres que j'ai parcourus en tant que routier entre Marseille et Toulouse, ou peut-être le fait que ma mère soit née dans l'Aude. Selon la sagesse chinoise, dans un voyage ce n'est pas le but qui compte mais le chemin. Je suis assez

d'accord, surtout si l'on est à pied sur les sentiers de Compostelle, dans une quête spirituelle ou à la recherche d'une rencontre avec l'Humain. Pourquoi Compostelle ? Je n'ai jamais fait cet effort-là. Ah mais oui... j'ai trouvé, c'est le rapprochement avec le bâton de pèlerin. C'est comme en B.S-D, ce qui compte c'est le parcours, la quête, et non le but atteint. Mon but en B.S-D, j'y suis presque en écrivant ces lignes et il n'y a rien d'extraordinaire. Finalement, le plus intéressant, est d'avoir vécu cette pratique et de la résumer par ces lignes.

Ronron du moteur et un peu de lassitude, il me tarde d'arriver. Nous sommes le 2 septembre 1995 et la reprise des entraînements à Anatole France, c'est lundi soir le 4. C'est toujours physiquement difficile une reprise après deux mois de farniente, mais personnellement, avec ce stage, je suis dans le bain depuis une semaine. J'aurai donc une condition physique supérieure à celle de mes élèves et je pourrai me moquer gentiment d'eux. Ça fait partie de l'ambiance et de la pédagogie. Un cours trop sérieux est un cours triste. J'en jubile d'avance.

À une dizaine de kilomètres du péage de Toulouse, cette semaine d'Arts Martiaux me revient à l'esprit. On ne peut pas se mentir à soi-même.

Qu'est-ce que j'ai aimé ?

Le résultat. L'obtention ce matin du Brevet Fédéral 1^{er} degré et la baignade qui s'en est suivie dans la Méditerranée. Le principe de ce 1^{er} degré est qu'une fédération reconnaît et certifie qu'une personne sait enseigner, pédagogiquement et en toute sécurité.

Est-ce que j'en suis fier ? Oui !

À 48 ans, après 10 ans d'enseignement, le fait d'avoir prouvé et démontré à une équipe de formation composée de professeurs d'Arts Martiaux traditionnels que le B.S-D est une discipline nouvelle certes, mais martiale comme la leur, me ravit.

Je suis fier également de ma prestation technique et pédagogique. Le bâton est une arme réelle, en cas de manque de contrôle, un pratiquant peut blesser son partenaire, dans ce cas il est possible

que le BF ne soit pas accordé. Par exemple, dans un gala d'Arts Martiaux s'il y a un blessé, sur le moment la discipline concernée perd de sa crédibilité. Il est très important de donner dans un exercice, des consignes claires, nettes et précises concernant la sécurité des pratiquants.

J'ai dans le début du stage, entendu quelques petites moqueries de la part des stagiaires de style : « le bâton de berger de Justin Bridou¹⁴³ », ça ne me dérange pas du tout, au contraire, je m'en amuse quelque fois car les initiales sont les mêmes que les miennes :

« Le bâton de berger de ?

– Justin Bridou !

– Raté ! Jean Brinker. »

À la fin de ma prestation, j'ai vraiment pris un risque inutile pour enfoncer le clou. Un vrai coup de poker, mais il fait partie en démonstration de ma culture martiale.

Mes collègues stagiaires ont des vestes blanches (Judo, Karaté) et des vestes bleues (Yoseikan Budo). Je les ai briefés sur ce qui va suivre, pour montrer à l'équipe de formation que, bien que ce soit une discipline nouvelle avec ses qualités techniques et pédagogiques, je ne me prends pas au sérieux.

À la fin de mon cours de bâton long et le salut respectueux à l'équipe de formation et aux stagiaires situés sur les bords des tapis, je demande à mes « faisant fonction d'élèves », de ranger leur bâton dans le sac prévu à cet effet et je garde le mien.

Après les avoir fait mettre à quatre pattes (mains et genoux au sol), je prends la tête de ce troupeau de moutons bêlants et s'éparpillant dans tous les sens sur les tatamis, en m'aidant pour marcher de mon bâton. En bon berger des Pyrénées, aidé de mon chien à veste blanche, les bêtes suivent. Nous traversons toute la longueur des tapis, sauf qu'il reste à l'arrière un mouton bleu qui a allègrement grimpé sur un mouton blanc en mimant une

¹⁴³ <http://www.justinbridou.fr/nos-produits-saucisson>

copulation. Le robuste chien blanc leur tourne autour avec des aboiements convulsifs pour les faire avancer comme ils peuvent, sur leurs six pattes. Dans le même temps, la vingtaine de bêlements désordonnés essaye de surpasser le bruit de l'hilarité générale. Ce clin d'œil est pour moi du pur bonheur, j'ai osé.

L'atmosphère de cette formation s'est soudain détendue, ou peut-être est-ce moi qui étais tendu. Le soir au moment du repas, stagiaires et formateurs sont venus me congratuler en soulignant que c'était sympa et original de mettre de l'humour dans une prestation d'Arts Martiaux.

Ce n'est pas systématique, mais je n'en étais pas à mon premier essai. Lors de la première démonstration de B.S-D à la gendarmerie de Courrèges, le coup de la gamine de 7 ans et du vicelard à l'imperméable n'était pas mal non plus.

Je revois encore « Mon Boubou », excellent judoka, vêtu d'un judogi et d'un imperméable, ouvrant celui-ci devant Virginie. En réaction, elle lui place un coup de pied entre les jambes, à l'endroit même qu'il désire exposer et le projette en Tomoe-nage¹⁴⁴ (projection en cercle). Au moment où il se relève, Brice le complice du même âge qu'elle, se glisse sans être vu à quatre pattes, derrière les jambes du « boubou ». Virginie de toutes ses forces n'a plus qu'à le pousser des deux mains, pour qu'il chute une deuxième fois par-dessus son partenaire. Les deux enfants se précipitent sur le portefeuille caché dans l'imperméable de l'exhibitionniste allongé au sol et distribuent des billets de Monopoly dans le public.

Pour les plus jeunes, le B.S-D doit avant tout développer la solidarité, l'intelligence et l'esprit d'équipe. Les enfants, ça apporte toujours un peu de fraîcheur dans les démonstrations et si en plus il y a de l'humour, le public est conquis.

Ce que j'ai détesté pendant ce stage ?

¹⁴⁴ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tomoe-Nage>

L'anatomie. Pas pour l'anatomie elle-même, mais pour le manque de pédagogie du médecin du sport. Je n'ai rien compris à ce qu'elle racontait. Peut-être que certains stagiaires qui avaient fait des études de médecine ou qui étaient employés dans le domaine médical arrivaient à suivre, mais moi non. L'emploi de termes médicaux ne me parlait pas. Le plus rigolo, c'est que cela m'a laissé une trace indélébile. De nos jours, c'est moi qui suis responsable sur la région de la formation des stagiaires au Brevet Fédéral et pour l'anatomie, je laisse de préférence les explications à mes collègues formateurs. Alors, comment je m'en suis sorti à ce Brevet Fédéral ?

Eh bien coup de bol, je suis tombé sur le fonctionnement du genou. Le genou, je connaissais par cœur pour avoir été opéré du genou gauche quand j'entraînais à la Gendarmerie. À cette époque, il n'y avait pas d'autres solutions, le chirurgien m'a tout simplement retiré le ménisque interne¹⁴⁵ en m'expliquant comment il allait procéder, avec des mots simples et à l'aide de radios.

L'anatomie, je ne m'y intéresse pas trop, mais j'aime soigner. J'ai quand même un certain don pour les massages, les strappings¹⁴⁶ et l'arrêt des saignements de nez, c'est assez paradoxal. Dans l'idéal des Arts Martiaux, si l'on sait casser, il faut savoir réparer. En Asie et même en Europe, il n'est pas rare de trouver des médecins enseignants d'Arts Martiaux. Cette profession facilite la connaissance des points vitaux, points par lesquels on peut tuer, blesser ou guérir.

Fin de l'autoroute et de mes élucubrations.

De retour à Toulouse, l'entraînement du lundi soir se passe comme prévu, la fin des vacances est un peu difficile, mais finalement, tout le monde est content de reprendre les entraînements. Bien sûr, comme dans tous les clubs, certains

¹⁴⁵ <http://www.physiotherapiepourtous.com/douleur-au-genou/fissure-du-menisque-ou-lesion/>

¹⁴⁶ Strapping : <https://www.youtube.com/watch?v=2eO6TzUlvBk>

abandonnent et ne reviennent pas à la rentrée, tant pis pour eux, c'est leur problème. L'entraînement dans les Arts Martiaux ou les Sports de combat amateur est une démarche individuelle, les décisions quelles qu'elles soient ne peuvent être prises que par le pratiquant lui-même. D'autres persévèrent et s'engagent vraiment dans une recherche martiale, une quête peut-être, en tout cas une meilleure connaissance de soi. Ce sont ces personnes qui motivent un enseignant.

Un instructeur de B.S-D, c'est comme un artisan potier, il passe des heures à façonner et à modeler une pièce avec ses mains et son cœur. Lorsqu'elle est terminée, il en est fier. Par contre, si au bout de longues heures de travail, (voire des mois ou des années pour former un Fustigeur), cette poterie se brise, l'artisan est déçu. Il y a toujours le bon côté des choses, même si cette poterie a disparu, l'artisan, par les heures de travail passées sur son ouvrage, s'est amélioré, c'est ce qui explique le « tant pis pour eux ».

En écrivant ces lignes, je pense à mon fils. Il a des élèves en musique et s'il lit ceci, il doit certainement être d'accord avec moi. Il n'y a pas que la technique et les concerts, il y a aussi la transmission pour progresser. D'ailleurs, il a transmis sa passion à son fils aîné, père et fils jouent ensemble en concert, sans oublier son fils cadet, à qui il a transmis sa passion du football.

Je pense également à ma fille, qui transmet en faculté sa passion de la littérature francophone à ses élèves étudiants et qui plus tard, car ils sont encore petits, transmettra peut-être à ses enfants ce qui lui tient à cœur, comme la littérature et le théâtre. Transmettre c'est continuer à progresser et faire vivre son Art.

Ce BF1 du début de septembre 1995 m'a donné une idée. Cette année, en B.S-D, il y aura comme dans toute discipline martiale, des cours enfants.

J'ai l'expérience des cours enfants avec un bâton de bois. Pendant neuf ans à Courrèges, de septembre 85 à juin 94, j'ai enseigné à

des enfants évoluant au milieu d'un groupe d'adultes et d'adolescents. Bien sûr les plus âgés aidaient les plus jeunes.

J'ai les assurances, les licences-assurances fédérales couvrent en cas d'accident.

J'ai la reconnaissance pédagogique par une fédération française, je viens d'obtenir le Brevet Fédéral UFOLEP et en cas de procès mettant en doute ma pédagogie c'est ce diplôme qui atteste de ma compétence.

Avec Phil Bohort mon assistant en B.S-D, nous décidons d'ouvrir un cours enfants le samedi matin au gymnase Anatole France. C'est un excellent entraînement pour Phil qui est en pleine formation à l'IUFM pour devenir Professeur des écoles¹⁴⁷.

Je prépare tout le matériel nécessaire à leur taille : bâtons de bois, ainsi que des cannes en pvc recouvertes de mousse.

Phil et moi, à tour de rôle les samedis matin, enseignons aux enfants le Bâton de combat sous une forme ludique, mais pour des personnes qui, comme nous, travaillent en semaine, c'est contraignant. Dans la saison nous décidons d'intégrer dans notre équipe d'enseignants « Bob » qui est un de mes collègues de travail. Il est ceinture marron en Karaté Shotokan, a une expérience des Arts Martiaux mais il est aussi de père de famille. Il me remplacera, car mon travail en 3x8 ne me permet pas d'assurer régulièrement les cours un samedi sur deux.

En juin 1995 à la fin des cours, nous décidons que la saison prochaine, il n'y aura plus de cours enfants.

« Pourquoi ? me demanderas-tu cher lecteur.

– Parce qu'on en a marre de faire garderie ! En fait, je vais t'expliquer un des grands principes du B.S-D.

Comme tu as pu le remarquer, le B.S-D se divise en deux parties, la première, le Bâton de combat c'est l'Art Martial. La seconde, la Self-Défense, c'est la partie pratique, utilisable en cas d'agression.

¹⁴⁷ Professeur des écoles :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Professeur_des_%C3%A9coles

Pour les enfants, il est hors de question de leur faire pratiquer vraiment un Art Martial et encore moins des techniques de Self-Défense à mains nues, réservées aux adultes. Par contre, ils peuvent pratiquer des activités d'oppositions ou des jeux d'oppositions. Je m'explique et c'est tout simple : si l'art martial est un deux roues, un adulte pilotera une moto et l'enfant une trottinette.

– Mais non, il y a des enfants qui pilotent des petites motos surtout en trial !

– C'est exactement là où je voulais en venir, tout dépend de l'âge. Tu es d'accord pour dire que, pour qu'un enfant pilote une petite moto, il faut d'une part que physiquement il puisse le faire, ensuite qu'il aime ça et d'autre part qu'il soit assez assidu pour apprendre la technique de pilotage.

– Oui, comme pour les adultes, passion et assiduité.

– Exactement ! les deux fonctionnent ensemble, sans passion, il est rare d'être assidu.

– Les enfants n'étaient pas assidus ?

– Non, les parents ne les amenaient le samedi matin au club que lorsqu'ils devaient faire leurs courses à Carrefour ou ailleurs. Ceci impliquait qu'il n'y avait aucune évolution de la part des Fustigeurs en herbe et que nous étions démotivés car nous répétions toujours les mêmes cours. Sans bases acquises, il est difficile de passer à des techniques plus intéressantes et donc de progresser régulièrement.

– Pourquoi uniquement lorsqu'ils faisaient leurs courses et non pas tous les samedis ?

– La cotisation n'était pas assez chère et certains samedis, ils devaient avoir la flemme de se lever. Si elle avait été beaucoup plus chère, ils y auraient peut-être réfléchi à deux fois.

– Comment ça ?

– Rappelle-toi l'Asiatique qui m'avait mis en garde à ce sujet, quand je lui avais annoncé en 85 la naissance de mon premier club. Il m'avait demandé « Combien tu prends ? », je lui avais

répondu « La licence », sa conclusion avait été : « Ça ne marchera jamais ».

– Tu as donc demandé uniquement le prix de la licence ?

– Non, je n'ai pas fait cette erreur, j'ai ajouté à cette licence enfant, moins chère que celle des adultes, une petite cotisation. Il fallait valoriser notre travail d'enseignants.

– Et alors ?

– Ben... Pas assez chère.

– Du coup, ils vous faisaient garder leurs mômes le samedi matin pour pas cher !

– Ben, oui.

– Ha, ha, ha, ça me fait marrer, mais ça ne devrait pas !

– Il n'y avait pas que ça, sur cinq ou six enfants, seul un ou deux étaient vraiment intéressés.

– Pourquoi ?

– Pour deux raisons, la première on en a parlé, ça arrangeait les parents, la seconde c'est comme pour les adultes une question d'assiduité, et l'assiduité engendre une progression technique. Seul un ou deux venaient s'entraîner assez régulièrement. Les autres, voyant que leurs petits copains avaient fait des progrès par rapport à eux, se décourageaient et n'avaient plus envie de venir.

– Du coup ils ne venaient plus s'entraîner.

– Oui, ils disaient aux parents que ça ne les intéressait plus et quand ils venaient au club, malgré nos efforts pour les faire progresser, ils n'avaient plus très envie de participer. Les armes en bois requièrent des règles et des consignes de sécurité, ce qui à leurs yeux devait être contraignant. Seules les armes en mousse les divertissaient, mais sans technique, ils faisaient n'importe quoi.

– Pourtant tu m'as dit qu'un ou deux étaient intéressés.

– Les enfants sont surtout intéressés par le jeu. Avec les armes en mousse, ils ont une activité ludique basée sur leur instinct naturel du jeu. Un adulte comprend que s'il n'étudie pas la technique, la tactique, les déplacements, les esquives, les rotations etc. ... lors

d'un combat arbitré, qui est une forme de jeu pour adulte, il n'obtiendra pas ce qu'il désire, c'est-à-dire : ne pas se faire battre.

– Ne pas se faire battre, je ne comprends pas, tu veux dire être à égalité ?

– Non, je dis « ne pas se faire battre. »

– Donc gagner le combat.

– Si tu veux, mais là on part sur un autre sujet, tu es d'accord que le grand principe dont je te parlais au début est la passion qui engendre l'assiduité.

– Oui, bien sûr.

- Si je dis « ne pas se faire battre » et non « gagner le combat » ou « être le meilleur » c'est d'une part pour une raison philosophique, pourquoi être le meilleur par rapport à un autre ? Pourquoi ne pas l'être par rapport à soi-même, à améliorer ce que l'on est déjà ?

D'autre part nous utilisons une arme réelle, le bâton. Quand cette arme est factice elle permet de toucher l'autre. En combat avec des protections, nous avons conscience de l'arme factice, mais nous oublions qu'en réalité ce devrait être une arme réelle et donc, sur un seul coup, dans la réalité, avec une arme réelle et sans les protections, on peut être vaincu. Donc dans une conscience de la réalité, il faut éviter de se faire toucher, de se faire battre.

– Je comprends mieux, donc tu as arrêté les cours enfants.

– Oui, c'est dommage pour les rares qui étaient intéressés, mais si un prof se levait un samedi matin après une semaine de boulot et te disait : je suis au gymnase, il y a un élève, ou parfois personne, tu continuerais toi ?

– Non, je ne pense pas, mais pourtant tu disais que pendant neuf ans tu as eu des enfants au bâton ?

– Ce n'était pas pareil, les enfants, dont ma fille, évoluaient au milieu des ados et des adultes. Ils se conformaient par mimétisme aux mêmes règles de sécurité, en compagnie d'adultes bienveillants. Ces mêmes adultes veillaient autant que moi sur eux, pour la sécurité de leur pratique. Actuellement, en 32 ans

d'enseignement du combat au bâton long et de la canne de défense, je n'ai déploré aucun accident impliquant des enfants.

Je parlais de Brevet Fédéral. Au BF, on distingue très clairement les cours enfants et les cours adultes. Pour les enfants il faut tenir compte de leur âge et de beaucoup de choses qui pourraient leur nuire psychologiquement et physiquement. Un enseignant doit utiliser dans l'activité d'opposition ce qui est utile pour eux, mais surtout, bon pour leur développement et leur croissance. En clair, les enfants avec les enfants et les adultes avec les adultes.

– C'est logique non ?

– Oui, c'est logique, sauf que j'ai vécu une autre expérience et j'ai pu observer que les enfants sont mieux formés aux activités d'oppositions lorsqu'ils évoluent dans un petit groupe composé d'adultes et d'ados, exactement comme dans une famille. Mais à l'entraînement, il faut savoir éviter et si possible leur expliquer, pourquoi ils ne peuvent pas faire la même chose que les adultes. Leur dire « Tu es trop petit » n'est pas la solution. Il faut leur expliquer simplement pourquoi certaines activités physiques, échauffements ou techniques ne sont pas encore adaptées à leur morphologie. Très tôt, ils prendront conscience de leur corps, ce qui permettra, s'ils persévèrent dans une activité physique et de combat, de ne pas être des adultes « cassés » à partir de la trentaine.

– Tu as une technique pédagogique pour ce genre d'explication à des enfants ?

– Pas vraiment, certes la pédagogie ça s'apprend, il y a des techniques d'apprentissage bien sûr, mais après, on est naturellement pédagogue ou on ne l'est pas.

– Ce n'est pas une réponse claire ça.

– La réponse complète la voici : un bon pédagogue c'est celle ou celui qui maîtrise son sujet. Si tu aimes transmettre ce sujet, il faut que tu te mettes à la portée de l'autre, c'est-à-dire qu'il te comprenne et que tu t'assures qu'il ait compris. Pour maîtriser ton sujet, il faut apprendre toi-même, t'entraîner, lire, te renseigner,

rechercher, essayer, tester, etc... Personnellement, je suis meilleur en pédagogie adulte qu'en pédagogie enfant. Si un jour je devais enseigner uniquement aux enfants, j'adapterai ma pédagogie pour qu'elle leur convienne. Voilà, c'est tout simple mais ça demande du travail.

Fin de la saison qui va de septembre 1995 à juin 1996.

Fin juin, j'informe les parents qu'à la reprise de septembre 1996 il n'y aura plus de cours enfants les samedis matin. J'utilise donc ce créneau pour former des enseignants en B.S-D. J'arrive à convaincre Phil Bohort, puisqu'il est à présent Professeur des écoles, que passer un Brevet Fédéral à l'UFOLEP qui est une fédération française créée par les enseignants, est une suite logique à son métier. Pour la petite histoire, cette fédération sportive est une des plus vieilles de France (1928)¹⁴⁸. Pendant la seconde guerre mondiale, l'UFOLEP a été dissoute en avril 42 par l'occupation allemande pour renaître en septembre 45 après la libération.

Phil est d'accord. Nous voilà partis tous les deux fin août 1996 au CREPS des Sables-d'Olonne, lui pour passer son Brevet Fédéral d'enseignant d'Arts Martiaux premier degré et moi pour passer le second degré. Que dire de cette formation qui a duré une semaine, comme celle au Creps de Boulouris ? Pas grand-chose. J'avais fait le plus gros du travail l'année précédente pour faire découvrir ma discipline. Comme elle est admise et reconnue, l'enjeu pour moi est simplement de prouver par la présence de Phil, que je ne suis pas le seul à m'intéresser à l'enseignement du B.S-D. Les seuls souvenirs que je conserve de ce stage sont d'une part la facilité relative du 2^e degré, plus simple que le 1^{er}, et d'autre part une séance de Tai-chi-chuan¹⁴⁹, que j'ai vraiment

¹⁴⁸ Naissance de l'UFOLEP :

http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/camt/fr/egf/donnees_efg/2010_031/2010_031_INV.pdf

¹⁴⁹ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tai-chi-chuan>

appréciée face à l'océan. Pourtant, le Tai-chi, je n'accroche pas vraiment, mais face à l'océan, je ressens toujours la plénitude des énergies positives. Pour s'essayer à un Art, tout dépend de la motivation, du contexte et du professeur. J'ai le plaisir également de retrouver les formateurs et les collègues des autres disciplines martiales rencontrés l'année précédente à Boulouris. Ils se rappellent du « coup des moutons », c'est rigolo. Quant au stage lui-même, l'essentiel de notre formation est de superviser les 1^{er} degrés.

Je tiens, Ami(e), à ouvrir une parenthèse et à faire un bond de vingt ans. Nous voilà en 2017.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est important, il faut savoir parfois bousculer les règles.

– Je vais m'y perdre dans la chronologie des événements.

– Non, non, pas du tout, je reviendrai en 1997

– Qu'est-ce qui est si important que ça ?

– Je dois t'annoncer une bonne nouvelle, j'ai trois élèves qui viennent d'obtenir leur Brevet Fédéral 1^{er} degré. (BF1)

– En B.S-D ?

– Oui en B.S-D, un jeune couple qui s'est spécialisé en Bâton de combat et un en Self-Défense. Étant donné mon âge, 70 ans à la fin de la saison et mes genoux en vrac, ce seront certainement les dernières personnes à qui j'enseignerai l'escrime au bâton à haut niveau. D'ailleurs, concernant le B.S-D, compte tenu des connaissances pédagogiques liées aux enseignements des techniques de bâton long et de la canne, et vu la sécurité mise en œuvre dans la maîtrise des armes et la maîtrise des cours, notre fédération, l'UFOLEP 31, autorise en plus des appellations « Assistant(e) » et « Instructeur (trice) » de porter pour le B.S-D Bâton de combat les titres de : Prévôt d'Armes pour un(e) « Assistant(e) » titulaire d'un Brevet Fédéral 1^{er} Degré et Maître d'Armes pour un(e) « Instructeur (trice) » titulaire d'un Brevet

Fédéral 2^e Degré. Ces titres faisant référence à l'escrime et donc par association d'idée à l'escrime au bâton, ils seront officiels le 5 juillet 2017 dans le compte-rendu du dernier Comité Directeur UFOLEP 31 pour la saison 2016-2017

– Effectivement, c'est une bonne nouvelle.

– Oui, je me suis toujours représenté l'évolution du B.S-D comme un cercle et je pense qu'avec eux en 2018, la boucle sera bouclée. Ils sont respectivement les 10, 11 et 12^e personnes à avoir obtenu un Brevet Fédéral en B.S-D

– Tout ça ?

– Oui tout ça, depuis 1996. Tu vois qu'il y a une suite logique à mon récit.

– Effectivement et combien tu as eu d'élèves depuis 1985 ?

– Oh là là, ce n'est pas facile à calculer, il faut faire une moyenne. Par contre, j'ai les statistiques exactes depuis 2006, soit une moyenne de 35 licencié(e)s par an pendant 11 ans. Calcule avec moi, une moyenne de 35 licenciés multipliés par 32 ans d'enseignement ça donne 1120 personnes en B.S-D.

– Plus de 1000 élèves, c'est pas mal.

– Oui, mais il faut savoir qu'un tiers abandonne en début de saison parce que c'est peut-être trop difficile pour eux et un tiers en milieu de saison parce que l'assiduité lui fait défaut. Seul un tiers va jusqu'à la fin de la saison et sur ce tiers, combien reviendront la saison suivante ? La moitié du tiers ?

– Ah oui, quand même !

– Eh oui, seule la passion permet de continuer. On en revient à ce que je te disais plus haut, passion et assiduité ne font qu'un. Avant de retourner en 97, j'aimerais partir dans quelques réflexions et petits délires variés, j'ai le temps ?

– Si tu veux.

– Tu sais pourquoi je t'ai dit qu'il faut savoir parfois bousculer les règles ?

– Non.

– Parce qu’un jour, une histoire m’a bien plu, c’est pour cela que je dialogue avec toi depuis un bon moment au travers de ce livre. Je m’adresse à toi en tant que lectrice ou lecteur alors qu’en matière d’écriture, je ne sais même pas s’il y a des règles pour cela. Cette histoire c’était au temps où je pratiquais l’Art du Bonsaï. Mon professeur m’a raconté ceci :

Un Maître de Bonsaï avait écrit un livre très technique sur l’Art du Bonsaï. Au cours d’un stage qu’il dirigeait, une élève s’est écriée : « Mais Maître, vous ne respectez pas les règles que vous avez écrites vous-même dans votre livre » et celui-ci a répondu « Les règles sont faites pour être bousculées. »

– Traduction ?

– C’est à toi de réfléchir à ta propre traduction. Pour moi cela veut dire que l’Art de la création sera toujours supérieur à la transmission de techniques imposées, très rigides et parfois inefficaces.

– Comme tu es un rebelle, un autodidacte, doublé d’un démystificateur, ces paroles te conviennent à merveille.

– C’est exact, j’ai toujours bousculé les règles dans les Arts Martiaux, mais en respectant les bases techniques. Hier soir je faisais travailler le jeune couple spécialisé en Bâton de combat et ce matin, j’ai eu un flash.

– Un flash ? en conduisant ?

– Non, un flash en me réveillant, tu sais bien que la nuit porte conseil.

– Je blague... et ?

– Et j’ai compris que dans les films d’Arts Martiaux de Bruce Lee, il y avait plusieurs degrés de lecture.

– Je ne vois pas où tu veux en venir.

– Hier, je faisais travailler Galaad¹⁵⁰ et Morgane¹⁵¹ sur le 3^e enchainement codifié en B.S-D appelé : codifié de synthèse. Il y a

¹⁵⁰ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Galaad_\(l%C3%A9gende_arthurienne\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Galaad_(l%C3%A9gende_arthurienne))

¹⁵¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9_Morgane

d'autres enchaînements au bâton long. Le premier appelé : codifié des 9 éléments, le second, codifié des moulinets, le troisième, codifié de synthèse. Je te passe les détails techniques et pourquoi ils sont appelés comme cela. Dans le troisième codifié, il y a deux clin d'œil à l'art cinématographique des Arts Martiaux. Le premier clin d'œil concerne le film *Karaté Kid*, et le second est un hommage à Bruce Lee maniant le bâton long.

– C'est la première fois que tu parles d'enchaînements de techniques de bâton dans ton récit.

– Oui, c'est pour en arriver à une réflexion sur l'énergie interne.

– Ça manque un peu de technique de bâton ce livre.

– Je sais, mais je n'ai pas voulu écrire un bouquin de techniques, il y a le site B.S-D et des vidéos pour cela. De toute façon, je pars du principe que la technique ça s'apprend, ça ne se lit pas.

– D'où Morgane et Galaad qui apprennent...

– Exactement, Sieur Galaad et Dame Morgane sont ce que l'on appelle des élèves directs.

– Des élèves directs ?

– Dans les Arts Martiaux les élèves directs sont celles et ceux qui ont été directement enseignés par le fondateur d'une école, ou au pire, se revendiquant d'avoir été fréquemment en contact avec lui pendant les entraînements ou les stages.

– Et indirects ?

– Je ne crois pas que le terme existe.

– Ça fait un peu médiéval, Sire Galaad et Dame Morgane.

– Pas Sire, Sieur !

– Je plaisante...

– Heureusement, car le B.S-D est un Art médiéval, mais fais gaffe, Dame Morgane ne va pas du tout apprécier si tu « chambres » le mot Dame.

– Pourquoi ?

– Parce que sur son Brevet de Maître Bâtonniste il est inscrit « Dame Morgane » et qu'en suite au bâton, comme en escrime, ce sont les qualités de combat qui comptent et non si c'est un homme

ou une femme. Une femme en combat au bâton long peut sans aucun problème toucher un homme. Chaque Fustigeuse ou Fustigeur a sa propre personnalité, sa propre technique et sa propre pédagogie pour enseigner. Je repense à ma fille, elle appréciait vraiment que son père soit son professeur, mais pour exister, elle a tout fait pour s'affirmer dans le club avec sa gentillesse et sa propre personnalité. C'est ce qu'il faut faire.

– Et donc ta réflexion sur l'énergie interne ?

– Les réflexions dans les Arts Martiaux sont un va-et-vient entre le passé et le présent. Certaines choses mettent du temps à se décanter, c'est ce qui permet de saisir les différents niveaux de lecture de certains films, mais aussi de comprendre, plusieurs dizaines d'années plus tard, ce que tu as ressenti à une certaine époque en pratiquant.

– C'est-à-dire ?

– Concernant les films, de Bruce Lee par exemple, les fameux « Kiai » (Kiaille) dont j'ai déjà parlé dans ce récit, font rire les néophytes. Ça peut se comprendre.

À un niveau de compréhension plus avancé, le spectateur se dira qu'il y a une relation entre le cri poussé et la technique exécutée. Un débutant pensera qu'il faut lui aussi, qu'il arrive à faire ça. Un pratiquant, pendant le film, trouvera ce cri normal, il en pousse lui aussi de temps en temps, sans trop savoir à quoi ça correspond. Un pratiquant avancé, fera la relation entre la technique utilisée et le cri poussé, il y verra de l'énergie et de la puissance, surtout si son professeur lui a expliqué que ce cri énergétique, correspond au « Han » du joueur de tennis à Roland Garros ou à celui du bûcheron fendant son bois à la hache. Une hache affûtée pour trancher ce bois demande de la technique, de la force, de l'énergie et de la précision.

Un expert pensera que Bruce Lee est un excellent technicien, mais que ses « Kiai » cinématographiques sont un peu surréalistes. Lui-même dans la réalité de ses entraînements

n'exagère pas les mimiques de son visage ni les vibrations de ses membres.

Quelqu'un d'autre, maître, ancien, sage, ou ce que l'on voudra, verra dans cette exagération, l'art sublime de faire comprendre cinématographiquement et donc par la pédagogie de l'image, ce qu'est exactement l'énergie vitale, interne et externe, alliée à une technique puissante et précise.

– Vitale, interne et externe ? Je ne comprends plus.

– Selon moi, l'énergie vitale, c'est ce qui circule dans notre corps et notre esprit également. Si l'on n'en a plus, on est mort. L'énergie interne, c'est le travail que l'on fait à l'entraînement pour améliorer cette énergie vitale en la rendant plus forte et plus précise pour augmenter notre vitalité ou notre explosivité dans une technique de combat. Elle est liée au contrôle de la respiration. L'énergie externe est le renforcement de la force musculaire et de la puissance respiratoire. Pour combattre, il faut quatre choses : Souffle, Maîtrise technique, Énergie interne et externe, Stratégie. La stratégie étant la combinaison de la technique et de l'intelligence. En cas d'agression, c'est le cerveau reptilien (paléo cortex) qui prend le relai. La technique peut disparaître, mais si pendant des années elle a été répétée, des réflexes techniques ancrés dans le cortex peuvent apparaître. C'est généralement le cas, on dit alors qu'une personne « sait se battre ».

– Tu disais que les réflexions dans les Arts Martiaux sont un va-et-vient entre le passé et le présent, tu peux développer, ça m'intéresse.

– Oui, ça me fait penser à la découverte du « Zen en mouvement » dont je t'ai déjà parlé. J'ai découvert que je l'avais ressenti en avril 88 à Lisbonne sans le savoir. C'est beaucoup plus tard que je m'en suis rendu compte.

Lisbonne, je t'en ai déjà parlé, je t'ai dit que nous avons fait une démonstration de B.S-D et que dans cette démo, outre d'autres exercices techniques et de combat, j'ai présenté également les enchaînements codifiés. Ce n'était pas opportun de te parler du

Zen en mouvement en ce moment-là. J'étais extrêmement concentré pendant l'exécution de ces codifiés et je t'ai dit que j'avais entendu, lorsque je poussai des « Kiai » les rires des enfants et les « chûûûttt » des adultes.

Lorsque l'on pratique Zazen, pour les Occidentaux, méditation assise en tailleur ou à genoux et, pour les Orientaux beaucoup plus souples, assis en lotus c'est-à-dire en tailleur avec le dessus des pieds reposant sur le haut des cuisses, le méditant est extrêmement concentré sur sa pratique : position du corps et respiration. Le fait d'être concentré ici et maintenant font que son esprit est calme, il ne s'attache à aucune pensée négative ou positive ni aux divers bruits extérieurs pouvant perturber sa méditation. J'ai ressenti cela pendant l'exécution de mes enchainements codifiés, une pratique très axée sur toutes les qualités de combat que je t'ai décrites plus haut, énergie, puissance, précision etc.

J'ai entendu précisément les rires et j'ai entendu précisément les « chûûûttt », exactement comme s'ils ne m'étaient pas adressés, mais également comme s'ils m'étaient adressés. C'est bien plus tard, que je me suis aperçu que je n'avais éprouvé aucun sentiment pendant la pratique, j'avais juste laissé le cortex agir en harmonie avec mes qualités physiques, ce n'était pas moi qui pratiquais, et en même temps c'était moi. C'est une sensation très difficile à définir, l'expliquer n'est pas simple et la définir serait vague et imprécis. Le sentiment à la fin de ma démonstration, et peut-être même pendant la démonstration, a été un sentiment de plénitude, exactement comme un méditant chevronné, concentré et assis en lotus, trouve une plénitude dans sa pratique.

– Je comprends mieux le rapprochement avec la méditation assise, mais du « Zen en mouvement », ça fait un peu bizarre non ?

– Certes, mais c'est comme cela que personnellement je définis cette sensation. Après, dans les Arts Martiaux comme dans tout le reste, chacun voit midi à sa porte.

- On revient en 1997 ?
- Oui, bien sûr, surtout que 1997 a été une année sympa et très importante pour le B.S-D.
- Pourquoi ?
- À cause de la démo.
- Quelle démo ?
- Celle dont je t'ai parlé en citant les noms des participants à la halle de Martigues. Je t'avais dit que je te la raconterai, ou du moins que je reviendrai sur cet épisode.
- C'est vrai.

En septembre 1996, (début de la saison 96-97) je reçois par courrier postal une proposition de la Halle de Martigues¹⁵², me demandant de faire une démonstration de Bâton de combat. Cette démonstration aura lieu sur le même plateau que celle des Judokas médaillés olympiques d'Atlanta, ainsi que de divers champions du monde et d'Europe en Karaté et de plusieurs entraîneurs nationaux. Dans un premier temps, je me demande si ce n'est pas une erreur, je suis un illustre inconnu et je ne comprends pas d'où vient cette offre. Je téléphone donc à la Halle de Martigues.

« Ce n'est pas une plaisanterie, me répond le gérant, nous nous y prenons assez tôt pour les programmes concernant la Halle et la composition des affiches.

– Mais je ne comprends pas, j'habite Toulouse, comment vous me connaissez dans les Bouches du Rhône ?

– Je vous ai vu l'année dernière en démonstration à Boulouris, je suis pratiquant en UFOLEP et votre style de combat au Bâton

¹⁵² Située au cœur de la Côte Bleue, entre Marseille et la Camargue, La Halle de Martigues accueille, dans son enceinte de 8 500m², tous les évènements de 500 à 9 000 personnes.

Son plateau modulable de 4 620 m², sans aucun pilier, s'adapte à toutes les manifestations.

(Source : Office de Tourisme de Martigues)

correspond tout à fait au rythme que nous voulons donner à ce gala d'Arts Martiaux.

– Ah Boulouris ! En effet, je comprends mieux.

– Vos frais de déplacement et ceux de vos élèves ainsi que vos hébergements à l'hôtel après le gala seront pris en compte par la Halle. Dîner et petit déjeuner compris. Ça vous convient ?

– Oui, bien sûr.

– Vous serez présent ?

– Oui.

– Vous serez combien ?

– Pour l'instant deux.

– Votre discipline c'est bien le B.S-D Bâton de combat ?

– Oui, c'est exact.

– B.S-D ça veut dire quoi ?

– Bâton. Self-Défense, nous pratiquons le Bâton de combat et la Self-Défense à mains nues.

– Nous, c'est la partie bâton qui nous intéresse, la self-défense, avec les autres disciplines martiales, elle sera représentée.

– Aucun problème, ça me fait plaisir de mettre en valeur le combat au bâton long.

– Très bien Monsieur Brinker, au 25 mars alors. Il faudra venir en fin de matinée pour prévoir les répétitions et les ordres de passage dans l'après-midi avec les autres Arts Martiaux.

– Aucun problème, nous serons là le 25 mars en fin de matinée, au revoir et merci Monsieur.

Dans ce genre de situation, le temps de réflexion est très court, il ne faut pas hésiter dans les réponses. Surpris par cette organisation soudaine, je ne sais même pas, pendant ce coup de fil, si Philippe sera d'accord ou pas.

De septembre 96 à mars 97, en plus des cours de B.S-D que nous dispensons Philippe et moi, nous répétons notre démonstration à Martigues, Philippe est ravi. Une fois l'euphorie du moment passé,

vu la qualité technique de ce plateau, nous nous apercevons qu'il va falloir être à la hauteur. En clair, nous allons jouer dans la cour des grands. Deux, ce n'est quand même pas très représentatif, et physiquement, il va falloir tout faire, enchaînements techniques, enchaînements codifiés et combats. Je demande à Bob de venir en renfort. Malheureusement, il ne sera pas sur l'affiche, les noms ayant du être donnés à l'avance, mais aura la fierté de participer. Lui, un ancien, évoluera sur le même plateau que les meilleurs mondiaux.

En fait, le moment venu, cette démonstration à trois sera bien plus facile. Pendant que deux évoluent, le troisième aura le temps de souffler. Les six mois d'entraînement se passent sans problème majeur et dans la bonne humeur.

Le 25 mars 1997 arrive plus vite qu'on ne le pense et nous voilà embarqués sur l'autoroute, tous les trois, avec armes et bagages.

Arrivés à Martigues, Florian, venu de Montpellier nous attend. Il est venu pour assister à cette démonstration en spectateur et prendre quelques photos. Nous nous dirigeons tous vers la Halle. En pénétrant dans cette salle, je me rends compte qu'elle est de la taille d'un Zénith actuel. À cet instant même, le trac m'envahit et ne me quittera plus. Jusqu'à présent, j'ai été totalement confiant dans mes capacités techniques et physiques, ainsi que dans celles de mes coéquipiers. Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

Pour faire passer cette douleur sournoise, je vais me présenter à l'accueil. Le gérant de la Halle nous donne les consignes pour les répétitions de l'après-midi et le gala en soirée. Les notes étant prises, nous sortons de la Halle pour nous mettre en quête d'un restaurant. À la porte de sortie il y a une buvette et derrière la buvette, de vieux Marseillais à qui nous avons demandé en arrivant où se trouvait le bureau du responsable. En nous voyant ressortir, ils nous interpellent :

« Oh Vè, les Toulousainns, venez boire l'apéro.

– Non, je leur réponds, nous avons une démo ce soir.

- Oh tu es fada ou quoi ? Ta démo c'est ce soir, c'est pas un pastaga à midi qui va te caner.
- Oui, mais il vaut mieux que l'on reste sobre, après la démo ce sera avec plaisir.
- Vouais, tu fais comme tu veux, mais un petit pastis peuchère, ça n'a jamais tué personne. Allez, on vous attend ce soir les Toulousainnnns. »

Après un steak-frites pris dans un restaurant, nous retournons à la Halle. En fait de répétition, il n'y en a pas. On nous demande juste combien de temps durera notre prestation afin de définir les horaires des ordres de passage. Nous pouvons malgré tout, utiliser les tatamis pour prendre nos marques, d'autres personnes les utilisant en même temps que nous pour se repérer sur cet espace assez vaste.

Dans l'après-midi nous trainons dans la Halle ; des interviews se succèdent concernant les derniers médaillés olympiques et divers champions du monde très connus des journalistes. Comme je fais partie de la démonstration, je suis rapidement interviewé, certainement par curiosité. J'assume, mais le trac ne me lâche pas. Ça ne se sent pas dans ma voix, ni dans mon comportement, mais je sais qu'il est là. Je n'ose même pas demander à mes collègues Philippe et Bob s'ils ressentent la même chose. En tout cas, eux non plus ne le montrent pas. Dans les Arts Martiaux, on nous apprend en combat à ne laisser transparaître aucun signe de faiblesse sur le visage et dans l'attitude corporelle. Je me demande s'ils regrettent le pastis de midi qui leur est passé sous le nez, cette pensée me fait sourire et me décontracte un peu.

Dans mon souvenir, je ne sais plus à quelle heure nous sommes passés, c'était certainement vers 23h en milieu de démonstration. Placer des armes en milieu de démo, permet de varier les prestations, les autres Arts Martiaux se pratiquant généralement à

mains nues. Mais pas toujours, on trouve dans certains galas du Kendo.

Je ne sais plus ce que je dois faire, j'en ai une vague idée, puisque nous avons répété cette démonstration très souvent, mais sur le moment, je ne sais plus où j'en suis. Mon trac augmente au fur et à mesure que notre tour arrive. C'est une situation invivable et incontrôlable, je ne comprends pas pourquoi. Le B.S-D n'a rien à perdre, tout à gagner, enfin, rien à perdre... si, sa réputation si l'on foire la démo. C'est peut-être de cette pensée que vient ce trac qui inonde mon ventre et qui dure depuis midi ! Onze heures qu'il ne me lâche pas !

Dans les coulisses, nous sommes dans les starting-blocks et enfin, c'est à nous ! L'enchaînement avec la démonstration qui nous précède se produit comme un coup de pistolet. À l'instant où nous saluons pour monter sur les tatamis et que nous saluons avec calme et respect le public, ma concentration se remet tout d'un coup en fonction, le trac disparaît instantanément. Avec les projecteurs je ne vois plus les spectateurs, tout devient clair et je contrôle parfaitement bien mes faits et gestes. À moitié de la démo, je me rends compte que je prends du plaisir, paradoxe extraordinaire par rapport à ce trac fou quelques minutes plus tôt. Pendant que j'effectue des enchaînements codifiés seul, mes partenaires s'équipent rapidement pour le combat au bâton long que je vais arbitrer, plastrons ventral et dorsal, casque, gants. Pas le temps de mettre les cuissardes, les protège-tibias et les coudières. La démonstration s'achève 15 minutes après que nous soyons montés sur les tatamis, mais 15 minutes de mouvements sportifs parfaits et synchronisés avec une arme, c'est très long. Dans le final, le bonheur venant des applaudissements du public nous envahit lorsque nous le saluons. En quittant les tapis, un large sourire se lit sur nos visages.

Je ne me souviens plus exactement de ce que nous avons présenté. Je sais que plus tard, dans les autres démonstrations à Toulouse et dans la région, forts de notre expérience à l'échelon

national avec les meilleurs mondiaux, nous avons procédé en deux fois. Une première partie de 10 minutes avec les bâtons de bois et plus tard dans la soirée, le temps de s'équiper correctement avec des casques et des protections, une seconde partie de 5 minutes de combat. Après cette expérience de Martigues, je n'ai plus jamais eu le trac avant une démonstration. Outre Philippe et Bob qui, comme moi, ont été plongés dans le grand bain, je m'amuse de voir mes élèves moins entraînés que nous « traquer à fond » dans les démos. En bon instructeur, je leur prodigue des conseils expérimentés pour qu'ils puissent se faire plaisir durant leur prestation.

Le plus étonnant, ce soir-là à Martigues à la fin du gala, c'est que les médaillés olympiques et autres champions viennent nous féliciter. Le combat au bâton, c'est toujours une chose impressionnante dans une démonstration d'Arts Martiaux. Avec les assauts aux bâtons de bois, on travaille sans filets, quant au combat avec protections il assure le spectacle. Marie-Claire Restoux¹⁵³, médaillée olympique, après nous avoir félicités, a la gentillesse de faire une photo, prise par Florian, avec nous trois. J'ai toujours cette photo nous représentant tous les quatre, parce qu'à l'époque, faire une photo avec d'autres personnes était quelque chose d'important mêlant respect et amitié. De nos jours, les quantités de « selfies¹⁵⁴ » entre êtres humains sont certes amusantes, mais accordent moins d'importance aux valeurs humaines. Regarde comme nos anciens feuilletaient avec nostalgie leurs albums de photos en noir et blanc, il y avait de l'amour dans leurs yeux. D'ailleurs, les Québécois appellent le selfie non pas « autoportrait » mais « egoportrait », un vrai sujet de méditation, mais je m'égare...

¹⁵³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie-Claire_Restoux

¹⁵⁴ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Selfie>

Après cette photo, nous félicitons Marie-Claire pour sa prestation dans la soirée, et nous rejoignons la buvette des Marseillais. Dans les Arts Martiaux, on tient parole.

« Oh les jobastres, belle démonstration, on peut dire que vous savez le manier le bâton !

– Merci, c’est gentil.

– Te vexe pas petit, dit l’un deux en posant un verre sur le comptoir, ici, jobastre, c’est un compliment, ça veut dire un peu fou.

– Je sais, ma marraine était de Marseille, mais ça veut dire aussi, un vrai fou.

– Vouais tu as raison, mais sur la Bonne Mère on vous a badés, allez, buvez un coup, c’est la Halle qui régale.

– Un Orangina s’il-vous plait.

– Quoi ? Oh garçon, ici ce qui est jaune, c’est le pastis, c’est pas l’orangeade !

Dans mon dos, je sens Philippe et Bob pouffer de rire. Quant à Florian, il ne nous a pas attendus pour fréquenter la buvette dans l’après-midi, les Marseillais, c’est ses potes !

– Ok, un pastis !

– Eh bé voilà... allez, pastis pour tout le monde ! »

Dire que nous nous réveillons le lendemain matin à l’hôtel avec un mal aux cheveux pour avoir attaqué au pastis après minuit serait un mensonge. Nous avons été raisonnables, du moins chacun à sa façon, selon sa perception de la raison. Avant de repartir de Martigues, nous prenons notre petit déjeuner. Dans la salle, je vois Marie-Claire Restoux avec laquelle nous avons sympathisé la veille. Ses collègues médaillés doivent être soit déjà repartis, soit encore dans leur chambre. Elle a sensiblement l’âge de mon fils et comme elle est seule, je lui demande la permission de pouvoir partager sa table. Elle accepte avec grand plaisir. Je m’installe en face d’elle et mes coéquipiers à ses côtés. Visiblement, elle est intriguée par notre discipline martiale. Je la rassure de suite, c’est

une création et nous ne venons d'aucune école du fin fond de l'Asie. Cette discipline est française et fière de l'être. Ça a l'air de lui faire plaisir que nous revendiquions notre origine « made in France », d'un autre côté c'est logique que ça lui fasse plaisir, puisqu'elle-même représentait la France pendant les Jeux.

Je ne me souviens plus exactement de notre conversation au « petit déj », je me rappelle seulement lui avoir demandé :

« Tu fais du Judo depuis longtemps ?

– Depuis l'âge de 10 ans.

– Félicitations pour ta médaille d'or à Atlanta.

– Merci.

– Wouahh, les Jeux olympiques, c'est le Graal !

– En quelque sorte oui, dit-elle dans un sourire.

– Je suis judoka aussi et je sais que ça demande beaucoup de travail.

– Ah bon tu es Judoka ?

– Oui Noire 1^{er} dan, mais j'ai préféré continuer dans le Bâton de combat.

– Vous avez fait tous les trois une belle démonstration, c'est impressionnant, ça demande beaucoup de maîtrise des bâtons pour ne pas se blesser.

– Merci, c'est très gentil, Philippe aussi a été judoka et Bob karatéka

L'instinct des interviews de « Passion Arts Martiaux » reprenant le dessus, je lui demande :

– Par quel parcours tu es arrivée aux Jeux olympiques ?

– J'ai fait sports études et ... »

À partir de là, je ne me souviens plus exactement de notre conversation, ça remonte à 20 ans en arrière. Dans la mesure où l'entretien n'est pas enregistré, c'est difficile de le reproduire fidèlement.

En fait de mémoire, ce que j'arrive à reproduire fidèlement dans les dialogues de ce récit ce sont surtout les ambiances des

moments forts, mais également certains mots échangés qui sont restés gravés dans mon esprit. Concernant les Arts Martiaux et les Sports de combat, j'ai toujours eu une mémoire infailible. Concernant le B.S-D, c'est une passion, une quête, une voie et donc son cheminement est pour moi inoubliable.

Bien sûr, je suis content d'avoir enregistré les émissions « PAM », elles sont sur bandes audio, mais ce sont des témoignages qui remontent à 1989 et qui ne vont pas tarder à se détériorer. Tout le travail pour les sauvegarder consistera à les transcrire en numérique, mais des fois je me pose la question : les sauvegarder pour qui ? Dans quel but ? La paresse reprend le dessus et pour agir, il faut en avoir envie ou travailler en équipe.

Le travail d'équipe est pour moi plus motivant. Toute ma vie j'ai été confronté à cela, sauf une toute petite partie où seul, j'ai été artisan à mon compte.

Le travail d'équipe est très enrichissant, il y a de l'humain, des concessions mutuelles et parfois des compromis. Bien sûr il y a de l'amitié, mais aussi des fâcheries, tout ceci n'est pas très important, ce qui compte, c'est notre conscience et les bonnes relations que l'on entretient avec l'autre.

J'ai déjà cité ces sages paroles, mais j'aime les rappeler. Sur le site du B.S-D il y a inscrit ceci ¹⁵⁵ :

« Juger est une illusion, parce que si vous devez juger, vous vous servez de votre propre échelle de valeurs. Derrière le jugement se cache la croyance que tout le monde est identique ». Svami Prajnanpad.

Donc, la seule chose que nous pouvons juger sans illusion à notre propre échelle de valeur est notre conscience, faut-il encore en avoir le courage. Juger les autres dans un travail d'équipe n'apporte rien de positif.

¹⁵⁵ Méditations :

<http://www.baton-self.com/fr/sagesse-du-bsd/meditations>

Parfois, on croit que la relation amicale que l'on a avec l'autre est sincère au point que l'on pense faire passer un message par l'intermédiaire de l'humour. C'est une erreur, j'ai souvent fait cette erreur. Mon grand-père me répétait souvent de tourner sept fois la langue dans ma bouche avant de parler, mais je n'y suis jamais arrivé. Par contre en prenant de l'âge et en me référant à la pensée de Pierre Desproges que j'ai reprise à mon compte : « On peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui », j'ai retrouvé l'enseignement de mon grand-père et je suis en nets progrès.

Nous quittons donc Martigues, heureux et conscients que le B.S-D fait un grand pas en avant.

Quant à Florian en nous quittant, il est fier d'avoir vu son père en démonstration de haut niveau. Tout comme j'ai été fier de lui, le jour où il m'a montré des photos de sa prestation de haut niveau également, seul sur scène en guitare-chant, en première partie du concert de Supertramp aux arènes de Nîmes.

1997, en avril ou mai, c'est l'année où la commission technique régionale Arts Martiaux de Midi-Pyrénées disparaît. Elle s'occupait entre autres de la préformation des futurs enseignants. Cette commission préparait à passer en deux ans le Brevet Fédéral Arts Martiaux.

Je ne sais pas très bien pourquoi elle s'est arrêtée, je venais juste de l'intégrer et paf, dissoute ! À l'époque, je n'étais pas au cœur des péripéties que peuvent vivre des bénévoles au sein d'une fédération. Généralement, comme dans tout regroupement humain, il y a des questions d'ego. Je trouve dommage que cette commission s'arrête. J'en réfère donc au Comité Directeur UFOLEP de la Haute-Garonne qui me propose de créer la même commission, mais départementale. Vingt ans plus tard, elle continue à fonctionner. Au sein d'un département, en UFOLEP en tout cas, il y a beaucoup plus de marge de manœuvre qu'en région. Les gens se connaissent et se voient, mais surtout,

peuvent construire des choses ensemble. Bref, ça n'a rien de passionnant, mais en 1997, le Comité Directeur me confie la charge de préparer les futurs stagiaires au Brevet Fédéral.

En 1998, Phil Bohort est appelé sous les drapeaux de l'Éducation Nationale. Il est affecté comme directeur d'École dans un département rural et donc, il quitte le Club. J'aime beaucoup Phil, il a été d'une aide précieuse au sein du B.S-D.

1999, voilà une date qui sonne bien à mon oreille. C'est la période où le B.S-D est dans la pleine force de l'âge, 14 ans d'existence en club. On essaye tout, on tente tout et le tout, sans accident.

Quoique... avec mon ami Javier, excellente ceinture noire de Karaté, formé par un Maître Japonais, on se « frittait » amicalement. Cette amitié nous conduisait de temps en temps à nous faire recoudre à la clinique Saint-Jean Languedoc. Javier ne faisait pas dans la dentelle et moi non plus d'ailleurs. C'était l'époque où l'on estimait qu'entre pratiquants de bon niveau, contrôler les coups ne servait à rien, il fallait surtout savoir les éviter, ce qui nous permettait de nous tester. En tout bien tout honneur, le blessé était accompagné à la clinique par son partenaire de combat.

Un jour, Javier m'a fait mourir de rire. Allongé sur une table de consultation, la fois où c'était son tour d'être dessus, il se faisait recoudre la pommette ou l'arcade, je ne sais plus. Voyant son visage fermé, je lui demande :

« Ça va Javier ?

– Ça va.

– Ça te fait mal ?

Avec le plus grand sérieux et une force venant du ventre (hara) il me répond :

– Non, je suis un Samouraï ! »

Même le médecin s'est marré ! Depuis, chaque fois que j'ai mal, je pense à Javier et à son humour guerrier. Quand quelqu'un a mal

suite à un choc, j'aime lui dire « Tu es un Samouraï ! ». Ça n'a l'air de rien, mais ça rend fort. C'est beaucoup plus valorisant que « C'est le métier qui rentre ». Les deux expressions se valent, tout dépend des circonstances.

Bien plus haut, dans ce récit, j'ai dit que ce n'était pas une discipline qui était meilleure qu'une autre, mais bel et bien la personne qui la pratique. Celle-ci est supérieure techniquement, moralement, physiquement à une autre... ou pas. On ne le sait qu'au moment de vérité. C'est-à-dire en combat.

Toujours en 1999, un professeur de Boxe Française (BF) arrive au club avec son assistant. Ce prof est athlétique, pompier de profession et maître-chien. Il me demande pour son assistant et lui d'accepter leurs inscriptions, car sa fédération lui demande de se former en Self-Défense.

« Ah bon la FFBFS ne forme pas en Self-Défense ? lui dis-je.

– Non, il faut qu'on trouve à se former, pour l'instant elle n'a personne.

– Mais en BF vous travaillez en pied-poing, pas au sol.

– Non au sol, on ne nous le demande pas, mais quelques clés, étranglements et autre, ça peut aider pour convaincre des futurs licenciés. Tout le monde demande à faire de la Self-Défense.

– C'est marrant ça, il y a 15 ans, personne ne voulait en faire. Dans les Arts Martiaux traditionnels, ce n'était pas reconnu comme un art et nous étions considérés comme des sous-pratiquants sans valeurs morales. Maintenant, toutes les fédés d'Arts Martiaux s'y mettent pour faire entrer des licences !

– Oui, même la Boxe Française dit celui-ci en riant.

– Ok, pas de problème, il n'y a aucun secret dans le B.S-D, tout le monde peut en profiter. »

Les deux boxeurs passent quelques mois dans le club et un jour estimant que Javier a un très bon niveau en pied-poing, puisqu'il enseigne le karaté dans un club et le prof de BF, un très bon

niveau également puis qu'il enseigne aussi dans un club, je leur propose une confrontation de styles.

« Coup réels à la poitrine me dit Javier et contrôle au visage.

– Ok, si ton partenaire est d'accord.

– Pas de problème dit celui-ci, ça me rappellera la compète.

– 3 minutes de combat ça vous va ?

– Ok, me répondent les deux.

– Pas de gants de boxe puisque nous sommes en Self. Ça va te désavantager.

– Pas de problème me dit le boxeur, je sais contrôler au visage et puis, à mains nues c'est un très bon test.

– Javier, pas d'amenées au sol comme en Self à un contre un, ça te désavantagera aussi.

– Ok me disent les deux. »

Le combat s'engage et au cas où, je joue le rôle d'arbitre. Avec des pratiquants de ce niveau, il n'y a pas besoin d'arbitre. Ils sont comme des professionnels, ils savent ce qu'ils font.

Les trois minutes écoulées, on regarde le résultat.

C'est très simple : pour le boxeur, sans ses gants de boxe, il n'a aucune protection sauf avec les mains et les avant-bras. Le karatéka a réussi à passer entre ses avant-bras et lui a rougi la poitrine de coups de poings, en combat de rue, c'est le visage qui est ciblé.

Pour le karatéka, dans sa discipline les attaques avec les pieds et les poings se font au-dessus de la ceinture, résultat la protection basse des jambes ne se fait pas. La jambe avant fléchie (garde classique du karatéka) est une cible de choix. Mon Ami Javier à la fin du combat a les jambes endolories car en BF, les fouettés (coups de pieds circulaires bas, mais également moyens et hauts) sont autorisés.

En compétition de Karaté Shotokan, le même coup de pied circulaire (appelé Mawashi-Geri) est autorisé au niveau moyen et

haut, mais certains styles de Karaté autorisent également les coups de pieds bas en compétition.

Je sais, partir sur ce sujet entraine automatiquement des discussions techniques avec celles et ceux qui ne jurent que par leur discipline. Certains diront :

« Oui, mais les balayages des jambes en Shotokan sont autorisés, ce qui amène au sol.

– En Boxe Française aussi. »

Ce n'est pas le but d'opposer une discipline à une autre, ça m'a toujours étonné ce chauvinisme disciplinaire. Le but, à travers le B.S-D, c'est de découvrir, étudier, tester, comme dans un laboratoire, d'où le terme : confrontation de styles.

Les styles sont certes différents, mais un coup de pied donné avec un nom français ou japonais reste un coup de pied.

Conclusion : chaque discipline sportive a ses failles, mais pratiquer une discipline sportive apporte des bases solides. La Self-Défense ne fait que combler des lacunes techniques non étudiées dans différents Arts Martiaux ou Sports de combat, puisqu'elle autorise ce qui est interdit en compétition. Lorsque l'on a un niveau avancé en Self-Défense, chacun sait qu'il est plus difficile de contrôler ses gestes que de ne pas les contrôler.

Quant à nos deux combattants du jour, cette confrontation de styles n'est possible qu'à un bon niveau de qualités morales et techniques. Le respect mutuel est le ciment de cette expérience, le respect des règles de leur propre discipline également. Sans ce respect, pas de confrontation.

1999, c'est aussi des demandes de démonstration pour des galas d'Arts Martiaux. Je refuse certaines prestations, non pas par humeur du moment, mais simplement parce que nous avons tous et toutes un travail, une famille. Le B.S-D fait partie de nos loisirs, mais il ne peut occuper le temps de tous nos loisirs. Préparer une démonstration se fait en dehors des heures d'entraînement. Je ne

peux pas pénaliser l'entraînement en semaine d'un club au profit de quelques personnes s'entraînant pour une démonstration. Je ne peux demander non plus et trop souvent à quelques personnes de consacrer leurs samedis à un entraînement spécifique. La limitation se trouve là, il faut faire des choix.

Je suis contacté par l'auditorium de Saint-Pierre des Cuisines¹⁵⁶ à Toulouse. Le lien en bas de page apporte de précieux renseignements et quelques photos de ce lieu. Lorsque je me rends à St-Pierre des Cuisines pour rencontrer la personne qui m'a contacté et savoir ce qu'elle désire, je suis immédiatement saisi par la beauté médiévale de cet endroit. Dans ma tête c'est « oui de suite » sans savoir exactement ce que nous devons faire. Le B.S-D à l'intérieur de splendides murs médiévaux d'un lieu de foi ressemblant à l'intérieur d'un château fort, c'est le retour aux sources de ma discipline martiale avec les valeurs chevaleresques qu'elle véhicule, grâce au Bâton... du pèlerin.

Le responsable de Saint-Pierre (Dieu en quelque sorte) m'explique qu'il organise un concert avec plusieurs groupes de musique moderne au profit d'une association caritative et, qu'au milieu de ce concert, une démonstration de combat au bâton dans ce lieu magnifique serait de bon aloi.

« Bien sûr Monsieur, c'est avec plaisir et j'en serais ravi.

– Question temps, vous aurez une demi-heure.

– Une demi-heure ?

– Oui, pourquoi vous trouvez que ce n'est pas assez ?

– Non, pas du tout, c'est même trop pour une démonstration, généralement dix minutes suffisent.

– Dix minutes c'est bien peu...

– Oui, mais au rythme où l'on va, il faut les tenir. Nous sommes combien de disciplines martiales dans ce gala à nous partager le temps ?

– Mais vous êtes seul. Il n'y a qu'un seul club de Bâton je crois.

– Oui c'est exact, mais vous ne voulez que du Bâton ?

¹⁵⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glise_Saint-Pierre_des_Cuisines

- Exactement, vous êtes une discipline française et très ancienne, les origines asiatiques, du moins pour cette occasion, ne cadrent pas avec ce que nous recherchons.
- Très ancienne n'est pas le mot, j'ai simplement dans les années 80 remis à ma manière, l'Art du Bâton au goût du jour.
- C'est une excellente initiative, mais le maniement du Bâton est plus ancien que vous.
- Certes.
- Si vous ne pouvez pas une demi-heure, ce n'est pas grave, les concerts suffiront. Nous avons simplement pensé à ce petit plus qui pourrait intéresser le public.
- Si, bien sûr, nous pouvons faire une prestation d'une demi-heure et même plus puisque nos entraînements durent deux heures, mais à condition d'y inclure des combats au bâton long avec les équipements de protections et surtout de la Self-Défense à main nues.
- De la Self-Défense à main nues ? Mais on m'avait dit que vous pratiquiez le Bâton de combat.
- B.S-D veut dire : Bâton de combat. Self-Défense.
- Self-Défense, c'est-à-dire ?
- De la Boxe pied-poing, des clés, des étranglements, des projections, des contrôles au sol, des défenses contre couteau avec bâton court, etc.
- Effectivement, c'est très intéressant et surtout très varié, le public ne risque pas de s'ennuyer. Malheureusement, les projections, je ne peux pas vous laisser installer des tatamis. Ça gênera pour les concerts.
- Mais nous n'avons pas besoin de tatamis, nous savons chuter sur des surfaces dures et ce plancher est parfait.
- Je ne peux pas prendre le risque d'un accident.
- Ne vous inquiétez pas, nous sommes entraînés. Je peux même chuter sur ce plancher avec un bâton dans les mains, d'ailleurs c'est ma fille qui me projettera, nous sommes tous les deux bien entraînés à cela.

- Avec les bâtons, il n’y a pas de risques pour le plancher¹⁵⁷ ?
- Aucun, on évitera de les faire entrer en contact avec le sol. On a l’habitude aussi.
- Vous serez combien ?
- Pour une prestation d’une demi-heure, il faudrait que l’on soit au moins six.
- Vous savez que votre participation est gratuite, comme c’est au profit d’une œuvre, c’est un peu comme le téléthon, les entrées sont payantes et les frais réduits au minimum.
- Aucun problème, nous ne faisons pas ça pour de l’argent, mais pour le plaisir, et puis une démonstration de ce genre nous fait progresser puisqu’il faut la préparer.
- Alors c’est très bien, nous sommes d’accord. »

Le jour de la démonstration arrive, comme prévu nous nous sommes entraînés quelques samedis, mais également en semaine en fin de cours.

Nous sommes sept :

Bob, Javier, Lancelot, Esmeralda, Mireille, Virginie et moi-même, plus un membre du club en coulisse pour nous préparer le matériel afin d’enchaîner rapidement, ce qui fait huit au total.

Ce qui nous interpelle tous, c’est l’harmonie entre le B.S-D et ce lieu et, dans un deuxième temps, le fait que les 400 places soient toutes occupées.

Le premier concert ayant chauffé la salle, nous entrons en scène. Après que le groupe des Fustigeurs a salué le public, j’explique brièvement, puisque nous n’avons pas affaire à des passionnés d’Arts Martiaux, ce qu’est le B.S-D.

Dès les premiers échanges techniques, le public nous est acquis. Les applaudissements nous enivrent de plaisir. Il faut malgré tout rester concentrés, gérer le cardio et ne pas se planter.

¹⁵⁷ [https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glise_Saint-Pierre_des_Cuisines#/media/File:Toulouse_-_Saint-Pierre-des-Cuisines_-_20110917_\(1\).jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glise_Saint-Pierre_des_Cuisines#/media/File:Toulouse_-_Saint-Pierre-des-Cuisines_-_20110917_(1).jpg)

Décrire la démo n'aurait aucun intérêt, elle a été filmée et on peut retrouver la vidéo en VHS dans mes archives. Nous avons présenté un condensé de tout ce que nous travaillons en B.S-D. Enchaînements techniques, enchaînements codifiés, assauts et combats que ce soit en Bâton ou en Self-Défense. Également, défense avec bâton court contre couteau, amenées au sol, chutes sur plancher, bref un panaché de techniques réalistes, mais spectaculaires pour un public non averti.

Bien sûr la démonstration à Martigues n'était pas si complète, puisque nous devons présenter uniquement le Bâton et nous avons beaucoup moins de temps, mais elle a élevé le B.S-D au rang de discipline martiale. Celle de Saint-Pierre a un goût différent, c'est un véritable catalogue de ce que nous savons cuisiner.

L'association caritative regroupait des fonds pour un pays d'Afrique en cruel manque de moyens. Impossible de me souvenir si c'était pour des fournitures scolaires, des pompes pour puiser de l'eau ou de l'aide alimentaire. Bref, c'était dans un but humanitaire que le B.S-D a apporté bénévolement sa contribution. À la fin du concert, lorsque nous remballions notre matériel dans les voitures, des personnes d'origine africaine sont venues nous remercier et nous féliciter.

Une de ces personnes, un homme, nous dit très sérieusement :

« Il y en a deux-là, ils réglaient leurs comptes.

Il s'agissait de Javier et Lancelot.

– Non, non, Monsieur, c'était prévu. En Boxe pied poing, à bon niveau, les coups sont appuyés, mais nous avons l'habitude, au contraire on se régale.

– Nô nô non, ils réglaient leurs comptes ! ils réglaient leurs comptes ! »

Hilarité générale.

Une Africaine d'environ mon âge, s'approche de nous et s'adressant à Virginie elle dit :

« Je ne sais pas quoi dire, mais la jeune fille c'était très bien.

Visiblement, Virginie dans sa prestation avec moi, l'avait impressionnée lorsqu'elle m'avait projeté dans un enchaînement technique au bâton.

– C'est ma fille, lui-dis-je assez fier.

– C'est vôt fille ?

– Oui, oui.

– Oh là là, ké complicitéééée ! »

Pour Virginie et moi, ça été le plus beau cadeau. 18 ans plus tard on n'a pas oublié et parfois, quand il nous arrive de faire quelque chose en même temps ou ensemble, on se regarde et on dit : « ké complicitéééée ! »

Voilà, cette simple petite attention de cette femme a rendu gratifiants tous mes efforts à monter cette démonstration pour venir en aide, avec nos moyens, à un peuple que je ne connais pas. Saint-Pierre des Cuisines restera gravé dans mon cœur, comme l'endroit où le B.S-D a trouvé sa place.

Par la suite, bien sûr, nous avons fait d'autres démonstrations dans des galas d'Arts Martiaux. Le Club de Ju-Jitsu d'Aucamville en organisait tous les ans. Dans ces démonstrations, auxquelles un certain nombre de Fustigeurs participaient, nous en profitons avec Virginie, pour faire évoluer les parties techniques, comme par exemple, des enchaînements codifiés au Bâton long et en miroir. C'est un exercice qui consiste à démarrer l'un en face de l'autre, séparés de la longueur de la scène (ou de la longueur des tatamis), et réaliser le même Enchaînement codifié. Cet exercice est techniquement difficile, pas dans la connaissance des gestes qui composent la chorégraphie ou dans l'énergie déployée du combat virtuel, mais parce qu'il faut à la fois se concentrer sur sa propre pratique, avoir conscience de l'espace et de ce que fait son

partenaire. Les bâtons devant, lorsqu'ils frappent le sol, ne faire qu'un seul bruit.

Comment faire ? Se concentrer uniquement sur sa propre pratique ? Il y aura forcément un décalage. Se concentrer sur son partenaire ? On est sûr de se tromper, car on travaille en miroir et non en parallèle ce qui est plus facile. Alors ? Eh bien le travail, rien que le travail et pour finir, être « Zen en mouvement » pour être synchro.

Avant de continuer, j'aimerais faire une petite parenthèse sur ce slogan qu'on entend partout « Balance ton porc ». En ce mois d'octobre 2017, la parole des femmes se libère enfin.

Personnellement, cette appellation ne me plait pas, mais je n'ai rien à dire, je ne suis pas une femme. Par contre sur le principe, je suis d'accord, il faut qu'elles aient un champ d'action pour que les harcèlements sexuels ou les viols ne se produisent plus.

Après réflexion, j'ai trouvé ce qui me gêne, c'est le titre. Sur le fond, je suis évidemment d'accord, sur la forme, j'ai des réserves. Certes, c'est un titre choc, trouver mieux c'est difficile, mais il ne représente pas la dignité des femmes dans leurs souffrances. Il y a le mot « balance » et le mot « porc », c'est vulgaire, mais quelle qualification conviendrait ?

Je n'ai pas pris la peine de lire les messages sur les réseaux sociaux à ce sujet, car on ne sait jamais où est la vérité sur ces supports. Je ne me suis inspiré d'aucun philosophe, expert, savant ou autre personnage venant « se faire valoir » sur les plateaux de télévision. Ce qui me gêne dans « Balance ton porc » c'est « ton » porc. Une femme n'a jamais voulu que ce soit le sien à elle. Dans le « ton » de ton porc, il y a une idée d'intimité contrainte et forcée, mais également une idée de soumission, or subir, n'est pas se soumettre.

« Balance ce porc » serait plus approprié. Dans « ce porc » il y a une notion de rejet, de dégoût et d'écœurement.

Une réflexion sur ce que j'écris en ce moment me vient à l'esprit. Comment pourra être interprété ce texte dans quelques dizaines d'années, si bien sûr il est conservé jusque-là, s'il est sorti de son contexte actuel ?

Certes il ne sera plus d'actualité, mais la société aura-t-elle évolué ?

Je me souviens dans les années 60 et même 70, certains hommes sifflaient les femmes dans la rue pour exprimer leur soi-disant admiration. J'étais contre cette pratique et jamais de ma vie je n'ai sifflé une femme. Le respect mutuel, tout comme dans les Arts Martiaux, est la base première de toute relation humaine.

Les sifflets sont devenus rares depuis quelques années, mais il y a de nouveau une recrudescence, suivant les cultures et la place des femmes dans cette culture. Avec la mondialisation, dans un siècle ou deux, le romantisme français ou le charme italien auront-ils laissé la place au puritanisme qui marque une partie de la culture américaine ? Les réseaux sociaux ont joué un rôle fondamental pour briser le tabou de la banalisation du harcèlement. Toutefois, à l'échelle d'une société, dénoncer le harcèlement est une chose, envisager les relations entre hommes et femmes sous l'angle du puritanisme en est une autre. Il y a une différence entre séduction et harcèlement, même si elle n'est pas toujours simple à apprécier, mais le bon sens populaire devrait conserver en amour nos us et coutumes, sans aller chercher au-delà de l'Atlantique de nouvelles formes de relations codifiées entre les êtres humains.

Je m'égare un peu, mais pas vraiment. Je voulais en venir aux relations entre les femmes et les hommes au sein du B.S-D. Je n'ai jamais été aux États Unis, mais au vu d'un reportage télévisuel affirmant que dans cette culture, il était impoli de se promener main dans la main et qu'un homme se doit de se tenir à une distance correcte lorsqu'il se promène avec une femme ou qu'il lui parle, je me demande comment ces hommes et ces

femmes américaines se comportent dans un club mixte d'Arts Martiaux où il y a du contact ?

Certes, c'est un reportage TV, il faut en prendre et en laisser. Je me suis donc informé auprès de mes enfants qui connaissent les États-Unis. Florian y a travaillé, il s'est produit sur les scènes des plus grandes villes américaines et au téléphone il m'a dit ne jamais avoir fait attention à cette forme de culture, rien ne l'a choqué.

Ma fille, elle, a travaillé avec de jeunes enfants en Angleterre et m'a parlé du comportement que les étrangers à la famille doivent avoir avec les enfants, ne pas les embrasser, ne pas les toucher, ne pas les prendre sur les genoux. Par contre pour les États-Unis dit-elle, « la bise » dans leur culture ne se fait pas, mais ils sont friands de Hugs (câlins ou étreinte, comme on veut). Tout comme son frère, elle n'a pas remarqué en Amérique ce que ce reportage télévisé laissait sous-entendre.

Quoiqu'il en soit, comparer les cultures, les comprendre, les aimer même, est une chose, mais apporter une solution à notre problème en France en est une autre. Personnellement, je souhaite que le délai de prescription concernant les agressions sexuelles soit revu par la loi. Je ne veux pas m'étendre sur le sujet pour ne pas sortir du cadre de mon livre, mais 20 ans est insuffisant.

Je ne m'éloigne pas tant que ça, puisqu'en B.S-D nous traitons des agressions en nous conformant aux textes de loi sur la légitime défense.

« Alors, comment font-ils dans les clubs aux États-Unis ? Je demande à ma fille.

– Certainement comme chez nous, me répond-t-elle, les clubs de Judo ne manquent pas. »

En pratiquant la Self-Défense à mains nues, les femmes apprennent à se défendre, allongées le dos contre les tatamis, elles subissent avec des gestes contrôlés, des étranglements et des immobilisations en tous genres. Les hommes sont souvent à

califourchon sur elles et vice-versa d'ailleurs, il n'y a jamais le moindre geste déplacé ou la moindre allusion. Pendant des dizaines d'années j'ai vécu cela, je peux donc en témoigner.

Ma fille la première pourrait en parler mieux que moi, puisque c'est une femme et qu'elle a pratiqué pendant 18 ans. Tout est une question de respect et d'état d'esprit. Une activité de Self-Défense mixte se veut forcément tactile, puisque le but est de se défaire d'un contact physique, mais les gestes techniques sont sans ambiguïté.

Sans le faire exprès, il arrive parfois, d'entrer en contact avec des seins, ou des parties génitales, cela fait partie du métier, mais en aucun cas ces mouvements ne sont équivoques. Depuis bien des années, j'en ai tiré une conclusion : les clubs mixtes d'Arts Martiaux ou de Sports de combat, s'ils sont bien dirigés, sont naturellement asexués. Les hommes et les femmes qui les composent progressent ensemble dans un esprit d'entraide, de respect mutuel et de fraternité, il n'y a aucun doute là-dessus. D'ailleurs, le salut du B.S-D se traduit par : Respect mutuel, Amitié, Loyauté.

Je reviens en 1999 et 2000.

Les 27 et 28 mars 1999, l'UFOLEP 31 m'envoie au Creps de Chatenay Malabry, dans les Hauts de Seine, pour assister aux assises nationales des Activités d'Oppositions et Arts Martiaux. J'en reviens avec un compte rendu détaillé. À la suite de quoi, L'UFOLEP 31 me demande de prendre la responsabilité de la commission technique départementale Arts Martiaux. J'accepte, car j'ai envie de créer des choses nouvelles.

En me rendant à Chatenay Malabry, j'ai constaté que les clubs d'Arts Martiaux affiliés à cette fédération ne se connaissent pas. La raison en est simple, ils ne connaissent que les clubs de leurs propres disciplines martiales. Autrement dit, le Judo ne connaît que des clubs de Judo, le Karaté, que les clubs de Karaté, le Ju-Jitsu idem et l'Aïkido pareil, pour ne citer qu'eux.

Le B.S-D, lui, est seul à Toulouse et ne connaît aucun club pour échanger techniquement, mais il peut s'adapter à toutes les disciplines combattant à mains nues, debout ou au sol, c'est ce qui fait son originalité. En plus, avec le Bâton de combat, il peut créer un apport technique à n'importe quel Art Martial concernant la pratique du bâton long.

J'envisage de créer des stages Multi Arts Martiaux avec des enseignants de différentes disciplines et leurs élèves, dans le département de la Haute-Garonne.

Je réunis donc des professeurs, en vue d'échanges techniques et conviviaux, dans d'autres disciplines que celle qu'ils ont l'habitude de pratiquer.

« Tu n'as pas peur, me dit un prof en rigolant, qu'il y ait une fuite des capitaux ?

– Des capitaux ?

– Eh bien oui, des élèves qui quittent une discipline pour une autre discipline qu'ils n'auraient jamais connue sans ces stages.

– Non, pas du tout et même si c'était le cas, tant mieux ou tant pis pour eux. Changer en cours de saison ce n'est pas évident. Il se peut qu'un débutant qui se cherche le fasse, mais quand tu pratiques depuis quelques années dans la même discipline, c'est assez rare.

– Pas forcément, moi j'ai pratiqué plusieurs Arts Martiaux.

– C'est vrai, moi aussi, mais conviens-en, ce n'était pas sur un coup de tête à la fin d'un stage, c'était un acte réfléchi. Changer d'Art Martial après plusieurs années de pratique est une décision que l'on ne prend pas à la légère et généralement on a eu tout l'été pour réfléchir à la reprise d'une nouvelle saison.

– C'est vrai, si on quitte, il faut tout recommencer à zéro.

– Pas forcément à zéro, tu sais bien que dans notre jargon on dit : « il sait marcher ».

– Oui c'est juste, on le dit d'un pratiquant avancé qui a déjà acquis de bonnes bases techniques dans une discipline.

- Exactement, et donc tous les deux, nous avons certes recommencé à zéro, mais pas vraiment.
- Oui, parce que l'on a déjà pratiqué autre chose, mais tu peux développer ?
- Je peux, mais en prenant l'exemple de mon ancien métier : l'enseignement de la conduite.
- Tiens, tiens, et ça a un rapport avec la pratique des différents Arts Martiaux ?
- Oui, absolument. Outre la voiture et la moto, j'ai enseigné également le groupe lourd. Lorsqu'un conducteur auto désire passer son transport en commun, s'il a un permis de conduire auto, le transport en commun est simplement une spécialité (gabarit, position sur la chaussée etc.). J'ai souvent comparé le permis de conduire auto à une ceinture noire et donc, comme « il sait marcher », rouler en l'occurrence, le permis poids lourd ou transport en commun est techniquement abordable.
- Pourquoi tu dis « s'il a un permis auto » ? Je ne comprends pas.
- Parce qu'à une époque, je ne sais pas si c'est toujours le cas, on pouvait passer directement le permis transport en commun sans avoir de permis auto.
- Et ?
- Et là, il fallait partir de zéro, ce qui était extrêmement difficile avec un gros gabarit. J'ai conseillé à certains candidats de passer un permis auto, savoir rouler en l'occurrence, avant de se spécialiser en transport en commun.
- Je comprends mieux le rapprochement avec les Arts Martiaux. Effectivement pour nous, changer ou s'adapter à une autre discipline ne pose pas trop de problème. Pour un débutant, comme il commence à zéro, changer de discipline sans arrêt n'est pas conseillé, il n'y a aucun progrès.
- Voilà, j'ajoute que j'ai lu un jour, dans un magazine d'Arts Martiaux, que changer de discipline martiale lorsque l'on est aguerri ne menait à rien. Une fois que l'on a choisi sa voie, pour

bien progresser, il faut rester dedans et continuer à pratiquer assidûment avec son Maître.

– C'est un point de vue.

– Oui, c'est un point de vue asiatique, mais ce n'est pas le mien. Pour être un pratiquant d'Art Martial complet, après avoir acquis des bases, pour vivre sa voie, il faut aller au-delà d'une seule discipline et être curieux de tout. Simplement pour une question d'ouverture d'esprit et d'apports techniques différents, j'oserais même dire : d'émancipation. Pour moi, un pratiquant doit pouvoir combattre dans toutes les situations et donc, aller chercher le savoir partout où il se trouve.

– C'est tout à fait juste, tu as vu, ces vieux judokas et même moins vieux, ils ne savent parler de rien d'autre que de Judo, de leurs grades et de leurs Maîtres. À les entendre, les autres Arts Martiaux, ils n'en ont même pas conscience. Un véritable Maître doit avoir un minimum de culture martiale non ?

– Absolument, mais bon, chacun vit sa passion comme il l'entend et s'entraîne dans ce qu'il a envie de pratiquer. Personne ne peut donner de leçons à personne dans ce domaine, c'est une question de choix personnel.

– Effectivement, le sujet est vaste et mène à la confusion.

– Tout à fait, les formes d'études apparues en France sont les Sports de combat axés sur la compétition face à un adversaire avec des règles d'arbitrage, ensuite viennent les Arts Martiaux qui mettent l'accent sur les valeurs morales, la recherche de la perfection technique avec des partenaires d'entraînement et une subordination au Maître, enfin plus récente, une troisième forme regroupe les pragmatiques dont je fais partie qui, avec le Bâton de combat et la Self-Défense à mains nues sont en recherche d'efficacité face à un agresseur. Le B.S-D par exemple, représente un Art Martial grâce au Bâton de combat, mais également la Self-Défense à mains nues pour le côté pragmatique.

– C'est un mélange donc.

- Non, la Self-Défense n'est pas un mélange ce serait trop simple. C'est une synthèse de techniques martiales et de Sports de combat qui ont été sélectionnées pour leur réalisme, sans oublier bien sûr, les valeurs morales.
- C'est intéressant cette analyse des trois formes de recherches.
- En fait, c'est ma propre définition. Certaines disciplines martiales, très axées sur des techniques efficaces de Self-Défense, se considèrent comme Art Martial et d'autres plus axées sur des principes énergétiques et philosophiques se considèrent également comme un Art Martial, l'éventail est large.
- Et le Judo, tu en penses quoi ?
- Comme toi, j'ai pratiqué le Judo et comme partout, j'ai connu de tout dans cette discipline, des mecs bien et des imbéciles. C'est la danse classique des Arts Martiaux, déséquilibrer, projeter et lutter n'a rien de facile. Comparativement, la Boxe Française, c'est la danse classique du pied-poing. Sans trop développer, les boxeurs issus de la BF font preuve de véritables qualités techniques lorsqu'ils pratiquent dans d'autres sports de pied-poing (Kick Boxing, Full-contact etc.). Quant au Judo, dès qu'une discipline martiale fait de la compétition que ce soit au niveau départemental ou olympique, je considère qu'elle se transforme en Sport de combat. Ce n'est pas un reproche, ce n'est que mon point de vue, j'aime autant les Sports de combat que les Arts Martiaux. Le B.S-D Bâton de combat, qui est un Art Martial, devient Sport de combat dès que l'on organise un tournoi avec arbitrage. Je t'ai convaincu pour les stages Multi Arts Martiaux ?
- Oui, oui, bien sûr, mais tu n'avais pas à me convaincre, je l'étais déjà. »

L'idée est donc retenue. Le président de l'UFOLEP 31, ayant de bonnes relations avec la FFJDA départementale, trouve pour nous des créneaux horaires les samedis après-midi à la Maison du Judo de Toulouse.

Les principes de ces échanges techniques sont les suivants :

Premièrement, en tenant compte du fait que nous appartenons tous à la même fédération sportive et que nous avons la même licence, pourquoi ne pas nous retrouver tous ensemble sur les tatamis ?

Deuxièmement, les valeurs des Arts Martiaux sont identiques aux valeurs de notre fédération l'UFOLEP : humanisme, entraide, enseignement et laïcité, la liste n'est pas exhaustive. Appartenant tous à cette même fédération, la concrétisation de ces valeurs morales sur les tapis doit être un exemple pour les plus jeunes.

Troisièmement, concernant les échanges techniques, une ouverture d'esprit sur la pratique et la philosophie de disciplines autres que la nôtre est d'un apport très important et enrichissant dans la formation d'un(e) pratiquant(e), et ce quel que soit le niveau technique obtenu dans sa propre discipline.

Et ça a marché ! Et même au-delà de notre département, d'autres clubs d'Arts Martiaux de Midi-Pyrénées affiliés à l'UFOLEP sont venus se joindre à nous.

Je résume :

Plusieurs clubs de disciplines martiales différentes, on va dire cinq ou six, sont au rendez-vous des samedis après-midi.

Pour chaque samedi, deux disciplines, deux profs et leurs élèves se partagent le temps.

Dans la première partie de 14h à 16h, tout le monde pratique les bases d'un Art Martial. Dans la seconde partie, de 16h à 18h tout le monde pratique les bases d'un autre Art Martial. Et ainsi de suite à tour de rôle suivant le nombre de disciplines concernées et le nombre de samedis.

Le pot de l'Amitié en fin de stage est un thème imposé, la seule chose qui soit imposée d'ailleurs. Et voilà, c'est aussi simple que ça. Quand des bonnes volontés veulent ensemble se rendre utiles, rien n'est impossible. Ça a duré sept ans ! Jusqu'en 2007.

Le 31 juillet 1999, je reçois de la main du Maître d'Armes Nuno Curvello Russo, un diplôme de moniteur de jeu de bâton portugais délivré par l'Association de Jeu de Bâton de Lisbonne (Associação do Jogo do Pau de Lisboa).

Le 1^{er} novembre 2000 je reçois, toujours de la main du même Maître d'Armes, un diplôme d'instructeur délivré par la Fédération Nationale de Jeu de Bâton Portugais (Federação Nacional Do Jogo Do Pau Portugêses).

L'année 2000, ce passage au XXI^e siècle a été une année très intéressante au point de vue relationnel. Je suis assez fier de cette reconnaissance d'une fédération étrangère, elle prouve que la passion peut vous transporter au-delà des frontières.

J'ai une très grande affection et une très grande amitié pour Nuno Russo, ce frère d'arme, ce grand bâtonniste, qui m'a encouragé à sortir des sentiers battus et continuer à vivre le combat au bâton long, comme une passion.

1999 et 2000 sont également les années où Virginie passe son Brevet Fédéral premier degré et en août 2000 son BF second degré pour enseigner les Arts Martiaux au sein de la Fédération UFOLEP.

Tout comme je les avais obtenus moi-même quelques années auparavant, elle les conquiert dans les mêmes conditions : quinze jours de stages intensifs répartis sur deux saisons. Nous nous retrouvons donc, au même niveau de compétences dans l'enseignement du Bâton de combat. C'est vraiment un grand bonheur et une très grande fierté pour elle et moi. Ce genre de partage, outre l'amour paternel, tisse des liens très forts et rapproche énormément, sans eux, ce livre n'existerait pas.

À la fin de la saison 2000, vers début juin, a lieu comme tous les ans, le challenge des quatre saisons UFOLEP à la maison du Judo de Toulouse. Cela se passe le samedi.

Pour couper la monotonie de la compétition, le président de l'UFOLEP 31 me demande si nous voulons bien, faire une démonstration de B.S-D en milieu d'après-midi.

« Aucun problème lui dis-je, j'organise ça. »

Ce fameux samedi, mon fils arrive à notre maison familiale et me demande de garder mon petit fils âgé de 6 ans.

« Papa, j'ai du taf et je ne peux pas prendre Lucas avec moi.

– Moi, j'ai une démo de bâton cet aprèm, je ne peux pas le garder non plus.

– Jany peut le garder ?

– Non, elle n'est pas là.

– Amène-le avec toi, ce serait cool qu'il voit cette démo.

– Qui va s'en occuper dans les tribunes ?

– Demande à Virginie.

– Virginie est avec moi, nous sommes sept sur les tatamis.

– Il n'y a pas un de tes élèves qui peut s'occuper de lui le temps de la démo ?

– Non, ce n'est pas prévu. C'est exactement comme si tu demandais à un des musiciens qui joue avec toi sur scène de s'occuper de Lucas au pied levé, c'est pareil.

– Là, je suis en galère Papa.

– Ok, laisse-le-moi, je vais me débrouiller. »

Florian ayant tourné les talons, je dis à Lucas :

– Ça te plairait de faire une démo de bâton ?

– Ben oui !

– On va s'entraîner alors ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. J'équipe Lucas d'une petite canne en pvc et mousse et nous commençons à travailler dans le jardin, des techniques de combat en assaut libre.

Le gamin se régale et prend du plaisir. Au bout d'une demi-heure de cours je lui dis :

« Ce n'est pas mal Lucas, tu te débrouilles bien, on arrête ?

– Non, non Papi, on continue !

– Tu n'es pas fatigué ?

– Non mais j'ai soif !

– Ah oui, excuse-moi, allez, on va boire un coup.

Cinq minutes après nous être abreuvés, le cours particulier reprend, techniques d'attaques, de parades et contres, coups retournés etc.

Au bout d'une heure, j'arrête l'entraînement et je lui dis :

– C'est bien Lucas, on va pouvoir faire un petit assaut tous les deux en démo cet après-midi.

– Oui mais regarde...

Lucas ouvre sa main droite et me montre un début d'ampoule due aux frottements de la canne dans sa main.

– Je vais te soigner, mais... je ne sais pas si l'on va pouvoir faire cette démo tous les deux.

– Si, si Papi, ça ne me fait pas mal. »

L'après-midi, lorsque nous pénétrons Lucas et moi dans l'enceinte de la maison du Judo, une chaleur moite nous envahit. Les gradins sont pleins, les familles et amis des judokas sont là, car il va y avoir des finales et des remises de médailles.

Mes partenaires de démonstration se dirigent vers les vestiaires et je me dis à cet instant, que vu la foule, le petit va avoir la trouille et se déballonner.

Pas du tout ! Lucas est ravi.

Le moment venu, toute l'équipe monte sur les tatamis, nous saluons ensemble le public et commençons notre prestation. Enchaînements techniques, assauts au bâton de bois et combats avec protections. Arrive le tour de Lucas. Celui-ci s'équipe d'un casque que l'on peut régler à sa taille, s'arme d'une canne en pvc et mousse, puis salue le public et son partenaire. Comme à l'entraînement du matin, je lui sers d'adversaire. Le combat dure

36 secondes et ce jeune scarabée arrive à me toucher deux fois dans les jambes, sous les applaudissements du public.

Ce combat est visible sur YouTube et sur le site du B.S-D.

Le gamin est aux anges, il est entré dans la cour des grands. Je suis étonné par ses facultés d'adaptation et ses dispositions en combat, à 6 ans, c'est très prometteur. Malheureusement, il habite Montpellier et moi Toulouse, il n'y aura pas de suivi régulier en B.S-D. Mais bon, à l'instant où j'écris ces lignes fin novembre 2017, il a maintenant 23 ans. Peut-être que la flamme sacrée renaîtra dans une discipline ou dans une autre. Elle peut naître d'ailleurs chez n'importe lequel de mes petits-enfants garçon ou fille et dans n'importe quelle discipline, je sais que la génétique ça existe.

En parlant de génétique, en 2003 Florian a dirigé 4 stages de bâton de combat auprès d'enfants de la région de Montpellier et a assuré un spectacle avec eux. Puis en 2014, il s'est produit en tant que musicien sur une scène de théâtre, mêlant guitare, bâton de combat et boxe sur sac de frappe. Évidemment, en tant qu'artiste, il a privilégié le côté artistique et non le combat ce qui est normal. Je n'ai pas vu ces spectacles, je le regrette bien sûr.

2003, c'est l'année où sa sœur Virginie n'est pas en reste concernant le Bâton de combat. Nous sommes invités à participer à un stage international de Jogo Do Pau du lundi 14 juillet au vendredi 18 juillet 2003 à Lisbonne. Mestre Nuno Russo m'affirme que ma fille peut venir, qu'il y aura quelques femmes, du moins, des Portugaises.

Virginie et moi décidons par soucis d'économie de prendre un bus mais également pour voyager comme les Portugais qui, de Toulouse, rentrent au pays. À l'époque la ligne directe en avion Toulouse/Lisbonne n'existait pas et cette solution est beaucoup plus simple. Dans l'avion, avec les bâtons et les équipements

sportifs, ainsi que la correspondance à Paris, c'est plus cher et moins pratique.

Plus de 1500 km et environ 20h de trajet en comptant les arrêts ne nous dérangent pas. Le plaisir, c'est de voyager ensemble.

Nous partons en direction de Bayonne et Saint-Sébastien. Nous traversons l'Espagne de nuit, Burgos, Valladolid, Salamanque. Au petit matin arrivons à la frontière portugaise au niveau de Vilar Formoso et là, surprise : notre autocar rapide se transforme en omnibus desservant un certain nombre de villages du Portugal. Quoi de plus normal puisque ce sont des Portugais qui rentrent au pays pour les vacances.

Qu'est-ce que l'on a pu rire avec Virginie, notre car brinqueballait dans tous les virages. Je n'ai plus le souvenir, mais il se peut qu'un changement de conducteur ait été effectué à la frontière.

– Aléatoire la conduite ! lance Virginie en rigolant.

– Aléatoire la conduite ! je réponds en me marrant.

Ce fut notre leitmotiv jusqu'à Lisbonne. Ça rend joyeux et ça fait passer le temps.

Nous arrivons à Lisbonne entre midi et 14h. Bien sûr, je n'ai plus en août 2018, au moment où j'écris ces lignes, les horaires exacts en tête, mais entre midi et deux, comme on dit, l'expression me plait bien. Le Portugal c'est ça, pour les rendez-vous, pas de stress. Un jour, au cours de mes périples dans le cadre sportif à Lisbonne, j'ai demandé à un Portugais, à quelle heure je devais venir.

« Dans l'après-midi, me répond celui-ci.

– Oui, pas de problème, mais à quelle heure ?

– Dans l'après-midi. »

Virginie et moi descendons de l'autocar et nous sommes accueillis par Luis Preto, directeur de stage et élève de Nuno Russo.

J'ai connu Mestre Luis Preto à Madrid le 24 mai 2002, dans les locaux de Budo International. Nous avons fait ensemble avec

Mestre Nuno Russo et Mestre Nuno Mota¹⁵⁸ une vidéo VHS intitulée *O Jogo do Pau*¹⁵⁹. Voici ce que dit la jaquette, d'après la traduction en français de Budo International :

« Le Jogo do Pau (Jeu de Bâton) portugais est une technique de combat considérée actuellement comme le seul art martial portugais. En tant qu'art de combat ses antécédents remontent aux techniques d'armes des chevaliers médiévaux. Un grand nombre d'entre elles sont directement extrapolées du bâton long traditionnel d'1,55m qui était utilisé à des fins belliqueuses dans les combats entre villages ou les duels, principalement dans les régions rurales du nord du Portugal. Malheureusement, le jeu traditionnel est tombé en désuétude avec le temps et l'apparition des armes à feu.

Cependant, grâce à un inestimable travail de recherche, Maître Nuno Russo est parvenu à recouvrer et à faire revivre cette intéressante discipline. Dans cette vidéo, il nous présente la technique actuelle, qui a évolué de manière à accroître la rapidité et la puissance de l'attaque ainsi qu'une meilleure maniabilité et efficacité dans le combat contre plusieurs adversaires. Nous analyserons les gardes, les attaques, les défenses et les contre-attaques, la compétition avec protections spécifiques pour cet art, ainsi que le bâton court de 80 cm qui naquit de l'interdiction du bâton long dans les fêtes populaires et dont le maniement est enseigné actuellement à la Police au Portugal. »

Voici ce que dit Mestre Nuno Russo dans cette vidéo à propos du B.S-D :

« Je voudrais en profiter pour remercier Budo International de l'opportunité qu'il nous a donnée de venir montrer ces techniques portugaises, encore peu connues dans le monde. J'aimerais

¹⁵⁸ Mestre Nuno MOTA, avec lequel j'ai d'excellentes relations amicales, viens de créer à Paris en 2018 l'Association de Jeu de Bâton Portugais. Je le considère comme l'un des meilleurs « joueur de bâton » portugais.

¹⁵⁹ Vidéo *O Jogo do Pau* <https://www.youtube.com/watch?v=vUKM-N9EbwA>

également remercier pour sa collaboration, mon ami, le Maître Jean-Louis Brinker, créateur du B.S-D Bâton de combat et Self-Défense, qu'il enseigne à Toulouse en France, où il est en outre, le représentant du Jeu de Bâton portugais. Sa technique est une technique jumelle de la technique portugaise, car dans son Bâton de combat et Self-Défense, il a inclus de nombreuses techniques du Jeu de Bâton Portugais. »

Voici le courrier que j'ai envoyé à la Noël 2002 aux Fustigeurs et Fustigeuses :

« Le magazine d'Arts Martiaux BUDO International de novembre 2002 met en valeur l'Art du Bâton portugais le « Jogo do Pau ».

Maître Nuno Curvello Russo est considéré comme le meilleur pratiquant de bâton au monde. Il a d'ailleurs remporté tous les défis, en Orient comme en Occident.

Une cassette vidéo vient de paraître dans sept pays différents, elle s'intitule « O Jogo do Pau », c'est une vidéo très intéressante et très technique pour tout joueur de bâton, mais la surprise ne s'arrête pas là, le B.S-D, votre discipline est à l'honneur. Cette reconnaissance internationale de notre discipline indique que non seulement nous sommes sur la bonne voie dans l'Art du combat au bâton, mais que le B.S-D de France est devenu aux yeux des meilleurs Maîtres de Bâton étrangers une discipline de référence. C'est le plus beau cadeau de Noël qu'une discipline puisse rêver, à vous donc, Fustigeurs et Fustigeuses de tout poil, de continuer à faire vivre le B.S-D et à le transmettre le mieux possible.

Continuer à transmettre le B.S-D est un formidable défi car nous sommes un petit club et peu de pratiquant(e)s. Je m'engage donc à aider les meilleures volontés car travailler pour soi-même est une chose, mais faire vivre une discipline en est une autre.

Faire vivre une discipline est bien plus difficile, cela apporte des joies, mais aussi des doutes. En fait, c'est ce qui permet de mieux se connaître soi-même et d'atteindre si l'on persévère les sommets d'un Art Martial.

Transmettre est la seule façon d'essayer de se comprendre soi-même et d'essayer de comprendre les autres. Nous avons donc tous intérêt, en tant qu'êtres humains, à ce qu'une discipline, peu importe son origine, à condition qu'elle soit honnête et porteuse de valeurs humaines, ne meure pas.

Contrairement aux Portugais et à d'autres pays dans le monde, les Français, n'ont pas perpétué leurs traditions et leurs techniques dans l'Art du combat au bâton long.

Il est extrêmement difficile de trouver de la documentation et nos vieux Maîtres d'antan ont emporté leur savoir-faire avec eux sans pouvoir transmettre le « feu sacré », c'est-à-dire leur passion.

L'épée de la noblesse française, plus prisée que le bâton du roturier, a fait oublier l'extrême richesse technique du combat au bâton long, tant dans ses techniques proprement dites, que dans ses déplacements.

Les Portugais ont conservé au travers des siècles ce savoir-faire. Grâce au Maître Nuno Russo qui a étudié avec passion dans tout le Portugal auprès de ces vieux Maîtres d'Armes, aujourd'hui pour la plupart disparus, une synthèse de cet Art du combat au bâton, à la fois traditionnelle mais aussi moderne dans sa conception actuelle a pu voir le jour. C'est pourquoi il était important que le Portugal réalise cette vidéo pour continuer à maintenir ces traditions martiales et continuer à les faire connaître et vivre par des moyens modernes.

Joyeuses fêtes à toutes et à tous, et à bientôt au club. Jean Louis Brinker. »

Revenons au dimanche 13 juillet 2003 à Lisbonne.

Après nous avoir conduits à l'hôtel avec armes et bagages, autrement dit, nos sacs de bâtons et nos sacs de sport, Luis Preto nous invite dès le lundi matin à 9h00 à participer au stage international qu'il dirige, au gymnase de la faculté de Lisbonne.

Le lundi matin, nous nous rendons Virginie et moi à la Fac en métro. Arrivés au gymnase, nous retrouvons Fabien, un élève à moi qui en profite pour passer ses vacances au Portugal.

Plusieurs nationalités sont présentes : Portugal, Açores, France, Suisse, États Unis, Hollande.

Nuno Russo m'avait dit concernant Virginie qu'elle ne serait pas la seule femme car il y aurait des portugaises, mais pour l'instant il n'y a qu'elle, tous les autres participants sont des hommes. L'entraînement démarre, Luis Preto visiblement a le respect des anciens. Il n'ose pas me corriger vu qu'à Madrid, Nuno Russo m'a présenté comme un Maître et en plus son ami. Il s'adresse à Virginie en anglais :

« Tu devrais dire à ton père d'ouvrir plus les hanches ».

Effectivement, le Jogo do Pau est parfois différent du B.S-D, mais il n'en est que plus intéressant.

Virginie vient me voir et me dit :

« Luis te fait dire d'ouvrir plus les hanches.

– Il n'ose pas ou quoi ? C'est parce que je suis ancien ?

– Non, c'est parce que tu ne parles pas anglais.

– Glups... »

À midi, nous avons déjà pratiqué trois heures, nous allons manger au restaurant de la Fac et à 14h nous reprenons. À 17h la première journée se termine, six heures d'entraînement, c'est pas mal. Vers 17h30, alors que nous étions en train de nous changer, Nuno Russo arrive.

« Hello Jean Louis et Virginie !

– Bonjour Nuno, nous sommes contents de te voir.

Après une franche accolade et quelques tapes dans le dos, il s'adresse à Virginie :

– Je suis ravi que tu aies pu venir Virginie, les femmes ne sont pas là, c'est dommage.

– Pas de souci, répond Virginie, j'ai l'habitude de travailler avec les hommes.

- Ce soir vous venez vous entraîner avec moi au Ginásio Clube Português.
 - Houlà, mais ça va faire beaucoup dans la journée, dis-je.
 - Vous êtes mes invités avec Martial Grosfort, le représentant du JDP en Suisse, vous ne pouvez pas faire autrement.
 - Merci beaucoup, c'est un grand honneur et un privilège, on vient à quelle heure ?
 - De 21h à 23h toute la semaine, jusqu'à ce que vous repartiez à Toulouse.
 - Ça va nous faire 8h00 d'entraînement par jour, 40 heures dans la semaine, on ne sera pas venus pour rien.
- Nuno part d'une franche rigolade
- Tu es le représentant pour la France du JDP, tu dois travailler plus que les autres. Virginie, si tu ne veux pas venir...
- Si, si, je viens !
 - Amène ton élève aussi, c'est normal. Comment il s'appelle ?
 - Fabien.
 - Alors venez tous les trois, ça me fera vraiment plaisir.
 - Ok, à ce soir Nuno. »

Virginie et moi reprenons le métro pour regagner notre hôtel. Nous avons tout juste le temps de nous doucher et nous restaurer. Le temps de nous rendre au Ginásio Clube Português et nous mettre en tenue il est déjà 21h00. Nous voilà repartis pour deux heures d'entraînement intensif. Mon T-shirt entièrement trempé s'en souvient, j'ai des photos à l'appui.

Mestre Nuno Manuel Curvello Russo est né en 1954. Il a commencé sa carrière d'enseignant à l'âge de 25 ans. Son enseignement du combat au bâton est très technique, toujours en recherche d'efficacité. C'est un bénévole et un passionné et, à ce titre, outre l'amitié inaltérable qui nous lie, il mérite tout mon respect.

23h sonnent la fin de l'entraînement, avec la chaleur et les frottements du bâton sur les mains, il est nécessaire de mettre des

mitaines de cyclistes pour ne pas attraper d'ampoules avec la transpiration. Personnellement, je n'en mets pas, le « toucher » du bâton n'est pas le même, mais j'ai vu que dans l'après-midi, pendant le stage avec Luis, certains en mettaient.

Le mardi est identique à la veille, 8h d'entraînement et le mercredi idem. De retour à l'hôtel aux environs de minuit, Virginie m'annonce que le lendemain, jeudi, elle abandonnera certainement le stage, ou du moins, les deux heures supplémentaires du soir.

Je la comprends, elle a étudié toute l'année, elle est fatiguée et c'est vrai que ces deux heures avec Nuno s'adressent à un haut niveau, il est très exigeant, mais c'est son rôle.

Mon grand-père disait que la nuit porte conseil, nous décidons d'en reparler demain matin pour évaluer sa récupération.

Le jeudi matin, elle décide de poursuivre, mais je la trouve très fatiguée. Elle traîne un peu en portant les sacs et pendant le cours, je ne la sens pas très en forme. Le niveau international devrait la motiver, mais bon, bien qu'elle ait 23 ans et qu'elle soit en excellente condition physique, quand on étudie pour préparer un concours, ça fatigue sérieusement. C'est pour cela qu'il est préconisé aux étudiants de faire du sport pour se vider la tête et entretenir leur santé. Par contre un stage de ce niveau à la fin de l'année demande une excellente motivation et une très bonne préparation.

Jeudi 17 juillet vers 13h, Jany, mon épouse, appelle de Toulouse et annonce à notre fille qu'elle a réussi son agrégation de Lettres.

La métamorphose est instantanée ! Heureuse et virevoltant comme un papillon elle me dit que ce soir, après le stage, il faut absolument arroser ça ! Je suis le plus heureux des pères. Sa fatigue a totalement disparu et dans l'après-midi du jeudi elle s'entraîne avec enthousiasme et détermination, aucune différence entre les hommes présents et une femme. Bien évidemment, à la coupure avant l'entraînement du soir, on arrose ça. Avec modération tout de même, car nous ne sommes pas venus à Lisbonne pour faire de la figuration.

Le vendredi se passe parfaitement bien, nous terminons le stage par des combats avec protections. Je suis très fier que ma fille n'ait pas abandonné. Elle est la seule femme enseignante au milieu d'enseignants d'Arts Martiaux de nationalités différentes, c'est une vraie performance en matière sportive. Luis Preto et Nuno Russo la félicitent chaleureusement.

Le vendredi en fin d'après-midi, Mestre Nuno Russo vient nous chercher Virginie et moi, pour nous inviter à une ballade sur les bords du Tage et nous offrir à boire. On arrose la fin du stage et l'agrégation de « Virgie ». Les Portugais sont très hospitaliers mais, au-delà de ça, une profonde amitié de « frères bâtonnistes » nous lie. Je pense surtout, que Nuno est ravi du travail en Jogo do Pau d'une « sœur bâtonniste » française. Il l'encourage vivement à continuer à progresser en bâton de combat. En matière d'Art Martial, on progresse toute sa vie. Je pense, au moment où j'écris ces lignes, en août 2018, avec l'expérience de mon âge avancé en Art Martial, que certes, on progresse en technique, mais surtout en pédagogie. Virginie est actuellement Docteur es Lettres, elle a dû abandonner l'enseignement du B.S-D, pour des contraintes inévitables de travail à Paris. J'ai assisté, parmi ses étudiants, à son enseignement dans son métier, c'est une excellente pédagogue, et donc, en conclusion, tout n'est que progression et continuité, peu importe les chemins empruntés. Pour être heureux et apporter aux autres, il faut suivre son propre chemin.

Nous quittons Nuno Russo vers 20h, il faut qu'il aille diriger son entraînement, dont nous sommes dispensés pour des raisons évidentes de préparation de valises. Les adieux sont émouvants. Ma fille est toujours surprise et heureuse de l'accolade fraternelle entre Nuno et moi. C'est vrai que l'accolade est quelque chose de rare et précieux. Je pense que c'est le geste qui traduit le mieux l'estime et le respect mutuels.

Le samedi 17 juillet 2003 vers 6h du matin, Luis Preto vient nous chercher à l'hôtel pour nous conduire à la gare routière. Toujours pareil, je ne me souviens plus exactement des horaires. Après avoir remercié chaleureusement Mestre Luis Preto pour son enseignement en Jogo do Pau, nous quittons Lisbonne, ensuite... c'est le trou noir.

« Où nous sommes ?

Virginie rigole et me répond :

– En Espagne.

– Comment ça en Espagne ?

– On s'est arrêté un long moment à la frontière, environ une demi-heure, mais tu ronflais tellement que je ne t'ai pas réveillé et on t'a laissé dans le bus.

– Et comment je fais pour la pause pipi ?

– Ben j'en sais rien, tu demandes au chauffeur ou tu te retiens jusqu'à Toulouse. »

En fait, il y a eu un autre arrêt technique en Espagne, ce qui m'a permis de faire ce que j'avais à faire et, surtout, de me rendormir.

Finalement, la fatigue du stage faisait son effet : 38 heures d'entraînement consécutif, à moins d'être professionnel en milieu sportif et savoir gérer ce genre d'exercice, le corps demande de lui-même à récupérer.

« Papa, on est à Toulouse !

J'ouvre un œil endormi, voit qu'il fait nuit et soudain tout en roulant, j'aperçois par la vitre du car les briques et la forme caractéristique de l'hôtel de police proche de la gare routière.

– Merde, il faut faire vite ! »

L'Autocar continuait jusqu'à Nice, Toulouse n'étant pas le terminus, si Virginie n'avait pas été vigilante, je continuais à roupiller dans le bus.

À peine réveillé, nous descendons les bagages des soutes, sacs de sport et sacs de ski contenant les bâtons. Je pense que Jany est venue nous récupérer en voiture, car à cette heure avancée de la nuit, aucun transport en commun ne fonctionne.

Que me reste-t-il aujourd'hui de cette épopée à Lisbonne ?

Une formidable amitié avec les Portugais, une rencontre fraternelle avec d'autres bâtonnistes de pays étrangers, une amélioration dans mon jeu de bâton, pas tellement grâce au stage qui reprenait des bases que je connaissais déjà, mais surtout les entraînements du soir avec Mestre Russo qui étaient réservés à de plus hauts niveaux. Tout ceci, outre le respect et l'amitié, n'est que de la technique, ce qui me reste vraiment de cette aventure portugaise, c'est les merveilleux moments de complicité avec ma fille. Le partage de l'âpreté de l'entraînement et de son immense joie en tant qu'agrégée de lettres. Je retiens également sa satisfaction d'avoir été adoubée par ses pairs étrangers en matière de combat au bâton long. C'est très facile pour moi, son père, de la déclarer « Maître Bâtonniste », c'est un grand classique dans les Arts Martiaux familiaux, ce n'est pas le cas pour Virginie, elle a été faire ses preuves à l'étranger et j'en suis très fier.

Si j'ai produit des gens comme ça, ma vie est sauvée. Promettez-moi de ne pas me rendre ce que je vous ai donné, mais de rendre à quelqu'un d'autre.
Faites la passe. (Michel Serres)

LA TRANSMISSION

Je crois que c'est à partir de ce courrier de Noël 2002 envoyé aux Fustigeurs et Fustigeuses du club que cette idée de transmission a fait son chemin. J'avais 55 ans, j'étais en pleine forme, mais tout de même, transmettre c'est important.

Je n'aurais jamais pu imaginer les difficultés que j'allais rencontrer. Lors du stage à Lisbonne à l'été 2003, il y avait certes Fabien et Virginie, mais tous deux ont quitté le club en raison de leur travail éloigné de Toulouse. Par la suite un certain nombre d'enseignants que j'ai formés ont dirigé les cours de B.S-D au club. Je pense aux onze enseignants en B.S-D qui ont passé un brevet fédéral, mais il y en a eu d'autres également qui ont enseigné sans brevet. Le brevet fédéral n'est pas obligatoire, j'en ai déjà parlé. Avec ces enseignants en herbe, dans les cours qu'ils dispensent, il faut savoir à un certain moment lorsque l'on est le fondateur, s'effacer. C'est là toute la difficulté. Certains arrivent à travailler en équipe à plusieurs profs dans un cours et d'autres pas.

Très franchement, les plus belles années du B.S-D se sont déroulées pour moi de 1985 à 2003, tout était à faire, à construire. Dix-huit ans d'enseignement, de démonstrations, de galas et de recherches, c'est fabuleux. Par la suite, le club a maintenu son activité toutes les semaines, sans grands événements à inscrire dans les annales du B.S-D, peut-être sa modernisation avec son site internet.

J'ai tout de même une anecdote :

Au mois d'octobre 2012, je suis invité aux 50 ans d'un ami, professeur de Viet-Vo-Dao (Art Martial Vietnamien). En cadeau d'anniversaire, tous les convives avaient donné de l'argent pour qu'il en fasse ce que bon lui semble. Son épouse, s'était arrangé avec un de ses anciens élèves ayant épousé une Vietnamiennne pour transformer cet argent en billet d'avion et séjour au Vietnam, car son professeur de mari n'y avait jamais été.

Franche rigolade quand mon ami s'est écrié « Ah non, je n'y vais pas tout seul ! »

Son épouse très embêtée et ne pouvant pas l'accompagner à cause de son travail, s'est mise en quête ce soir-là d'une personne charitable qui accompagnerait son mari au Vietnam. Le sort est tombé sur le retraité de service que je suis.

Je ne vais pas le classer dans la catégorie des X, comme X et X2, mais dans la catégorie des AM comme : Ami Martial.

Maître AM est un gars très costaud, très résistant, ressemblant avec son crâne chauve de moine vietnamien à « Monsieur propre ». Ce n'est pas de l'humour, caricatural certes, mais c'est l'image qu'il me renvoie. Techniquement, son travail est l'un des meilleurs Viet-Vo-Dao qui m'ait été donné d'observer.

Nous voilà embarqués tous les deux dans l'avion. Je ne vais pas raconter notre séjour, il s'est relativement bien passé, AM était mal fichu car il n'avait suivi aucun traitement ni vaccins en prévision du Vietnam. Grâce à lui, et je voudrais l'en remercier, j'ai pu échanger des techniques de bâton long avec un club vietnamien dans la région de Biên Hòa au sud Vietnam. Chose surprenante, les bâtons utilisés dans ce Vo Duong (salle d'entraînement) sont les mêmes que les nôtres en B.S-D : en rotin et d'une longueur de 1,60 m. Surprenant non ? La même longueur de bâton qu'à Toulouse ou Lisbonne. Dans ce club, pas de combat libre au bâton long, mais surtout des Quyên (Enchaînements codifiés). Les Vietnamiens sont très fluides et très souples dans l'exécution de

leurs enchaînements techniques et comme bon nombre de pratiquants asiatiques, ils ont une maîtrise parfaite de l'équilibre. J'ai adoré également enseigner le B.S-D au bord de la Mer de Chine près de Saïgon (Hô-Chi-Minh City), des photos en témoignent. Clin d'œil à mon grand-père, mais également à mon père, tous deux connaissant de par leur passé militaire le Vietnam. Un point particulier toute-fois, AM a été un peu déçu de son séjour, je pense qu'il s'attendait à autre chose.

En tant que responsable technique des Arts Martiaux UFOLEP 31, AM m'avait invité à un passage de grade chez lui, dans son club. J'avais trouvé ce passage très rigoureux avec beaucoup de cérémonial, chaque discipline, chaque club ayant cependant le droit de pratiquer comme il l'entend, pourvu que tout soit dirigé et enseigné avec le plus grand respect des personnes et de la discipline martiale.

Le club au Vietnam m'a fait penser au gymnase que j'ai décrit à Lisbonne, avec les vieux Maîtres qui arrivaient le bâton sur l'épaule, dans une ambiance comme chez nous lors d'une partie de pétanque.

Ce club était dans la brousse à quelques kilomètres de Biên Hòa. On y accédait par un chemin pierreux fait de bouts de briques et de cailloux ainsi que de toutes sortes de matériaux déposés à même le sol pour ne pas patauger dans la boue.

Les Vietnamiens arrivaient carrément dans l'espace d'entraînement en petite moto. Le Vietnam est le deuxième pays au monde ayant le plus de motos, c'est le motard en moi qui parle, plus de 40 millions ! C'est le moyen de locomotion le plus pratique et le plus populaire. Leur cylindrée est d'environ 49 cc à 110 cc, mais on peut trouver des motos plus puissantes.

Dans ce Vo Duong, sans autre forme de cérémonial, les Vietnamiens s'entraînaient sur une dalle en ciment et sous un toit en tôle ondulée, auprès de leur machines. Pas vraiment de « Vieux Maîtres », pas de femmes non plus. Dans l'ensemble, la dizaine d'étudiants étaient des hommes jeunes et en pleine forme,

d'environ une vingtaine d'années, quant à l'enseignant, difficile de lui donner un âge, probablement dans les quarante ans.

Peut-être que cette simplicité et cette démystification qui me plaisent tant n'a pas plu à mon ami AM, qui pensait trouver un vénérable Maître et des techniques sophistiquées. Certes, il y a sûrement des clubs vietnamiens plus importants à Hanoï dans le nord, ou à Saïgon dans le sud, mais ce n'est pas le charme exotique d'un club qui importe, ou le nombre de ses élèves, mais l'enseignant. Je redoute que partout en Asie, moyennant finances pour quelques grades supplémentaires, des clubs à touristes voient le jour, c'est pourquoi j'ai vraiment apprécié ce petit coin perdu qui, me semble-t-il, voyait des Français pour la première fois. Même à Biên Hòa, ville industrielle qui n'était plus dans la brousse, on nous prenait pour des Américains en nous gratifiant de sympathiques « Hello ! ». Normal, puisque l'Amérique était l'alliée du Sud-Vietnam¹⁶⁰.

Outre cette anecdote, je reviens à la transmission. Transmettre est important. Je comprends que le métier de Maréchal Ferrand ait pratiquement disparu. À l'époque où l'on explore l'espace, il n'y a plus de chevaux. Beaucoup de nobles métiers ont disparu. L'Art, dans la mesure où il n'est pas mercantile, ressurgit un jour ou l'autre par passion. C'est pour cela que j'affirme que l'Art, dans le B.S-D, c'est la pratique du Bâton long. La Self-Défense est sur un autre registre, celui de l'efficacité actuelle. Certes, elle peut s'avérer utile et contribue largement à la confiance en soi, mais elle n'a pas cette qualité de travail précis avec un simple objet rudimentaire, nous rappelant les temps anciens. L'Art du Bâton fait voyager l'esprit, tout en le tenant vif et éveillé dans sa pratique.

Le B.S-D a eu des hauts et des bas, exactement comme dans la vie, d'ailleurs un Art Martial c'est la vie. Un enseignant ne gère pas

¹⁶⁰ https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_du_Viêt_Nam

une clientèle, il gère des êtres humains avec tous les problèmes d'ego, de relations humaines et de compréhension que cela peut comporter.

La différence entre le B.S-D Bâton de combat et le B.S-D Self-Défense est simple.

C'est la même discipline appelée B.S-D, ça c'est un fait.

En Bâton de combat, l'aspect traditions, techniques anciennes, efficacité en combat mais aussi création, car tout évolue, est recherché. Comme dans tous les Arts Martiaux, nous avons pour progresser des partenaires d'entraînement. Ces partenaires d'entraînement nous permettent d'approcher, si on en a la volonté et le niveau, les techniques et le savoir-faire des Maîtres Bâtonnistes d'antan.

En Self-Défense à mains nues, l'aspect utile, immédiat, actuel, est prépondérant. Nous avons des partenaires d'entraînement, mais la vision philosophique change, le partenaire joue un rôle d'agresseur, l'Art est renvoyé au second plan au profit de l'efficacité, car en matière d'agression, nous avons tous besoin de confiance en nous. Il faut gérer sa peur et nous avons tous peur. Celui qui n'a pas peur est un fou.

Je dis souvent lors du premier cours aux personnes qui viennent découvrir le B.S-D Self-Défense :

« En matière d'agression il y a trois solutions et rien que trois.

Un, la fuite et c'est la meilleure, il suffit d'observer les combats des animaux, ils se protègent en fuyant. Pour un humain, il n'y a aucune lâcheté dans la fuite, au contraire, il y a de l'intelligence. On ne combat que quand on ne peut plus faire autrement. En matière de terrorisme il est rappelé de fuir et de se cacher.

Deux, la sidération, et là, vous allez vous faire détruire.

Trois, le combat. Si vous êtes dans un ascenseur, difficile de faire autrement.

Mon rôle est d'essayer de vous faire acquérir par l'assiduité aux entraînements, une certaine confiance en vous, pour que, en cas

d'agression, vous puissiez contrôler votre peur et que vous ne soyez pas sidéré(e). »

En B.S-D Self-Défense, les techniques non autorisées dans les Sports de combat (adversaires avec arbitres), comme les doigts dans les yeux, les coups dans les parties génitales ou au niveau du cou sont étudiées. Sans oublier les griffures, les morsures ainsi que diverses techniques d'attaque et défense, simples et efficaces, sélectionnées dans les divers Arts Martiaux et Sports de combat. Le tout bien sûr, avec le plus profond respect des partenaires et de leur intégrité physique.

En Self-Défense, il faut tout étudier, le combat debout, le combat au sol, le combat contre plusieurs agresseurs où il n'est plus question de sol, etc.

C'est très long, mais quand les gens abandonnent, le peu qui reste gravé dans le cortex, comme savoir nager dans un risque de noyade, peut leur permettre de ne pas être sidéré et de s'en sortir en cas d'agression.

Pour continuer dans l'idée de la transmission, je pense à deux enseignants que j'ai formés uniquement en B.S-D Bâton de combat, Toga et Kure, son assistant.

Kure a pris sa première licence au club le 10 septembre 2008. Il n'avait jamais pratiqué d'Art Martial, mais apprenait très vite, il a d'ailleurs été surnommé « Le disque dur ».

Toga a pris sa première licence le 17 octobre 2008. Pratiquant d'Arts Martiaux confirmé et spécialisé en Tai-chi Martial, il s'est très vite intéressé à la méthode et au style de combat au Bâton long du B.S-D.

De 2008 à 2010, pendant deux ans, je ne me suis occupé que de ces deux compagnons, les formant en technique et à l'enseignement du Bâton long. J'avais remarqué que les combats avec équipements ne les intéressaient pas trop, mais l'essentiel était surtout la transmission des gestes, mon but étant que les

techniques de Bâton long, ne se perdent pas de nouveau au fil du temps.

Aujourd'hui je sais que de toute manière, tôt ou tard, des Français remettront au goût du jour, comme d'autres avant moi, les styles de nos Maîtres Bâtonnistes d'antan. Le combat au Bâton long, j'en ai déjà parlé, en tant qu'arme pour se défendre, est bien inférieur à une arme à feu. Ce n'est donc pas de ce côté-là qu'il faut axer les recherches, mais du côté énergie, perception, sensibilité, précision, confiance en soi, évolution mentale, création et jeu. Nous ne sommes libres dans un Art que lorsque l'on parvient à en jouer.

Toga et moi, en jouant du bâton, avons, sans nous en rendre compte, créé la 7^{ème} botte appelée « Rotation ».

Voici sa création :

On peut comparer un assaut au bâton à un round de boxe. Les coups et les déplacements sont libres, rien n'est convenu, c'est le meilleur qui gagne. Par contre il est important que l'arbitre assure la sécurité des adversaires. Pour le bâton, on parle d'assaut quand on pratique l'auto-arbitrage. Il n'y a donc pas d'arbitre, alors que dans le combat au bâton long avec équipements de protections, il y a entre deux et six arbitres maximum dans l'aire de combat où évoluent les deux Fustigeurs.

Après le salut de respect mutuel, d'amitié et de loyauté, Toga et moi-même engageons un assaut. Armés chacun d'un bâton long en rotin de 1,60 m, les frappes, les feintes, les piques, les déplacements se succèdent. Il faut gérer l'espace, l'arme, la sécurité du partenaire, l'énergie et le souffle, tout en étant réellement engagé.

Les bâtons de bois ne doivent pas toucher le partenaire, car ce sont des armes réelles. Cependant en déplacement, il faut s'approcher à grande vitesse de la cible, généralement la tête, au centimètre près sans la toucher. Une technique de bâton pratiquée

avec un maximum d'énergie se perçoit, l'arme parfaitement maîtrisée siffle dans l'air.

Frappes, parades, attaques, contre-attaques, contre et point !

« Stop, attends j'ai vu un truc !

– Ah oui ! c'était super rapide cet enchaînement, me dit Toga.

Nous stoppons l'assaut vu que le point a été marqué.

Toga demande :

– Tu as fait quoi ?

- Je n'en sais rien, ça vient de sortir. Attends, on va tout reprendre au ralenti si on se souvient des frappes que l'on a échangées. »

Ensemble nous essayons de nous remémorer nos déplacements, nos frappes et nos contres jusqu'au point final. Heureusement que nous sommes deux, deux mémoires gestuelles valent mieux qu'une. Au bout de quelques minutes, la solution est là. Nous nous efforçons de la reproduire le plus fidèlement possible et de répéter le plus possible les déplacements et les techniques utilisées, pour les ancrer dans le cortex.

La 7^{ème} botte appelée « Rotation » vient de naître. Elle est issue du jeu, du jeu de bâton, stratégique certes, mais totalement improvisé. L'efficacité se trouve là.

Après leur formation de deux ans entre 2008 et 2010, de 2010 à 2015 pendant cinq ans, Toga assisté de Kure enseignent le B.S-D Bâton de combat. Toga passe son Brevet Fédéral et j'interviens à leur demande dans les cours, pour parfois apporter quelques précisions. Dans une école, le fondateur est toujours le bienvenu.

En 2014/2015, les cours de Toga changent, il est plus axé sur des techniques répétitives de bâton court de style « Escrima » et n'enseigne plus de combat au bâton long avec équipement. Les assauts à la canne PVC mousse (pour ne pas se blesser) se font rares également. Nous faisons le point et je lui explique que le combat au bâton long ou à la canne mousse est ludique et qu'au final, c'est cela qui nous permet de garder nos élèves. Toga n'est pas de cet avis, il voit plus le côté étude technique comme les

Asiatiques avant de pratiquer le combat. Certes il a raison, mais a tort à la fois.

Un, nous ne sommes pas asiatiques et donc nous sommes, sauf de rares cas comme Toga, impatients.

Maître Kawaishi en Judo l'a prouvé en Angleterre, je cite Wikipédia :

« Kawaishi reprend le système des ceintures de couleurs élaboré par les judoka anglais entourant Gunji Koizumi auquel est alors associé un programme d'enseignement. Les ceintures de couleur, correspondant aux grades intermédiaires entre le débutant et la ceinture noire, n'existaient pas dans le judo japonais.

Le succès national et international de la méthode Kawaishi, fruit du travail conjoint de l'expert japonais et de Moshe Feldenkrais, est à l'origine de l'adoption généralisée de ce système typiquement occidental. »

En clair, les Occidentaux sont impatients, contrairement aux Asiatiques, il leur faut des ceintures de couleur entre la blanche et la noire pour être encouragés à progresser. Je prends cet exemple bien sûr uniquement pour illustrer le propos de la différence entre le système asiatique et le nôtre.

Deux, le combat apporte naturellement des qualités techniques de déplacements, d'attaque, de défense et d'esquives. Mon point de vue étant que c'est en forgeant qu'on devient forgeron. Je sais ce dont je parle, à 14 ans j'ai été apprenti forgeron et des pièces, j'en ai ratées.

Trois, le B.S-D défend des valeurs et des traditions françaises et les noms des techniques sont en français. Il faut rendre à César ce qui appartient à César, les Asiatiques nous ont beaucoup apporté à nous, hommes modernes, dans l'Art des techniques de combat ancestraux. Il n'en résulte pas moins que nous aussi, nous avons des ancêtres français, femmes et hommes qui connaissaient l'Art

du combat. Il suffit de lire les livres d'histoire, Jeanne d'Arc par exemple ou le Chevalier Bayard.

Certes on peut considérer que les enseignements asiatiques actuels sont basés sur les systèmes énergétiques (énergie interne et externe, mais surtout interne). Nous aussi nous avons cela, tout être humain est en possession de cette énergie, elle s'appelle l'énergie vitale. Sans elle, nous sommes morts. La difficulté, c'est de savoir la travailler.

En cela, Toga est bon, mais les élèves ne viennent plus à l'entraînement de Bâton de combat car ce n'est pas cette recherche à tendance asiatique qui les intéresse en B.S-D. Au final, après m'avoir annoncé en toute amitié leur départ, en juin 2015, Toga et Kure quittent le club.

Il y a trois façons de quitter un club : fâché, ami ou pour raison personnelles. Fâché, j'en ai déjà parlé, ça existe bien sûr, mais ce n'est que quelques cas.

Pour raisons personnelles, déménagements, manque de temps etc. c'est la majorité des départs.

Ami, c'est plus rare, d'ailleurs les vrais amis sont rares. Quitter un club en ami, comme l'a fait Toga, c'est pour continuer à progresser dans sa recherche martiale et dans ses recherches sur les soins basés sur l'énergie.

Personne n'a la science infuse et chacun(e) a parfaitement le droit de vivre son évolution comme il l'entend.

Nous sommes toujours en contact, preuve en est et je l'en remercie, c'est lui qui a dessiné le logo Self-Défense du B.S-D et la couverture de ce livre.

Je décide pour moi-même de ne plus enseigner le combat au bâton long. Chaque fois que je forme des enseignants français en bâton de combat français, inévitablement cela dérive dès qu'ils enseignent seuls, en détournements asiatiques, pour peu bien sûr

qu'ils aient pratiqués avant le B.S-D d'autres disciplines venues d'Asie.

C'est normal, notre culture martiale française est très influencée par le Judo, le Karaté et l'Aïkido et d'autres Arts Martiaux asiatiques, tels que le Kung-fu, le Taekwondo, etc. J'ai moi-même pratiqué des disciplines asiatiques et je ne cache pas sur le site du B.S-D en page d'accueil : « Spécialisé en combat au Bâton long (entre 1,50m et 1,60m) et en Canne de défense (1m), le B.S-D se rapproche des techniques d'épées à deux mains des chevaliers de notre époque médiévale, doublé dans l'esprit, d'un subtil mélange de « Naginata » utilisé par les Japonaises. Pratiqué dans l'armée napoléonienne, quelques Maîtres bâtonnistes ont enseigné le bâton en France au XIX^e siècle. L'origine du B.S-D vient de nos traditions françaises, teintées d'une touche asiatique. »

À postériori, comme dans un tableau, j'oserais dire aux anciens Profs de B.S-D :

« Une touche d'Asie les gars ! Une petite touche ! »

Je pense à cet instant à Marin qui a enseigné au club avant Toga et Kure. Ce gars m'a fait mourir de rire. Quand il est arrivé au B.S-D, j'ai senti de suite qu'il avait évolué comme moi vers une démystification des Arts Martiaux. Par respect pour la discipline asiatique qu'il avait entrepris de pratiquer, je ne citerai pas celle-ci. Avant chaque entraînement, il nous faisait un sketch en nous mimant les élèves de cette discipline qu'il avait quittée. C'était vraiment sympa avant un entraînement, car il nous mettait en condition pour ne pas nous prendre au sérieux.

Dès que Marin a commencé à enseigner le combat au bâton long, sa tenue pour pratiquer a changé, il s'habillait à l'asiatique dans le style Kung-Fu. Je ne me souviens plus très bien mais je pense qu'il travaillait nu pied alors que les « freinages » avec un réel engagement, si l'on n'est pas sur des tatamis, provoquent des ampoules sous les pieds. C'est un exemple de plus de l'influence asiatique dans une discipline purement française. Ce n'est pas un

reproche, c'est simplement un constat, c'est pour cela que je n'ai jamais trouvé de véritable relève.

Le B.S-D est français, comme le Jogo do Pau est portugais, c'est comme ça. Les deux plats sont bons et bien pimentés, pas besoin de rajouter du mystère.

Je vois Marin de temps en temps, on ne parle jamais du B.S-D, c'est dommage, son avis m'aurait intéressé.

En cette fin juin 2015, cette décision de ne plus enseigner le B.S-D Bâton de combat est bien ancrée dans mon esprit. Seul le B.S-D Self-Défense continuera, puisque la Self est très demandée. Étant en retraite, cela me permet au moins d'avoir un lien social avec les pratiquant(e)s et puis, la Self-Défense apporte de la confiance aux êtres humains est c'est une bonne chose (connais-toi toi-même).

Certes je suis un peu déçu pour le bâton, mais à la fois je me dis que pour une discipline qui a vu le jour en 1980 ce n'est pas mal. Je me dis aussi que je m'y suis consacré pendant 35 ans et que dans la lignée de celles et ceux qui ont aimé et enseigné toute forme combat au bâton long, du Moyen-âge à nos jours, j'ai fait ma part de travail.

L'été 2015 se passe tranquillement, bizarrement je ne pense plus à enseigner le combat au bâton, une page est tournée. J'ai accepté l'idée de retraite martiale et je me dis qu'il reste sur le site, la preuve que le B.S-D Bâton de combat a bien existé. Quoique un site... ce n'est pas immortel, rien ne l'est d'ailleurs.

Septembre 2015, reprise du Club

Coup de fil :

« Bonjour, je m'appelle Madelyne. J'ai vu sur votre site que l'on pouvait apprendre le combat au bâton long, vous pourriez me donner des renseignements s'il vous plait ?

– Bonjour Madame, ce serait avec plaisir, mais il n'y a plus de cours de bâton.

- Ce n'est pas possible, j'ai toujours eu envie et depuis très longtemps de pratiquer le bâton, il n'y a pas de possibilité de faire un essai ?
- Non, je vous l'ai dit et j'en suis désolé, il n'y a plus de cours, vous avez déjà pratiqué un autre art martial ?
- Non jamais.
- C'est étonnant cette passion pour le bâton. Je vous demandais ça parce que lorsque l'on a pratiqué, au cours de stages de Kung-Fu ou autre, on peut avoir eu quelques notions. Certains profs d'Arts Martiaux asiatiques pratiquent le bâton long.
- J'en ai toujours eu envie et en voyant votre site, j'ai compris que c'est exactement ce que je recherchais, des cours pour débutantes.
- C'est dommage, mais les cours sont fermés, il n'y a plus de profs, ils sont partis vers d'autres horizons.
- Mais vous, vous enseignez le bâton ?
- Oui, j'ai enseigné, c'est moi qui ai formé les profs, mais là, désolé, je n'en ai plus sous la main.
- Mais puisque vous avez enseigné, vous ne voulez pas me montrer ?
- Ça tombe mal, j'ai pris ma retraite martiale il y a deux mois en juin.
- Je ne vous embêterai pas, j'habite assez loin de Toulouse et je voudrais essayer au moins une fois.
- Une seule fois ?
- Oui une fois, ça me ferait vraiment plaisir.
- Une fois ne sert à rien, pour apprendre c'est l'assiduité et la répétition des gestes techniques qui compte.
- Oui, mais c'est juste pour découvrir.
- Effectivement, si c'est pour découvrir, une seule fois ça peut se faire.
- Alors vous voulez bien ?
- Si c'est une seule fois, oui, pourquoi pas. J'ai arrêté d'enseigner, mais je suis toujours passionné.

- Merci ! Merci ! comment on fait ?
- Ce n'est possible que samedi après-midi, je suis libre. Le Bâton enseigné les jeudis soirs a été remplacé par la Self-Défense qui est enseignée également les lundis. La Self-Défense vous intéresse ?
- Non, absolument pas, moi c'est le Bâton et rien d'autre.
- Ok, rendez-vous à 14h samedi après-midi au gymnase ?
- 14h, très bien, c'est à l'adresse du gymnase indiquée sur le site ?
- Oui, tout à fait.
- Merci beaucoup Monsieur, je suis vraiment très contente, à samedi.
- Avec plaisir Madame, à samedi.

À cet instant, une fois que Madelyne a raccroché une pensée m'effleure l'esprit. Je réalise que je me suis laissé emporté par ma passion. Un cours de découverte, ce n'est pas grave, au contraire, ça me fait plaisir, mais me retrouver seul dans un gymnase avec une jeune femme que je ne connais pas, sans être parano, c'est risqué. Cette sécurité passive est importante en B.S-D, en cas de problème c'est sa parole contre la mienne. De plus, je suis l'enseignant et donc j'ai du pouvoir sur elle. Sa parole sera crue, pas la mienne.

Avant le samedi prévu, un soir d'entraînement, je décide d'exposer la situation aux élèves en B.S-D Self-Défense en demandant qui est intéressé par une découverte en Bâton de combat. Je leur dis également qu'il y a une autre personne et qu'il est préférable que je ne sois pas seul dans un gymnase avec une femme que je ne connais pas. Deux personnes répondent à ma demande, un jeune couple : Galaad et Morgane.

La découverte du B.S-D Bâton de combat ce samedi-là se passe merveilleusement bien et emporté à nouveau par ma passion, je décide de rouvrir un cours de Bâton le jeudi soir. L'interruption

n'aura duré que le temps des vacances d'été. Comme je l'ai déjà dit, interruption normale pour un club d'Arts Martiaux.

Merci Madelyne pour avoir relancé le bâton de combat. Si tu n'avais pas insisté au téléphone, tout ce qui en a découlé par la suite n'aurait pas eu lieu.

La saison 2015-2016 fait état de 41 licencié(e)s en B.S-D, un grand nombre pratique la Self-Défense et un petit groupe le Bâton de combat. Bien qu'habitant loin de Toulouse, comme Madelyne, son frère Rémy se joint à nous. Rémy est un enseignant de tir à l'arc, un gars très bien. Le combat au bâton remonte à la nuit des temps, imaginez-vous à combien de temps remonte le tir à l'arc ! Nous sommes en pleine tradition. Malheureusement, les deux arrêteront la pratique du Bâton deux ans plus tard, en raison des aléas de la vie, de la distance à parcourir pour venir aux entraînements et de leurs occupations respectives.

Ce n'est pas le cas de Galaad et Morgane qui ont pour objectif, de bien connaître le combat au bâton long pour pouvoir maîtriser cette discipline et, peut-être, pouvoir la transmettre.

Il s'ensuit des entraînements réguliers les lundis soirs en Self-Défense pendant deux heures, car en B.S-D il faut tout apprendre pour ne pas maîtriser qu'une seule partie de la discipline, mais surtout les jeudis soirs pendant également deux heures pour le Bâton de combat et les samedis après-midi pendant quatre heures.

Environ huit heures par semaine de 2015 à 2018, bien que de temps en temps je leur ai fait sauter quelques cours du samedi pour que je puisse récupérer.

Ils ont tout appris du B.S-D Bâton de combat, tout. Sauf peut-être d'enseigner le combat au bâton long avec équipements. Mais cela, c'est en combattant que l'on apprend. Grâce à leur jeunesse, ils ont tout le temps devant eux.

Afin d'enseigner, ils ont obtenu leur Brevet Fédéral 2^{ème} degré au mois de mai 2018. Pour des personnes n'ayant jamais pratiqué les

Arts Martiaux, c'est une performance et elle mérite d'être soulignée. Contrairement aux enseignants précédents, qui avaient pratiqué d'autres Arts Martiaux, ils ne déforment pas et ils enseignent un B.S-D authentique. En toute sincérité, je peux m'absenter du club, la relève est là et je ne suis pas inquiet sur les techniques enseignées, ni sur la sécurité des Fustigeurs et Fustigeuses.

Dans le même style, pour le B.S-D Self-Défense, Merlin¹⁶¹ a obtenu en décembre 2016 son Brevet Fédéral 2^{ème} degré. Le club tourne maintenant sans que je m'en occupe. Merlin est exactement dans l'esprit du B.S-D Self-Défense et j'en suis ravi.

Je voudrais remercier très sincèrement ces Enseignants qui ont compris l'esprit et les techniques du B.S-D et qui les transmettent avec leur propre style.

Ils ont surtout une vision française de cette discipline. L'Asie c'est bien, mais c'est loin. C'est très exceptionnel qu'une discipline asiatique s'adapte parfaitement bien à un Occidental. Je sais, il y a des exceptions et j'en suis heureux, mais les pratiquant(e)s de B.S-D recherchent autre chose, ne serait-ce que moins de rigidité pyramidale et plus de convivialité.

Tous les Maîtres d'Arts Martiaux ne sont pas rigides, les plus abordables sont généralement les meilleurs. Ce que j'ai voulu prouver avec le B.S-D, c'est qu'il est possible à tout le monde de sortir des sentiers battus, pourvu que l'on en ait la volonté.

Aujourd'hui, le club de B.S-D se porte très bien, nous allons attaquer le 1^{er} septembre 2019 la 34^{ème} saison sportive. La relève est là, du moins j'ose y croire.

Nous sommes quatre BF¹⁶² à transmettre le B.S-D dans le même club. Le travail en équipe est différent de celui d'un seul et unique Maître vénéré. Personnellement, je trouve l'enseignement en équipe bien plus riche. Bien sûr, et c'est inévitable, certains

¹⁶¹ Merlin l'Enchanteur, avec lui, tout va bien.

¹⁶² BF : Brevet Fédéral.

préfèrent un prof à un autre, ça se comprend, généralement un prof enseigne ce qu'il maîtrise, mais comme on ne maîtrise pas tout, des apports différents sont très intéressants. C'est aussi ce qui nous permet, nous enseignants de B.S-D, de conserver un minimum d'humilité en servant d'assistants à un collègue.

En matière de relations, il faut tenir compte des egos, des susceptibilités et des valeurs qui ne sont pas identiques pour chaque personne. Pour chaque pratiquant(e), les valeurs du B.S-D (Respect mutuel, Amitié, Loyauté) sont pourtant un idéal à atteindre. L'inconstance des relations humaines fait que les sentiments qui sont vrais aujourd'hui ne le seront peut-être plus demain.

Fin août 2019, mon récit se termine. Je pense que dans quelques mois, avec les passages oubliés et les corrections de Virginie, il sera finalisé. Si j'ai oublié des personnes ou des choses, ce n'est pas volontaire, c'est dû à la mémoire. Les gens que j'oublie volontairement, c'est très clair, je l'ai annoncé.

J'ai mis 5 ans à réaliser ce livre car parfois, il se passait six mois sans que j'écrive une seule ligne. Je n'ai pas voulu que ce bouquin soit quelque chose d'imposé ou d'important. Après tout, en 5 ans il aurait pu m'arriver bien des choses, eh bien, ce livre n'aurait pas été terminé, ainsi va la vie. Je suis vraiment satisfait et heureux d'être arrivé au bout, à 72 ans, j'aurai fait un truc de plus dans ma vie, moi qui n'ai qu'un certificat d'études et un CAP de moniteur.

Je dois sincèrement remercier ma fille, Virginie Brinker, Maître Bâtonniste également qui a été l'impulsion de ce livre sur la création du B.S-D. Elle n'est pas au bout de ses peines, elle doit le relire pour y apporter des corrections et moi, bien évidemment, suivre ses conseils. En matière d'écriture la Maîtrise c'est elle, moi je n'ai fait que raconter en tapant sur un clavier.

Je remercie également Christiane Labiesse. Elle a contribué à m'aider à arranger certaines fautes de temps et de tournures de

phrases pour les deux tiers de ce livre. Ayant déménagé de Toulouse, elle n'a pu assurer le dernier tiers.

Je remercie mon épouse qui a supporté ma passion jusqu'à nos jours et qui m'a aidé et conseillé dans les moments les plus difficiles.

Je remercie également tous les enseignant(e)s qui ont transmis le B.S-D avec passion et tous ceux et celles qui ont contribué à son développement, notamment Framboise, secrétaire du club pendant de nombreuses années.

Merci ami(e) lecteur, pratiquant(e) ou non, de m'avoir lu jusqu'au bout. J'ai essayé de rendre ce récit vivant, comme est vivant un Art de combat. L'écriture, j'aime bien, mais sur cette longue distance ce n'est pas si simple et je suis content d'avoir tenu les rounds.

Je suis heureux également de pouvoir dédier ce livre à toute ma famille, enfants, petits-enfants et aux enseignant(e)s de B.S-D en activité ou ayant enseigné.

« Tout vient à point qui sait attendre » disait mon grand-père.
Merci Pépé pour tes valeurs humaines et ton enseignement, c'est en grande partie grâce à toi que le B.S-D a vu le jour, je te dédie avec amour et respect cette discipline. Avec toi, ainsi qu'avec tous les Fustigeurs et Fustigeuses, champagne !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

version numérique

Préface de Virginie Brinker	6
Préface de Florian Brinker	7
INTRODUCTION	10
AVANT-PROPOS	12
1961 L'INSOUMISSION	16
TOULOUSE	31
L'ARMÉE	46
MAI 68	70
TOULOUSE, enfin le retour	110
1985 NAISSANCE du B.S-D	171
LISBONNE	222
LA CONFIANCE	236
UN MAL POUR UN BIEN	265
LA TRANSMISSION	359

Achevé d'imprimer sur les presses de COREP

125, route de Narbonne – 31400 TOULOUSE

Création : Septembre 2019

Dépôt légal : Septembre 2019